MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ANNALES

DU

MUSÉE GUIMET

TOME VINGT-SEPTIÈME

LE SIAM ANCIEN

ARCHÉOLOGIE — ÉPIGRAPHIE — GÉOGRAPHIE

PAR

Lucien FOURNEREAU
ARCHITECTE
INSPECTEUR DE L'ENSEIGNEMENT DU DESSIN ET DES MUSÉES
CHARGÉ DE MISSIONS ARCHÉOLOGIQUES
PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

Ouvrage illustré et accompagné de quatre-vingt-quatre planches en phototypie

PREMIÈRE PARTIE



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1895

A

MONSIEUR

LÉON BOURGEOIS

ANCIEN MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ET DES BEAUX-ARTS

HOMMAGE RESPECTUEUX

L'étude que je soumets aujourd'hui à l'appréciation du lecteur est le fruit de la mission archéologique à moi confiée en 1891 par M. Léon Bourgeois, ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, sur le rapport de M. Larroumet, directeur des Beaux-Arts.

Je me suis efforcé, sans prétendre avoir réussi, de donner une idée générale des anciennes capitales des Thaïs, cherchant à faire revivre un passé depuis longtemps oublié. La tâche était ardue, étant données les successives invasions barbares, l'incurie d'un peuple apathique et ignare, étant donnée aussi l'hostilité muette d'une végétation tropicale exubérante.

J'ai pu, par deux missions successives au Cambodge et au Siam, constater le degré de civilisation artistique et technique des races perdues qui les peuplaient autrefois. Les merveilleux monuments qu'elles ont légués à la postérité, sont la marque tangible de leur grandeur et de la puissance de cet empire du Cambodge qui s'étendait de l'Annam à la presqu'île Malaise et, au Nord, jusqu'au 17° de latitude Nord.

Quel changement dans les monuments purement bouddhiques! Où sont les masses imposantes et fières d'Angkor-thôm, d'Angkor-Vât? Qu'est devenue cette décoration somptueuse? C'est la décadence complète : les artisans remplacent les artistes, le bouddhisme, colossal parasite, enlace de ses bras multiples les temples brâhmaniques. Çiva, Vishṇu sont détrônés : les autres dieux, jetés à terre et mis en pièces, sont remplacés par les innombrables icones de Somana-Khôdom, le Buddha des Thaïs.

Par suite de la prépondérance de cette divinité, les édifices brâhmaniques sont abandonnés sur presque toute l'étendue du royaume cambodgien : seul, le Sud de l'empire des Thaïs voit encore les fidèles accourir dans ces temples : les deux religions se sont pour ainsi dire fondues, mais le bouddhisme a élevé, autour de ces lieux consacrés, ses cloîtres, ses Uposhadhāgāra, ses Cetiya, les peuplant d'innombrables statues de son dieu.

Enfin, le culte de Brahma, après une lente agonie, meurt irrévocablement. La colossale image de Buddha se dresse puissante dans tous les temples.

De la précédente religion il ne reste plus qu'un cérémonial rituel à l'usage des rois et un souvenir architectural, le pylone ou Phra: Prang.

Le commencement de l'époque bouddhique termine une période grandiose, celle de l'art khmer ou cambodgien, que l'on pourrait appeler l'art brâhmanique en Indo-Chine. Cet art si puissant, aux lignes si hardies, ne fut pourtant qu'un art que j'appellerai d' « importation », car sa disparition fut aussi rapide que son apparition avait été brusque.

Aucune affinité, aucun lien d'ailleurs ne l'attachaient à l'esprit des indigènes, qui l'avaient subi et non pas conçu. La chose est facile à prouver; car un art ne disparaît jamais complètement chez un peuple qui l'a enfanté après avoir reçu une certaine direction artistique. Il peut à vrai dire se modifier, se transformer de siècle en siècle, mais, malgré ses métamorphoses successives, il gardera toujours la secrète empreinte de la matrice initiale, estampille d'héritage de l'école primitive. Ce ne fut pas le cas chez les Khmers; le génie brâhmanique fut tellement spécial que les adeptes de la religion bouddhique ne purent continuer l'œuvre entreprise : il n'y a plus aujourd'hui, dans le Cambodge ni dans le Siam, un artiste capable même de recopier un seul des anciens monuments dont le territoire est encore couvert.

L'étude du Siam, on peut le dire, n'est qu'à peine ébauchée : les indianistes ne se sont pas encore livrés à des études très approfondies sur ce pays, si intéressant à plus d'un point de vue. La langue Thaïe est encore pour nous lettre close. Seul, le R. P. Schmitt est capable de traduire les monuments de cette langue.

M. Pavie, dans son *Exploration de l'Indo-Chine*, nous offre des nouveautés : trouvant des documents, s'entourant de nombreux collaborateurs, il a su glaner, pendant son long séjour dans ces pays, une moisson de détails intéressants. Et pourtant nul n'a encore songé à aborder franchement une étude d'ensemble sur le *Siam ancien*, titre que j'ai cru pouvoir donner à cet ouvrage; j'y ai réuni tous les documents que j'ai recueillis et qui m'ont paru intéressants, soit au point de vue épigraphique, soit au point de vue archéologique et géographique.

J'ai négligé à dessein tous les incidents de mon voyage, désirant laisser le lecteur tout entier à l'étude et ne pas le distraire par des narrations plus ou moins oiseuses ou banales.

Ceci n'est donc pas une « relation de voyage », mais bien le fruit de seize mois d'études sur place et de deux années de travail, consacrées à mettre à jour les innombrables notes, dessins, plans et estampages accumulés durant la route.

Plus d'un se serait découragé devant les déboires qui m'attendaient là-bas : malgré la dévastation quelquefois complète des édifices éventrés, malgré les ronces, les épines, les lianes enveloppantes, j'ai pu reconstituer les plans d'ensemble qui sont conservés au musée Guimet et dont la réduction a été faite spécialement pour le présent ouvrage. Le lecteur y trouvera aussi la reproduction phototypique de nombreux estampages d'inscriptions qui ont été moulés par les soins de M. Hébert, sculpteur attaché au musée d'Ethnographie du Trocadéro.

Nul objectif n'avait encore violé le secret plusieurs fois séculaire de ces ruines. Voulant être sûr du résultat obtenu, j'ai développé sur place chacun de mes clichés : c'est grâce à ce procédé qu'il m'a été possible de rapporter avec moi des documents certains et des détails indiscutables.

Qu'il me soit enfin permis, en terminant ce trop long préambule, d'offrir l'hommage de ma gratitude aux nombreux auxiliaires dont le concours éclairé m'a si puissamment aidé pour mener à bien l'œuvre entreprise.

L. F.

CHAPITRE PREMIER

NOTICE SUR QUELQUES CARTES RELATIVES AU ROYAUME DE SIAM

CARTOGRAPHIE

La base fondamentale de toute étude ethnologique, historique ou archéologique, est sans contredit la délimitation exacte de la position géographique du champ des recherches et ces connaissances topographiques sont étroitement liées avec l'objet même de l'étude. Nous avons donc été tout naturellement portés à chercher, avant de commencer cet ouvrage, des documents géographiques propres à initier le lecteur au pays que nous allons lui faire parcourir.

C'est alors que M. Gabriel Marcel, avec son obligeance habituelle, a gracieusement mis à notre disposition les précieuses cartes que nous reproduisons, ainsi que ses vastes connaissances de cartographe érudit. Grâce à lui, nous allons pouvoir suivre, pièces en mains, la géographie historique du Siam, depuis les balbutiements des premières découvertes jusqu'aux résultats scientifiques actuels : nous lui cédons la parole.

Pl. I.



Conservée à la Bibliothèque Nationale.

Phototypie Berthaud, Paris.

CARTE PORTUGAISE

Attribuée à PERO REINEL, vers 1517

I.

CARTE PORTUGAISE ATTRIBUÉE A PERO REINEL

VERS 1517.

La plus ancienne carte sur laquelle nous voyons représenté le golfe de Siam est un portulan qui appartient au Conservatoire supérieur de l'armée bavaroise à Münich, portulan dont la section géographique de la Bibliothèque nationale possède un excellent fac-similé exécuté à Münich par Otto Prögel et dont nous reproduisons sous le numéro I la partie relative au Siam.

Cette carte, où l'on avait, à tort, cru reconnaître la main de Salvat de Palestrina, est incontestablement de facture portugaise. En la comparant à la pièce qui a été partiellement reproduite par Kunstmann et qui porte la signature de Pero Reinel, M. le Dr E. Hamy a démontré avec la dernière évidence que cette carte anonyme est du même auteur. On sait d'ailleurs peu de chose sur les cartographes de ce nom qui, portugais d'origine, étaient venus s'établir en Espagne à peu près en même temps que Magellan[1]. M. Hamy fixe à cette carte la date approximative de 1517 et nous ne pouvons, pour notre part, qu'adopter ces conclusions.

Comme on le voit, ce portulan ne donne encore de la côte orientale de la péninsule malaise qu'une délinéation très approximative, sans que nous en sachions les raisons, car elle fut de très bonne heure connue et fréquentée par les Portugais.

Malacca était tombée entre les mains d'Albuquerque en 1511. Aussitôt

1. Hamy, *L'œuvre géographique des Reinel et la découverte des Moluques*, dans : *Bulletin de géographie historique et descriptive,* 1891, pp. 117 et suiv.

qu'ils y furent un peu solidement installés, les Portugais envoyèrent expédition sur expédition dans l'est, à la recherche des îles *des épices* et l'on possède, grâce à Barros, à Lopes de Castanheda, à Correa, à Argensola, de nombreux et minutieux détails sur les tentatives qu'ils firent dans cette direction, tentatives dont les chefs les plus connus sont Abreu et Serrao, Magellan et Menezes. Presque en même temps, on les voit lancer vers le nord-est, vers la Chine, des expéditions commerciales ; c'est ainsi que Rafael Perestrello arrive le premier à Canton en 1514.

Il semble qu'ils n'eurent pas moins de hâte de pénétrer dans le royaume de Siam. Nous savons en effet, par une lettre d'Alphonse d'Albuquerque [1] datée du 1er avril 1512, qu'il avait eu entre les mains une carte originale javanaise, ou plutôt arabe, sur laquelle était indiquée la situation de la « terra del rrey de Syam ». Cette carte, qui avait été perdue, avait pu être utilisée cependant par Fr. Rodriguez, le compagnon d'Abreu et de Serrao, dans un portulan qu'il avait tracé.

Mais Albuquerque [2] n'avait pas attendu ce moment pour entrer en relations avec le Siam. Lorsqu'il s'empara de Malacca, il trouva dans le port un certain nombre de jonques venues pour commercer et, par l'entremise d'un commerçant chinois nommé Pulata, il envoya au roi de Siam un messager chargé de lui porter des paroles de paix et d'amitié ainsi qu'une riche épée, gage des bonnes intentions du roi de Portugal à son égard.

Ces Chins, comme les appellent les Portugais, gagnèrent Udia (Ajuthia) où résidait le roi de Siam, puissant souverain d'un très grand et très riche empire, où se rencontraient l'or, l'argent, le benjoin, la laque, l'étain qu'ils appelaient *calim*, le musc, etc. Udia, rapporte Casthaneda, est une ville très importante, située sur un fleuve large et profond, car les jonques peuvent y venir décharger leurs marchandises, très populeuse, remplie de grands et riches édifices, faisant enfin un immense commerce. Dans une haute salle, assis sur un trône élevé et tout doré, le roi très richement vêtu à la mode chinoise reçut le messager d'Albuquerque en présence de ses femmes et de

1. Hamy. *Op. cit.*, p. 148.

2. Lopes de Castanheda. *Historia do descobrimento e conquista da India pelos Portugueses*. Liv. III, ch. 57 et 62.

ses filles couvertes d'or et de pierreries et rangées des deux côtés de la salle. Enfin, pour témoigner à l'ambassadeur tout le plaisir qu'il avait à le recevoir, il lui fit visiter sa capitale en détail et lui montra son éléphant blanc, animal qu'on ne trouve qu'au Siam et qui a fait donner au souverain le nom de roi de l'Éléphant blanc [1].

Ce prince ne voulut pas demeurer en reste et riposta par l'envoi d'un ambassadeur qui portait à Albuquerque, avec une lettre, un anneau orné de rubis, un estoc et une coupe d'or, et de la part de la mère du roi un bracelet de pierreries.

On peut imaginer l'accueil qui fut fait à l'ambassade siamoise et aux capitaines *Chins* qui l'avaient amenée.

Au commencement de l'année 1512 l'ambassade regagna son pays, mais elle était accompagnée par un fidalgo nommé Antonio de Miranda auquel le gouverneur avait adjoint cinq gentilshommes portugais pour lui faire honneur. Cet ambassadeur portait au roi de Siam de fort beaux présents que Castanheda énumère avec complaisance [2].

Fernao Peres d'Andrade, qui était à Malacca en 1515, fut chargé par le gouverneur Lopo Soares d'Albergoria, successeur d'Albuquerque, d'aller en Chine après avoir chargé, sur la côte nord-est de Sumatra, à Pacem, du piment dont il se déferait avec avantage dans ce pays, disait-on.

Peres partit définitivement le 15 août 1516 avec deux navires de conserve commandés par Manuel Falcão et Antonio Lopo Falcão et avec une jonque sur laquelle était Duarte Coelho. Sans encombre, ils gagnèrent la Cochinchine, mais, la mousson qui devait les mener à Canton étant sur ses fins, Andrade revint à Malacca après avoir autorisé Coelho à hiverner à Siam où celui-ci, qui y avait séjourné avec Miranda, savait qu'il trouverait facilement à écouler ses marchandises.

L'année suivante, en entrant dans la rivière de Canton, Andrade y retrouva Coelho qui avait passé l'hiver à Siam et, après avoir échappé à une flotte de 30 voiles, était arrivé au mois d'août 1517 [3].

1. On sait que l'éléphant blanc est un albinos.
2. *Op. cit.*, liv. III, chap. 76.
1. Sur ces expéditions, voir : Gaspar Correa. *Lendas da India*. Lisbonne,

Notre intention n'est pas d'éerire l'histoire des relations du royaume de Siam avee les Portugais, nous avons voulu montrer seulement que ceux-ei y avaient, dès la première heure, noué des relations d'amitié et de commeree et qu'ils avaient ainsi reeonnu les eôtes de ce puissant empire. Quant à Pero Reinel, l'auteur de la earte qui fait l'objet de eette notiee, M. le Dr Hamy ayant résumé tout ee qu'on sait de ee eartographe, nous nous eontenterons de renvoyer le leeteur à son travail si intéressant et si eomplet.

1860, 2 vol. in-4, tome II, pp. 523 et suivantes. — Castanheda. *Op. cit.*, livre IV, chap. 3 et 27.



Conservée à la Bibliothèque Nationale.

Phototypie Berthaud, Paris.

CARTE PORTUGAISE ANONYME

École de REINEL, vers 1520

II.

CARTE ANONYME PORTUGAISE, ÉCOLE DE REINEL

VERS 1520.

Notre seconde carte est incontestablement très voisine, comme date, de la première et fait partie du même dossier au Conservatoire supérieur de Münich.

Elle est beaucoup plus petite d'échelle et ne renferme pas plus d'informations sur la côte du royaume de Siam. Sans être encore exacte, celle-ci affecte une forme qui se rapproche un peu plus de la réalité et la côte si saillante et si facilement reconnaissable de la Cochinchine n'est pas encore nettement détachée. Il semble même que nous reconnaissions plus facilement sur la première le golfe du Tonkin et l'entrée de la rivière de Canton. On pourrait croire que la carte que nous avons, avec M. le Dr Hamy, nettement attribuée à Reinel fut dressée d'après le routier d'un navigateur qui n'aurait pas suivi les contours de la péninsule malaise, mais serait, de Malacca, par une navigation hauturière, parvenu en droite ligne et grâce à la mousson favorable jusqu'à la Cochinchine et n'aurait, par conséquent, pas connu le profond enfoncement du golfe de Siam.

Sur cette seconde carte, figurent trois inscriptions sur la côte chinoise : *Pulo-tim* que nous verrons appelée Pulo-Tio sur la carte de Langren et qu'il faut peut-être identifier avec les îles Tayas au nord de Haï-Nan, Palor (vocable qui a l'air défiguré par une transcription maladroite) et Labo (peut-être Lamao). C'est entre ces deux derniers points qu'est planté le drapeau portugais et c'est incontestablement Canton, bien que le nom de cette ville ne figure pas sur la carte.

Cette pièce, qui est un véritable planisphère, est, avons-nous dit, voisine

comme date de la précédente. Elle représente, sous le nom de *mar visto pelos Portugueses,* la partie du Pacifique découverte par Nuñez de Balboa, en 1513, avec certains détails relatifs à la forme du golfe de Panama, certainement postérieurs à cette date ; elle donne « avec quelques indécisions les contours de la presqu'île yucatèque découverte cette même année (1517) au prix de grands sacrifices par Francisco Hernandez de Cordova »[1] ; enfin plus précis que M. le Dr Hamy, nous attribuerons formellement aux résultats de la seconde mission de Peres d'Andrade le placement du pavillon portugais que nous avons signalé sur la terre chinoise.

On sait, en effet, que ce navigateur obtint du gouverneur de Canton des concessions extrêmement importantes et c'est à partir de cette époque que les Portugais ont réellement pris pied en Chine. A Canton, il obtint une maison pour y loger les marchandises que devait traiter un résident portugais *(feitor)*, et dans l'île de Vinegia (très vraisemblablement Lantao), il eut permission de construire une maison de pierre, seule capable de résister aux tentatives des voleurs. Peres[2] n'était pas resté moins de quatorze mois à Canton ; avant son départ qui eut lieu en septembre 1518, il avait envoyé Jorge Mascarenhas pour reconnaître une grande île dont on lui avait parlé, appelée Lequeio et qui nous paraît être Formose. Il faut donc reculer jusqu'aux derniers mois de 1519 ou à 1520 l'exécution de cette carte, si l'on compte le temps du retour de Chine à Malacca et de l'envoi en Portugal des résultats de la mission de Peres d'Andrade.

Dans son travail sur Pero Reinel, M. Hamy a fait ressortir en détail les points de ressemblance de ce planisphère avec la carte que nous avons ci-dessus reproduite. Nous nous permettrons d'y ajouter l'identité presque absolue de l'archipel de la Sonde et nous pourrons conclure que si cette pièce n'est pas émanée de Reinel lui-même, elle est du moins incontestablement de son école.

1. Hamy. *Op. cit.,* p. 149 et *passim.*
2. Correa. *Op. cit.,* pp. 525 et suiv.



Conservée à la Bibliothèque Nationale.

Phototypie Berthaud, Paris

PLANISPHÈRE DE DIEGO RIBEIRO

1529

III.

PLANISPHÈRE DE DIEGO RIBEIRO

1529.

La carte dont nous reproduisons une partie sous le n° III a pour auteur Diego Ribeiro ou Ribero. Ce cartographe était portugais d'origine, assure Oviedo, et serait venu en Espagne à peu près à la même époque que les Reinel, sinon avec eux. On sait, en tout cas, qu'il avait fait à cette date une carte du monde dont le modèle était dû à ces savants géographes.

Ribeiro fut nommé cosmographe royal à Séville, le 10 juin 1523; il fit partie de la fameuse junte de Badajoz qui discuta la position et la possession des Moluques que se disputaient l'Espagne et le Portugal. Enfin on lui doit l'invention d'une pompe en métal[1] destinée à remplacer les pompes en bois qui servaient jusqu'alors à épuiser l'eau que faisaient les navires, c'était un progrès considérable qui fut reconnu après un certain nombre d'essais officiels. Comme on le voit, ce qu'on sait de Ribeiro n'est pas bien considérable, mais si l'on ignore la date de sa naissance on connaît celle de sa mort : 16 août 1533[2].

Des très nombreuses cartes dressées par Ribeiro, on n'en possède plus que deux actuellement : l'une se trouve à la Bibliothèque de Weimar, l'autre au Musée de la Propagande, à Rome.

1. Dr E. T. Hamy. *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1887, p. 57 et suiv.

2. D'après un Mss. de Muñoz, cité par Harrisse. *Discovery of North America*, p. 17.

On a donné, il y a quelques années, un fac-similé trop réduit[1] de la seconde, dont nous avons pu examiner de près l'original à l'exposition de Madrid, en 1892.

De la première existe à la section géographique de la Bibliothèque nationale un calque jadis donné par Humboldt à Walckenaer.

Il n'existe pas de différences fondamentales entre ces cartes, toutes deux datées de 1529, mais elles présentent la plus frappante ressemblance avec un autre planisphère anonyme également à Weimar et qui est daté de 1527. M. H. Harrisse[2] en attribue la paternité à Nuño Garcia de Toreno, tandis que certains historiens y reconnaissent la main de Diego Colomb ou même celle de Diego Ribeiro[3]. Un fac-similé, également trop réduit, a récemment été publié[4] de cette dernière pièce que M. H. Harrisse considère comme le plus complet spécimen de carte faite avec les données réunies à la *Casa de Contratacion*.

Ce critique, qui s'est particulièrement occupé des origines de la cartographie américaine, constate, pour le nouveau monde, entre la carte anonyme de Weimar et celle de Diego Ribeiro la plus grande ressemblance ; il en est absolument de même pour l'Asie. La carte de Ribeiro est cependant plus complète ; sans doute, parce que, pendant les deux années qui séparent l'exécution de ces deux cartes, lui sont parvenus des documents inconnus de son prédécesseur.

Si Ribeiro n'en sait pas plus que l'anonyme de Weimar sur le Siam, la Chine et les Moluques dont les tracés et la nomenclature sont presque identiques, il connaît mieux l'Inde et il donne de la péninsule malaise toute la côte au-dessous de Martaban jusqu'à l'entrée du détroit de Malacca, alors que toute cette partie ne figure pas chez l'anonyme de Weimar. Il connaît également la côte orientale de la péninsule malaise, de Singapour à la hauteur de Ligor, mais il ignore totalement le golfe de Siam ; il paraît même aussi peu fixé sur l'étendue que sur le nom de ce royaume qu'il appelle : *Regno de Ansian*.

1. Londres, Griggs, 1886.
2. *Discovery of North America,* Harrisse, *Jean et Sébastien Cabot, passim.*
3. Fernandez Duro. *Boletin de la R. Academia de la Historia,* 1888, p. 319.
4. Berlin, Reimer, 1893.

Ce qui fait pour nous l'intérêt de la carte de Ribeiro que nous reproduisons, c'est que ce cartographe, bien que Portugais d'origine, n'est plus, depuis son entrée en Espagne et son établissement à Séville, au courant des découvertes de ses compatriotes. Il est complètement devenu espagnol et sa carte est le reflet des connaissances des cartographes de la *Casa de Contratacion*.



Conservée à la Bibliothèque Nationale.

Phototypie Berthaud, Paris.

CARTE ANONYME PORTUGAISE

Du milieu du XVIe Siècle.

IV.

CARTE ANONYME PORTUGAISE

DU MILIEU DU XVIe SIÈCLE.

Le fragment de carte que nous reproduisons sous le numéro IV appartient à un grand et bel atlas de facture portugaise, que la section géographique de la Bibliothèque nationale a acheté au mois de février 1841 de M. Hennin pour la somme de 80 francs.

Cet atlas se composait alors de huit feuilles, mais il semble qu'il en aurait au moins fallu neuf, celle de l'Afrique depuis le cap Vert jusqu'au cap de Bonne-Espérance faisant défaut, sans compter que le plus souvent ces atlas possèdent en outre un planisphère qui sert à résumer les cartes de détail et à indiquer la position relative des diverses parties du monde. Il comprend donc aujourd'hui deux feuilles pour le zodiaque et le calendrier, trois feuilles pour les côtes d'Amérique, une pour l'Asie depuis le Bosphore jusqu'à l'Aracan, la carte de l'Asie orientale dont nous reproduisons un fragment et enfin une carte de l'Europe et du nord de l'Afrique jusqu'au-dessous des îles du cap Vert. Sur cette dernière feuille, dans un cercle dominant un cartouche, se trouvent trois lettres ainsi disposées : $\frac{M\ V}{F.}$. Nous nous demandons s'il ne faut pas y voir les initiales de l'auteur de cet atlas ainsi comprises : M. V fecit ; mais nous avouons ne pas connaître de cosmographe portugais à cette époque dont le nom commence ainsi. Et cependant, nous ne savons comment expliquer cette inscription autrement que par cette hypothèse.

Toutes les cartes de cet atlas sont inachevées ; un grand nombre de roses des vents et d'inscriptions n'ont pas reçu les couleurs et l'or dont elles devaient être rehaussées, les cartouches et les écus sont vierges de toute inscription et de toutes armes. On n'y remarque non plus aucun des drapeaux qu'on trouve

sur la plupart des cartes antérieures ou contemporaines et qui servent à indiquer les possessions ou les découvertes des différentes puissances européennes, quand ce ne sont pas des étendards purement fantaisistes et simplement destinés à donner à la carte un élément de gaîté et de richesse. Ne figurent également pas sur ces planches ces représentations si pittoresques de souverains étranges, d'animaux véritables ou fantastiques, ces villes à l'architecture singulière destinées à donner une idée si fausse de la faune et des habitations exotiques.

Ce sont là, d'ailleurs, des cartes exclusivement marines, et presque partout les informations et les légendes s'arrêtent aux côtes : quelques noms de pays figurent seuls à l'intérieur qui est garni, surtout pour les régions extra-européennes, de fleuves et de montagnes tracés au hasard de la fantaisie.

Nous avons dit que ces cartes étaient d'origine portugaise, tout concourt pour le démontrer, aussi bien le style de l'ornementation et particulièrement des fleurs de lis, toujours si élégamment dessinées, que la langue employée dans les inscriptions et les légendes ; ajoutons-y cependant le latin pour celles qui donnent le nom d'une mer importante, les points cardinaux, les tropiques, etc.

Quant à la date qu'on peut attribuer à cet atlas, c'est incontestablement le milieu du XVIe siècle. Sur la côte est de l'Amérique du Nord, Terre-Neuve est complètement détachée du continent, le cours du Saint-Laurent est tracé jusqu'à Hochelaga et nombre de légendes comme : bellisle, chasteau, île Brion, Cap des îles, Orléans, île d'Orléans, Golesme, le bon pays, mines d'or, etc. attestent que l'auteur eut une connaissance détaillée des divers voyages de Jacques Cartier au Canada. C'est une remarque d'autant plus intéressante qu'on possède un portulan de Gutierez, daté de 1550, qui ne fait aucune mention des voyages des Français dans cette région. Rien qu'à ce point de vue, cet atlas anonyme mériterait une étude détaillée.

Sur la côte occidentale, nous voyons la Californie admirablement tracée comme presqu'île, ceci nous indique que le cartographe était au courant des diverses expéditions envoyées par F. Cortes dans cette région et dans le Pacifique au large de la Californie. Il n'en est pas de même pour le Pérou et le Chili; la côte occidentale de l'Amérique du Sud est tracée tout à l'aventure et il n'est fait allusion aux conquêtes de Pizarre que par la mention de la ville de Cuzco où il fut assassiné en 1541. Il ne faut pas autrement s'en étonner :

la prise de possession du Pérou et la conquête du Chili commencée par Almagro en 1535 sont des événements surtout *terriens* et ces cartes sont exclusivement marines ; enfin le tracé de ces côtes n'a dû être relevé qu'un certain temps après la pacification du pays et il a fallu une assez longue période pour permettre à ces documents de parvenir en Europe.

Enfin sur la côte de l'Asie orientale nous voyons figurer une grande partie de la Chine, Canton, Nanquin, le golfe du Petcheli, la Corée qui semble faire vraiment partie du continent, les îles Kiusiu et Xicofo (Sikok), Caxegimo (Cangoxima), Minata (Minato), Amgo (Bungo ?), les îles Lequos (Liu-Kiu). Is. dos reis magq. (Los reys magas), etc.

Or, Siebold affirme que les Portugais sont arrivés par fortune de mer au Japon en 1530, on sait aussi que Pinto y débarqua en 1542 et les jésuites en 1549 avec François Xavier qui en partit en 1551 pour aller mourir l'année suivante près de Macao, sans avoir pu entrer à Canton.

Comme on le voit, nous avons affaire à un cartographe bien au courant des explorations contemporaines et qui ne néglige aucune source d'informations.

Occupons-nous enfin de ce qu'il sait du Siam. L'Arakan et le Pegou sont déchiquetés par une quantité d'indentations et de grandes baies aux formes si baroques qu'elles font penser aux pinces de certains crustacés ; il y a là une exagération excessive et un rétrécissement tout à fait fautif de la péninsule à la hauteur de Bangkok ; l'archipel Mergui est indiqué bien à sa place, le reste de la péninsule malaise est assez exactement tracé et la nomenclature nombreuse. Nous relevons sur la côte orientale la localité de Patane dont il est mainte fois question dans les récits des conquérants portugais et notamment de cet aventurier si amusant et souvent si menteur, Mendez Pinto.

Le golfe de Siam est ici nettement accusé, une ville de Siam est indiquée au fond du golfe, près d'un fleuve qui paraît considérable, mais dont le cours inférieur est seul tracé.

Pour être postérieure d'une vingtaine d'années à celle que nous avons reproduite sous le numéro III, cette carte ne nous apporte pas un supplément d'informations bien considérable, ce n'est pas le Siam, mais bien plutôt la Chine, le Japon et les îles de l'extrême Orient qui semblent le plus intéresser ce cartographe anonyme dans lequel certains érudits ont cru, mais sans grande vraisemblance, reconnaître le portugais Diego Homem.



Conservée à la Bibliothèque Nationale.

Phototypie Berthaud, Paris.

CARTE ANONYME PORTUGAISE

Vers 1580.

V.

CARTE ANONYME PORTUGAISE

VERS 1580.

Les cartes gravées à l'eau-forte ne sont pas nombreuses et c'est un procédé qui est depuis longtemps abandonné. Celle que nous reproduisons sous le numéro V offre un intérêt particulier, non seulement pour cette raison, mais encore pour son insigne rareté.

C'est une carte lusitanienne qui comprend tout le domaine exploité jusqu'à ce moment par les Portugais dans l'extrême Orient : l'Indoustan, Sumatra, la presqu'île malaise et la Chine jusqu'à Canton. Comme cette gravure est assez médiocre, on peut supposer qu'elle fut faite ou par un artiste de peu de talent sur un dessin en somme assez exact et qui contenait nombre de renseignements qu'on chercherait vainement ailleurs, ou qu'elle est l'œuvre de quelqu'un de ces pères Jésuites si instruits qui, dès la première heure, s'établirent aux Indes pour en catéchiser les populations.

En tout cas, la remarque la plus curieuse que nous fassions sur cette pièce, c'est qu'à côté de Cantaon se lit cette inscription : *Elesia Jesuitarum*, pour *Ecclesia*, qui va nous fournir une date approximative pour l'exécution de ce document.

Le P. Bartioli[1] nous apprend en effet que la première chapelle des jésuites

1. Oltre a ciò, costretti per legge i Portoghesi a raccorsi sul far della sera dentro alle lor navi e quivi passar la notte come in carcere, concedò al P. Ruggieri di rimanersi in terra e gli diè ad abitare il palagio de gli ambasciadori, che vengono ad offerir doni al Re e rinnovar l'omaggio in nome de' lor Signori ; ed

3

à Canton fut établie en 1580 par le Père Michel Ruggieri, né à Naples en 1553, arrivé à Macao en 1579, entré l'année suivante à Canton et autorisé, durant ce premier séjour temporaire qu'il y fit, à ouvrir une chapelle pour les Portugais dans le palais des ambassadeurs. Il en résulte forcément que notre pièce ne peut être antérieure à 1580.

Ici, nous n'avons plus affaire à une carte à l'usage des seuls navigateurs, à ce que l'on appelle improprement un portulan. Le cartographe a voulu nous donner une idée aussi exacte que possible de ces contrées de l'extrême Orient aux fabuleuses richesses, aux merveilleuses aventures. Les chaînes de montagnes, les fleuves, les pays et les cités de l'intérieur sur lesquels il a pu recueillir quelques informations figurent sur cette carte en nombre relativement considérable.

Pour la partie du royaume de Siam sise au fond du golfe, nous relevons quatre noms de villes : Siam, Odla, Anso et Iliam. Nous avons lieu de penser que la localité ici désignée sous le nom de Siam n'est pas Louvo, mais bien Ajuthia, Julia, Judia ou Odia, dont on a fait ici deux localités différentes, genre d'erreur qu'on retrouve fréquemment sur les cartes.

Odla est incontestablement Ajuthia ; Anso est orthographié sur les cartes un peu postérieures Anjo et Iliam a fini par devenir Liam ; on trouve encore sur les cartes françaises un cap de Liant qui n'est autre qu'Iliam.

On remarquera que l'embouchure du Më-Nam n'est pas à sa vraie place, mais bien à celle du Më-klong ; deux fleuves que le cartographe a réunis et confondus en un seul. Au-dessus de cette embouchure, mais au-dessous d'Odia qui n'est pas, comme elle devrait l'être, placée sur le fleuve, un large canal met en communication le Më-Nam avec un autre fleuve qu'il rejoint à Anso. La situation de cette ville nous fait croire qu'il est ici question de Sang-sao où passe le Më-Nam-Srakeo et ces deux fleuves sont reliés par des canaux appelés Kl. Sam-set et K. Lat.

En descendant la côte nous trouvons Tarnova, Langor. Carol, localités que nous renonçons à identifier ; dans l'intérieur : Vora doit être Korat qui

egli quivi consagrò una cappella dove i Portoghesi convenivano al divin Sacrificio e celebravano le correnti solennita..... *Della Cina*, lib. I, parag. 152.

correspond assez bien comme emplacement et Langoma, localité située sur les bords du Mëkong qu'il nous a été impossible de reconnaître.

Toute cette cartographie est encore dans l'enfance, nous la verrons s'améliorer, mais lentement, car les marchands, qui fréquentaient au Siam, manquaient absolument de l'instruction nécessaire pour lever des cartes et ils avaient intérêt à cacher la connaissance du pays qu'ils pouvaient avoir.



Phototypie Berthaud, Paris

Tirée d'un Atlas appartenant à M. G. Marcel.

CARTE DE L'EXTRÊME-ORIENT

Par les Frères VAN LANGREN

VI.

CARTE DE L'EXTRÊME ORIENT

PAR LES FRÈRES VAN LANGREN.

Voilà un cartographe, Arnold Floris ou Florent van Langren dont le nom est bien connu. Il semble qu'on n'ait qu'à ouvrir le premier dictionnaire biographique venu pour trouver sur ce savant les détails les plus circonstanciés. Il n'en est rien cependant, on ne sait les dates ni de sa naissance ni de sa mort, on ne connaît pas exactement son père et l'on ne sait s'il eut des frères, on pense qu'il eut pour fils Michel, et c'est tout.

Les travaux les plus complets concernant ce cosmographe, parce qu'aux découvertes de leurs devanciers ils ajoutent quantité de particularités nouvelles tirées des archives, sont ceux du chevalier Marchal et d'A. Quételet[1] et de M. Génard, secrétaire général de la Société de géographie d'Anvers[2]. Et cependant, aucun de ces historiens ne peut nous renseigner positivement sur le degré de parenté qui unissait Arnold, Jacques, Michel, Henry, et j'ajoute Frédéric van Langren. Ce dernier, qui se donne le titre de géographe et d'ingénieur, n'a été connu d'aucun biographe et nous sommes le premier à signaler son existence. Il est l'auteur de nombreuses cartes manuscrites qu'il a toutes dédiées à Louis de Bourbon, prince de Condé (le grand Condé), et que j'ai fait entrer à la section géographique de la Bibliothèque nationale en les sortant des Invalides où elles étaient conservées depuis la fin du XVIIe siècle.

1. *Bulletin de l'Académie royale des sciences, belles-lettres et des beaux-arts de Belgique,* 1852, t. IX, 3e partie, pp. 408 et suiv., 498 et suiv.
2. T. VIII, pp. 150 et suiv.

Ce sont : un cours de la Meuse en 2 feuilles, la frontière de France et des Pays-Bas, le Hainaut, le Luxembourg, le cours de la Somme et le cours du Rhin,

Arnold, qu'on fait naître à Arnhem, sa famille étant originaire de Langelaer, était fils de Jacques ; il quitta la Hollande pour passer dans les Pays-Bas espagnols où il devint sphérographe des archiducs jusqu'en 1621, date de la mort de l'archiduc Albert, pour devenir bientôt cosmographe et pensionnaire du Roi Catholique. Il était en 1609 à Anvers et offrait aux magistrats de la ville une sphère du monde, présent qui fut récompensé par le don de 120 livres d'Artois, somme considérable pour l'époque. Peut-être est-ce la première ébauche du fameux globe de 1620 devenu très rare dont un exemplaire se conserve au Musée Moretus[1]. Nous savons enfin qu'Arnold van Langren fut chargé par Moretus de revoir les cartes d'Ortelius en vue d'une seconde édition et l'on a le total des sommes qui lui furent payées à ce sujet.

Ni M. Génard ni ses prédécesseurs ne citent toutes les cartes de A. van Langren que l'on possède et ils n'ont pas connu celle dont nous reproduisons ici une petite partie. Elle est d'autant plus curieuse qu'elle porte la date de 1595 et sa légende annonce qu'elle fut dessinée par Arnold et gravée par Henri. Dessinateur et graveur sont également habiles. Il est arrivé parfois qu'Arnold a été son propre graveur et il semble tout aussi expert dans l'art du burin que dans celui du crayon[2].

D'après tout ce que nous avons lu jusqu'ici, on ne savait pas qu'Arnold[3] et Henri eussent publié des cartes aussi tôt, tous les travaux dont on nous parle sont postérieurs de vingt à vingt-cinq ans.

Sur la carte de Langren, l'intérieur du royaume de Siam est tracé d'une manière aussi défectueuse que sur la carte précédente. Odia et Siam constituent deux villes différentes, dont la première est placée au confluent du Më-Nam et du Më-Nam-Srakeo. Le Më-klong forme également ici le cours inférieur du Më-Nam, c'est dire que le cours de ce dernier est entièrement déplacé. Sur

1. Un exemplaire de ce globe rarissime, monté au XVIIe siècle, se trouve à la section géographique de la Bibliothèque Nationale.

2. Arnold est son propre graveur, notamment pour la carte de la côte orientale d'Afrique ; toutes ces cartes accompagnent les grands voyages de De Bry.

3. Navarrete, dans sa *Biblioteca maritima española,* tome II, consacre un long article à Michel van Langren, mais il ne dit rien d'Arnold.

cette pièce, deux des localités placées sur le bord de la mer ont disparu, il ne reste plus que Carol, vocable dans lequel il est difficile de trouver un nom indigène et, dans l'intérieur, Iangoma qui remplace Langoma.

On voit par ces détails que la géographie du royaume de Siam ne s'est pas améliorée, il s'en faut, lorsqu'elle est interprétée par des géographes flamands à la solde de Philippe II.



Conservée à la Bibliothèque Nationale.

Phototypie Berthaud, Paris.

CARTE MARINE DE EVERT GIJSBERTS SOON

1599.

VII.

CARTE DE L'OCÉAN INDIEN ET DE L'EXTRÊME ORIENT

PAR EVERT GIJSBERTS SOON, 1599.

Nous avons affaire cette fois à un géographe hollandais, Evert Gijsberts fils, d'Amsterdam. Nous avouons ne connaître aucun détail biographique sur ce cartographe dont nous ne nous rappelons avoir jamais rencontré le nom, ailleurs que sur cette carte qui fut acquise en 1872 par la section géographique de la Bibliothèque, d'un certain docteur Foresi. C'est d'ailleurs une belle carte marine, bien exécutée, mais par un auteur qui a poussé à l'extrême les défauts des modèles qu'il avait sous les yeux. C'est ainsi que la péninsule malaise est presque complètement coupée à la hauteur de l'archipel Mergui et que les canaux qui réunissent le Më-nam au Më-nam-Srakeo se sont si bien élargis qu'ils ont tout à fait la figure d'un véritable bras de mer. Odia, Siam, Iliam et Bancaya sont les seules localités siamoises indiquées sur cette carte. Il est difficile d'identifier Bancaya avec l'une des innombrables localités qui commencent par Bang — mot signifiant village — et qu'on rencontre dans les environs du Më-klong.

La carte est ici trop petite d'échelle pour renfermer quelques détails nouveaux ; nous n'avons donc rien à ajouter à ce rapide exposé de la partie qui nous intéresse pour le moment.



Tirée d'un Atlas appartenant à M. G. Marcel.

Phototypie Berthaud, Paris.

CARTE TIRÉE DE L'ÉDITION DE MERCATOR DE 161-

Publiée par J. HONDIUS

VIII.

L'INDE ORIENTALE

TIRÉE DE L'ATLAS DE MERCATOR, PUBLIÉE PAR HONDIUS, 1613.

Hondius n'a pas amélioré la planche de Mercator qui laissait déjà considérablement à désirer. Les reproches que nous avons faits à la carte de Gijsberts peuvent être adressées avec tout autant de raison à la pièce que nous reproduisons sous le numéro VIII. Siam est placé au centre d'une grande île formée par le delta du Më-nam, Ajuthia s'appelle Diam ou Odia ; nous trouvons en descendant vers la Cochinchine les localités de Anio (Anso), Oganio, Langor, Coral que nous avions vue précédemment appelée Carol. Nous retrouvons le Langoma (au lieu de Jangoma) mystérieux dont nous avions lu le nom sur certaines cartes et nous ne trouvons plus aucun détail sur la vallée du Më-nam qui se trouve séparée par une chaîne de grosses et hautes montagnes de celle du Më-kong. Tout en ayant été dressée dans les Pays-Bas, cette carte conserve de nombreuses inscriptions portugaises, mais les cartographes ne se sont évidemment pas donné la peine de recourir aux documents originaux. Ils se sont contentés de reproduire les travaux de leurs devanciers en y ajoutant de nouvelles erreurs ; tant il est vrai que les plus grands géographes ne sont pas à l'abri d'erreurs et de négligences coupables qui sont le fait ordinaire d'industriels qui ne méritent pas le nom de cartographes.



Tirée d'un Atlas appartenant à M. Christian Garnier.

Phototypie Berthaud, Paris.

CARTE TIRÉE DE L'ATLAS DE JANSSONIUS

1638.

IX.

CARTE DE JANSSONIUS

1638.

Voilà encore une carte hollandaise qui nous donne une nomenclature côtière aussi défectueuse que les précédentes : Marklong pour Më-klong, Iudia, Siam, Ognio, C. Liam, Tarnano, Langor, Carol. Elle fait partie d'un atlas hollandais en deux volumes ; Nieuwen Atlas ost verelt beschryvinge... publié à Amsterdam par Jean Jansson en 1638. On sait quelle vogue eurent les publications de cette maison au XVII[e] siècle, mais malgré leur réputation, elles sont quelquefois bien fautives et se contentent de copier les cartes déjà publiées. Aux erreurs que nous avons déjà signalées sur d'autres cartes, l'auteur en ajoute une nouvelle qui n'est pas moins considérable. A la hauteur de Singor, sur la rive orientale de la presqu'île de Malacca, il creuse un golfe considérable et y place une grande île qu'il appelle Coete in ficos. On aura peine à reconnaître le golfe en forme de V qui s'enfonce du N. E. au S. O. dans la péninsule et l'île de Tantalam qui n'est séparée du continent que par un étroit canal. Elle en est ici complètement détachée, le golfe prend une forme hémisphérique et l'île en bouche la partie septentrionale qui est en réalité la plus ouverte.



Phototypie Berthaud, Paris.

CARTE DE PIETER GOOS

Vers 1666.

X.

CARTE DE PIETER GOOS

Pieter Goos, encore un cartographe qui eut une certaine réputation au XVIIe siècle et dont les cartes marines, comme celles de Van Keulen, furent longtemps en usage[1] ; dont les Flambeau de la mer et les Atlas nautiques eurent de nombreuses éditions. Cette vogue s'explique ; le dessin est spirituel, la gravure est fine et le tracé des côtes suffisamment correct pour une époque où, seules, les observations de latitude pouvaient être faites avec une exactitude relative. Cependant Pieter Goos, qu'il ne faut pas confondre avec Abraham Goos, reproduit l'erreur de Jansson que nous avons signalée et son île de Tantalam remplit ici presque tout un grand golfe et se trouve séparée du continent par un véritable bras de mer où l'on constate la présence d'îles et de rochers qui n'ont jamais existé que dans l'imagination du cartographe. Dire qu'on naviguait avec ces cartes approximatives et qu'on ne faisait pas toujours naufrage ! Il faut avouer que la chance est grande !

Les noms de localités que nous relevons sont la rivière Drooge près de Pulo Uby, Carol, Langor, Liam, Hoeck van Liam, Bancofoy, Hollandsche Logie, Siam, Batrang, Mackelong, Boncofoy, Cham, Pt de Luy, etc., en descendant vers Malacca.

Bancafoy c'est incontestablement Bang-pla-soï, Batrang est orthographié Matran sur d'autres cartes. Dans le dépouillement que nous faisons ici, c'est la première fois que nous rencontrons sur une carte l'indication de la Loge hollandaise. On sait que les habiles et infatigables commerçants des

1. Voir Lelewel. *Géographie du moyen âge*, t. V, pp. 230 et 235.

Pays-Bas, dès le lendemain de la fondation de leur compagnie des Indes Orientales, avaient fondé de tous les côtés d'importants comptoirs commerciaux. Lorsque notre Compagnie des Indes envoya à Siam en 1680 un de ses agents les plus intelligents et les plus actifs, Boureau-Deslandes, celui-ci y avait trouvé les Hollandais en excellente posture et il avait dû lutter avec une extrême énergie pour obtenir que tout le commerce ne continuât pas de passer par leurs mains. Mais en 1668, au moment où cette carte fut publiée, nous n'avions encore envoyé à Siam que des missionnaires. Il y avait quatre ans que l'évêque de Beryte et deux ans que l'évêque d'Héliopolis étaient parvenus à Udia ; ils s'efforçaient, sans grand succès, il faut le reconnaître, de catéchiser et de convertir les Siamois[1].

1. G. Marcel. *L'expédition de Siam en 1687,* dans : *Revue de l'Extrême Orient,* 1884, p. 445 et suiv.



Conservée à la Bibliothèque Nationale. — Phototypie Berthaud, Paris.

CARTE DU ROYAUME DE SIAM

Par le P. PLACIDE.

XI.

CARTE DU ROYAUME DE SIAM

PAR LE P. PLACIDE.

Le P. Placide de Sainte-Hélène était un moine augustin déchaussé, ami et allié de Pierre Duval dont il revit et publia nombre de cartes. Un portrait du P. Placide fut publié en 1714, honneur qui ne fut pas fait à nombre de géographes qui avaient pourtant un mérite bien plus réel.

La carte que nous reproduisons est une publication de circonstance, dédiée à notre ambassadeur à Siam, M. de Chaumont, et sur laquelle est tracé l'itinéraire des vaisseaux l'*Oiseau* et la *Maligne* qui le portaient avec sa mission. Ce document est le résumé de tout ce qu'on savait en France sur le Siam ; il ne laisse pas que d'être très curieux à ce titre.

Nos connaissances allaient singulièrement s'augmenter, non pas seulement des résultats de cette première ambassade, mais surtout de la seconde qui fut confiée à La Loubère et à Céberet.

On ne s'attend pas que nous résumions, même brièvement ici, les incidents de ces deux missions et les circonstances si curieuses de la révolution de 1688 : le rôle plein de duplicité et si peu patriote du jésuite Tachard, l'ambition effrénée, les concussions démesurées et la mort de Constance Phaulcon. Nous aimons mieux rappeler les avantages qui nous avaient été accordés, et que nous perdîmes en partie par notre faute : notre établissement à Bangkok et à Mergui, et la concession de l'exploitation des mines dans l'île de Jongselang. Phaulcon jaloux de l'influence des Anglais et des Hollandais qui s'étaient implantés dans le pays depuis longtemps, qui y faisaient un grand commerce, et qui voulaient, disait-on, s'emparer de Bang-

kok depuis vingt-cinq ans, avait poussé notre agent de la Compagnie des Indes, Boureau-Deslandes, à s'emparer de Iorek ou Ithor à l'extrémité de la presqu'île malaise ; il devait y construire un fort afin de commander Singapour ainsi que le détroit de Malacca et incommoder très sérieusement les établissements des Hollandais dans les îles aux épices[1].

Parmi les localités assez peu nombreuses qui figurent sur cette carte, il en est quelques-unes qui doivent nous arrêter parce que nous ne les avons pas encore rencontrées. Telle est Bangkok qui allait devenir la véritable capitale du pays. On sait qu'à la fin du xiiie siècle, les Siamois se sont étendus du Më-khong à Petchaburi et de ce point à la mer et au pays de Ligor dans la péninsule malaise. Kampheng (Kamphëng-Phët) précéda comme capitale Ajuthia qui ne fut fondée que vers 1350 ; prise une première fois en 1555 par les Birmans, elle fut en 1767 assiégée pour la seconde fois et détruite après deux ans de siège par le même peuple. En 1772, le siège du gouvernement fut transporté à Bangkok et l'ancienne capitale ne fut pas relevée de ses ruines[2].

Porselut était appelée Porselue par les Portugais, c'est la ville actuelle de Phitsanulôk.

Louvo est une ville que les mémoires de Choisy, de Forbin, les travaux de La Loubère et ses contemporains ont rendue fameuse, le roi de Siam possédait dans les environs une maison de campagne. Il existe au xviie siècle des descriptions détaillées de Louvo.

La carte que nous reproduisons est intéressante parce qu'elle nous donne les frontières du royaume de Siam, frontières que nous verrons souvent varier et qui ne sont pas du tout d'accord avec les revendications actuelles de cette puissance.

1. Lanier. *Etude historique sur les relations de la France et du royaume de Siam de 1662 à 1703*... — Versailles, 1873, in-8.

2. On trouvera plus loin des détails circonstanciés sur les anciennes capitales du royaume de Siam.



Tirée d'un Atlas appartenant à M. L. Fournereau.

Phototypie Berthaud, Paris.

COURS DU MË-NAM, 1[illegible]

De Siam à la Mer.

XII.

LE COURS DU MË-NAM DE SIAM A LA MER

Cette pièce n'est qu'une copie assez mal déguisée d'une « Carte du cours du Më-nam depuis Siam jusqu'à la mer copiée en petit d'après une fort grande faite par M. de La Mare ingénieur du Roi » pièce qui a été publiée par La Loubère au tome Ier de son ouvrage[1], le plus complet et le plus pourvu d'esprit critique qui ait paru en France au XVIIe siècle. La carte que nous reproduisons ne diffère de l'original que par deux ou trois fautes que ne contient pas le lever de La Mare et par la déformation, pittoresque si l'on veut, mais fort inexacte du tracé de l'ingénieur français. Cette dernière, qui a été levée à grande échelle, est précieuse en ce sens, qu'elle nous permet de comparer le cours du fleuve à deux siècles de distance. A partir de la grande boucle qu'il forme, le Më-nam paraît avoir apporté des dépôts alluvionnaires fort considérables à travers lesquels il s'est frayé un chemin, mais qui semblent avoir singulièrement allongé son cours. Plusieurs bras se sont comblés et il faut être certain que ces cartes représentent l'embouchure du même fleuve pour le reconnaître.

1. La Loubère. *Du royaume de Siam...* — Paris, Vve J. B. Coignard, 1691, 2 vol. in-12.



Tirée d'un Atlas appartenant à M. Christian Garnier.

Phototypie Berthaud, Paris.

CARTE DU SIAM

Tirée de l'Atlas Historique de Gueudeville

1713-1719

XIII.

CARTE DU SIAM TIRÉE DE L'ATLAS HISTORIQUE DE GUEUDEVILLE

1713-1719.

Voilà un recueil bien connu, dont la vogue fut considérable en raison de la quantité innombrable de figures, de vues ou de plans qu'il donnait des cinq parties du monde. Elles sont en général d'une exactitude relative et ne pourraient satisfaire aujourd'hui nos goûts de précision. Quant aux cartes, on verra par celle ici reproduite que si elles ne sont pas toujours d'une absolue fidélité, elles renferment parfois un bien plus grand nombre de détails que d'autres cartes contemporaines. Si nous relevons les îles du golfe de Siam, nous trouvons Pulo Ubi, Pulo Panjog, Pulo Way, une « isle peuplée de Cochinchinois pour le bois d'aigle » — sa situation ferait reconnaître Phu-Quoc-, Nacoalline. Sur la côte ou dans l'intérieur, nous relevons Caxol, Tarrana, Langor, Chantebon (Chantabun), B. de Cossomel, Bonplasoi (Bang-plasoi), Bancok (Bangkok), R. de Më-Nam, Siam (ou Ajuthia), Piriou (Pëtriu), Mapran, Louvo (Lophaburi), Prabat, Chenat (Xainat), monts Taramamou, Corazema, Laconcevam (Lagong ?), Campeng (Kamphëng-Phët), Pitchit (Pitchai), Socotai (Sokhôthai), Pourceloue (Phitsanulôk), Lanchang (Luang-Prabang).

Comme on le voit par cette liste relativement longue, le nombre des localités du Siam alors connues en Europe est assez considérable : par malheur, il en est quelques-unes que nous n'avons pu identifier, que leur nom soit devenu méconnaissable, ou que ces villes aient disparu. Luang-prabang est ici bien incontestablement dans le Laos dont les limites sont nettement tracées.

On aurait désiré que les notices accompagnant les cartes de l'atlas de Gueudeville nous donnassent quelques renseignements, mais celle qui est consacrée à Siam est particulièrement pauvre ; on n'y trouve que des renseignements généraux évidemment empruntés aux publications françaises parues après la révolution de 1688.



Conservée à la Bibliothèque Nationale.

Phototypie Berthaud, Paris.

CARTE DU ROYAUME DE SIAM

Par ROBERT

XIV.

CARTE DU ROYAUME DE SIAM PAR ROBERT

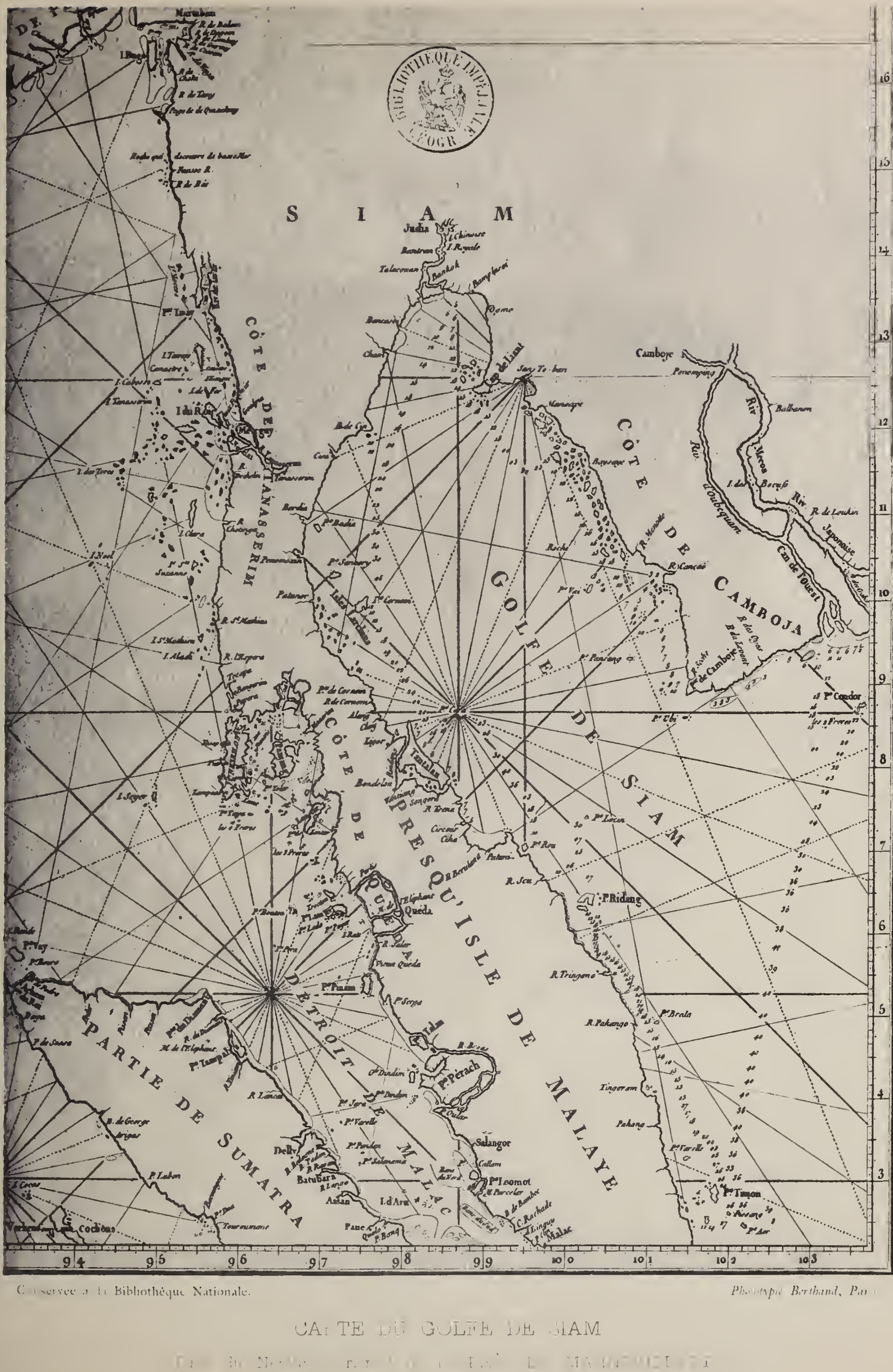
1751.

Cette carte de Robert est pour nous satisfaire un peu plus que la précédente. Gilles Robert de Vaugondy, petit-fils de Nicolas Sanson, géographe ordinaire du Roi, est né à Paris en 1688 et mort en 1766. Il a publié une quantité considérable de cartes, d'atlas et d'ouvrages relatifs à la géographie, et cette activité extraordinaire n'est pas au détriment du soin et de l'exactitude.

Il est incontestable que le tracé des côtes de la péninsule malaise et de l'Indo-Chine est infiniment supérieur à celui des cartes que nous avons passées en revue jusqu'ici.

Nous rencontrons également un certain nombre de localités qui n'étaient pas marquées sur les cartes précédentes, telles que Pontiano, Bassaye et Mansape entre Langor et le cap Liam. Amsterdam, en face de Bankok, est le nom de la Loge hollandaise, Métac, tout à fait dans le nord du Siam, Meuang-fang, Kiang-seng (ville ruinée), Locontai, Sanquelouc, Pourcelouc, Socotai, Pitchit, Skinbon, Campeng, Caitiai, Laconcevan, Outtatain Corazema, les monts Taramamou, Prabat, Chenat, Canaio, Louvo, Thleepoussoune, Periou, Mapran, Tiam-piatay Siam, Juthia, Bantrano, Cambori, Treet, Bancok, Piperi, Bancosci, Cham, Couir, Cin, Ialing, Bardia, Ione, I. Sangori, I. Carnon, Carnon, Along, Clai, I. Cara, I. Ligor, Sangora, Ciha.

Le Më-klong, comme sur la carte précédente, n'est plus confondu avec le Më-Nam. Pendant très longtemps les informations qu'on pourra se procurer sur le royaume de Siam n'ajouteront pas grand'chose à ce que Robert connaissait et il faut arriver à la seconde moitié du second empire pour que les contrées du nord de l'Indo-Chine soient visitées par les voyageurs européens.



Conservée à la Bibliothèque Nationale.

Phototypie Berthaud, Paris

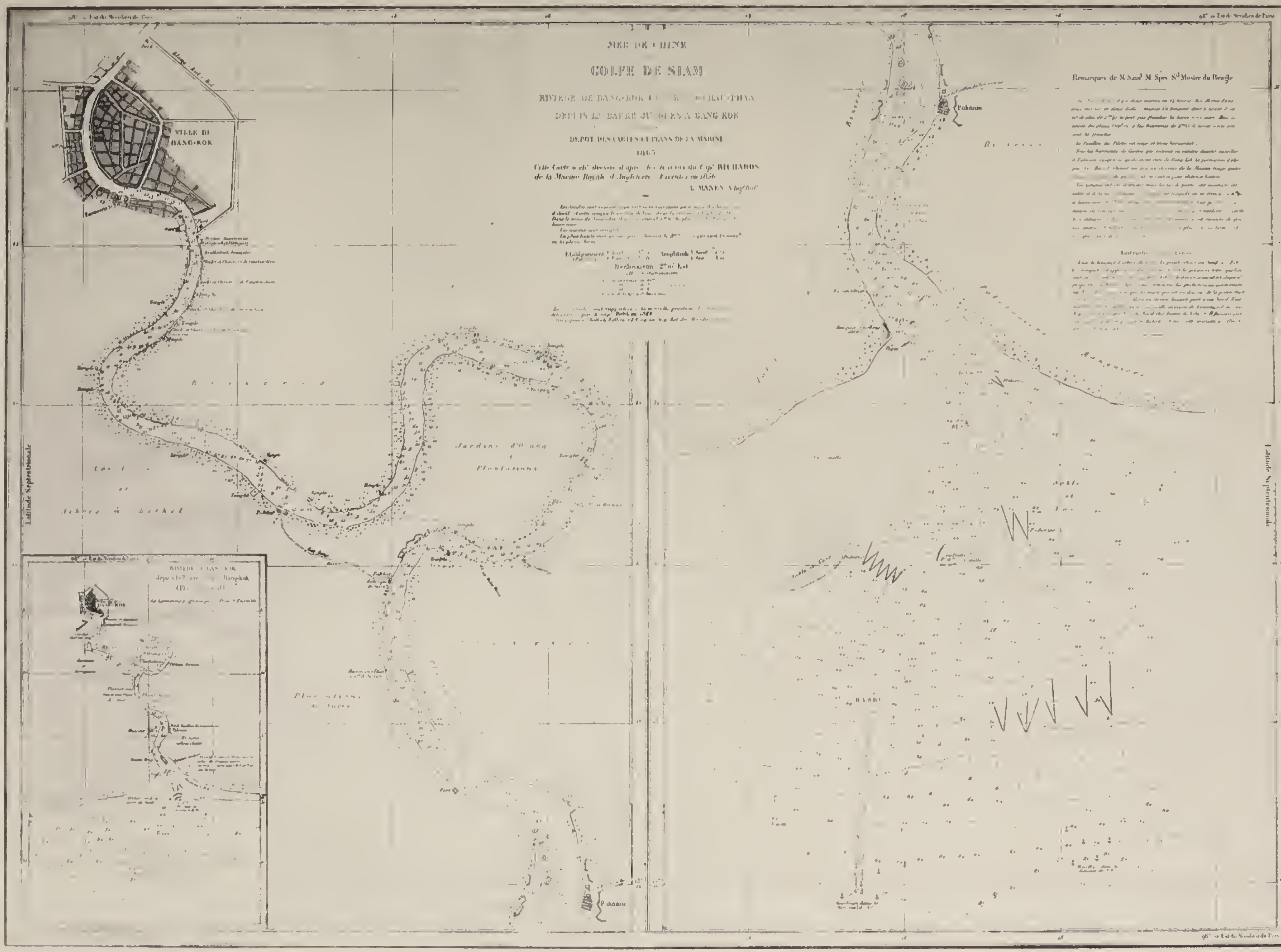
CARTE DU GOLFE DE SIAM

XV.

CARTE MARINE EXTRAITE DU SUPPLÉMENT AU NEPTUNE ORIENTAL

DE D'APRÈS DE MANEVILLETTE.

Le *Neptune oriental* de d'Après de Mannevillette est accompagné d'instructions nautiques. Continuellement corrigé, il a rendu à nos navigateurs les plus grands services et, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, nous le voyons en usage chez nos marins. C'est d'ailleurs un ouvrage qui méritait complètement la vogue dont il jouit par le soin avec lequel il fut constamment tenu au courant. La carte que nous reproduisons, bien qu'elle ait certainement subi des corrections importantes, car le golfe de Siam était depuis longtemps fréquenté par nos bâtiments de guerre et plusieurs officiers, qui devinrent amiraux ou officiers supérieurs pendant la révolution ou l'empire, y furent chargés de diverses missions, sous le règne de Louis XVI, cette carte, disons-nous, est loin de valoir celle de Robert. Le tracé des côtes est on ne peut plus médiocre. Il est facile de s'en rendre compte en la comparant avec une carte moderne. Innovation importante, elle porte au large de la côte une série de sondages qui devaient, s'ils étaient exacts, rendre de véritables services aux navigateurs. Mais au point de vue étroit qui nous occupe, elle n'offre aucun autre intérêt que de montrer combien l'œuvre de d'Après est, ici, au-dessous de sa réputation. Nous devons donc considérer qu'à la fin du XVIIIe siècle la meilleure carte du royaume de Siam que l'on possédât aux points de vue maritime et terrestre est celle de Robert de Vaugondy.



EMBOUCHURE DU MË-NAM

De Bangkok à la Mer.

XVI.

EMBOUCHURE DU MË-NAM, DE BANGKOK A LA MER

Toute carte d'un fleuve qui charrie des alluvions considérables est d'un haut intérêt pour le géologue et le topographe. L'histoire de la formation et de l'emplacement des bancs, leur profondeur, leur étendue, parfois leur réunion à la terre ferme, tout cela peut être étudié avec fruit grâce à cette espèce de cartes. Des indications de brassiage, des notes destinées à nous apprendre que telle partie découvre à la basse mer, voilà de quoi nous renseigner sur la rapidité de la marche des atterrissements. La carte de détail, publiée par le Dépôt hydrographique de la marine française, que nous donnons ici est datée de 1878 ; il sera fort intéressant de voir ce que le cours du fleuve et ses alluvions seront devenus dans une trentaine d'années.

CHAPITRE II

NOTES SUR LES ANCIENNES CIVILISATIONS DE L'INDO-CHINE[1]

Il en est des sédimentations de races comme des dépôts géologiques qui se superposent, se suivent, et se coordonnent en empruntant les uns aux autres une partie de leurs éléments constitutifs. Cependant, l'étude des premières est infiniment plus ardue en raison même du mélange plus intime, de la mobilité en quelque sorte plus prononcée des éléments et de la fugacité plus grande des caractères distinctifs. Une des contrées où les études ethnographiques et anthropologiques rencontrent, jusqu'à ce jour, un vaste champ d'exploration, est sans contredit l'Extrême-Orient et plus particulièrement l'intérieur de nos possessions d'Indo-Chine. Là, dans des régions, vierges naguère de toute exploration, la plupart montagneuses et couvertes d'abon-

1. Nous passons sous silence l'époque préhistorique de la péninsule Indo-Chinoise, les documents recueillis jusqu'à ce jour étant tout à fait insuffisants pour effectuer une résurrection de ce genre. Toutefois il est permis de supposer que ces pays ont eu comme les nôtres leurs âges de pierre et de métaux, car de nombreux instruments de pêche, de chasse et de travail retrouvés à des couches différentes dans les terrains alluvionnaires, du haut Më-khong et du Cambodge semblent accréditer cette hypothèse. (Cf. Mission Pavie, Ier fascicule, l'Indo-Chine à l'époque préhistorique.)

dantes forêts tropicales, vivent les derniers témoins des races antérieures à celles qui sont venues peupler les plaines fertiles ou les côtes plus accessibles. Remonter dans le passé lointain, dégager par une chronologie même approximative les stratifications, pour ainsi dire, des apports ethniques dans la suite des âges en même temps que les vestiges des civilisations qui se sont succédé sur le même sol, est une tâche que nous nous flattons moins de résoudre que d'éclairer de documents nouveaux. Ces documents sont ce qu'ils peuvent être avant tout, les vestiges de l'art architectural. A défaut de traditions, de documents écrits, les archéologues se substituent aux historiens et déchiffrent le « livre », écrit à l'aide du ciseau, sur la pierre, dans le bloc indestructible.

Il y a d'autres témoins, plus difficiles à reconnaître, ce sont les types anthropologiques purs, sans mélange de sang étranger, qui, en conservant leurs caractères physiques, leurs mœurs, leur langage, permettraient le classement différentiel avant de révéler la succession chronologique de leur arrivée : mais nos connaissances dans cet ordre d'idées ne sont point assez avancées et nous ne savons même pas les noms de toutes ces peuplades qui viendraient s'inscrire sur la liste des prétendants à une antiquité plus ou moins reculée.

Puisque l'occasion nous en est donnée ici, je voudrais, avant d'aborder le sujet de nos études personnelles sur les anciennes civilisations, exposer succinctement les conclusions auxquelles est arrivé le R. P. Schmitt sur les races anciennes de l'Indo-Chine. Ce zélé missionnaire, qui habite Pétriu et qui a passé de longues années dans l'extrême Orient, a consacré ses études nombreuses et variées à la question si obscure encore des parentés de ces peuplades à peine connues.

Les premiers occupants du sol étaient probablement de race négritique, peut-être des Négritos. Le nom de Negrito, on le sait, signifie nègre et a été donné à ces hommes de couleur par les Portugais pour les distinguer des nègres d'Afrique. C'étaient les ichthyophages connus des anciens. Navigateurs expérimentés, ils auraient, en côtoyant la mer, occupé les provinces maritimes, tourné le golfe de Siam et la mer de Chine et peuplé les îles du Japon. C'est par eux qu'auraient appris la navigation les peuplades telles que les Malais qui sont venues les assujettir dans la suite. Apparentés aux Papouas (du malais *papûvah*) de l'Australie, on rencontre des témoins anciens de leur race dans trois provinces différentes et une petite

tribu de Negritos occupe encore, entre autres, le sud de la presqu'île malaise. Les Siamois leur donnent le nom de *Ngos*. Habitants de la forêt, ils vivent sans communication aucune avec les villages de la plaine. Sans vêtements, ils se confectionnent de petites huttes au pied et parfois à l'intérieur des troncs d'arbres. Très habiles chasseurs, ils attaquent l'éléphant à l'arme blanche : guettant le moment où l'animal s'engage sur la pente d'une colline, ils se précipitent et lui coupent, à l'aide d'un couteau, le jarret du pied.

A ces tribus négritos auraient succédé des peuplades venues du Nord qu'on retrouve aujourd'hui divisées en un grand nombre de fractions ethniques. Cette catégorie d'« aborigènes » comprendrait les tribus suivantes, éparpillées depuis le nord du Siam jusqu'à la presqu'île malaise. Les *Kariengs*, entre le Siam et la Birmanie s'étendant vers l'Ouest ; les *Khâs*, au nord du Siam et surtout dans le Laos ; les *Uts*, dans les provinces de Nakhonayok et de Kanburi ; les *Lavas*, dans les mêmes provinces ; les *Xongs*, entre Kabin et Chantabun ; les *Kuis*, dans les environs de Oubon et de Bassac ; les *Phutungs*, *Sambres*, *Stiengs*, *Bahnars*, *Sedangs*, *Hueis*, *Kats*, *Souks*, *Souas*, *Hins* et *Prouns*, qui habitent les frontières du Cambodge.

Ces tribus se privent à peu près de toute relation avec les indigènes d'immigration plus récente. Vivant dans la forêt, elles pratiquent, à l'instar des Moïs de Cochinchine, une façon de culture spéciale dans la brousse. L'architecture primitive de leurs habitations est la même partout.

Restées géniolâtres, c'est-à-dire adorateurs des génies de la forêt, elles sont demeurées jusqu'à ce jour complètement à l'écart de l'influence de la civilisation brâhmanique ou bouddhique qui s'est implantée si fortement en Indo-Chine à une certaine époque. On est autorisé à croire que ces peuplades ne doivent pas leur habitat actuel dans les forêts à la poussée qu'auraient exercée les nouvelles invasions, leur genre de vie, au contraire, semble avoir été le même de tout temps, depuis leur arrivée dans le Siam. N'ayant pas fui la civilisation nouvelle, elles ont simplement refusé de la subir.

Avec l'arrivée des *Mônes*, des *Khmers*, des *Annamites* et des *Thaïs* s'ouvre une troisième période d'invasion et de sédimentation ethnique. Cette fois-ci, le sol de l'Indo-Chine est envahi par une race forte en qualité et en nombre. Khmers, Annamites et Mônes (les Pégouans actuels) semblent appartenir à la même famille et leurs langues ont beaucoup d'affinités entre elles.

Il est difficile de déterminer leur pays d'origine et de départ : peut-être sont-ils descendus du Tibet. Toujours est-il qu'ils ont avec les *Kohls* et les *Mundas* du Nord de l'Inde une affinité de langage facile à constater.

Leur type anthropologique s'est fortement modifié à la suite de métissages divers. C'est ainsi que les Khmers surtout ont subi les effets de l'alliance avec l'élément hindou-brâhme et peut-être aussi avec les tribus sauvages des Bahnars et des Xongs qu'on retrouve encore dans le bassin du Më-khong. Cette dernière opinion cependant n'est basée que sur des affinités de langage, affinités qui pourraient être simplement une résultante de la domination exercée par les Khmers. Les Mônes également semblent avoir, dans une mesure appréciable, fusionné le sang de leur race avec celui des Hindous-Brâhmes. Quant aux Annamites, qui occupaient les plaines du Nord, ils ont opéré leur descente vers le Sud, refoulant dans la péninsule indo-chinoise les *Cams* ou *Tchams* et les *Khmers* qui occupaient le centre du territoire ; portant déjà dans leurs veines quelque peu de sang chinois, ils subirent fort probablement l'influence de ce nouveau rapprochement avec une autre race.

Vers la même époque, sinon antérieurement, eut lieu une migration d'une fraction de la souche *Thaïe :* celle des Malais et des Cams qui, partis du haut Më-khong, ont traversé l'Indo-Chine en envahissant les plaines du Sud pour se fixer définitivement, les Malais dans la presqu'île malaise et les Cams dans le Campâ.

Ces deux tribus, issues des Thaïs, offrent entre elles une parenté de type et de langage évidente ; nuls autres dialectes indo-chinois ne sont aussi rapprochés l'un de l'autre.

On sait que la souche *Thaïe* comprend aujourd'hui les Siamois, les Laotiens et les Shans de la Birmanie septentrionale.

Bien que les Khmers semblent avoir séparé les Cams de leurs frères malais en repoussant ceux-ci vers la presqu'île malaise, ils ne les ont pas soustraits aux métissages avec les tribus circonvoisines. Avant leur conversion à l'islamisme, les Malais avaient déjà contracté des alliances avec les peuplades aborigènes du Sud, ainsi qu'avec les populations Indo-brâhmaniques.

Telle est l'opinion du R. P. Schmitt, au sujet de la succession des peuplades d'origine diverse qui sont venues envahir le sol de l'Indo-Chine avant l'arrivée des Hindous-Brâhmes, porteurs d'une civilisation nouvelle grandiose qui allait changer la face du pays.

L'établissement des Hindous-Brâhmes fut sans doute progressive et pacifique : ce n'est que par la suite des temps que se sont formés ces royaumes prospères dont les monuments, vestiges de leur grandeur, frappent, de nos jours encore, l'esprit d'admiration et d'étonnement. Attirés par la fertilité du pays, poussés par leur instinct commercial, les nouveaux venants ont pu suivre une route de terre et une route de mer. Leurs premiers établissements se fixèrent en Birmanie ; d'autres, et notamment Ligor, dans le golfe de Siam, avaient acquis de l'importance dès les premiers temps de leur pénétration. De là, ils gagnèrent le Siam et le Cambodge. Ligor, le Çrī-Dharma râja-Nagara des Hindous, occupe une place importante dans la tradition qui mentionne également une route partant de cette ville pour conduire jusque dans le bassin du haut Më-khong[1].

Il n'est point facile de fixer une date à l'inauguration de ce mouvement d'immigration : tout ce qu'on peut dire jusqu'alors, c'est qu'il a eu lieu bien avant la période bouddhique, c'est-à-dire que le brâhmanisme a précédé le bouddhisme dans la succession des cultes. Peu à peu les petites colonies éparses se sont développées, grâce aux aptitudes de colonisation des Aryens[2], et n'ont pas tardé à s'assurer l'hégémonie sociale et politique sur les institutions frustes des indigènes qui passèrent, eux, à l'état inférieur du soumis et du corvéable.

Nombreuses furent, à travers l'Indo-Chine, ces colonies, ainsi qu'en

1. Les noms de Nagara et de Nakhon étaient donnés aux capitales d'origine hindoue-brâhmanique. Il est probable que les migrations ont mis à profit, en le remontant, par *Năkhon Xăisí* ou *Nagara Jaya-çrī* le fleuve qui paraît avoir constitué à cette époque la branche fluviale maîtresse. Elle a perdu ensuite de son importance par la formation d'un banc de sable au confluent de la branche qui descend, par Ayuthia, à Bangkok où elle se jette dans la mer.

Voir également, à propos de la route du Më-khong, l'inscription thaïe de Sukhôdaya, du XIIIe siècle de notre ère que nous reproduisons sous le n° VII.

2. Nous donnons aux Hindous-Brâhmes, même à ceux qui venaient des régions dravidiennes de l'Inde méridionale, le nom d'*Aryens*, parce qu'ils apportaient avec eux une langue religieuse aryenne, le sanscrit d'abord, le pâli ensuite.

Les inscriptions de Sukhôdaya les désignent par le nom d'*Aryyikas*, qui paraît être une corruption du mot araññikas, qui pourrait signifier, en mauvais pâli, habitants de la forêt.

témoignent les dénominations sanscrites qui se retrouvent partout dans les inscriptions au milieu des ruines.

Cependant, le groupement finit par s'établir et de ce groupement sortirent six colonies maîtresses, principautés ou royaumes, auxquels correspondent six appellations sanscrites différentes, attestées par les traditions et les inscriptions. Ces six royaumes sont : le *Yavana Deça,* le *Campā Deça,* le *Kambuja Deça,* le *Sayam Deça,* le *Ramanya Deça* et le *Malaya Deça.* (Voir la carte.)

Le Yavana Deça, si l'on en croit les annales de Luang-Phrabang publiées par M. Pavie, s'étendait au Nord, comprenant les régions du haut Më-khong et les parties limitrophes avec Cudhāmanagarī[1] (Luang-Phrabang) pour capitale. Quant aux habitants, les *Yavanas*[2] ou *Yônas,* tout ce que nous savons à leur égard par les inscriptions publiées jusqu'à ce jour, c'est que ce nom était donné aux Annamites en Campā lorsqu'on écrivait en sanscrit. Ce nom leur est d'ailleurs resté, les Cams les appellent *Yvan ; Youe* en chinois désigne les barbares qui habitent le Tongking, et le nom siamois *Yuen* est appliqué aux tribus laotiennes ; cette dernière dénomination prend dans le style noble la forme de *Yona* ou *Yonaka,* traduction pâlie de *Yavana ;* Siamois et Laotiens parlant de Hué, la capitale de l'Annam, la désignent sous le nom de *Yonaka-buri,* la ville des *Yavanas.* Quant à la provenance de cette peuplade, elle est des plus hypothétiques, et il serait téméraire d'adopter pour vraie telle ou telle opinion lorsque les documents sont aussi rares et aussi peu probants.

Au Sud-Est, le Campā Deça, ou pays des Cams, s'était constitué le long de la côte de Hué jusqu'à la mer, ayant comme capitale la ville de Campāpura dont l'emplacement exact reste à trouver ou à identifier ; il serait inté-

1. Voir l'inscription n° IV (Cudhamāna rappelle Cūdāmani (grande ville).

2. Ces Yavanas du Yavana Deça étaient connus des historiens chinois sous le nom de *Huans* ou *Fans* suivant la transcription phonétique des peuplades chinoises limitrophes. Les historiens d'Europe, entre autres le P. de Guigne, les ont fait connaître sous ce nom, et ce dernier auteur a voulu les identifier avec les Huns blancs. Dans les anciens livres de l'Inde, les *Yavanas* sont les Grecs et les Asiatiques de l'Ouest en général. C'est la transcription sanscrite d'Ioniens. Les Kambujas de ces mêmes livres sont une population iranienne du Nord-Ouest.

ressant d'étudier sous ce rapport les restes des monuments anciens qu'on trouve dans la province de Binh-Dinh[1]. Les inscriptions sanscrites du Campā et du Cambodge font mention à plusieurs reprises de luttes entre le Campā Deça et le Kambuja Deça ou pays des Cambodgiens.

Le Kambuja Deça en effet, comprenant tout le Cambodge actuel et le royaume des Thaïs jusqu'à la côte malaise, ayant pour limites le golfe de Siam, était devenu le royaume le plus florissant et il est rare que la puissance, acquise au détriment du voisin, ne soit agressive envers les états concurrents.

Au Nord-Ouest, le Sayam Deça paraît avoir occupé une partie du Siam actuel jusqu'à la Salouen qui le séparait du Ramanya-Deça ou contrée des Ramanyas. Une des villes éminentes, sinon la capitale, fut la cité de Haripuṇyapura (Lamphum). C'est dans le Sayam-Deça que les Thaïs se sont taillé, plus tard, leur premier empire à la suite d'une conquête, conservant l'ancienne appellation de Sayam, devenu Muang Sayam ou Siam nom que leur donnent actuellement les Européens et les Indo-Chinois, tandis que les Birmans les appellent *Shans* et les Annamites *Xiems*, ce qui n'est que la prononciation indigène du mot Sayam. Vers l'Ouest, le Sayam Deça semble s'être étendu jusqu'à Maṇipura ou « ville des joyaux » et au pays d'Assam dans l'Inde. Il se peut même que Maṇipura ait été la capitale du Sayam Deça et il est désirable que, pour fixer mieux ce point d'histoire ancienne, on étudie avec soin les monuments thaïs ou shans qui peuvent subsister dans cette ville.

1. Ces ruines sont signalées par M. E. Navelle, *Excursions et Reconnaissances,* 1887, n° 29, page 139 :

« Thi-naï a perdu l'une de ses trois tours carrées qui se dressaient autrefois « côte à côte, la face tournée vers le soleil levant, sur le bord de la route qui « conduit à Binh-Dinh. Au sud-est, un édicule. »

« Un monument moins maltraité est, paraît-il, sur le mont Thap-bā-mān-« thien. »

Des inscriptions khmères y ont été trouvées par M. Aymonier dans le Binh-Thuân, le Khanh Hoa, le Phu Yen et le Binh Dinh.

M. Lemire signale les sculptures du Preasat de Binh-Dinh.: « Vishṇu monté « sur Garuda ou sur la tête d'Eléphant, les Nagas », *Excursions et Reconnaissances*, 1890, n° 32, page 207.

Le Ramanya Deça comprenait le Pégu actuel et une partie de la Birmanie. C'est de ce nom que les Mônes ou Manyas, les Pégouans actuels, tirent leur appellation, étant les habitants de la partie méridionale de la région.

Enfin dans le Sud, occupant la presqu'île qui porte encore aujourd'hui leur nom, les Malais, Malayas ou Javas, qui ont gardé ce nom jusqu'au XIII[e] siècle de notre ère, formaient le Malaya Deça.

Si la délimitation exacte de ces six grandes colonies indo-brâhmaniques est malaisée en l'état actuel de nos connaissances, leur existence ne saurait être contestée et nous avons, sur la carte ci-jointe, essayé d'en reconstituer l'agencement par approximation. Souvent mentionnées par les traditions siamoises consignées dans divers manuscrits, leurs noms se retrouvent en grande partie dans les inscriptions sanscrites, khmères et thaïes, dont la collection complète ne pourra qu'éclaircir et définir de plus en plus les points qui demeurent obscurs encore et prêtent à la discussion critique. C'est ainsi que le Yavana Deça est mentionné dans les annales de Luang-Phrabang qui le placent dans la contrée où est située cette ville. Les Yavanas sont mentionnés également dans les inscriptions sanscrites du Campā Deça étudiées par M. Abel Bergaigne. D'autres inscriptions rappellent les noms du Kambuja et du Ramanya Deça et les manuscrits siamois attestent souvent l'existence du Sayaṁ Deça. Au VII[e] siècle de notre ère (de 631-633) le pèlerin chinois Hiouen-Thsang — dont la relation de voyage, si précieuse pour la géographie de l'Asie, a été traduite par Stanislas Julien. — en revenant de l'Inde, visite l'Indo-Chine et son itinéraire par le Kambuja Deça et le Campā Deça accuse les trois stations de Dvaravatī, Cannapura et Campāpura.

La liste suivante des localités dont l'existence nous est révélée par les documents anciens est sans doute fort incomplète, mais elle permettra de diriger le sens des recherches futures en formant un noyau d'inventaire sollicitant son complément d'études vers une connaissance plus approfondie.

ANCIENNES CAPITALES DE LA PRESQU'ILE MALAISE.

Kheṭa	=	Quédah
Çrī Dharmarāja nagara	=	Nakhon Ligor.

ANCIENNES CAPITALES DU SIAM ET DU CAMBODGE (IDENTIFICATION).

Vajrapurī (la ville des diamants) = Phetxaburi.
Rājapurī (la ville royale) = Rātpūri.
Nagara jaya çrī (la ville de la victoire) = Năkhon xăisí.
Prathama (premier de tous) = Phra : Păthốm.
Kañcanapura (la ville d'or) = Kanburi ou Pākphrĕk.
Candanapura (la ville du bois de santal) = Chantabun.
Çrī Survaṇa (la ville de l'or) = Si Suphon.
Paçeimapura (la ville de l'ouest) = Pachim.
Dvaravatī = Ayodhyā (la victorieuse) = Ayuthia.
Navapura (la ville neuve) = Lŏphăburi, le Louvô des historiens.
Vijayindra (Indra de la victoire) = Vĭxăiĕn.
Saraḥpura (la ville du Lac) = Saraburi.
Jayanātha (seigneur victorieux) = Xainat ou Xainath
Nagara Svarga (la ville du ciel) = Năkhon Savan.
Vijaya (la ville de la victoire) = Phixaï.
Cannapura = Phitsanulôk, dont la vraie orthographe est Vishṇulôk de Vishṇulôka (la terre de Vishṇu).
Vicitrapura ou Vieitra (la ville brillante) = Phixitr.
Sajjanâlaya (la demeure des gens de biens) = Kămphĕng phĕt (murailles de diamant).
Mahāgarala nagara = ?
Sukhôdaya (l'aurore du bonheur) = Sukhôthaï.
Sangkalôka (la terre du Saṅgha) = Sangkalôk.
Uttaratīrtha (lieu de pèlerinage septentrional) = Uttaradith.
Kēci nagara rāja dhāni muang yavana = Xieng Sĕn
Cudhāmanagarī (la grande ville du roi Cudāmana) = Luang-Phrabang
Haṁsavatī (la ville du flamant) = Hangçavadi (Pégu).
Kēçi nagara rājadhāni (la ville du chevelu, Krishna) = ?
Haripuṇyapura (la ville de Vishṇu) = Lamphum
Rājasīma (la royale frontière) = Khôrât.
? = Battambang.
Nagara ? = Angkor thôm.
Tāk = Rahĕng.
Phlua ou Phle = ?. Nân = ?. Jâva = ?. Yavana-Phrï = ?. Chod = ?. Saraluong = ?. Songgĕs = ?. Lumpācay = ?. Sagâthao = ?. Jalieng-Sagābok = ?.
Campāpura (la ville de Campā) = Campā en Annam

Vyādhapura (la ville du chasseur)	= Angkor Baurey.
Adḥyapura (la ville riche)	= Ville qui doit avoir occupé l'emplacement actuel d'Ang Chumnik.
Aninditapura (la ville sans reproche)	= ?
Çambhupura (la ville de Çambhu, nom de Çiva	= ?
Buddhasvarga (le ciel de Buddha)	= ?
Yāṁpu-nagara[1] (ville de la déesse)	= Khanh Hoa.
Nagara pāṇḍuranga ou Panrāṁ ( )	= Binh Thuân et une partie importante de Khanh Hoa.
Ugrapura ou Agrapura (ville du sommet)	= Phnom Bachey.
Humā nagara[2] ( )	= Phanrang.
Vīra-pura (la ville des héros)	= ?
Mahendra-pura (la ville du grand Indra)	= ?
Siṁha-pura (la ville des lions)	= ?
Amarāvatī (la ville des immortels)	= ?

Il est incontestable que la civilisation indo-brâhmanique a exercé une influence retentissante sur tout le pays et qu'elle a notamment modifié profondément l'état social et politique des anciens peuples de l'Annam et des Khmers, laissant beaucoup plus en dehors de son action, les tribus plus vieilles de la deuxième période d'invasion. Alors les habitants de la plaine s'adonnent avec ferveur à l'agriculture, source des richesses premières, peut-être guidés par les conseils ou l'exemple de leurs nouveaux maîtres. Leurs habitations deviennent plus spacieuses, se développent d'après un style uniforme où l'élégance acquiert une part très heureuse. Ils adoptent des lois générales dictées par un gouvernement central qui substituait l'unité forte à l'éparpillement affaiblissant de la force des masses. Des relations commerciales suivies s'établirent entre l'Indo-Chine et les riches provinces de l'Inde, attirant de nouveaux immigrants qui allèrent augmenter le nombre croissant des colonies de l'intérieur. Le Brâhmanisme avait répandu partout ses dogmes mystiques et les monuments, les temples dédiés à Çiva, à Vishṇu, plus magnifiques que ceux de l'Inde, surgissaient du sol comme de merveilleuses floraisons de pierre. C'est alors, à l'apogée de cette glorieuse époque,

1. Nom Tcham.
2. Mot indigène (peut-être Umā-nagara, ville d'Umā, femme de Çiva).

que s'élève ce monument incomparable, le temple d'Angkor-Vât, dont la construction est, à tort, attribuée à une civilisation khmère indigène.

Les Khmers, en effet, habitaient le Kambuja Deça bien avant l'arrivée des Hindous-Brâhmes, formant une population barbare incapable de concevoir des monuments tels que ceux d'Angkor-thôm et d'Angkor-Vât. Les grands architectes de ces temples appartenaient à une caste supérieure dont l'accès était fermé au vulgaire et c'est du dehors, de l'Inde, qu'ils tenaient les traditions de leur art : sans doute les Khmers prenaient part à l'édification des monuments, mais ce n'était qu'à titre d'ouvriers et de corvéables, d'autant plus que la population khmère paraît avoir été fort dense à cette époque dans le Cambodge. Un argument qui plaide en faveur de cette hypothèse, c'est qu'avec la culture indo-brâhmanique, disparaît aussi l'art architectural.

Il est permis de croire que l'immigration indo-brâhmanique s'est portée de préférence sur le Cambodge dont la population a été très dense et la prospérité grande : une des causes en aura été la bonne administration du pays sous l'autorité des rois dont le pouvoir politique, ainsi qu'en témoignent les inscriptions sanscrites, a été très étendu. Il y avait d'ailleurs dans les familles de ministres une véritable aristocratie khmère même chez ceux-là qui, porteurs de noms et de titres khmers, se prétendaient des droits à la qualité de brâhmans. Quant aux prétentions des rois du Cambodge qui se glorifiaient d'être de la race Solaire ou Lunaire, c'est-à-dire d'origine hindoue, nous ne savons pas jusqu'à quel point elles étaient fondées, mais tout porte à croire qu'elles ne l'étaient pas.

Un fait digne de remarque, c'est que les œuvres architecturales les plus puissantes ont été créées par les Brâhmes du Sud et on admet généralement qu'ils ont puisé leurs conceptions grandioses et fécondes dans l'art architectural des races Dravidiennes du Sud de l'Inde.

On s'est perdu en conjectures au sujet des circonstances qui ont amené l'intrusion de ces colons indo-brâhmaniques, du but de ces émigrants, de la route suivie par eux et surtout de leur nombre ; rien de concluant n'a encore été dit, pourtant il est vraisemblable qu'ils ont suivi l'une des deux routes et peut-être les deux, qui s'offraient tout naturellement à eux, la voie maritime au Sud pour le courant méridional qui aurait touché à Java[1], la route terrienne

1. Il nous paraît en effet hors de doute que les grandioses conceptions du

ou Assam pour le courant septentrional ; quant au nombre de ces individus on ne sait absolument rien; toutefois, de ce qu'ils ont laissé, religion, art, langue et institutions, il ne faut pas conclure qu'ils étaient légion : n'oublions pas que, enfants d'une civilisation déjà très avancée, ils pénétraient dans l'Indo-Chine chez un peuple encore fruste et demi-sauvage, et qu'il n'est pas extraordinaire qu'ayant pour eux l'intelligence et la culture morale, ils aient facilement dominé ces peuplades simples. Des monuments de l'importance et de la majesté de ceux que nous voyons nécessitaient en effet pour surgir du sol des milliers de bras, mais un seul cerveau suffisait pour les concevoir.

Quant aux indices que l'on a cru retrouver dans la coloration plus ou moins foncée des races actuelles, nous croyons qu'il ne faut y voir qu'une simple coïncidence, car l'élément hindou n'a certainement été qu'un minimum, une quantité négligeable au point de vue du croisement et absolument incapable de transformer ou même de modifier la couleur de la race aborigène.

La puissance de l'empire indou-brâhme avait atteint son apogée à l'époque où, de l'Asie occidentale, la loi du nouveau prophète commença à s'imposer, par la force des armes, aux peuples de l'Orient. L'asservissement aux musulmans des populations de l'Inde n'a pas tardé à se répercuter jusque dans l'Indo-Chine en arrêtant les courants de migration et l'intercourse commerciale entre les deux contrées. Vainqueurs de l'Inde, les musulmans avaient fait dériver une grande partie du commerce vers le golfe Persique et les pays d'Occident.

C'est de cette époque que date le commencement de la décadence de la grande civilisation indo-chinoise, bientôt livrée aux assauts des populations *thaïes*, descendues du Nord. Cette descente s'inaugure au xe siècle de notre ère et ne tarde pas à amener la lutte contre les colonies florissantes des Hindous-Brâhmes. Une à une elles tombent au pouvoir des rois Thaïs, dont la force grandit en même temps que celle d'une nouvelle religion, le bouddhisme pâli : plus missionnaire, et partant plus populaire, ce nouveau schisme trouve de nombreux adeptes dans le champ laissé libre par la disparition du brâhmanisme et du bouddhisme sanscrit. La conquête du Sayam Deça fut le premier

temple de Java (Boro-boudor) et de ceux du Cambodge ont puisé à la même source indo-brâhmanique, et nous ne doutons pas que les chaînons qui relient les deux civilisations nous seront plus ou moins connus un jour.

résultat de ces invasions offensives. Sur les ruines de l'ancien empire indo-brâhmanique se fonda le nouvel empire thaï ayant, comme capitale, la ville de Sukhôdaya. L'empire cambodgien ne put résister longtemps à ses voisins du Nord ; vivement attaqué dès le XIIe siècle, la conquête se termina en 1350 par la prise de la ville de Dvaravatī, qui devint, sous le nom d'Ayuthia, la grande capitale de l'empire Thaï du Sud. Tous les pays, jusqu'aux rivages du golfe de Siam, entrèrent sous la nouvelle domination, et le *Siam* étendit sa conquête jusqu'au Sud de la presqu'île malaise, où les Malais, qui portaient alors le nom de Malayas ou Javas, leur furent soumis jusqu'à l'arrivée des Portugais et des Hollandais au XVIe siècle.

L'arrivée des Thaïs eut des conséquences funestes pour la grandeur d'une civilisation hautement développée par les Hindous-Brâhmes. Avec la chute définitive du Brâhmanisme au XIIIe siècle, alors que Çiva est détrôné par Buddha, la caste des artistes disparaît et, avec eux, l'esthétique de l'architecture. Les monuments anciens sont abandonnés et tombent en ruines. Aux temples superbes d'une conception grandiose et élégante à la fois, succèdent les pagodes, de dimensions colossales il est vrai, mais sans architecture ni art supérieur. Les architectes de cette période de décadence ne savent même pas imiter les modèles superbes que leurs prédécesseurs ont su conserver à leur admiration : aux matériaux de construction que les Brâhmes ont extrait des carrières de grès, ils substituent le limon, la brique et le ciment. La charpente est appliquée aux édifices religieux et la voûte en encorbellement est abandonnée. Le sens architectural des artistes anciens, qui s'affirme partout, en Birmanie, au Pégu, dans l'ancien Siam et le Campâ, avec la même inspiration et conservant partout le même ordre architectonique, ne trouve pas d'écho dans les conceptions des nouveaux maîtres de l'art monumental. Ni Birmans, ni Thaïs, ni Pégouans n'ont su imiter l'œuvre architecturale des Hindous-Brâhmes ; livrés à eux-mêmes, les Khmers étaient incapables de la continuer.

Il y a plus. Les belles statues de Buddha, demeurées sur piédestal, dans certains temples, sont l'œuvre d'artistes brâhmaniques de la grande époque. Dans le cours de mes recherches archéologiques dans la province de Siem-Réap où se trouvent les plus beaux restes des monuments de l'époque cambodgienne, je n'ai pu trouver nulle part des vestiges de construction d'un temple bouddhique ; mais j'ai constaté l'existence de statues de Buddha re-

montant à cette époque, et l'exemple le moins obscur en est fourni par les ruines d'Angkor-Vât. Le culte bouddhique avait donc accès dans les temples brâhmaniques où Buddha avait même su conquérir une place privilégiée bien avant l'extinction du brâhmanisme. Une inscription Khmère de Lophaburi[1] (Louvô), en effet, ainsi que d'autres inscriptions sanscrites[2], traduites récemment, démontrent que le bouddhisme, non seulement, comptait déjà, dès le xe siècle de notre ère, des adeptes parmi les Hindous-Brâhmes du Cambodge, mais que ces sectaires jouissaient même de certaines faveurs royales. Les deux cultes subsistaient parallèlement et les artistes, par ordre du roi, travaillaient tantôt pour la gloire de Çiva, tantôt pour celle de Buddha.

Cependant, après avoir reçu l'hospitalité dans ses temples, celui-ci a fini par détrôner le grand dieu des Brâhmes grâce à différentes circonstances, parmi lesquelles l'esprit même de la nouvelle religion constituait une des plus favorables. Les pontifes brâhmaniques, de caste dominatrice, supérieure à celle des rois *Kshatrias,* étaient doublement étrangers à la population conquise et asservie. Le bouddhisme, au contraire, s'adaptant facilement aux mœurs des Indo-Chinois, consacrant, par l'ignorance de l'esprit de caste, un principe plus égalitaire, flattant les rois devenus grands pontifes, ouvrant les temples à la masse du peuple et les couvents aux vocations sans barrières sociales, aurait conquis la foi des populations même si les rois thaïs vainqueurs n'étaient venus la leur imposer par le droit du plus fort.

Cependant, la puissance de Buddha fut un instant menacée par une invasion tartare sous le grand Khoubilaï Ka'ane, alors que les généraux musulmans eurent conduit leurs troupes victorieuses jusque dans le Campā Deça. Les maladies, les fièvres vinrent en aide à la population pour repousser les envahisseurs musulmans qui laissèrent, dès lors, le champ libre au Bouddhisme.

Celui-ci reçut une nouvelle impulsion par l'arrivée des Talapoins et des écritures sacrées que fit venir de Ceylan le roi Phra : pād Kaṁrateṅ añ Çrī Sûrya vaṅça Rāma mahā Dharmarājâdhirâja, en 1283 de l'ère Çaka, ainsi qu'en témoigne l'inscription de Sukhôdaya. Jusqu'alors les livres sanscrits étaient seuls en usage dans l'Indo-Chine, et c'est à cette époque que remonte l'intro-

1. Voir cette inscription à la description de Lophaburi.
2. Voir l'inscription n° I, provenant de Phra : Păthŏm.

duction du pâli qui, depuis lors, est resté ce qu'il était dans les manuscrits déposés aux pagodes de l'époque. Il n'en est pas de même de l'écriture thaïe qui a emprunté l'alphabet des Hindous-Brâhmes en le modifiant pour l'adapter aux exigences de l'accent tonique et du langage. Les Thaïs et les Khmers ont emprunté au sanscrit et non au pāli. Telle nous apparaît la première inscription thaïe du roi Rāma Khomhëng, auteur de l'alphabet siamois, et datée de 1205 ou 1207, commencement du XIIIe siècle de l'ère Çaka[1]. Cet

1. Comme dans les inscriptions khmères, nous rencontrons dans les inscriptions thaïes, soit en tête, soit en fin ou même dans le corps de la phrase, la désignation exacte de l'ère, du cycle, du mois, du jour et de l'heure ; c'est ce qui nous a décidé à donner les détails ci-dessous sur le calendrier siamois.

L'ère *Çaka, — Mahā Çaka Râja —*, des Thaïs et des Khmers, fut la principale en usage dans les colonies hindoues-brâhmaniques de l'Indo-Chine. Elle commence en l'année 78 de l'ère chrétienne. On la trouve employée dans les inscriptions anciennes, alors qu'aujourd'hui elle n'est plus en usage dans l'administration ni civile, ni religieuse.

Trois ères différentes se trouvent en usage au Siam et au Cambodge. L'une est la *bouddhique*, commençant en 543 Av. J.-C., date de la mort de Buddha.

La *petite ère siamoise et khmère* ou *ère royale siamoise* date de l'an 638 de notre ère et correspond à une éclipse totale du soleil qui eut lieu le 29 mars de cette année. Adoptée tout d'abord dans le Sayam Deça, elle est peut-être d'origine brâhmanique ; en tout cas, elle fut reçue par les Hindous-Brâhmes de l'Indo-Chine, où elle est restée en usage dans tous les pays, excepté l'Annam.

Le roi actuel du Siam a introduit une ère nouvelle qui date de l'arrivée au trône du Siam de son ancêtre, premier roi de la dynastie, en 1781 de notre ère, après la chute d'Ayuthia. Cette ère fut inaugurée en 1889, au commencement du mois d'avril, au passage du soleil dans le signe du Bélier. Elle porte le nom de *Ratana Kôsindra,* c'est-à-dire « puissance précieuse d'Indra ». L'entrée dans le signe du Bélier marque le Nouvel An des Siamois, appelé *Songkhran,* du sanscrit *Sankrama* ou « conjonction ». Ce jour est toujours annoncé quelque temps à l'avance au peuple, ignorant de l'événement astronomique, par le roi à qui les Brâhmes communiquent la date après l'avoir établie par leurs calculs d'astronomes astrologues. L'année 1894 correspond, de la sorte, à l'année 2437 de l'ère bouddhique ; 1816 de l'ère Çaka ; 1256 de la petite ère siamoise, à partir du Songkhran du mois d'avril.

L'année siamoise se divise en douze mois lunaires composés alternativement de 29 et de 30 jours, ce qui donne un total de 354 jours ; pour combler la différence qui existe, les Siamois ajoutent tous les trois ans un mois intercalaire entre le 8e et le 9e, ils le nomment « *Pët song Pët* » (8e-2e-8e).

alphabet a toutefois été modifié dans une certaine mesure après la destruction d'Ayuthia par les Birmans.

L'exposé sommaire des événements que des conjectures nécessairement sujettes à erreur et des probabilités historiques moins incertaines nous ont conduit à enchaîner dans un ordre logique, nous montre que le sol de l'Indo-

Dans le langage courant, on désigne généralement les mois par ordre numérique, pourtant ils ont tous des noms particuliers que le lecteur trouvera dans le tableau ci-dessous. Ces noms, sanscrits ou pâlis, correspondent au système zodiacal emprunté aux Grecs; ils sont arrivés au Siam par la voie brâhmanique et correspondent au système zodiacal des anciens.

Nous remarquons, en outre, dans l'inscription thaïe XXVIII de la princesse Sën Amacha, Cûla çaka 948 = A. D. 1586 * que les noms des cycles et des mois, quand ils sont en sanscrit, sont empruntés aux Khmers.

SIGNES du ZODIAQUE	NOMS DES MOIS EN PALI	EN SIAMOIS	EN FRANÇAIS			
Bélier	Mesa	Mesăjôn	Avril	1er	mois qui correspond au	4e
Taureau	Vasabha	Phŭ̊kphakhom	Mai	2e	—	5e
Gémeaux	Mithuna	Mĭthŭnajon	Juin	3e	—	6e
Cancer	Kakkaṭaka	Kŏrăkădakhom	Juillet	4e	—	7e
Lion	Sīha	Singhàkhom	Août	5e	—	8e
Vierge	Kaññā	Kanjăjon	Septembre	6e	—	9e
Balance	Tulā	Thŭlăkhom	Octobre	7e	—	10e
Scorpion	Vicchika	Phrŭ̊kthikhājon	Novembre	8e	—	11e
Sagittaire	Dhanus	Thanvàkhom	Décembre	9e	—	12e
Capricorne	Makara	Màkalakhom	Janvier	10e	—	1er
Verseau	Kumbha	Kŭmphăphanta :	Février	11e	—	2e
Poissons	Mīna	Mĭnakhom	Mars	12e	—	3e

Le premier mois, comme on le voit, correspond au quatrième de notre année.

On admet au Siam, comme division des années, la division par cycles : le grand et le petit **.

Le petit cycle comprend une série de 12 années dont voici les noms :

1re année	du Rat	— Pi Xìut	7e année	du Cheval	— Pi Mănna
2e —	du Bœuf	— Pi Xălú	8e —	de la Chèvre	— Pi Mămë
3e —	du Tigre	— Pi Kháu	9e —	du Singe	— Pi Vòk
4e —	du Lièvre	— Pi Thỏ	10e —	du Coq	— Pi Ra : Ka
5e —	du Grand Dragon	— Pi Mărông	11e —	du Chien	— Pi Cho
6e —	du Petit Dragon	— Pi Măséng	12e —	du Porc	— Pi Kùn

Le grand cycle, qui englobe 60 années, est composée du petit cinq fois répété, les années sont divisées en six décades.

* Mission Pavie, *Exploration de l'Indo-Chine.*

** Cette division est fort probablement originaire de l'Inde, où l'on admet en effet deux cycles de même origine, l'un de 12 ans, l'autre de 60; le petit cycle correspond pour la durée à la révolution de Jupiter.

Chine a été le théâtre de nombreuses transformations dans l'ordre social, politique et religieux. La diversité des origines, le métissage des populations et la pénurie des documents tangibles parvenus jusqu'à nous ou découverts jusqu'ici, rendent malaisées, hésitantes les affirmations et restrictifs les simples énoncés. Les témoins du passé, vestiges de monuments et de manuscrits, traditions, types anthropologiques s'effacent de plus en plus, et le vivant est trop éloigné

PREMIÈRE DÉCADE.

1re année du Rat	6e année du Petit Dragon
2e — du Bœuf	7e — du Cheval
3e — du Tigre	8e — de la Chèvre
4e — du Lièvre	9e — du Singe
5e — du Grand Dragon	10e — du Coq

DEUXIÈME DÉCADE.

1re année du Chien.
2e — du Porc.
3e — du Rat..., et ainsi de suite en reprenant la série des 12 signes.

Ce système de décade, particulier à l'Indo-Chine, a été adopté par les Chinois et les Mongols.

Au lieu de compter par jour comme chez nous, on compte au Siam par nuits; on dira par exemple, en parlant d'un voyage, qu'il faut pour l'effectuer quatre nuits de la lune croissante ou 14 ou 15 de la lune décroissante.

Les noms des jours sont absolument les mêmes que chez les Romains; l'origine de cette désignation manifestement occidentale a été transmise aux Indo-Chinois par la voie hindoue; il y a, comme on en peut juger par le tableau ci-dessous, coïncidence complète, puisque les mêmes noms s'appliquent aux mêmes jours.

NOMS ROMAIN	NOMS SIAMOIS	NOMS FRANÇAIS
Jour du Soleil	Văn athĭt	Dimanche
— de la Lune	— chăn	Lundi
— de Mars	— ăngkan	Mardi
— de Mercure	— phŭt	Mercredi
— de Jupiter	— pra : hăt	Jeudi
— de Vénus	— sŭk	Vendredi
— de Saturne	— său	Samedi

Quant à la division des jours et des nuits, elle rappelle celle qui était adoptée par les peuples anciens : le jour et la nuit se divisent chacun en 12 heures, séparées en groupe de six par midi et minuit. La nuit se divise en outre en quatre veilles de trois heures chacune.

L'heure est divisée en dix *bât*, le bât en six *nathi* ou minutes.

Les heures pendant le jour se nomment *móng*, la nuit *thŭm*.

du mort pour en avoir gardé le souvenir certain. De l'ancien brâhmanisme il ne reste plus aujourd'hui que quelques pratiques populaires en rapport avec le culte du *linga*. Çiva, Vishṇu, Gaṇeça sont honorés à titre de héros, mais n'ont plus de culte public. Leurs statues, avec celles des déesses brâhmaniques, sont conservées, à Bangkok par exemple, dans le temple Vât Bŏ̃t Phram, d'où part annuellement une grande procession religieuse.

Cependant, les rois de Siam accordent leur faveur aux Brâhmes qui, de père en fils, entretiennent le culte des anciennes divinités. Tant au Cambodge qu'au Siam, les rois ont gardé auprès d'eux quelques familles attitrées de caste brâhmanique dont les représentants autorisés, pensionnés par le trésor royal, ont présidé au sacre, préparé les eaux lustrales et procèdent à certaines cérémonies du palais. Les rois de Siam avaient conservé à ces cérémonies leur caractère brâhmanique ; le roi Mongkut fut le premier à y introduire un rituel bouddhique. Quant aux Brâhmes, habitant autour de leur temple spécial qu'ils appellent Devâlaya, ils sont volontiers astrologues, diseurs de bonne aventure et jouissent d'un certain succès populaire, alors qu'au palais, dans les cérémonies spéciales, ils ont rang sur les Talapoins. Ils viennent principalement de la province de Ligor où vivent, jusqu'à présent, de nombreux descendants des Brâhmes de la première colonisation.

* * *

Lorsque le voyageur entre dans la ville royale de Bangkok par la porte d'enceinte qui s'ouvre en face du *Vât Saket*, il suit une route directe qui le mène jusqu'au *Vât Suthat*, où se trouvent réunis dans le *Bŏ̃t*[1] *Phra: tri loka thera* (le vénérable thera (du sanscrit sthavira) ancien docteur des trois mondes), le *Sāvaka saṅgha* (l'assemblée des auditeurs de Buddha) groupée autour de *Phra : Khôdom* ou *Somana-Khôdom*[2] (le Buddha des Siamois) et semblant écouter ses prédications. Ces statues, de grandeur naturelle, revêtues du costume des talapoins, sont assises à droite et à gauche de Buddha

1. Temple.

2. Somana (ou Samana) Khôdom est le sanscrit Çramana Gautama, l'ascète Gautama, c'est-à-dire le dernier Buddha, le quatrième de l'âge actuel, le Buddha historique, qui était un Gautama.



PHOTOTYPIE BERTHAUD, 9, RUE CADET, PARIS.

VÂT SUTHÂT

BUDDHA ET SES AUDITEURS DANS LE BỖT PHRA : TRILOKATHERA

sur quatre rangées et lui faisant face. En arrière, la statue colossale de Çakya-Muni, qui semble présider bénévolement à cette assemblée muette. Chacun des *Sávŏks* (de çrāvaka, sanscrit, sāvaka, pâli), porte son nom gravé sur une plaquette de marbre, scellée à la partie inférieure du tronc. Ces inscriptions en thaï de Sukhôdaya proviennent des caractères en pâli gravés au pourtour de Buddhapada[1] (empreinte des pieds sacrés de Buddha) de Sukhôdaya, qui sont presque tous effacés aujourd'hui.

De l'autre côté de la route s'étend une vaste place où se célèbre, dans les premiers jour de janvier, la fête du *Thèp Xingxa*, ou fête de l'escarpolette.

Si l'on tourne à droite et si l'on prend la ruelle qui sépare le marché aux fruits de la place que nous venons de signaler, on parvient au *Vât Bŏ̃t Phram ;* ce temple, le seul où se célèbre encore à Bangkok la religion brâhmanique, nous paraît mériter une mention particulière : il se compose d'une enceinte rectangulaire ayant une entrée à l'Est et une autre à l'Ouest ; à l'intérieur sont élevés trois édifices rectangulaires orientés à l'Est, en briques hourdées et enduits de mortiers, dont l'aspect simple et sévère forme un étrange contraste avec la richesse inouïe des pagodes bouddhiques. Ce temple était, lors de notre visite, dans un délabrement complet, pourtant le roi commençait à faire restaurer l'édifice central. A l'intérieur du monument de gauche s'élève une escarpolette, *dolā*, formée de deux colonnes en bois réunies à leur sommet par une solide traverse qui laisse pendre les deux cordes destinées à soutenir le plateau.

Le jeu de l'escarpolette, l'un des divertissements préférés des femmes hindoues, s'est introduit jusque dans les cérémonies religieuses : dans le culte de *Kṛishṇa,* en particulier, où l'influence féminine a le plus profondément marqué son empreinte, un des rites journaliers consiste à balancer l'idole (*dôlana*).

En arrière, l'autel flanqué de deux chevaux en bois sculpté et doré, supporte les anciennes statues et statuettes en bronze du culte brâhmanique dans le désordre le plus complet, enveloppées de toiles d'araignées, couvertes de poussière et de fiente de chauve-souris.

1. Ce Buddhapada sera reproduit au chapitre VI traitant du groupe de Sajjanàlaya-Sukhôdaya.

Voici les principales avec leur nom siamois :

Phra : ĭn suén	—	Çiva.
Phra : năraï	—	Vishṇu.
Phra : ĭntha	—	Indra.
Phra : laksmī	—	Femme de Vishṇu.
Phra : ĭnthăní	—	Épouse d'Indra.
Phra : ĭn suèn sŏng khò	—	Çiva assis sur le Zébus.
Phra : thêva kan	—	Gaṇeça.
Phra : răme suén	—	Le grand Rāma.
Phra : phrŏm sŭthătsì	—	Ange supérieur.
Rúsí	—	Ermite.

Au fond, la silhouette du Linga çivaïte se dresse sur la yoni munie de la rigole dite somasūtra.

L'édifice central renferme cinq statues de Gaṇeça assis, en grès doré et bronze, provenant des anciennes capitales, comme toutes celles que nous venons d'énumérer d'ailleurs.

Celui de droite réunit quinze statues, dont quelques-unes sont de grandeur naturelle, d'autres de dimensions gigantesques et posées sur un gradin peu élevé :

1	de Phra : ĭn suén	de 3 m 50	de hauteur.
1	— —	de 2 m 00	—
1	— —	de 1 m 20	—
1	de Phra : năraï	de 2 m 50	—
1	— —	de 1 m 70	—
4	— —	moyenne.	
1	de Brâhma.	»	
1	de Gaṇeça, debout et à quatre bras.		
1	de Phra : ĭntha	moyenne.	
2	de Phra : laksmī	»	
1	de Phra : ĭnthănì	»	

Cet ensemble tend à reproduire le Devâlaya de Sajjanâlaya. Devant ce gradin s'élève une autre balançoire.

En arrière de la porte Ouest du Bŏ̃t, le chef des Brâhmes, *Phra : măhá ràxa khru phĭtthi,* a établi sa demeure : il a soixante-dix ans et possède un fils de vingt ans qui jouit déjà du titre de Luáng et succédera à son père. Cet auguste patriarche préside à toutes les cérémonies royales, lui seul, la conque



Gaṇeça.



Laksmi.



Avalakitaçvara ?
ou
Manjuçri.



Laksmi.



Bala-Rama
ou
Vishṇu.



Laksmi.



Çiva ?

Bronze.

DIVINITÉS BRÂHMANIQUES DU VÂT BÕT PHRAM



'Phra : ïn suèn sŏng khò.
Çiva assis sur le zébus.







'Rŭsi.
Bronze.

DIVINITÉS BRÂHMANIQUES DU VÂT BỖT PHRAM



Essai de reconstitution de la carte de l'Inde-Transgangétique, d'après les inscriptions Sanscrites, Pâlies, Khmères et Thaies.

en main, a le droit de verser l'eau lustrale sur le dos du souverain. Les jours de grande cérémonie il emporte avec lui deux cassettes renfermant des réductions de statues brâhmaniques, celles qui se trouvent dans le Vât Bŏt Phram[1] étant d'un transport impossible : chacune de ces cassettes contient en outre un petit linga érigé sur sa yoni.

Les Brâhmes qui, à Bangkok, n'excèdent pas quatre-vingts, se marient et élèvent leurs enfants dans le respect de leur religion ; ils portent les cheveux longs qu'ils retroussent en arrière de la tête en un chignon nommé *jaṭà ;* les jours de cérémonie ils revêtent la longue robe blanche et se coiffent du chapeau conique dont la forme rappelle ceux de nos anciens astrologues.

*
* *

Dans la carte que nous donnons ici pour la délimitation des six royaumes de l'ancien continent, carte qui ne peut malheureusement être qu'approximative, nous indiquons les centres anciens et, parmi eux, ceux dont les vestiges montrent encore des monuments de style brâhmanique ; on peut, en s'aidant des inscriptions trouvées et déchiffrées jusqu'à ce jour, en comblant quelques lacunes avec les documents inédits que nous publions, reconstituer un semblant d'historique de l'Inde transgangétique, mais le résultat ne peut être satisfaisant pour de véritables historiens.

Beaucoup d'érudits se sont consacrés à cette tâche ardue et ont obtenu de remarquables résultats ; ce sont, pour ne citer que les plus récents, MM. Aymonnier, A. Barth, A. Bergaigne, Kern, Pavie et E. Sénart pour le Laos, le Cambodge et Campā, et le R. P. Schmitt pour Siam ; le progrès, en cette matière, a fait de grands pas depuis quelques années, les découvertes des uns corroborant ou complétant celles des autres, la vérité jaillissant de la controverse ; pourtant, malgré cette marche en avant, il reste bien des choses à faire, et quelques dates, bien que sûres, ne suffisent pas à reconstituer de toutes pièces l'historique d'une période de tant de siècles ignorés.

1. Phram en siamois, pour Brâhme. — Phramănă, les Brâhmanes. — Phramăni, les femmes de la secte des Brâhmanes. — Xuá Phram, la race des Brâhmanes.

Dans cette matière si discutée où l'on ne peut répudier absolument une question sur deux qui seraient totalement contradictoires, le sujet le plus intéressant pour nous est certainement celui qui touche à l'introduction et à l'établissement de l'élément brâhmanique en Indo-Chine ; pour cette étude nous ne nous sommes autorisés que des vestiges tangibles, les seuls qui puissent inspirer quelque confiance, c'est-à-dire l'architecture et l'épigraphie, laissant de côté des hypothèses quelles qu'elles soient ; or l'inscription sanscrite la plus ancienne qui nous donne un nom brâhmanique de souverain est celle du roi *Çrī-Mara*[1] sur la côte occidentale, qui doit, si l'on en juge par ses caractères paléographiques, remonter au IIIe siècle de notre ère ; la suivante, dans l'ordre chronologique, nous montre un nom de roi terminé par *Varman*, terminaison usitée à cette époque pour les rois de l'Inde ; ce dernier document doit remonter au Ve siècle. Nous ne donnerons pas ici la liste de tous les noms de rois décelant des caractères brâhmaniques, cette énumération ne saurait être que fastidieuse, et nous terminerons en disant que vers le XIe siècle de notre ère les inscriptions rédigées en Tcham ne montrent plus que des fragments de sanscrit, quelquefois même des mots isolés, et qu'après le XIIIe siècle l'influence hindoue ne persiste plus que dans les noms ou titres des souverains. Tout porte à croire que la suprématie hindoue s'est éteinte d'elle-même et doucement, n'étant plus entretenue par de nouvelles recrues.

1. N° XX des inscriptions sanscrites du Campā et du Cambodge, p. 191, elle est gravée sur un bloc de rocher appelé Nha Trang, province de Khanh Hoa, près du village de No Can, sur la côte d'Annam.

CHAPITRE III

ÉPIGRAPHIE

La paléographie siamoise n'a pas encore été l'objet d'une étude scientifique. Les trop rares inscriptions signalées et publiées jusqu'ici ne permettaient pas de suivre le développement historique de l'écriture thaïe. Cependant les alphabets en usage au Siam sont connus de longue date en Europe. La Loubère, dans sa relation si remarquable, énonce avec clarté les principes de l'écriture et de la prononciation[1] et donne en trois planches les tableaux des caractères siamois et pâlis; Burnouf et Lassen, dans leur essai sur le pâli, ont reconnu et proclamé l'exactitude de ces renseignements. Un réel instinct de philologie avait même conduit l'envoyé de Louis XIV à deviner l'origine indienne de l'écriture siamoise : « Autant que je puis juger du hanscrit par l'alphabeth que le P. Kircher nous en a donné dans sa *China illustrata*, cette langue, qui est la langue savante des États du Mogol, a cinq accents comme la langue bâlie : car les caractères de son alphabeth sont divisés de cinq en cinq. » Les recherches modernes ont confirmé ces présomptions. Sans entreprendre de donner une bibliographie des grammaires et des dictionnaires

1. Éd. d'Amsterdam, 1692, II, p. 73 à 93.

siamois, nous signalons seulement les articles de M. Léon de Rosny[1], de M. Bastian[2], de M. Pierre Lefèvre-Pontalis[3]. La tradition locale rattache au roi légendaire *Phrayâ Ruang* la création d'un alphabet national, comme pour mieux marquer l'émancipation du pays jusque-là soumis à la domination cambodgienne. En fait, c'est le roi *Râma Khomhëng* qui revendique l'invention dans son inscription de *Sukhôdaya*[4]. A l'en croire, il fit venir de Ligor, en 1283, un Arya lettré qu'il chargea de composer un alphabet.

Les spécimens 1 et 2 ne diffèrent pas de l'alphabet cambodgien, si bien connu maintenant grâce aux découvertes de M. Aymonier et aux publications de M. Bergaigne et de M. A. Barth[5].

L'alphabet cambodgien, dérivé des caractères de l'Inde méridionale, a couvert soit directement, soit par ses rejetons, un vaste domaine ; seul l'Annam lui a échappé pour adopter l'écriture chinoise. En outre, chez plusieurs tribus thaïes du Nord, on trouve en usage des alphabets qui semblent apparentés à l'alphabet tibétain. Le reste de l'Indo-Chine lui appartient. Les Siamois même, si jaloux de rompre leurs attaches avec les anciens maîtres, l'ont gardé presque intact pour écrire les textes religieux rédigés en langue pâlie (spécimen n° 4).

Le thaï proprement dit est en relation certaine de filiation avec l'alphabet cambodgien[6], mais il n'en fait pas moins grand honneur à « l'arya lettré », qui sut accommoder les lettres indiennes à des besoins tout nouveaux. Le problème était embarrassant : il fallait, à l'aide de caractères appropriés à des langues monotones, exprimer les tons d'une langue chantée. L'inventeur imagina une solution vraiment élégante de simplicité ; il conserva tous les signes, en modifiant la valeur phonétique des caractères inutiles, voici le

1. Sur l'écriture thaïe, dans *Archives paléographiques*, I (1869, p. 65, sqq.).

2. *Remarks on the indo-chinese alphabets,* dans le journal de la Société asiatique de Londres, nouv. sér., III (1867), p. 65, sqq.

3. Études sur quelques alphabets et vocabulaires thaïs dans le *Toung-Pao*, III, p. 39, sqq.

4. N° V, groupe de Sajjanâlaya-Sukhôdaya, que nous empruntons au travail de M. Pavie.

5. Inscriptions sanscrites du Cambodge et du Campã, Paris, 1885-1893.

6. Cf. Feer, *Journal asiatique,* octobre 1871.

résultat qu'il obtint, noos mettons en parallèle l'alphabet sanscrit dont il se servit :

Voyelles	sanscrit :	a ā i ī u ū e o
	thaï :	a ā i ī u ū e ë o ō ao ai aṁ a :
		ṛ *ou* rü ṝ *ou* rü ḷ *ou* lü ḹ *ou* lü ṃ ḥ
Gutturales	sanscrit :	k kh g gh ṅ
	thaï :	k kh kh kh ng
Palatales	sanscrit :	c ch j jh ñ
	thaï :	c ch ch ch y
Cérébrales	sanscrit :	ṭ ṭh ḍ ḍh ṇ
	thaï :	ṭ ṭh ṭh ṭh ṇ
Dentales	sanscrit :	t th d dh n
	thaï :	d *ou* t th th th n
Labiales	sanscrit :	p ph b bh m ph bh
	thaï :	b *et* p ph ph ph m *f f*
Semi-voyelles	sanscrit :	y r l v
	thaï :	y r l v
Sifflantes	sanscrit :	ç s sh
	thaï :	s s s
Aspirée	sanscrit :	h
	thaï :	h

Il répartit les doublets ainsi obtenus en trois catégories : lettres élevées, kh. ch. ṭh. th. ph. f. ç. sh. s. h.; lettres moyennes, k. c. ṭ. t. d. b. p. o.; lettres basses, le reste de l'alphabet. L'addition des deux signes d'accentuation + et | permettait de compléter les cinq tons musicaux.

Les lettres élevées représentent le ton montant ; accompagnées du +, le ton descendant ; du | , le ton circonflexe.

Les moyennes sont naturellement recto tono : avec le + elles descendent : avec le | elles sont circonflexes. Les basses sont également recto tono ; avec le + elles prennent le ton grave ; avec le | le ton bas ou descendant.

« Récité au complet, l'alphabet thaï forme un gros volume et comprend à peu près tous les mots de la langue, de sorte que l'alphabet est comme un dictionnaire »[1].

Il suffira d'indiquer que la langue thaïe dispose de 20 voyelles, brèves, longues, diphtongues, nasales, et de 44 consonnes distribuées en six classes, conformément au type sanscrit : gutturales, palatales, cérébrales, dentales, labiales et semi-voyelles, sifflantes, aspirée.

Il convient pourtant d'appeler l'attention sur un caractère qui sépare nettement le siamois de la famille cambodgienne et le rattache par une étrange affinité à l'écriture tibétaine. Tandis que les autres alphabets indo-chinois écrivent chacune des voyelles, à l'état isolé, par un caractère spécial, le thaï, comme le tibétain, se sert d'une *mater lectionis* que la Loubère comparait déjà à l'aleph de l'hébreu et qui sert de support aux indices vocaliques.

Nous donnons, dans le cours de cet ouvrage, toutes les inscriptions éparses que nous avons pu estamper dans le royaume de Siam, et dont les moulages sont conservés au Musée Guimet. Bien qu'incomplète, cette étude aura, nous l'espérons, le mérite de réunir les divers types les plus intéressants que nous avons rencontrés dans notre visite aux anciennes capitales des Thaïs.

Chaque stèle, chaque inscription occupera sa place propre dans la ville où elle se trouvait primitivement ; aussi avons-nous cru bon d'adopter l'ordre suivant : 1° description des monuments ; 2° rétablissement des stèles et pierres épigraphiques.

*
* *

Toutes les inscriptions sanscrites, khmères ou thaïes, sont gravées sur un grès gris verdâtre, au grain très fin, formé de quartz agglutiné par un ciment siliceux ; une autre matière, de grain non moins fin, à base feldspathique ou arkose, se rencontre communément avec une troisième dont la composition schisteuse est la cause d'une dégradation regrettable.

L'ignorance et l'indifférence des gouverneurs de province et des manda-

1. Pallegoix, *Description du royaume thaï*, I, 373.

rins ont laissé les indigènes détruire une grande partie de ces documents : nos hommes et le cerbère que le gouverneur avait attaché à nos pas durant notre séjour à Sukhôdaya, nous voyant estamper précieusement l'inscription d'une stèle mutilée que nous venions de déterrer, nous apprirent que les habitants des environs brisaient ces monuments et en emportaient chez eux les morceaux pour affûter leurs couteaux et leurs sabres d'abatis ; ceci donne une idée du respect qu'ont ces demi-sauvages pour leurs souvenirs historiques.

Les inscriptions, d'abord rédigées en sanscrit, le furent ensuite en khmer, puis en pâli et enfin en thaï : des premières nous ne pouvons citer que deux exemples, celles de *Phra : Pathŏ'm* (N° 1) et la profession de foi du Buddha, provenant de Çrī Dharmarâja (Ligor) (Nos 6, 7, 8)[1].

Elles ont disparu avec la domination des Hindous-Brâhmes, qui avaient importé cette langue ; les Indo-Chinois n'ont jamais su la parler, mais ils en ont copié les manuscrits d'âge en âge jusqu'à nos jours.

Nous avons rencontré les inscriptions khmères à *Chantabun*, à *Lophaburi* et à *Sukhôdaya ;* toutes, dans le corps du texte, contiennent des mots sanscrits. Celle de *Sukhôdaya*, traduite par le R. P. Schmitt, nous apprend que c'est en 1283 Çaka, que les textes pâlis furent importés de Laṅkā (Ceylan) et apparurent dans les Vâts. C'est un moment important : le bouddhisme du Nord disparaît avec le sanscrit devant le pâli du Sud. Les inscriptions pâlies sont aussi rares que les sanscrites ; nous n'avons trouvé que celles du *Buddhapada*, de *Sukhôdaya*, celles, en terre cuite, de *Phra : Pathŏ'm*, et celle de M. Pavie, réduite à une simple sentence tirée du *Pātimōkkha*, du *Vâi Phra : sing luang* à Xieng-rai[2].

1. Çrī Dharmarāja nagara est le nom sanscrit que l'on trouve dans les documents laissés par les Hindous-Brâhmes. Le nom donné par les Siamois est *Lakhon ;* quant à celui de *Ligor* que l'on trouve sur les cartes, c'est un dérivé de Légor, nom donné par les Portugais lors de leur irruption dans la presqu'île Malaise.

Cette ville est située sur la côte N.-E. de la presqu'île malaise par 8° 17′ latitude N., 100° 12′ longitude E.

Les trois quarts des habitants sont Siamois.

2. Cf. Mission Pavie, *Exploration de l'Indo-Chine*, archéologie et histoire, 1er fascicule, inscription n° X.

Le pâli est resté la langue savante, la langue religieuse et la langue liturgique des bouddhistes, qui l'avaient apporté.

Les inscriptions thaïes[1] sont les plus nombreuses; on les rencontre fréquemment dans la partie N.[2], N.-E. et E. du territoire siamois; le groupe de Sajjanâlaya-Sukhôdaya nous en a fourni les plus beaux spécimens.

Nous avons eu aussi l'occasion d'estamper des inscriptions thaïes écrites en caractères transitoires entre le thaï de Sukhôdaya et le siamois moderne. D'autre part, les inscriptions XI, XII, XIII, XIV de la mission Pavie nous font connaître qu'au xvie siècle de notre ère des envahisseurs étendirent momentanément leur domination sur les principautés laotiennes : ils introduisirent les textes pâli-birmans dans toutes les pagodes, qui sont les écoles de ce pays. Une nouvelle écriture nationale naquit de cette importation et supplanta l'ancienne; de là vient l'analogie qui existe entre les caractères laotiens et birmans.

Enfin vint l'écriture siamoise moderne (spécimens N° VI).

Nous avons cru devoir, pour plus de clarté, faire précéder les spécimens de ces écritures des différents types d'alphabets qui donnent la clé de leurs caractères; les deux derniers, orignaires du Pégu et de la Birmanie, sont donnés comme complément des caractères usités au Siam et au Laos.

Les alphabets 2 et 4 ont été composés par les soins du R. P. Schmitt, les autres, copiés sur le *Sămŭt*[3], ont été revus et corrigés par le même.

1. La langue des Siamois s'appelait autrefois *sayam-phasá*, et lorsque les Sayám ou Siamois eurent pris le nom de Thaï, leur langue s'est appelée *phasá-thaï* (la langue des libres). Mgr Pallegoix (*Royaume thaï ou Siam*).

2. Cf. Mission Pavie, *Inscriptions de Xieng-Mai* et suivantes.

3. Nous avons eu la chance de trouver réunis des exemples de chacun de ces idiomes; c'est un fait assez rare pour qu'il ne soit pas indifférent de relater en quelles circonstances nous avons eu cette bonne fortune.

Occupé à prendre l'estampage de l'inscription khmère de Lophaburi, au Vât Bovoranivet, nous vîmes venir à nous le prince Talapoin, chef de la pagode royale, vénérable septuagénaire, grand pontife de l'ordre et oncle du roi. Regardant notre travail avec un sourire quelque peu narquois, il nous fit comprendre qu'il avait mieux à sa disposition et nous fit voir alors le « *Sămŭt* », livre à éventail dont les feuillets de papier noir étaient couverts de caractères jaunes (gomme-gutte) tracés au pinceau. Il nous montra du doigt l'inscription même

que nous étions en train de relever et nous accorda la permission de la copier sur son livre. Immédiatement, à l'aide d'un fin papier chinois, nous nous empressâmes de calquer avec soin non seulement le passage en question, mais quelques-uns des autres feuillets; malheureusement le jour tombait et la jalousie du bonhomme commençait à s'éveiller; il referma son livre et l'emporta brusquement sans vouloir rien entendre.

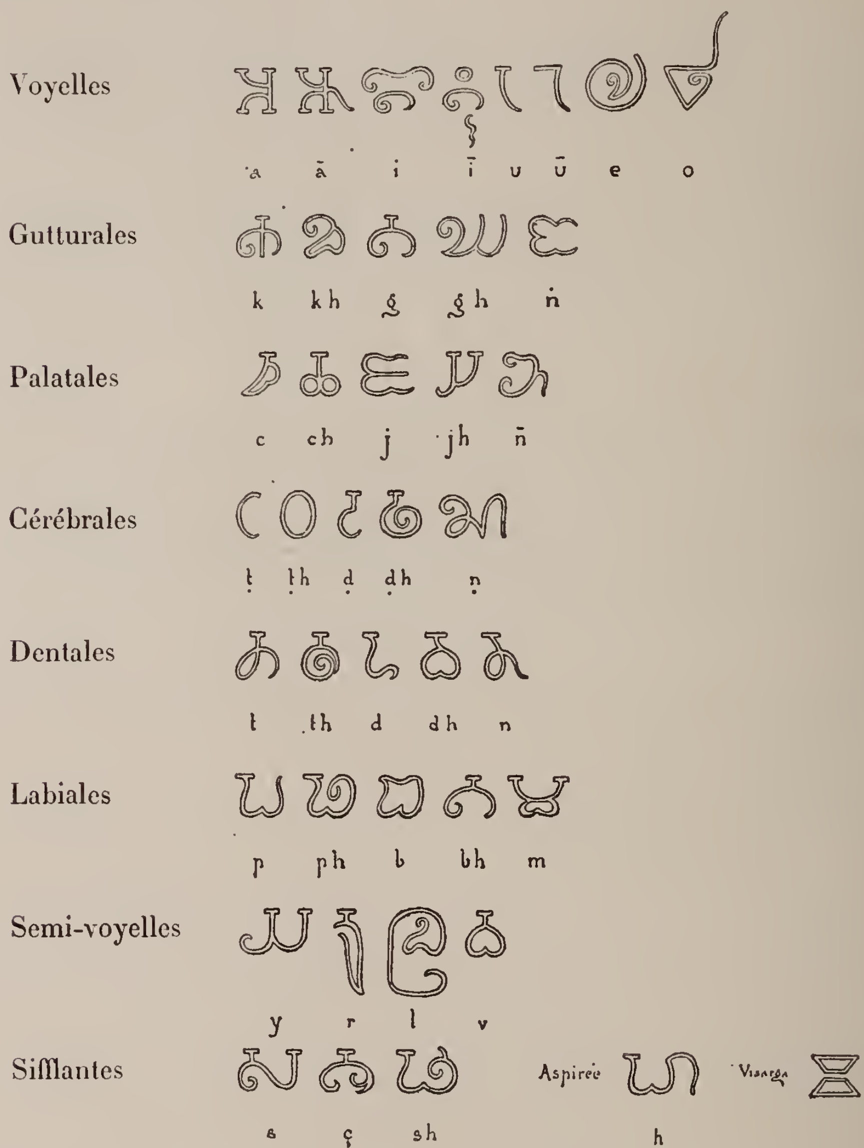
Il ne fallait plus compter sur son obligeance, nous dûmes jouer de ruse; faisant venir à nous le secrétaire du talapoin, nous lui fîmes comprendre, grâce à l'entremise de notre interprète, l'objet de notre désir. Il commença par se refuser formellement à cette sorte de sacrilège et ne céda, malgré nos vives instances, qu'à la promesse solennelle de lui faire deux fois son portrait en photographie et de lui donner une boîte de cigares de France. Le lendemain, donc, grâce à ce moyen de séduction, nous avions entre les mains le fameux « *Sămŭt* », que le secrétaire indélicat avait délicatement tiré de dessous l'oreiller de son maître pendant qu'il se livrait aux douceurs de la sieste. L'heure du réveil arrivée, notre complice reportait le précieux document que nous retrouvions le lendemain; le travail dura quatre jours.

Les textes sanscrits, khmers, pâlis et thaïs, que nous reproduisons ici, viennent donc d'une source sûre, puisque le prince Talapoin, le seul véritable savant indigène que nous ayons rencontré, les avait copiés de sa main dans ses pérégrinations au Cambodge, au Laos, dans la Birmanie et dans l'Inde *. Ce travail dénotait chez l'auteur une connaissance profonde de ces langues mortes et une érudition peu commune; le digne homme, mort aujourd'hui, n'a jamais su l'innocent larcin dont il a été la victime.

* Nous avons jugé inutile de reproduire ici toute une série d'alphabets et d'inscriptions, figurant dans le Sămŭt, qui ont déjà été reproduites ailleurs.

Ce sont: Alphabet de Talum — province de Birmanie (inconnue).
Id. Devanāgarī,
Id. du Thibet,
Inscription de Bharhut.
Id. d'Açoka (Girnar),
Id. de Lophaburi.

Alphabet sanscrit et khmer N° 1, donnant la variété la plus ancienne. C'est un alphabet originaire de l'Inde du Sud qui, au Cambodge, au Siam et en Annam, n'a pas subi de modifications essentielles du VI[e] au X[e] siècle.



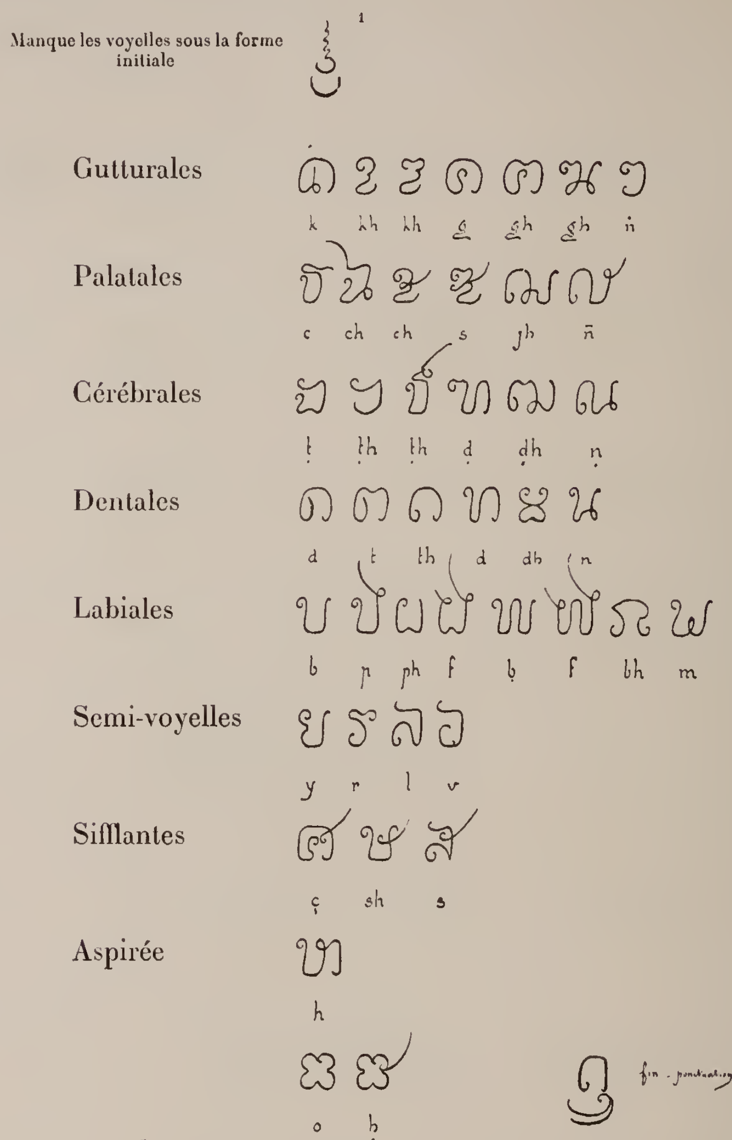
D'après le Sămŭt du prince Talapoin.

Alphabet sanscrit et khmer N° 2, postérieur à celui N° 1. Il est caractérisé par l'importance donnée aux fleurons qui surmontent la lettre. Cette mode a été grandissant à partir du x[e] siècle, et a fini par donner un tout autre aspect à l'écriture, bien que celle-ci soit restée la même quant aux éléments des caractères.



Dressé par le R. P. Schmitt, d'après l'inscription de Lophaburi.

Alphabet N° 3, de Sukhôdaya. Vieil alphabet des thaïs, date du XII[e] siècle de notre ère.



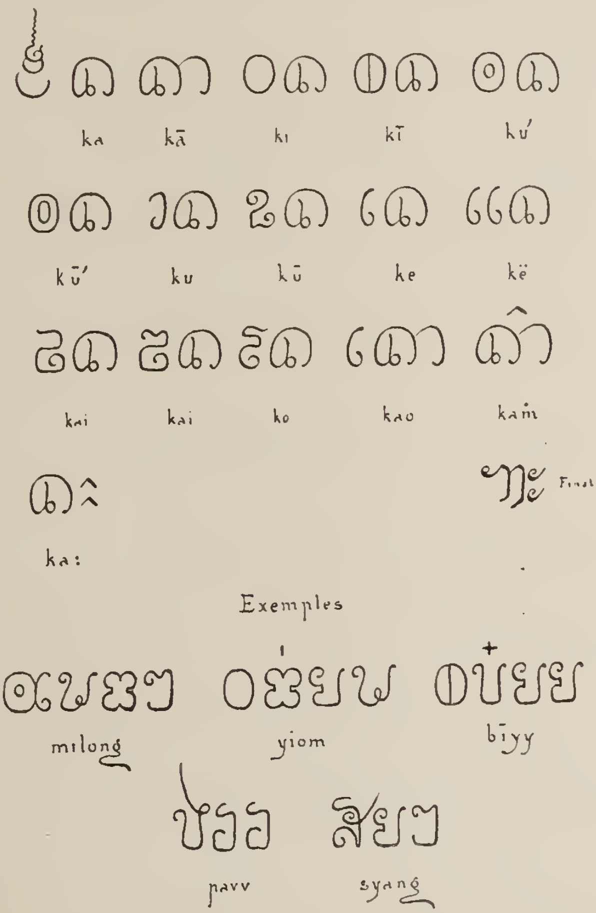
D'après le Sămŭt du prince Talapoin.

1. Ce premier signe (aussi à la page suivante) est le symbole de la syllabe mystique *oṃ*.

Suite de l'**alphabet N° 3, de Sukhôdaya.**

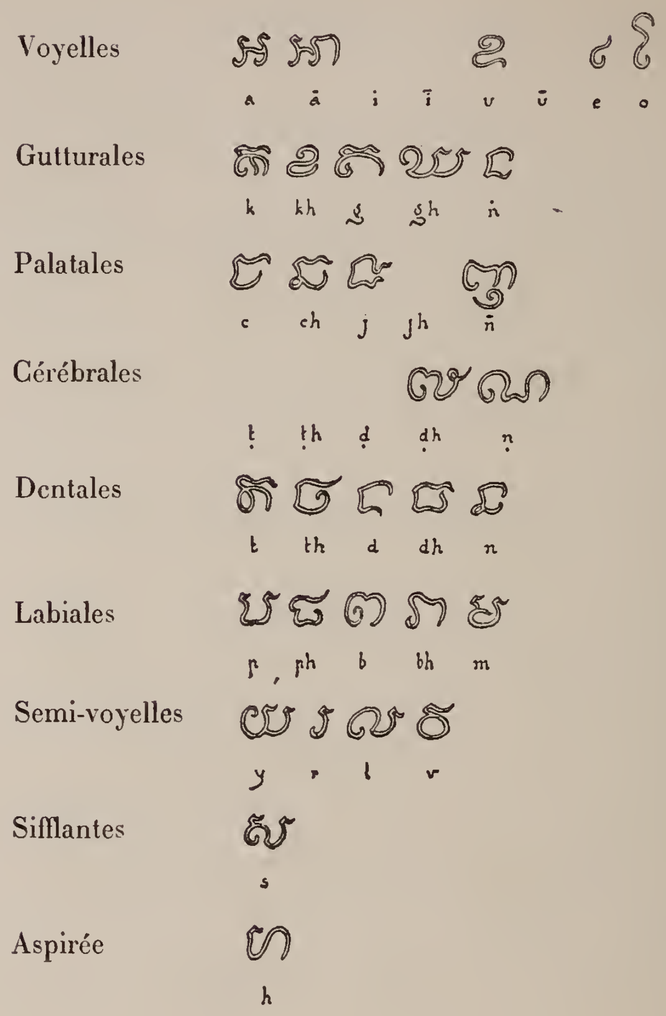
D'après le Sămŭt du prince Talapoin.

Spécimen de syllabaire (lettre K).



Alphabet pâli N° 4. Est devenu celui employé dans les manuscrits sanscrits et pâlis depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours dans le Cambodge et le Siam. Il a été aussi employé dans plusieurs inscriptions thaïes et pâlies du XIVe siècle et après.

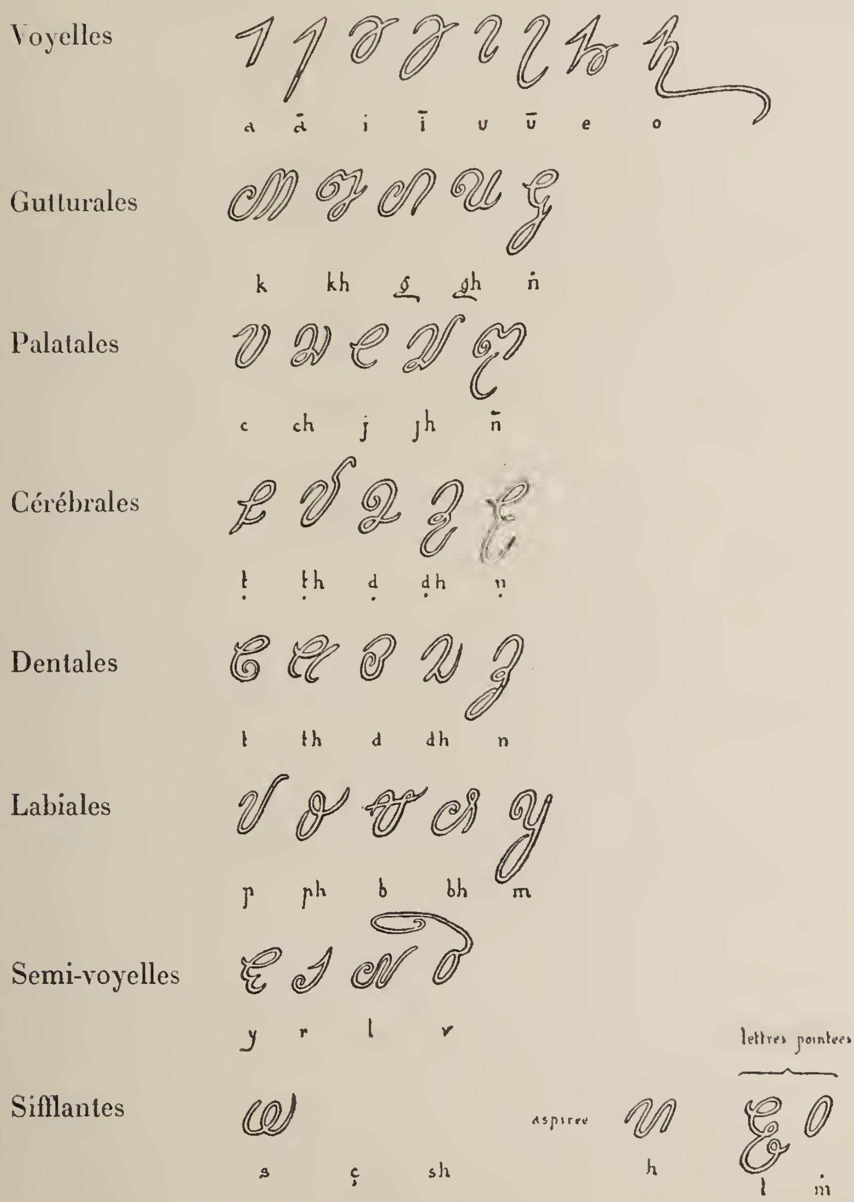
Dressé par le R. P. Schmitt, d'après l'inscription du Buddhapada de Sukhôdaya.



Alphabet N° 5. Tout à fait singulier, l'*a* bref y est marqué spécialement, tout comme les autres voyelles. Dans les autres alphabets indiens, il est inhérent à la consonne.

La notation de l'*a* bref (au moyen d'un trait horizontal placé à la droite de la consonne) ne se retrouve, jusqu'à présent, que dans un des plus anciens alphabets de l'Inde, celui de *Bhaṭṭiprolu* (Bühler, Epigraphia indica, mars 1894, p. 324), que M. Bühler rapporte à la fin du IIIe siècle avant notre ère.

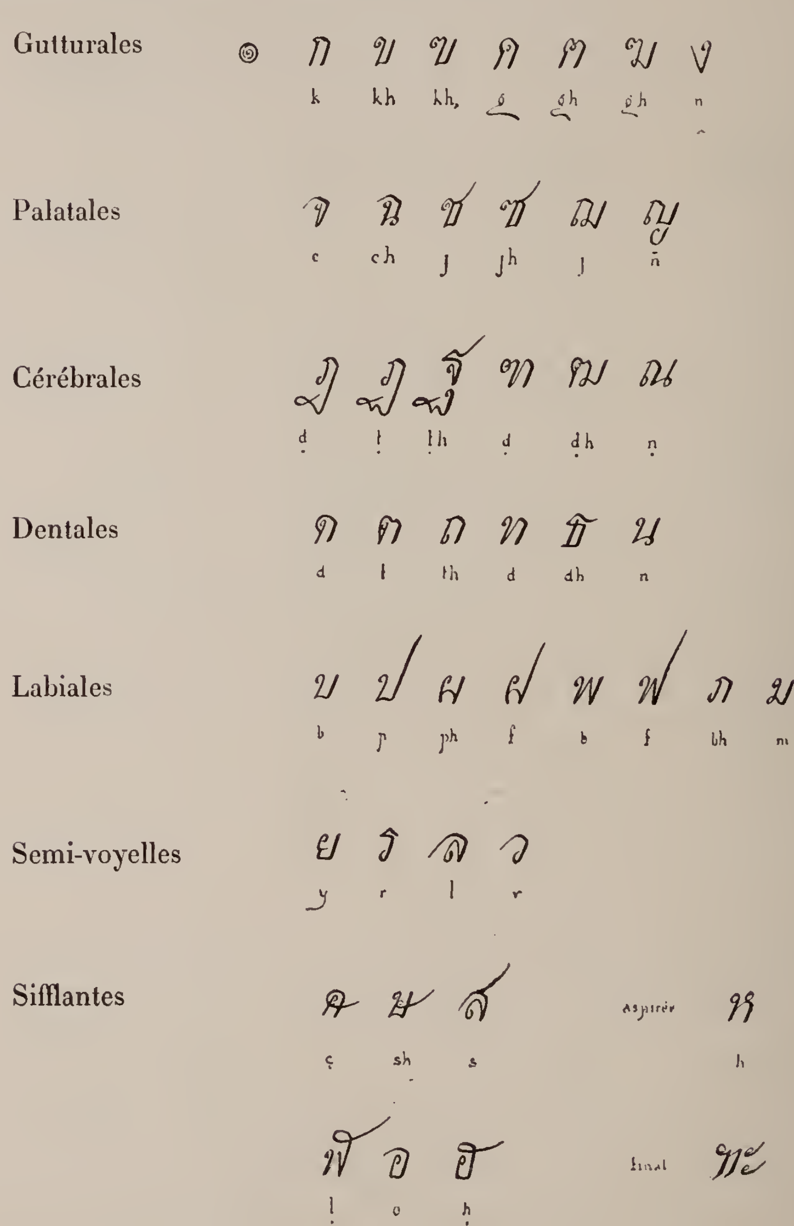
On remarque que la notation des voyelles initiales rappelle curieusement dans son principe et dans quelques-unes de ses applications le système propre à l'alphabet *Araméen* dit *Kharoshṭhī* du N.-O. de l'Inde ; ceci dit à titre de simple curiosité.



Nous ne connaissons de cet alphabet que le spécimen conçu en pâli (ins-

cription N° 9, profession de foi de Buddha). Indépendamment de ses formes cursives et tourmentées, nous le considérons comme moderne.

Alphabet siamois moderne N° 6.



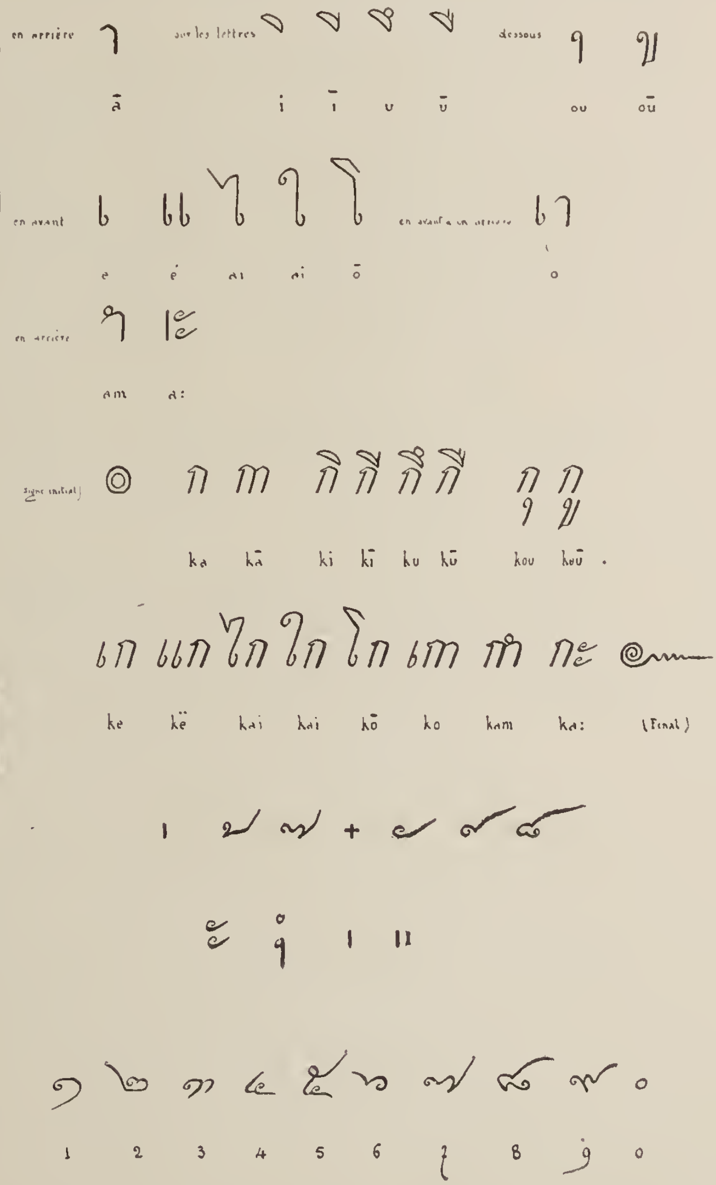
Suite du précédent.

Signes vocaliques de l'alphabet n° 6 en combinaison

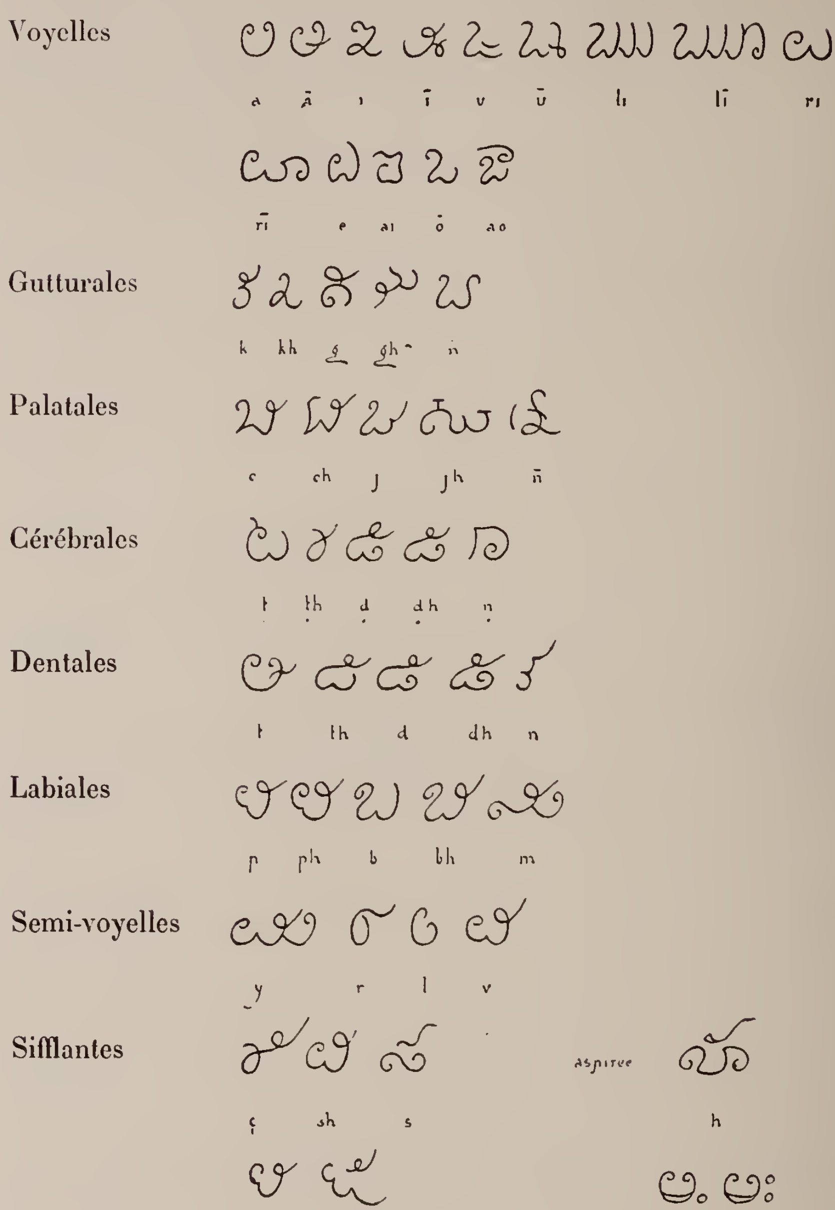
Spécimen de syllabaire (lettre K)

Accents

Chiffres

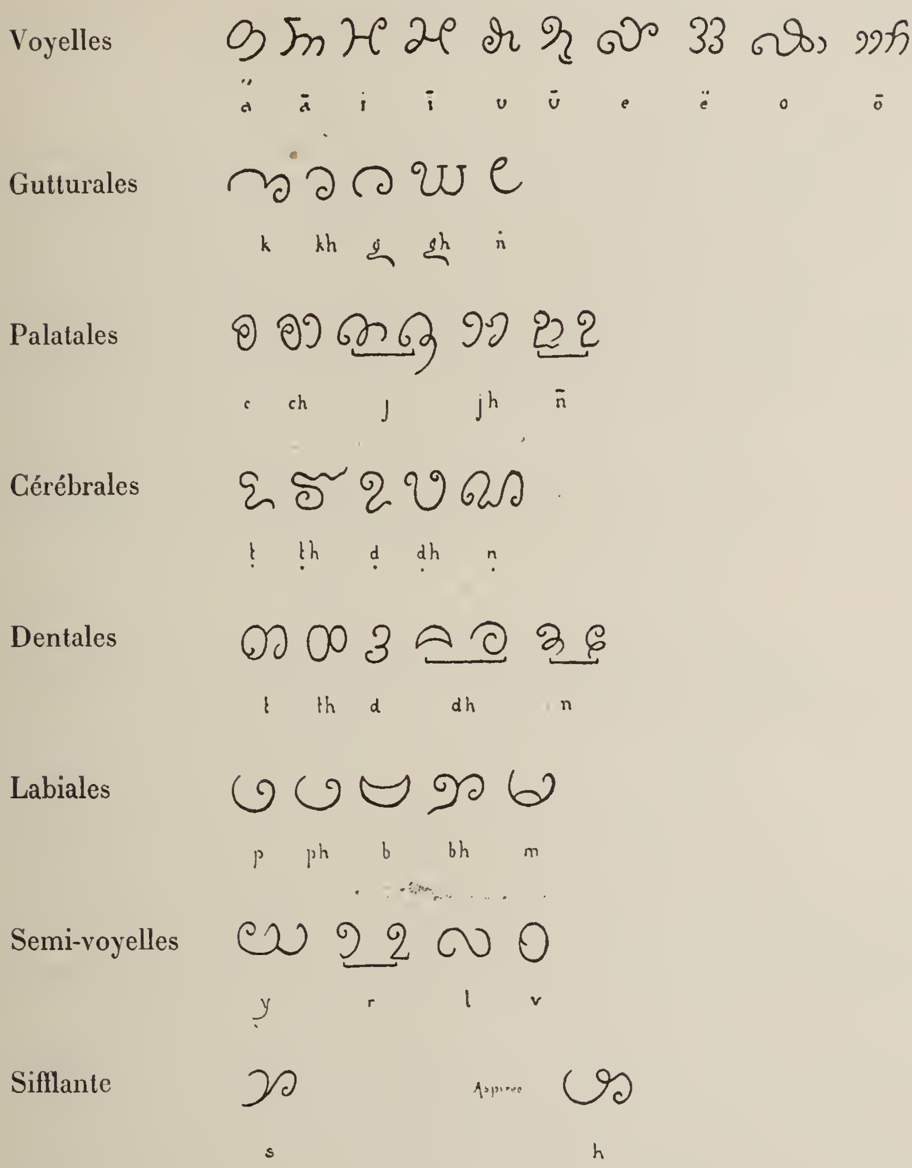


Alphabet du Pégu N° 7 des anciens manuscrits en pâli.



D'après le Sămŭt du prince Talapoin.

Alphabet birman N° 8.



D'après le Sămŭt du prince Talapoin.

Lors de notre excursion à *Phra : Pathŏm,* dans la province de *Năkhon Xăisí*, nous avons pu estamper les deux inscriptions que nous reproduisons plus loin; tracées en creux sur des briquettes de terre-cuite[1], elles étaient scellées dans le temple qui fait face à l'entrée Est du deuxième étage du grand *Phra : Chedi.*

D'après M. A. Barth, qui a bien voulu nous aider de ses conseils, ces deux inscriptions contiendraient, sous des formes différentes, une même formule dite « Profession de foi de Buddha », sorte de Credo bouddhique également répandu en sanscrit et en pâli. Dans les deux langues, elle a des variantes; elle est rarement reproduite correctement et peut à peine être appelée une stance, le mètre en étant altéré. Dans l'Inde, à tous les anciens lieux saints du Buddhisme, on la trouve par milliers d'exemplaires, empreinte en mauvais sanscrit, sur des rondelles ou sceaux d'argile qui paraissent avoir servi d'ex-voto.

La rédaction pâlie est celle des deux qui offre le moins de variantes. Sous sa forme la plus correcte, telle qu'elle se trouve dans le canon pâli, par exemple *Mahâvagga* I, 23, 5, elle est ainsi conçue :

Ye dhammā hetuppabhavā tesaṃ hetuṃ tathāgato āha tesañ ca yo nirodho evaṃvādī mahāsamaṇo ti.

1. Ces briquettes ont été trouvées, lors de la construction du troisième *Phra : Chedi,* en faisant des fouilles dans l'enceinte même du *Chedi Phra : Pathŏm.* Si l'on en croit une plaque de marbre scellée au-dessous de ces inscriptions en 1856, elles proviendraient du royaume de *Mătxĭmă Prăthēt* (Madhyadeça de l'Inde Gangétique), situé jadis dans le centre de l'Inde, contenant lui-même seize royaumes et seize villes royales, nommés *Sôlŏtsā Năkhon* (les 16 cités). Elles avaient été envoyées, accompagnées de reliques de *Somana-Khôdom,* à toutes les peuplades qui embrassaient le culte bouddhique, aussi avait-on ordonné de bâtir des pyramides pour les y placer (Cetiya); c'est alors que l'on grava sur des briques, des pierres, des socles de statues, le texte ci-dessus. Cette formule fut vénérée comme une chose précieuse au temps du grand *Si Thammasokărat* puissant roi de Patalibut (Çrī dharmāçokarāja de Pātaliputra (Patna), le fameux roi Açoka) vers l'an 218 de l'ère de Buddha).

Tous ces détails, puisés dans cette inscription moderne, sont sujets à caution et semblent revêtir un caractère quelque peu légendaire; nous ne les reproduisons ici qu'à titre de curiosité historique.

« Les conditions qui proviennent d'une cause, d'elles le tathāgata a dit la cause, d'elles aussi ce qui (est) la suppression. Telle est la doctrine du grand ascète. »

(Mot à mot : ainsi-disant (est) le grand ascète.)

Cette formule, dans le *Mahāvagga*, est appelée *dhammapariyāya*, « formule ou définition de la foi » ; elle n'est pas mise dans la bouche de Buddha.

La signification de Tathāgata est controversée. Étymologiquement, l'expression signifie « qui est venu de même », et les commentateurs l'interprètent d'ordinaire « qui est venu (ou qui est parti) de même (que les autres Buddhas ». Mais comme elle se dit aussi d'un « être », d'un « individu » quelconque, il est plus probable qu'il faut la prendre dans le sens de « venu de même (que les autres), semblable (aux autres) » [1]. Elle rappellerait ainsi l'expression évangélique « le Fils de l'homme ».

* * *

La transcription des différentes professions de foi que nous avons copiées dans le *Sămŭt* a été exécutée par le R. P. Schmitt; revue ensuite et annotée par M. A. Barth, elle nous a paru un document intéressant à soumettre au public indianiste.

* * *

Les caractères des N^os^ I-IV sont tirés de l'ancien alphabet cambodgien, originaire de l'Inde du Sud, tel qu'on le trouve au Cambodge jusqu'au commencement du xe siècle. Ceux qu'on y trouve plus tard en sont des modifications.

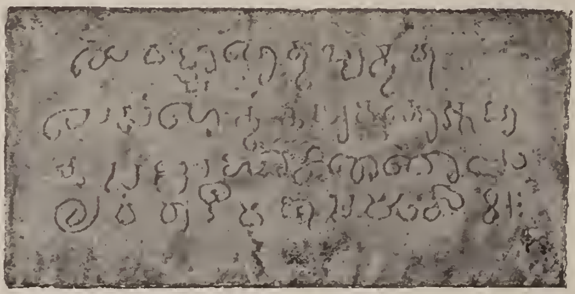
Ceux des N^os^ V-VIII proviennent d'un alphabet originaire du Nord de l'Inde, comme le montrent les lettres y, dh, t, m. Un alphabet de même provenance n'a été trouvé jusqu'ici au Cambogde que dans

1. Au sujet de cette formule, voir E. Burnouf, « le *Lotus de la bonne loi* », de la page 522 à 530.

les inscriptions du roi *Yaçovarman,* fin du IXe siècle, mais sous une forme absolument différente de celle qu'il a ici.

En l'absence d'autres indications, il est difficile de dire laquelle des deux variétés a précédé l'autre. D'une façon générale, c'est l'alphabet de I-IV qui a été le plus ancien en Indo-Chine, où on le trouve dès le IIIe siècle.

Nº **1.** Inscription pâlie sur briquette de terre cuite, mesurant 0m,33c de longueur sur 0m,17c de hauteur[1], provenant de Phra : Păthŏm, province de Năkhon-Xăisí.

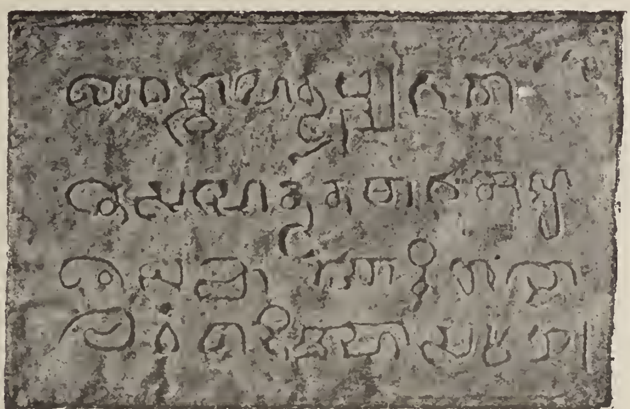


TRANSCRIPTION

ye dhammā hetuppabhavā
yesaṃ[2] hetuṃ tathāgato āha
tesañ ca yo nirodho[3]
evaṃvādī mahāsamaṇo ti

1. Le moulage que nous avons fait de cette inscription est au Musée Guimet.
2. *Yesaṃ* est exact ; mais c'est une mauvaise leçon pour *tesaṃ*.
3. L'original ajoute ici une particule parasite, *ca*.

N° **2.** Inscription pâlie sur briquette de terre cuite, mesurant 0m,40c de longueur sur 0m,26c de hauteur[1], provenant de Phra : Pathôm, province de Năkhon-Xăisí.

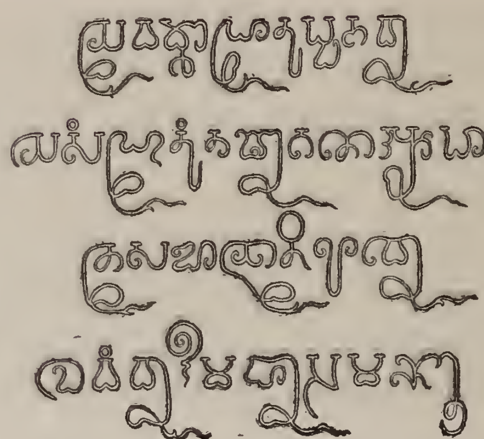


TRANSCRIPTION

ye dhammā hetuppabhavā
tesa(ṃ)[2] hetuṃ tathāgato ā(ha)[2]
tesañ ca yo nirodho
evaṃvādī mahāsamaṇo

1. Le moulage que nous avons fait de cette inscription est au Musée Guimet.
2. Le signe de l'*ṃ* a disparu ou n'a pas été gravé. A la fin de la ligne il n'y a que *ā*, la syllabe *ha* manque.

N° **3.** Copie d'une inscription en pâli sur grès, provenant du *Vât Mahiem* de la province de *Năkhon-Xăisí*, d'après le Sămŭt du prince Talapoin.

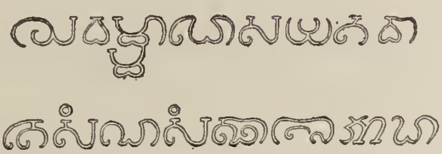


TRANSCRIPTION

ye dhammā hetuppabhavā
yesaṃ[1] hetuṃ tathāgato āha
tesañ ca yo nirodho
evaṃvādī mahāsamaṇo

1. *Yesaṃ* est une mauvaise leçon pour *tesaṃ*.

N° **4.** Copie d'une inscription en pâli provenant de la province de *Năkhon-Xăisí*, donnant la première moitié de la profession de foi. D'après le Sămŭt du prince Talapoin.

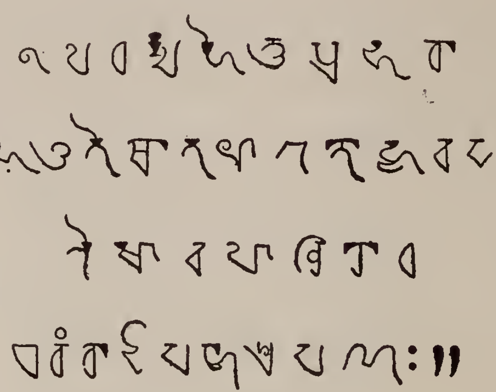


TRANSCRIPTION

ye dhammā hetuppabhavā
tesaṃ hetuṃ (tathāgato) āha

A la 2[e] ligne, les syllabes *tathāgato* sont brouillées d'une façon méconnaissable. Dans les deux lignes, le caractère *tu* ne paraît pas non plus avoir été copié bien exactement par le prince Talapoin. Il est probable que sur l'original, la boucle de gauche était plus prononcée et que le signe de l'*u*, qui est sur la droite, descendait un peu plus bas.

N° **5**. Copie d'une inscription en sanscrit incorrect, à tête en forme de coin, provenant de Calcutta, d'après le Sàmŭt du prince Talapoin.



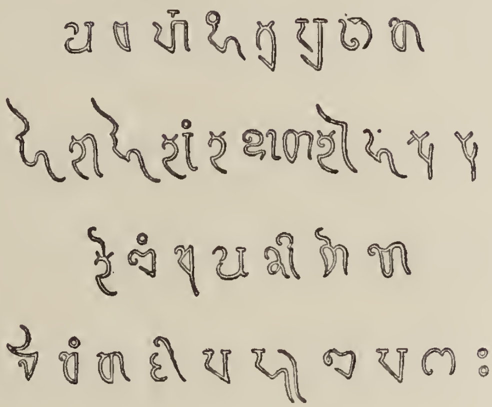
TRANSCRIPTION

ye dharmā hetuprabhavā
hetu teshā tathāgato hy avada
teshā ca yo nirodha
evaṃvādī mahāçramaṇaḥ

A la 1[re] ligne, le signe de l'*ā* de *dharmā* est singulièrement placé.
» 2[e] » il faudrait *hetuṃ teshāṃ* (*ṃ* a été oublié), de plus, à la fin, il faudrait *avadat*.
» 3[e] » *teshāṃ* (*ṃ* a été oublié).

La tête des caractères en forme de coin apparaît à diverses époques dans beaucoup d'alphabets de l'Inde. Aussi nettement formée pourtant qu'elle l'est ici, à en juger par la copie du prince Talapoin, elle ne se rencontre guère que dans l'inscription de *Jhālrāpāṭhan* (Rājputāna) publiée par M. Bühler dans l'*Indian Antiquary*, V, 180.

N° **6.** Copie d'une inscription en sanscrit incorrect provenant de Çrī Dharmarāja (Ligor).



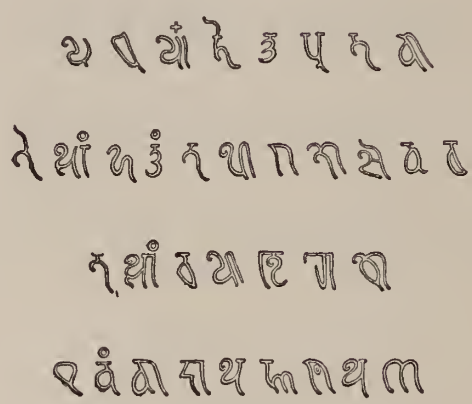
TRANSCRIPTION

ye dharmā hetuprabhavā
hetuṃ teshāṃ tathāgato uvaca
teshāṁ ca ye nirodho
evaṁvādī mahāçramaṇaḥ

A la 2ᵉ ligne il faudrait *tathāgata uvāca.*
» 3ᵉ — il faudrait *yo nirodha.*

Nous croyons que la reproduction de cette inscription, faite sur le Sămŭt par le prince Talapoin, est médiocrement fidèle. A la suivre rigoureusement, on obtiendrait, pour plusieurs caractères, d'autres transcriptions diversement fautives.

N° **7**. Copie d'une inscription en sanscrit incorrect provenant de Buddhaya, près de Çrī Dharmarāja (Ligor). D'après le Sămŭt du prince Talapoin.

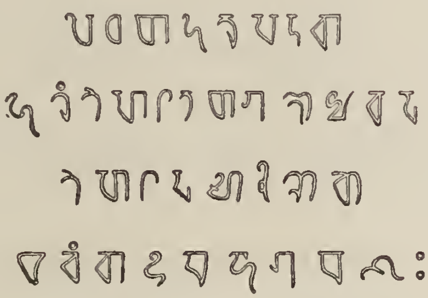


TRANSCRIPTION

ye dharmā hetuprabhavā
teshāṃ hetuṃ tathāgato uvaca
teshāṁ ca yo nirodho
evaṁvādī mahāçamaṇa

A la 1re ligne il faudrait *prabhavās*.
» 2e » » *tathāgata uvāca*.
» 3e » » *nirodha*.
» 4e » » *mahāçramaṇaḥ*.

N° **8.** Copie d'une inscription en sanscrit incorrect provenant de Çrī Dharmarāja (Ligor). D'après le Sămŭt du prince Talapoin.



TRANSCRIPTION.

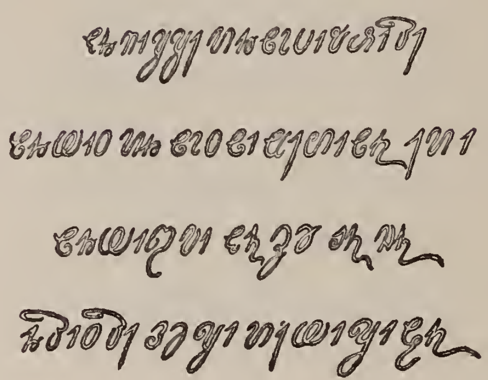
ye dhamā hetupabhavā
hetuṃ teshāṃ tathāgato uvaca
teshāṃ ca yo nirodho
evaṃvādī mahāçramaṇaḥ

A la 1[re] ligne il faudrait *dharmā* et *prabhavā;* les deux *r* sont probablement tombés.

» 2[e] » » *tathāgata uvāca.*

» 3[e] » » *nirodha.*

N° **9**. Copie d'une inscription en pâli dont nous n'avons pu connaître la provenance. D'après le Sămŭt du prince Talapoin.



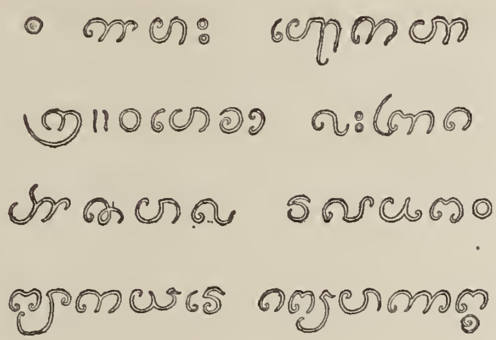
TRANSCRIPTION

ye dhammā hetuppabhavā
tesaṃ hetuṃ tathāgato āha
tesañ ca yo nirodho
evaṃvādī mahāsamaṇo

Voir l'alphabet de ces caractères, n° 5.

N° **10.** Copie d'une inscription de Çrī Dharmarāja (Ligor), en un alphabet d'aspect birman, mais dont la lecture reste douteuse.

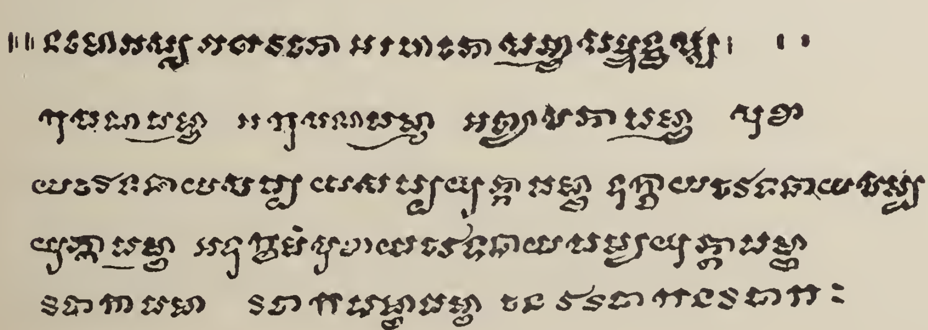
Il paraît certain que l'inscription n'est conçue ni en sanscrit ni en pâli.



D'après le Sămŭt du prince Talapoin.

* * *

Comme supplément aux différents types graphologiques que nous venons d'étudier nous donnons le texte ci-dessous que M. L. Feer a eu l'obligeance de copier pour nous à la Bibliothèque nationale.



C'est le commencement du Sanganī-Pakaranam, premier chapitre du Boromut (Paramatha), abrégé de l'Abhidhamma très répandu au Siam (d'après le ms. n° 239 du Fonds pâli). Le prince Siamois Damrong, à qui ce manuscrit fut montré lors d'une visite qu'il fit à la Bibliothèque nationale en 1892, fit la remarque que l'écriture, toute spéciale, en est nouvelle. Si elle est nouvelle pour les Siamois d'aujourd'hui, c'est qu'elle est renouvelée des temps anciens. Car les sept manuscrits pâlis d'origine siamoise, qui nous offrent ce spécimen d'écriture, sont cités dans le catalogue des mss. orientaux de la Bibliothèque nationale imprimé en 1739.

CHAPITRE IV

§ Ier

CONSTRUCTIONS

Les constructions indo-chinoises, avant l'arrivée des Hindous, étaient probablement en bambous, en bois, en briques avec, peut-être pour ces dernières, des fondations en limonite ; malheureusement, on ne peut faire à cet égard que des conjectures, ces abris rudimentaires ayant tous disparu.

Grâce à l'épigraphie, nous savons maintenant que déjà au IIIe siècle de notre ère [1], l'influence brâhmanique se faisait sentir dans les monuments religieux et si les témoignages explicites sont plus tardifs [2] pour le bouddhisme, certains indices pourtant permettent de faire remonter presque aussi haut ses débuts en Indo-Chine.

Nous connaissons, très approximativement il est vrai, l'âge de la plupart des monuments brâhmaniques de l'Inde transgangétique, et cela grâce aux inscriptions qui en relatent soit la fondation, soit les noms des fondateurs, soit aussi la consécration.

1. Voir le n° XX des inscriptions sanscrites de Campā et du Cambodge, p. 191.

2. L'époque la plus reculée où nous constatons, grâce aux documents transmis, l'existence du bouddhisme, est le VIIe siècle. Probablement il est plus ancien encore.

L'époque de Yaçovarman[1] roi du Cambodge, qui dominait très probablement sur une grande partie du Siam (avènement en 889 de notre ère), est une des plus brillantes époques de l'art dit Khmer et aussi une époque de grande floraison pour le bouddhisme.

Les règnes de Sūryavarman I (1re moitié du xie siècle) et Sūryavarman II (commencement du xiie siècle) sont encore de belles époques pour l'art hindou, pour le brâhmanisme et le bouddhisme.

L'art hindou régna donc au moins sept siècles en Indo-Chine, mais on ne pourrait sans témérité risquer une date, soit pour son apparition, soit pour sa déchéance, pas plus que pour l'importation de l'une des deux religions.

Peut-être ne serait-il pas sans intérêt d'établir une relation entre la marche et les étapes des deux religions et celles des deux arts. C'est l'idée qui nous était venue en comparant sur les lieux les emblèmes et les symboles religieux qui se répartissent entre les édifices de ces deux provenances, mais malheureusement le moment n'est pas encore venu pour mener à bien une étude de ce genre ; quand les lacunes de la chronologie historique auront été comblées, alors seulement on pourra tenter d'établir ce parallèle.

Il est clair que la succession des cultes n'a pas pu s'accomplir simultanément sur toute l'étendue d'un territoire aussi immense que celui de l'Inde transgangétique, et ce qui serait vrai pour un point ne le serait pas pour un autre.

Cependant il nous a été donné de constater parfois l'intrusion du Buddha dans les temples brâhmaniques par la transformation de ces monuments aux exigences de la religion nouvelle.

Nous allons étudier les divers édifices que nous avons rencontrés lors de notre visite aux anciennes capitales des Thaïs. Nous croyons utile d'indiquer les noms spéciaux et les affectations de ces monuments et de leurs différentes parties.

1. L'inscription bouddhique sanscrite n° 1 (que nous reproduisons au ch. V) de Phra Păthŏm, n'est pas datée ; mais elle est probablement antérieure à la grande époque d'Indravarman et de Yaçovarman, et à la construction de Bakou de 879.

* * *

Les pagodes royales de Bangkok sont pour la plupart des copies fidèles de celles qui furent détruites à *Ayuthia* au siècle dernier et qui n'étaient elles-mêmes que des reproductions des monuments des anciennes capitales des Thaïs.

Quelques-unes ont conservé certains caractères distinctifs du culte brâhmanique, d'autres du culte bouddhique ; les dernières ont été modernisées par l'introduction du mode de construction et des décorations européennes adoptées par le Roi. Les pagodes[1] (*Vât*) comme au temps jadis ont un nom sanscrit. Ex :

Vât Pravaraniveça, que les Siamois prononcent Vât Borovanivet.

Vât Sudatta — — Vât Suthât.

Les inscriptions thaïes nous révèlent que l'on faisait jadis aux Vâts des dons perpétuels tels que rizières, jardins d'aréquiers, familles d'esclaves vouées à l'entretien des pagodes, mais cet usage est entièrement aboli : les talapoins aujourd'hui doivent, par le produit des aumônes quotidiennes, suffire aux besoins du culte et à l'entretien des édifices religieux[2]; aussi l'état de délabrement et de malpropreté des temples est-il grand pour tout ce qui n'est pas pagode royale ; c'est par superstition qu'on n'entretient pas les temples, ce qui est fait est bien fait et ne doit pas être touché après l'édification.

Bien que les offrandes d'esclaves n'aient plus lieu aujourd'hui, les descendants des anciens inscrits n'en continuent pas moins à payer impôt ; cette

1. Elles sont classées de la manière suivante :

1° Pagodes royales, *Vât luáng*, construites par ordre du roi et entretenues par lui ;

2° Pagodes des princes et des princesses, *Vât chăo;*

3° Pagodes des nobles, des mandarins, *Vât khún nang;*

4° Pagodes du peuple, *Vât ràtsădŏn.*

2. Les dons se font bien rarement aujourd'hui : on ne donne plus guère que des maisons où les habitants ont cru remarquer un mauvais sort ; elles sont démontées et reconstruites près de la pagode pour servir d'habitation aux talapoins.

cote personnelle annuelle, relativement très forte, se chiffre au taux de 18 à 20 ticaux par an et fournit à certaines pagodes des revenus considérables.

Une ancienne coutume siamoise veut que les individus qui font construire une pagode[1] à leurs frais restent les *protecteurs* ou pseudo-propriétaires de ces édifices ; leurs descendants jouissent des mêmes privilèges ; aussi le roi de Siam est-il le protecteur suprême des temples édifiés par ses ancêtres, lors des fêtes du *Thòt Kăthin*, il va dans des processions solennelles rendre visite à toutes les pagodes royales.

Les pagodes sont composées d'une infinité d'édifices et d'édicules ayant tous avec leur nom particulier, une affectation spéciale ; nous avons retrouvé cette disposition dans la capitale moderne. Ces groupes sont entourés d'une vaste enceinte *(Kămphĕng Kĕo)*, percée de portes *(Pa: tu)*, le plus souvent monumentales, et orientées aux quatre points cardinaux, suivant la tradition conservée.

* * *

Parmi les édifices qui composent le Vât, qui est lui-même un ensemble, nous placerons en première ligne le *Bŏ̃t* dont le nom équivaut au terme sanscrit *uposhadhāgāra*.

Lorsqu'il a été décidé d'édifier une pagode, on indique d'abord la clôture du terrain, puis on plante le Bŏ̃t, temple sacré. C'est la première construction qu'on élève, en l'orientant de l'est à l'ouest. Une grande cérémonie bouddhique a lieu lors de la pose de la pierre fondamentale.

La forme adoptée est généralement rectangulaire, avec porche (*Nā mŭkk*)

1. Le propriétaire du terrain où on construit la pagode est obligé d'offrir au roi le titre de propriété et l'emplacement ne peut plus être consacré à un autre usage.

Les individus qui font édifier une pagode dans le but d'acquérir des mérites, font durer la construction le plus longtemps possible dans l'espoir que cette œuvre méritoire en se prolongeant prolongera leur existence. Le plus souvent ils ne terminent pas la construction pour ne pas faire cesser le *bun* (mérite, le mot répond au sanscrit *puṇya*); c'est ce qui explique le grand nombre de pagodes inachevées.

à l'Est et galeries (*Ra: bieng*) au pourtour. Sur l'autel (*Phra: sok*) placé dans l'axe et à l'extrémité ouest, se dresse une grande statue de Buddha dorée, c'est d'habitude une antiquité provenant des anciens Vâts des Thaïs.

Dans le Bõt, se font les ordinations des Talapoins (*bhikshus*), et ont lieu les grandes assemblées, seules cérémonies qui s'y pratiquent.

Les *Phra: Sema* (en sanscrit *simā*, limite) sont des bornes sacrées plantées une à chaque angle et à chacun des points cardinaux, dans les deux axes du Bõt. Elles sont placées à 2 ou 3 mètres du soubassement du temple.

Il faut une autorisation royale et avoir fait l'offrande du terrain au roi, chef de la religion bouddhique, pour avoir le droit de faire la cérémonie de la plantation des bornes.

Dès que cette autorisation est accordée les fêtes commencent : il y a des réjouissances publiques, des jeux,



Phra : Sema.

un théâtre de *Lakhons,* des feux d'artifice. On scelle dans les fondations une pierre sphérique symbolisant le monde : le peuple jette à profusion sur cet emblème, monnaie, bijoux et amulettes suivant un antique usage, puis on pose sur les socles une ou deux stèles en grès rétrécies à la base par deux courbes gracieuses ; des ornements divers occupent la surface plane de ces bornes sacrées. Plusieurs des *Phra : Sema* scellées au pourtour des *Bõt* modernes proviennent des anciens temples thaïs.

Il arrive quelquefois que les *Phra : Sema* soient placées sur le mur d'enceinte ; dans ce cas, tout le terrain est consacré : on en voit un exemple à Bangkok, à la pagode royale de *Rajà Bõphit,* que le roi actuel a fait édifier.

*
* *

Après le *Bŏt* vient le *Vĭhán* (en sanscrit vihāra) le temple simple. Aussi de forme rectangulaire, mais le plus souvent sans galerie avec porte principale à l'Est. C'est dans cet édifice que se font les cérémonies religieuses, c'est aussi là que le peuple est admis à entendre les prières et sermons des talapoins. Il abrite une grande statue de Buddha en briques et mortier, entièrement dorée, don d'un roi, d'un prince ou d'un haut dignitaire. Un espace assez grand reste libre sur le soubassement de l'autel au pourtour de la statue, afin de permettre aux fervents de déposer leurs offrandes ; le fauteuil *Tham mal* du chef de la pagode est placé en avant. Il peut y avoir deux *Vĭhán,* suivant l'importance de la pagode ; dans les anciennes capitales on trouve quelquefois deux *Bŏt* et plusieurs *Vĭhán* dans la même enceinte, par exemple dans le *Vât Jaï* de Sukhôdaya.

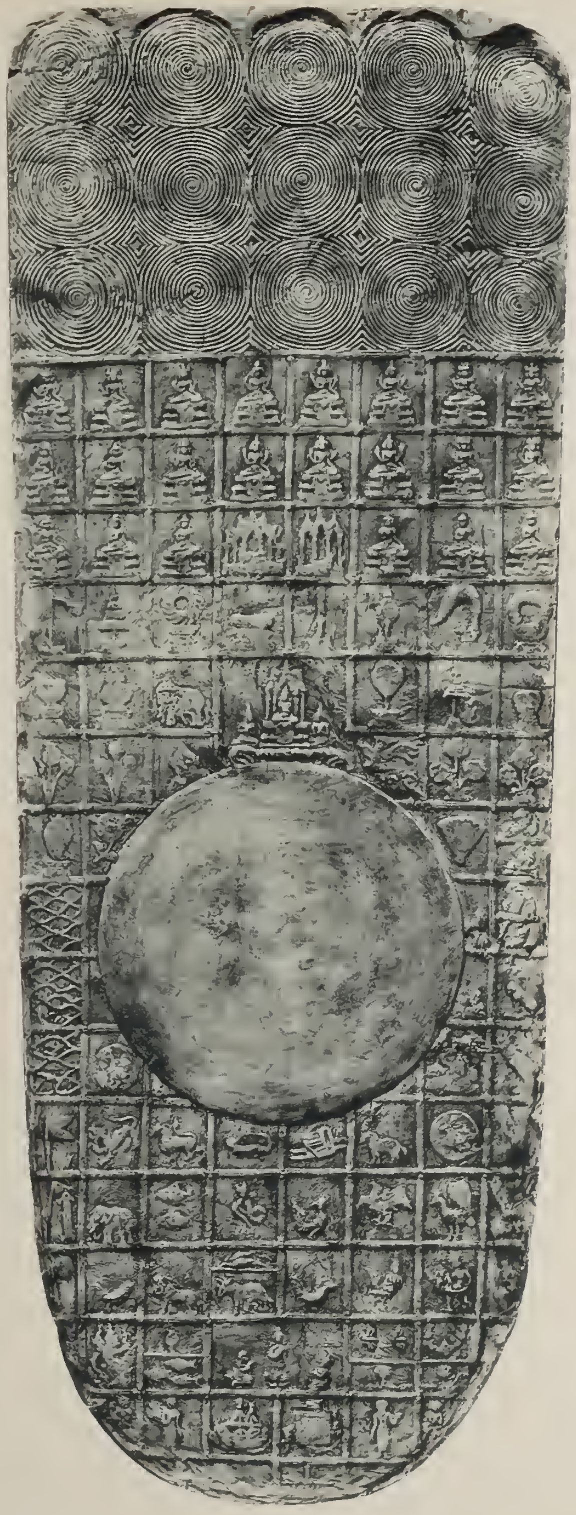
*
* *

Les *Kămbŭrien* sont des diminutifs des *Vĭhán ;* ces édifices, où se font les prédications, ne se trouvent que dans les grandes pagodes.

*
* *

Le *Chătta mŭkk* (en sanscrit *Caturmukha,* un des noms de Brâhma) est un édifice affectant la forme d'une croix grecque que l'on ne rencontre que dans les Vâts royaux ou princiers. Il était jadis destiné à abriter une statue de Brâhma aux quatre faces, remplacée ensuite par quatre statues bouddhiques faisant face aux quatre portes et orientées aux points cardinaux. On en rencontre à *Sajjanâlaya,* l'ancienne capitale voisine de *Sukhôdaya.*

Il y a une vingtaine d'années, il était interdit à nos missionnaires Français d'employer ce plan pour la construction de leur église quoique transformé en croix latine : cette disposition était réservée pour les Vâts et le palais des Rois.



BUDDHAPĀDA

(Longueur 1m54 — Largeur 0m58)

Conservé dans le Mondŏb du Vât Vang nâ, à Bangkok.

*
* *

Le *Mŏndŏ̃b* ou *Mŏra : dŏ̃b* (en sanscrit *maṇḍapa*, pavillon) abrite soit un *Buddhapada*[1] (empreinte des pieds sacrés de Buddha), soit un Buddha.

La forme est carrée avec une porte à l'Est et une toiture triple ou quintuple.

*
* *

Les *Ho' Răkhăng* (clochers) ne portent qu'une cloche qui indique aux talapoins l'heure de la mendicité, du repas, du repos et des prières. Ils sont en maçonnerie pour les pagodes royales et princières, en charpente pour celles du peuple ; les cloches, en bronze, sont de forme cylindrique ; le battant est absent, un *Nĕn,* élève talapoin, se charge de faire résonner le métal, qui porte à sa partie inférieure une bague méplate pourvue d'un chaton massif sur lequel frappe le maillet.

*
* *

Les *Ho' Trăi* (bibliothèques sacrées) ne sont élevées que dans les pagodes royales.

*
* *

Les *Phra : Prang* d'un style hiératique, paraissent être une « survivance du brâhmanisme. » Ils ont la forme de pylones, toujours sommés par le Triçul de Çiva. Quelques personnes croient y voir la forme du *Linga.*

Ils empruntent leurs structures architectoniques, leurs grandes lignes, leurs escaliers, lorsqu'ils prennent de grandes proportions (à Sangkalôk, à Phitsanulôk, à Lŏphăburi et à Ayuthia) aux anciens Préasat du Cambodge.

1. Nous reproduisons (planche XXI) un spécimen de Buddhapada conservé dans le Vât Vang nà, à Bangkok.



Phra : Prang et Phra : Chedi.

qui se sont légèrement modifiés, par suite de l'emploi des matériaux. Le gros œuvre seul reste en limonite, la brique est substituée au grès, l'ornementation en mortier à la sculpture sur pierre.

Les hauts *Phra : Prang* élevés jadis dans les anciennes capitales des Thaïs atteignent quelquefois une hauteur de 25 à 30 mètres. Ils sont élevés sur un soubassement massif; un escalier orienté à l'Est, à pente très raide et à marches très hautes, conduit à un étage renfermant une chambre obscure à laquelle on accède par une porte surmontée du Nâga tricéphale.

Cette 1[re] partie du monument, très moulurée, se rétrécit assez rapidement par des redans successifs se retraitant jusqu'à l'étage de la chambre; la partie supérieure, d'as-

pect cylindro-conique, présente quatre faces avec fausses baies surmontées de frontons, et séparées par cinq ou sept arêtes à angle droit portant des stèles autrefois revêtues de motifs de bronze ; le sommet de l'édifice est terminé par le fin Triçul de Çiva, en bronze doré.

Les Thaïs et les Siamois ont continué à en élever, mais dans des dimensions moindres ; l'escalier et la chambre obscure ont disparu ; l'étage que nous signalions plus haut ne présentant plus que des niches peuplées de statues brâhmaniques ou bouddhiques.

On les rencontre souvent à l'entour de *Phra : Chedi,* mais toujours dans l'enceinte des pagodes. Quelques-uns semblent avoir été destinés à recevoir des reliques, d'autres paraissent avoir été construits dans le simple but d'acquérir quelques mérites (*bun*) pour leurs pieux fondateurs.



Figurines de Buddha (amulettes).

* * *

Les *Phra : Chedi,* du pâli *cetiya* (reliquaire, en sanscrit *caitya*), ont été inspirés par les *stūpas* de l'Inde. La forme adoptée par les Thaïs semble se

rapprocher de celle que l'on remarque sur les bas-reliefs de la vallée de Kaboul et dans les caityas du Népal : un haut soubassement, de plan circulaire et très mouluré, présentant parfois aussi des arêtes verticales (3 ou 5), supporte, comme dans le *Phra : Prang*, une sorte d'étage orné de quatre niches, mais dépourvu de chambre obscure. Au-dessus, le cylindrocône est remplacé par une cloche épousant la forme du soubassement et surmontée d'une flèche composée d'une série d'anneaux dont les diamètres vont en diminuant ; plus haut encore, le *Tì*, aiguille de terre émaillée terminée par une fine pointe de bronze, surgit du sein du lotus.

Un autre type de *Phra : Chedi* ne comporte pas l'étage que nous venons de signaler dans le précédent, la cloche repose directement sur le soubassement.

La fin de l'inscription n° V du *Vât Suvarṇa ârâma*[1] ne nous laisse aucun doute sur l'affectation de ces édifices : « on finit la construction du Mahâ cetiya, dans lequel on renferme les reliques du Buddha ». Nous nous trouvons donc en face de véritables reliquaires.

Les rois Thaïs, dont plusieurs furent des bouddhistes fervents, élevèrent force *Phra : Chedi*, soit en dehors, soit dans l'enceinte même des anciennes capitales : nous en verrons de nombreux exemples dans le *Vât Jaï* de Sukhôdaya.

Des reliques de Buddha, plus ou moins authentiques, contenues dans des tubes d'étain ou de faïence, étaient scellées d'ordinaire dans la construction même, soit dans l'embase de la flèche, soit dans la maçonnerie de la partie sphérique de la cloche ; parfois aussi un caveau (*dhātugarbha*) ménagé dans le soubassement de l'édifice recevait ces *dhātu*. Cette dévotion aux reliques s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

Quelques *Phra : Chedi* furent élevés sans reliques en l'honneur de Buddha dans le but d'obtenir plus facilement l'accès du *Svarga nibbān*, le Nirvâṇa (la béatitude) du ciel. D'autres encore étaient de simples monuments funéraires destinés à recevoir les cendres de quelque grand personnage ou de quelque talapoin fervent : les fragments d'os recueillis après la crémation étaient soudés par la cire et renfermés dans des tubes[2] ; parfois aussi on

1. Mission Pavie, *Exploration de l'Indo-Chine*, premier fascicule, p. 74.
2. La relique ainsi renfermée prend alors le nom de *çarīrāṇi*.

donnait plus d'ampleur à l'enveloppe de cire, qui prenait alors la forme d'une statuette.

Le caveau, placé dans la substruction du *Phra: Chedi*, est parfaitement dissimulé : il est tantôt voûté, tantôt à plafond plan fait de linteaux de grès. Cette chambre recevait des reliques ou des cendres contenues dans des vases de terre cuite, de menues statuettes de Buddha en or ou en argent, des monnaies de mêmes métaux, des bijoux et des pierres précieuses constituant une offrande au dieu.

Durant les luttes qui ravagèrent le sol de l'Indo-Chine, les barbares et les descendants des Thaïs, espérant mettre la main sur quelque riche trouvaille, détruisirent sans exception tous les anciens *Phra: Chedi ;* c'est ce qui explique les mutilations que l'on remarque sur ces édifices violés et fouillés de fond en comble[1].

Dans les *Phra: Chedi* de grandes dimensions, de larges galeries courant dans la masse de la maçonnerie conduisaient à la chambre souterraine.

On rencontre parfois dans les *Phra: Chedi* modernes la reproduction réduite du monument lui-même, placée dans une chambre à laquelle on accède par un escalier ; cette réduction, aussi parfaite que possible, est l'équivalent de nos châsses et tient lieu de reliquaire.

*
* *

Le *Kut* est un petit édicule très fréquent dans les anciennes capitales, et abritant une statue de Buddha :

1. « C'est, au Siam, une véritable monomanie que la recherche des trésors, surtout dans les vieilles pagodes et au milieu des ruines de Juthia. Celui que la cupidité pousse à faire ces recherches va passer une nuit dans l'endroit où il suppose qu'il y a un trésor enfoui ; avant de s'endormir, il fait un sacrifice de fleurs, de cierges, de bâtons odoriférants et de riz crevé au génie du lieu. Pendant son sommeil, le démon lui apparaît, lui montre le trésor en disant : Donne-moi une tête de cochon et deux bouteilles d'*arak*, et je te permettrai d'emporter le trésor. D'autres fois, le démon lui apparaît avec un air menaçant, élevant sur lui une massue comme pour le tuer, en lui disant : Profane ! quel droit as-tu à l'or et à l'argent qui sont enfouis ici ? L'individu s'éveille et s'enfuit épouvanté. » Mgr Pallegoix, *Description du royaume Thaï ou Siam*, t. II, p. 54.



Phra : hàm sămŭ̃t.

En siamois

Phra : jún — Buddha debout et revêtu d'un long manteau, la main gauche rassurant, le bras droit allongé, la jambe droite légèrement ployée.

Phra : hàm sămŭ̃t — Buddha debout, les jambes rapprochées, les mains faisant le geste qui rassure.

Phra : năng — Buddha assis dans l'attitude de la méditation.

Phra : ...? — Buddha assis sur les anneaux du serpent protecteur Muealinda dont les sept têtes se redressent en éventail derrière lui.

*
* *

Les *Sâla* (ermitages), en sanscrit *çālā*. Destinés au repos des talapoins, ils servent aussi de refuges aux fidèles et aux pèlerins ; on les rencontre dans l'enceinte même des pagodes. Lorsque le *Sàla* est élevé à proximité d'un cours d'eau il sert de pavillon de bain et de repos pour les talapoins, dans le cas contraire, on creuse un puits, on installe à l'entour un local avec planches en bois pour qu'ils y puissent faire leurs ablutions et prendre des douches.

Trois piliers, autrefois en maçonnerie, aujourd'hui en bois, supportant une toiture de tuiles, tel est le *Sàla,* qui n'est en somme qu'un simple abri contre les intempéries.

*
* *

Le *Than Phò*, ou l'arbre bodhi[1] (figuier de l'Inde), est planté dans l'enceinte de la pagode et considéré comme une relique de Buddha.

A ses branches pendent parfois des *Lingas* en bois, des lingeries grossières ; les talapoins qui abandonnent la pagode y suspendent leur défroque (*sa: bŏng*).

*
* *

Les *Sa :*, en khmèr *Sra :* (correspond peut-être au mot sanscrit *sāra*) sont placés dans l'enceinte de la pagode ; ce sont les étangs sacrés destinés aux ablutions.

Les *Sa : bŏ̃kkărăni* (*pushkariṇī*, étang de lotus) contiennent les nymphéas à la fleur symbolique et sacrée.

*
* *

Les pagodes modernes sont souvent décorées de deux hauts mâts (*stambha*) laqués et vermillonnés, ornés d'arabesques dorées, qui portent au sommet l'oiseau sacré, *Hăng sô* (oie, en sanscrit *haṃsa*), l'une des incarnations de Buddha.

*
* *

L'ensemble des *Ka: tĭ* (en sanscrit *kuṭī*) forme le monastère des talapoins. C'est une agglomération de maisonnettes, pouvant contenir chacune un ou deux talapoins ; les maisons, élevées d'un étage, sont construites en

1. C'est sous un arbre semblable que Buddha est parvenu à la science suprême ; le figuier original a dû exister à Buddha Gaya jusqu'au VIIe siècle, où il a été brûlé par un roi venu d'Assam. Un rejeton existe encore à Ceylan, où il a été porté par Mahendra, fils du roi Açoka, au IIIe siècle avant notre ère. Le nom latin de l'espèce, ficus religiosa, rappelle cette croyance.

planches ou en briques hourdées, en mortier, élevées sur pilotis ou sur piliers, et séparées par des ruelles. Ces cités religieuses occupent une surface considérable ; elles sont toujours attenantes à la pagode, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur de l'enceinte.

Elles servent aussi d'écoles, les jeunes *Nën* y vont apprendre la langue sacrée, le pâli.

* * *

Derrière la pagode s'étend le champ des crémations.

* * *

Des palais des anciens rois, rien n'est resté ; construits en briques et souvent même en charpente ; ils ne pouvaient supporter longtemps les injures du temps ; les fondations seules étaient en maçonnerie durable.

Nous pouvons pourtant, d'après la physionomie des monuments actuels renfermés dans l'enceinte du palais de Bangkok, nous faire une idée de ce qu'ils étaient dans les anciennes capitales : la tradition en a conservé les plans d'ensemble, dont nous retrouvons des exemples dans ceux qui ont été levés et gravés sous Louis XIV et qui reproduisent les villes d'Ayuthia et de Lŏphăburi.

La ville royale était entourée d'une haute muraille crénelée avec banquette de terre, qui était elle-même percée, aux points cardinaux, de quatre portes monumentales ; une cinquième située à l'Ouest, portait le nom de Porte des Morts (*Pa: tu Xanon*). Nous retrouverons cette disposition générale lorsque nous étudierons les anciennes capitales.

Dans toutes les anciennes villes des Thaïs, les seuls monuments qui aient supporté le fardeau des siècles sont les édifices religieux ; un grand nombre de Vâts, bien que démantelés par les intempéries, envahis par la végétation, montrent encore des vestiges intéressants.

Les temples des Thaïs, aux murs de limonite ou de briques revêtues de mortier, livrés à l'abandon et fortement endommagés par les agents climaté-

riques, deviennent fatalement un amas confus et inextricable de briques, de ronces, de pierres et de lianes.

Quelques Phra : Prang, quelques Phra : Chedi à la flèche brisée, émergeant du sein de ce chaos, marquent seuls la place où jadis des milliers de fidèles essuyaient le sol de leur front devant les divinités brâhmaniques ou l'image dorée de Buddha. De nombreux singes grimaçants sont aujourd'hui les seuls gardiens de ces souvenirs glorieux.

Les indigènes et les gouvernants montrent d'ailleurs une complète indifférence pour ces vieux monuments de leur histoire, que l'implacable main du Temps détruit petit à petit, mais irrévocablement ; les talapoins eux-mêmes, confortablement logés dans les nouvelles pagodes, n'ont aucun souci des anciennes.

Toutes les villes saccagées pendant une guerre ont été totalement abandonnées, la végétation les a envahies et, reprenant leur nom, mais non pas leur splendeur, un misérable village a poussé dans leurs environs. Il n'y a pas, dans l'Indo-Chine, exemple d'un gouvernement ayant songé jamais à relever une capitale ruinée.

§ II

MATÉRIAUX

Parmi les matériaux des anciennes constructions indo-chinoises, nous placerons en première ligne la limonite qui fut employée pour les fondations et le gros œuvre ; la rareté du grès fin et résistant employé par les Khmèrs dans le Cambodge fit sans doute abandonner ce procédé aux anciens constructeurs thaïs.

On ne rencontre aux environs des anciennes capitales que des grès grossiers ferrugineux avec limonite terreuse à Năkhòn-Săvăn et Kămphëng-phët, par exemple ; un grès quartzeux et assez grossier, comme à Phitsănulôk ; on trouve aussi au Nord de Sukhôthaï des Phyllades (schistes presque ardoisiers), qui étaient employés en dalles, stèles et statuettes. Quant à la limonite, on l'extrayait des carrières à fleur de sol qui abondent entre Kămphëng-Phët et Sukhôthaï.

Le grès fut employé en blocs cubiques dans les constructions des Vâts de Lŏphăburi, pendant la période brâhmanique ; on en faisait aussi les tableaux et linteaux des portes et des baies, les voûtes à encorbellement comme à Angkor-thôm. Quelques exemples aussi de ce mode de construction se retrouvent à Ayuthia et les carrières de grès deviennent plus fréquentes vers l'Est, à Korat principalement.

La brique fut employée depuis les temps les plus reculés, car l'argile est répandue sur tout le territoire : mais, en général, elle est moins parfaite que celle qui fut employée pour les monuments de la rive gauche de la rivière de Siem-réap au Cambodge ; elle est moins régulière, moins forte et moins bien cuite.



TUILES ET ABOUTS

Reduction au 1/3.

Sajjanâlaya et Sukhôdaya.

La chaux est abondante par suite de la quantité du calcaire blanc et un peu argileux que renferme le sol.

Le mortier, dont nous avons rapporté un échantillon provenant de Sukhôdaya, a été analysé ainsi qu'il suit au laboratoire de l'École nationale des Mines :

	MOULURES	CIMENT SOUS-JACENT		MORTIER
Silice	23.80	43.80	Sable et Silice	65.20
Alumine	traces	traces		traces
Peroxyde de fer	2.30	3.80		5.60
Chaux	56.00	36.00		20.30
Magnésie	traces	traces		traces
Sulfate de chaux (plâtre)	1.80	2.30		0.60
Perte par calcination	16.00	14.00		9.00
	99.90	99.90		99.70

Le bois fut peu employé par les Khmèrs ; scuplté il leur servit à masquer les voûtes à encorbellement dont les parements étaient frustes, et, chargé de moulures, il formait les portes et le meuble des temples. Chez les Thaïs, au contraire, il joua un rôle important : il composait toute la charpente des combles ; les forêts de Teck, qui couvrent le N.-O. du Siam et du Laos, le fournissaient abondamment.

Les tuiles[1] étaient de différentes sortes : plates et rectangulaires avec crochet, plates et arrondies à la partie inférieure, enfin concaves et convexes comme chez les Romains. Les abouts de ces dernières relevés à la partie inférieure en forme trilobée ou flammée présentaient des figurines ou des ornements en relief encadrés par une fine moulure. Les tuiles étaient généralement vernissées de tons jaunes, verdâtres, bleuâtres, gris ou blancs.

La céramique jouait d'ailleurs un très grand rôle dans l'ornementation ; les baies notamment étaient pourvues de claustras de terre cuite. On peut se rendre compte de l'importance de cette décoration dans les monuments des anciennes capitales. C'est à quelques lieues de Sangkalôk que se trouvait le village où se fabriquaient les arêtiers, membrons, faitages, antéfixes, stèles, vases, ex-voto et statuettes. La planche ci-contre donne la reproduction des

1. Voir pl. XXII.

ex-voto [1] dont les plus importants étaient fixés sur la face interne des Bŏt, des Vihán et les plus petits enfermés dans les urnes déposées dans la chambre obscure des Phra: Chedi. Aujourd'hui, lorsqu'un indigène retrouve quelqu'une de ces figurines, il la conserve précieusement comme une amulette: enveloppée dans un lambeau de linge, il la porte autour du cou, sur les reins ou à la coiffure.

Ces ex-voto, autrefois vermillonnés et dorés, étaient en forme d'ogive, de trilobe ou de stèle et présentaient l'image de Buddha dans diverses attitudes.

La couleur ne joue pas un très grand rôle dans la céramique ; on n'y trouve que des tons peu éclatants, crémeux ou gris, avec filets bruns, jaunes ou verdâtres.

Quant à la sculpture, elle n'existe pas sur grès dans les monuments thaïs. Toutes les décorations, tant pour l'ornementation que pour la figure, sont en mortier appliqué sur enduit et inspirées des sculptures sur grès des édifices dits Khmèrs. Les moulures étaient rehaussées de perles, de losanges ornés de feuilles, de rinceaux, de figures de Rāhu. Les bas-reliefs représentaient des Rakshasas, Dêvas, Apsaras, Thêvadas, Garuḍas et Nâgas, etc. Le Nâga se retrouve d'ailleurs dans tous les frontons, dont il forme le cadre, en redressant ses trois têtes à chaque extrémité: dans le tympan sont retracées en bas-relief des scènes brâhmaniques tirées des légendes de Vishṇu ou d'Indra.

Ces sortes de placards étaient coulés en mortier fin dans des moules en bois où on les laissait prendre ; ce procédé est encore en usage dans le Siam, où les céramistes fabriquent des feuilles, des ornements et des figurines d'argile moulée, séchée et passée au four.

En haut relief, nous trouvons l'Éléphant (Xàng), le Song et le Garuḍa, souvent grandeur nature, construits en briques et enduits de mortier; la partie postérieure de l'animal est seule engagée dans l'édifice.

De nombreuses statues de Buddha en limonite et en briques hourdées et enduites d'un mortier fin très lissé étaient recouvertes de *râck* (laque liquide) et revêtues de feuilles d'or ; les yeux étaient nacrés. Quelques-unes d'entre elles atteignent 13 et 15 mètres de hauteur.

1. Voir pl. XXIII.



EX-VOTO EN TERRE CUITE
Réduction au 1/3.

Sukhôdaya et Sangkalôka.



GAṆEÇA

Haut. $0^{m}34$. — Bronze.

Musée de Vang nà à Bangkok.



ORNEMENT SYMBOLIQUE EN BRONZE

haut. 0m50

(Garuda et Nâga).



APPLIQUES EN BRONZE REPOUSSÉ

Réduct. 1/2.

Musée de Vang nà à Bangkok.

Chez les bouddhistes, peu ou pas d'ornements; quelques bas-reliefs de Buddha, des feuilles de lotus et des moulures unies. Les chapiteaux présentent ce genre de décoration : un premier rang de basses feuilles d'où s'élance une rangée de feuilles plus hautes, parfois aussi trois et quatre rangs de petites feuilles.

Le bronze fut aussi employé : nous en voyons de beaux exemples dans les statues de Çiva et de Vishṇu[1] provenant de Sajjanâlaya : Indra, Ganeça[2] et autres divinités brâhmaniques, dont on a réuni un certain nombre dans le *Vàt Bŏt Phram*, et dans le musée de Vang nà à Bangkok. Les artistes hindous firent aussi des statues de Buddha en grand nombre lorsque les deux religions marchaient de pair; c'est par milliers qu'on les retrouve dans les anciennes capitales, toutes, malheureusement, sont brisées. Quelques-unes pourtant ont échappé au vandalisme, elles sont conservées au musée et dans les pagodes à Bangkok : nous en donnons quelques spécimens en phototypie.

Buddha était figuré dans des attitudes diverses, tantôt prêchant, tantôt méditant, tantôt aussi plongé dans le Nirvâṇa : la figure du Dieu respire toujours le calme et la béatitude la plus profonde.

On employa aussi le bronze en appliques : en bandes repoussées pour les meubles et les autels, il présentait des figures de Rāhu crachant des rinceaux, des rangées de rosaces, de cercles dans lesquels dansent des Apsaras; coulé, il formait des rampes d'escaliers en forme de Nâga, des revêtements de stèles peuplés de Thévâdas, de Garuḍas ou simplement couverts de rinceaux et destinés aux Phra : Prang. Il servait enfin à la confection des cloches et des socles de statues[3].

Les statuettes, les urnes funéraires, les cloches, les objets à l'usage du culte étaient coulés dans des moules de sable ou à cire perdue.

1. Voir chapitre VI.
2. Voir pl. XXIV.
3. Voir pl. XXV, XXVI, XXVII, XXVIII, XXIX, XXX, XXXI, XXXII, XXXIII, XXXIV, XXXV, XXVI. On remarquera sur les planches qui reproduisent des types de Buddha la différence des coiffures ; les uns portent la couronne royale, les autres montrent simplement une chevelure finement frisée surmontée d'une flamme (*ushṇīsha*). Ne faudrait-il pas voir dans les premières l'influence de l'art hindou, qui coiffait ainsi toutes ses divinités ?

Pour la fabrication des idoles, qui atteignaient parfois de deux à trois mètres cinquante centimètres de haut, ils devaient employer le système encore en usage. Le moule est chauffé, les fondeurs installent à l'entour de petits fourneaux activés de soufflets à double courant d'air et, lorsque le métal est en fusion, ils versent à tour de rôle le contenu de leur creuset jusqu'à ce que la matière afflue à la partie supérieure. Une fois sorties des moules, ces statues, très imparfaites, sont ciselées et dorées à la feuille.

Il est difficile de parler du rôle de la peinture à cette époque, vu la rareté des documents ; pourtant il nous a été donné de constater la place importante que l'or et le vermillon occupaient dans la décoration.



haut. $0^{m}37$

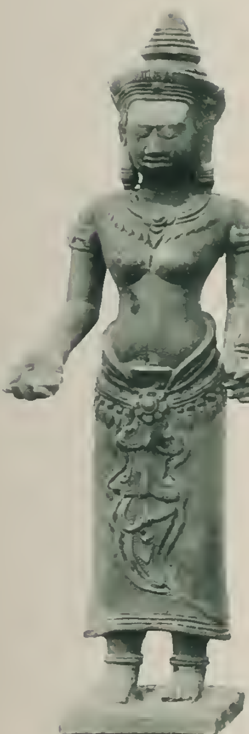


haut $0^{m}24$

ÇIVA TAṆḌAVA

Bronze.

Musée de Vang nà à Bangkok.



LAKSMĪ

haut 0^m 33



VISHṆU

haut. 0^m 58



LAKSMĪ

haut 0^m39

Bronze.

Musée de Vang nà, à Bangkok.



?

haut. $0^{m}26$



LAKSMI

haut. $0^{m}42$

Bronze.



ÇIVA

haut. $0^{m}35$

Musée de Vang nà à Bangkok.



NANG PHRA : THORANI

Haut. $0^{m}38$. — Bronze.

Musée de Vang nà, à Bangkok.



COIFFURES DIVERSES DE BUDDHA

Réduct. 1/2. — Bronze.

Sajjanâlaya, Sukhôdaya et Vishṇulôka.



COIFFURES DIVERSES DE BUDDHA

Réduct. 1/2. — Bronze.

Sajjanâlaya, Sukhôdaya et Vishṇulôka.



Phototypie Berthaud.

ÇĀKYA MUNI

hauteur $0^{m}72$. — Bronze.

Musée de Vang nâ, à Bangkok.



BUDDHA

haut. 0m55. — Bronze.

Musée de Vang nà à Bangkok.



BUDDHA MÉDITANT

Haut. 0m42. — Bronze.

Musée de Vang nà à Bangkok.



?



?

hauteur 0m 22

Musée de Vang nà à Bangkok.



AUDITEURS DE BUDDHA

Haut. $0^{m}27$. — Brorze.

Musée de Vang nà à Bangkok.

CHAPITRE V

§ Ier

PROVINCE DE NĂKHON XĂISÍ

A maintes reprises, durant notre séjour à Bangkok, nous avions entendu parler du haut Phra: Chedi de *Phra: Păthŏm* (province de *Năkhon-Xăisí*) ; d'autre part, nous avions appris de la bouche du R. P. Schmitt qu'on désignait ce même Phra: Pathŏm comme lieu d'origine de l'inscription par nous estampée au Vāt Bovoranivet. Il n'en fallait pas plus pour nous décider à voir de près ce monument aussi fameux parmi les étrangers résidents que parmi les indigènes.

La ville de Phra: Pathŏm est située sur le khlong du même nom, dont les deux rives, reliées par un pont, sont pourvues de gradins de briques et se réunissent un peu plus loin pour former un cul-de-sac. Ces sortes de marches servent aux mariniers pour accéder à leurs barques et plus encore aux nombreux marchands pour y étaler leurs produits et former ainsi l'un des plus importants marchés du Siam.

Le voyageur qui arrive par le canal ou par le pont rencontre d'abord les abris élevés pour le roi et les mandarins lorsqu'ils se rendent processionnellement à Phra: Pathŏm ; derrière cette première ligne de construction s'allonge l'immense galerie rectangulaire de la pagode, précédée d'une spacieuse

16

place tapissée de gazon. Au-dessus de cette galerie peinte au lait de chaux, on aperçoit les multiples toits des Bõts et des Vĭhán, les fines aiguilles des Phra: Chedi, les Phra: Prang émergeant de la verdure sombre des arbres sacrés ; enfin plus haut encore la masse imposante et pourtant élégante du gigantesque Chedi[1] revêtu de carreaux jaunes qui donnent de loin l'illusion d'un monument d'or massif.

Ce temple, comme la plupart des édifices religieux de l'Indo-Chine, fut Brâhmanique à son origine et transformé plus tard en pagode bouddhique. Les sectaires de la nouvelle religion ne conservèrent des attributs de la précédente qu'un *linga* maintenant enfermé dans trois Phra: Chedi superposés. Cet icône, passé à l'état de relique sacrée, doit à la dévotion les trois enveloppes qui le protègent extérieurement, et dont chacune fut construite à une époque différente.

La tradition attribue à *Phayâ Bâla*, roi de *Râjapurī* et de *Kañcanapurī*, la fondation du temple et du linga comme offrande expiatoire du parricide qu'il commit inconsciemment dans un combat singulier. Ce monarque aurait régné de l'année cyclique du lièvre jusqu'en 552, d'une ère qui n'est pas indiquée.

Le cetiya colossal que l'on voit maintenant à Phra: Păthŏm est la troisième enveloppe du linga, construite en 1864 par le Phayâ Phra: Khlang, ministre des affaires étrangères qui, en 1862, signa le traité de commerce conclu entre la France et le Siam. La photographie que nous reproduisons offre un grand intérêt au point de vue de l'échafaudage de bambous dressé autour de cet édifice. Il nous apprend que le procédé des plans inclinés fut employé pour la montée des matériaux.

La surface occupée par le plan du monument est considérable; elle est enceinte d'une triple galerie avec pavillon central E. O. N. S. et pavillons intermédiaires entre ceux des angles. La toiture des galeries est une copie fidèle des toits d'Angkor-Vāt, un habile moulage de mortier reproduit les abouts des tuiles du faitage, qui sont à Angkor sculptées dans le grès de façon à imiter des rangées régulières ; les galeries elles-mêmes d'ailleurs sont inspirées de ce temple.

Deux escaliers couverts à chaque pavillon central donnent accès à la pre-

1. 105 mètres environ du sol de la place à la pointe.



PHOTOTYPIE BERTHAUD, 9, RUE CADET, PARIS.

LE PHRA : CHEDI DE PHRA : PĂTHŎ́M

(Troisième construction, 1864)



LE DÉPART DE PHÂYA BÂLA AU PHRA : PĂTHỞM

mière terrasse, immense esplanade où se dressent le Bŏt et le Vĭhán ; de nombreux rochers artificiels supportent des édicules, des Phra: Chedi, des Phra: Prang, des Kut, etc. Quelques-uns de ces rochers représentent le mont Meru



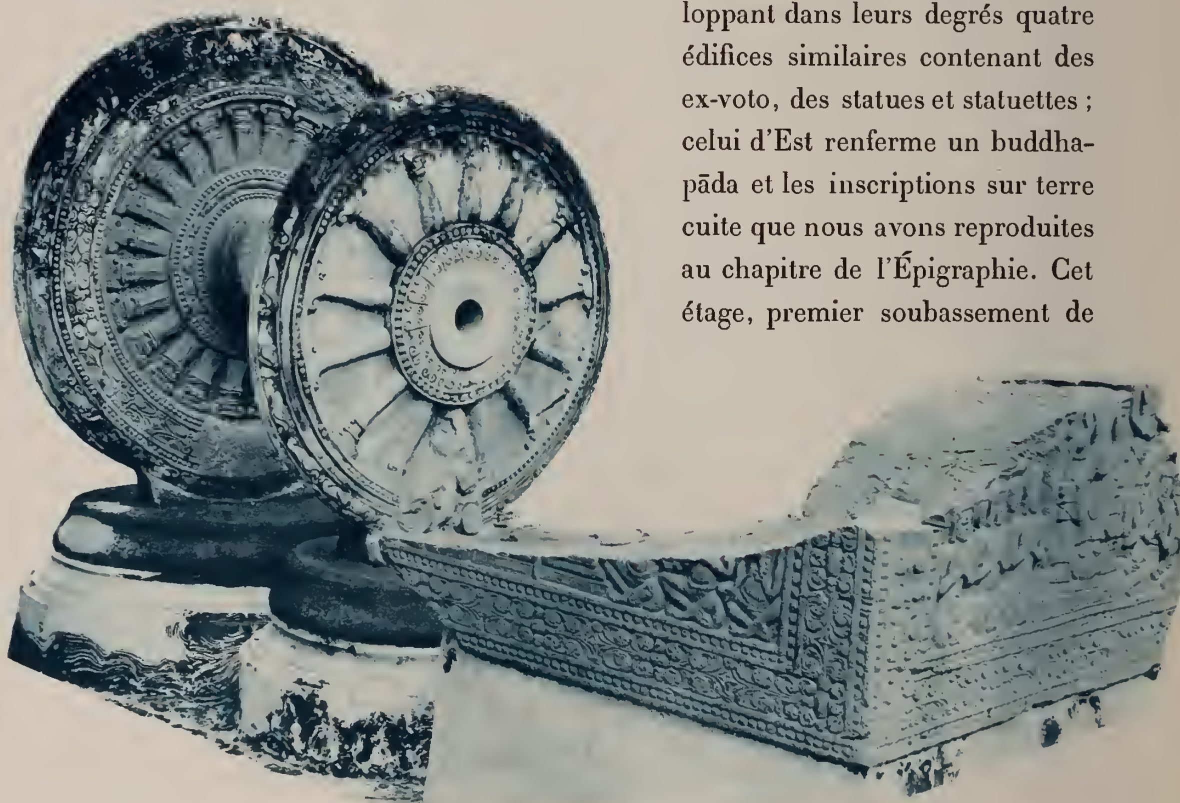
BASSIN DU MË-NAM

abrité par le Than Phò, l'arbre bodhi. « Le départ de Phayâ-Bâla » aujourd'hui réduit à d'informes débris, est reproduit par notre planche XXXIX faite à l'aide d'une photographie antérieure à la destruction : le guerrier monté

1. Dans la liste des noms anciens, *au lieu de* Vinajja, *lire* Vijaya ; Phejapûri, *lire* Phejapurī ; Râjapûri, *lire* Râjapurī.

sur un éléphant semble s'avancer au son des instruments que tiennent les personnages de sa suite ; cette scène faite de guerriers, de musiciens et d'animaux de grandeur naturelle, était en mortier artistement modelé sur des carcasses de briques. On rencontre aussi, sur les rochers artificiels, des statues en grès dont la plupart sont mutilées ; nous avons cependant pu photographier au milieu de ces débris deux génies tutélaires encore intacts que nous reproduisons planche XL.

Quatre escaliers régulièrement orientés conduisent au premier étage, enveloppant dans leurs degrés quatre édifices similaires contenant des ex-voto, des statues et statuettes ; celui d'Est renferme un buddhapāda et les inscriptions sur terre cuite que nous avons reproduites au chapitre de l'Épigraphie. Cet étage, premier soubassement de



Roues en grès à Phra: Păthŏm

l'édifice central, forme une terrasse circulaire enfermant une série de vingt Phra: Chedi.

Une triple galerie également circulaire, coupée aux quatre points cardinaux par des temples peuplés de statues bouddhiques et brâhmaniques muti-





STATUES EN GRÈS PROVENANT DE PHRA : PĂTHỎM

lées, entoure un second étage-terrasse qui supporte quatre doubles escaliers conduisant à la dernière et étroite plate-forme qui court autour du Phra: Chedi et où sont aménagées des niches destinées à recevoir les offrandes des fidèles.

*
* *

Outre les deux inscriptions sur terre cuite que nous avons pu estamper au Phra : Păthŏm, il nous a été donné de photographier quelques pièces archéologiques abandonnées aux intempéries des saisons dans la partie droite de la première terrasse, à l'ombre d'un Than phò. Ce sont les suivantes :



Fragment de sculpture sur grès à Phra: Păthŏm.

1° Deux roues en grès verdâtre, posées sur des socles modernes, représentent soit le *Çakra* (roue de la loi), soit les roues du char de quelque divinité brâhmanique ; pourtant il serait téméraire d'affirmer l'origine de ces vestiges, les documents étant insuffisants pour répudier rigoureusement l'hypothèse

d'une origine bouddhique. C'est à la dernière reconstruction du Phra: Păthŏm que ces roues ont été découvertes dans les fouilles faites sur l'emplacement de l'ancien temple brâhmanique aujourd'hui détruit, mais dont le souvenir subsiste dans la mémoire des habitants de cette province.

La plus grande des deux roues présente un rayonnement de colonnettes à pans dont les chapiteaux ionisés semblent se rapprocher de ceux de Persépolis.

2° Le fragment de sculpture sur grès de même nature que reproduit notre phototypie a peut-être appartenu au char supposé, mais nous n'avons pu en acquérir la certitude ; il représente un roi assis sur un trône et parlant à des auditeurs.

D'autres débris, parmi ceux qui jonchent le sol, ont certainement appartenu à d'autres roues et à ce dernier fragment.

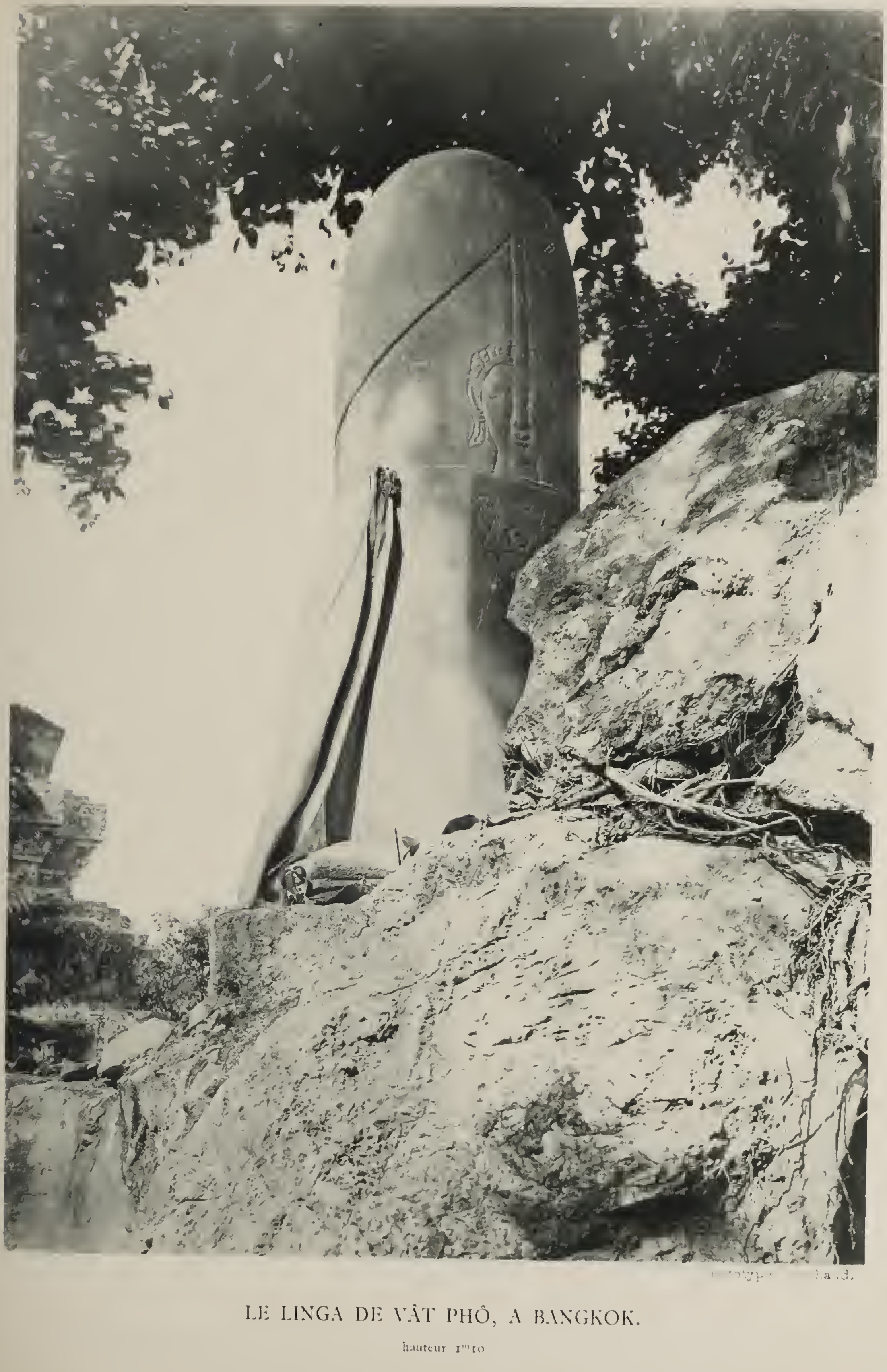
3° Deux autres pièces n'ayant entre elles d'autres rapports que la superposition où on les a placées, montrent, la plus basse une figure de *Rāhu* accroupi et tenant dans ses mains des rinceaux, la plus élevée une décoration indienne représentant la charpente d'une construction ; de petits frontons encadrent des rosaces semi-lunaires et une tête hindoue. A la partie supérieure on voit le torse d'un bas-relief.

4° Un *Linga*[1] avec son socle circulaire et sa longue rigole.

1. Le *linga* est une image de l'organe viril, mais sans prétention au réalisme ; il symbolise dans la religion çivaïte la puissance créatrice du dieu. Les fidèles versent sur le linga des fioles d'eau lustrale et jettent à sa base des feuilles de bilva. Le linga se rencontre partout dans l'Inde ; l'estimation populaire porte le nombre de ces images à trente millions. La liste des douze principaux lingas varie avec les pays et les sectes.

L'origine de ce culte phallique est très controversée. Des missionnaires et des savants, choqués par ce qu'ils nomment l'abominable obscénité du linga, ont à cœur d'en attribuer l'origine aux peuplades anaryennes, en désaccord avec les faits. Le linga est adoré tantôt seul, tantôt associé à la *yoni,* qui représente l'organe féminin et symbolise la *Çakti* ou énergie du dieu ; cependant il est d'ordinaire érigé sur un socle circulaire à moulures fines qui représente la *yoni*. Une rigole, le *somasûtra* (filet de nectar), creusée sur la yoni, est destinée à recueillir et à déverser l'eau des ablutions.

D'ailleurs le linga, non plus que la yoni, n'éveillent chez les Hindous d'idée obscène, et l'érotisme, si développé dans les sectes vichnouites et tantriques, n'a pas envahi au même degré toutes les branches du Çivaïsme.



LE LINGA DE VÂT PHÔ, A BANGKOK.

hauteur 1m10

Dans certains des temples de l'Inde les prêtres arrosent le linga avec l'eau puisée dans le Gange ou dans quelque autre rivière sacrée; l'eau devenue ainsi doublement lustrale ou bénite est recueillie à l'extrémité du somasûtra. Parfois le somasûtra, prenant de grandes dimensions, traverse le mur de la cella : les ablutions du linga se font à l'intérieur, et les fidèles recueillent l'eau qui s'écoule à l'extérieur.

Cette coutume existe encore aujourd'hui à Siam pour les cérémonies royales; l'eau employée est quelquefois parfumée: les fidèles s'en touchent le front et d'autres parties du corps. les fervents même la boivent.



Le Linga de Phra: Păthŏm.

Dans la pagode de *Vât Phô*, à Bangkok, se dresse aussi un linga entouré d'un voile d'andrinople et placé sur un rocher artificiel; c'est lui que reproduit notre planche. Le peuple de Bangkok le vénère encore, les femmes vont l'adorer....

Il est en grès verdâtre d'un grain très fin, on ignore sa provenance; pourtant nous supposons qu'il a dû être rapporté du sanctuaire çivaïte de Lŏphăburi *Vât Phra: Prang săm jŏt.*

Ce linga rentre dans la catégorie de ceux dits « à visage » dont parle M. Aymonier dans les notes de son voyage au Binh Thuan : à la partie inférieure du frein du prépuce s'étale une large figure grossièrement sculptée en

demi-bosse et reposant sur des ornements foliés. Peut-être cette figure est-elle celle de Çiva ; pourtant, elle ne porte pas le troisième œil frontal que l'on remarque d'habitude sur les images de ce dieu.

Dès le commencement du VIIe siècle, les inscriptions attestent l'existence au Cambodge du culte du linga[1], et tout porte à croire que, dès cette époque, ce culte était ancien en Indo-Chine.

1. Inscription sanscrite du Cambodge par M. A. Barth, 1885, nos I-III.

N° I.

FRAGMENT D'UNE

INSCRIPTION SANSCRITE

DE PHRA: PĂTHŐM, PROVINCE DE NĂKHON XĂISÍ.

Le fragment de stèle qui porte l'inscription, en grès fin gris-verdâtre (hauteur 0,46, largeur 0,87), rappelant les grès du Cambodge, se trouve actuellement scellé dans le mur qui forme le porche du Kati (habitation) de feu le prince talapoin, au Vât Bovoranivet, dont nous avons parlé précédemment.

Le moulage de l'inscription fait sur notre estampage est conservé au musée Guimet. On n'y peut voir que les restes de six lignes, restes bien imparfaits, car de la première il n'y a plus que la trace de quelques caractères isolés insuffisants pour restituer avec certitude un seul mot du texte. Ces vestiges, qui nous avaient été expliqués par le R. P. Schmitt, ont été traduits et annotés pour notre ouvrage par les soins de M. A. Barth ; la stèle qui les porte provient, suivant la tradition siamoise, d'un ancien sanctuaire brâhmanique, le *Vât Mahyeng*, à *Nagara Jaya Çrī*, ville autrefois située dans les environs ou sur l'emplacement même du Vât Phra: Pâthŏm. — Le R. P. Schmitt propose de voir dans le mot Pâthŏm l'expression pâlie *Pathamo* ou sanscrite *Prathama ;* dans les deux idiomes ce terme signifie « premier », ce qui donnerait à penser que cet établissement brâhmanique est un des plus anciens de la contrée.

L'inscription, qui n'est pas datée, paraît, à en juger par les caractères, remonter au VIIIe siècle de notre ère ; c'est la plus ancienne de la région ayant une physionomie aussi nettement bouddhique.

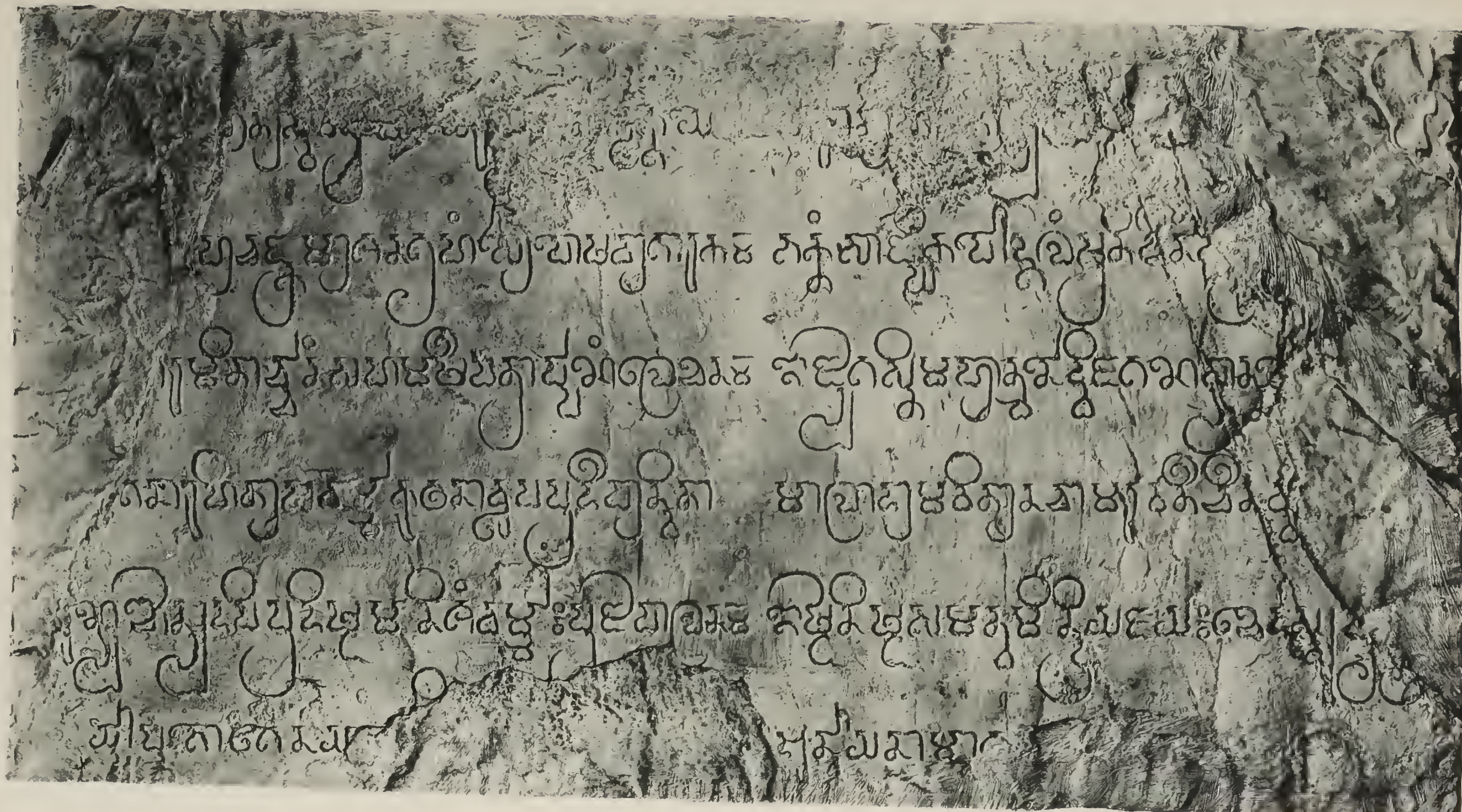
Profondément mutilée, elle nous fournit cependant des documents intéressants sur le bouddhisme sanscrit qui, dans toute la péninsule indo-chinoise, a précédé celui à canon pâli qui y domine maintenant.

La langue et l'orthographe sont correctes. L'écriture et la beauté de l'exécution répondent exactement à ce que nous fournit l'épigraphie de l'empire khmer du VIIe au IXe siècle[1]. La partie de l'inscription qui subsiste sur le fragment de la stèle est en vers, elle a rapport à une fondation faite en faveur d'une communauté bouddhiste. Dans chacune des lignes 2, 3, 4, 5, sont conservés deux pâdas plus ou moins fragmentaires de stances *Çârdûlavikrîḍita* et, dans la première, il y a la trace de deux autres pâdas de la même mesure. Ce qui reste de la ligne 6 paraît appartenir à deux pâdas d'une stance *Indravajra*[2]. Comme dans la plupart des inscriptions versifiées de la presqu'île indo-chinoise, la séparation des pâdas dans chaque stance était marquée par un intervalle, et les commencements de ces pâdas étaient bien alignés, de sorte que l'inscription se partageait en colonnes verticales. Le nombre de ces colonnes paraît avoir été de quatre, chaque ligne, à l'état entier, renfermant une stance. En effet, dans ce qui reste des lignes 2-6, l'intervalle qui se voit au milieu correspond chaque fois à la fin d'un pâda pair, 2e ou 4e, soit au milieu ou à la fin d'une stance. Or, comme la ligne 6 appartient à un mètre différent, il semble bien que cet intervalle, dans les lignes 5 et 6, corresponde au milieu et non à la fin d'une stance. Autrement, il faudrait admettre que la ligne 5, quand elle était entière, contenait encore, après l'intervalle, toute une stance Çārdūlavikrīḍita, et que, dans la ligne 6, l'inter-

1. Par l'ensemble du style et par les particularités de certains caractères, le *v* qui tend à s'arrondir, la forme de l'*r* non souscrit, la double forme du *k*, les différentes façons de marquer l'*ā*, la distinction de l'*i* et de l'*ī*, le prolongement arbitraire d'une portion de certains caractères (par exemple le *h* en tête de la deuxième ligne et le *hā* de la seconde moitié de la troisième), cette inscription occuperait, dans la série des monuments khmers, une place mitoyenne entre les anciennes inscriptions du VIIe siècle, et celles de l'époque d'Indravarman et de Yaçovarman, qui sont du IXe. Il est du reste plus que probable qu'à cette époque l'empire khmer s'étendait à la vallée du Më-nam.

2. Chaque stance de ces deux espèces se compose de quatre pādas ou pieds, contenant un nombre égal de syllabes (19 pour l'une, 11 pour l'autre) de même mesure et se suivant dans le même ordre.

Nº I



FRAGMENT D'UNE INSCRIPTION SANSCRITE DE PHRA: PĂTHỞM

valle était précédé de toute une stance Indravajra. De plus, on n'obtiendrait la disposition symétrique des lignes, qui est de règle dans ces inscriptions monumentales, qu'en attribuant à chacune des autres lignes également une contenance de deux stances. Il est bien plus probable que chaque ligne, à l'état entier, contenait une seule stance divisée en ses quatre pâdas, dont les pâdas du milieu, 2e et 3e, auraient seuls été conservés, tandis que les pâdas 1er et 4e auraient disparu complètement à la gauche et à la droite de chaque ligne. En tout cas, c'est là le minimum de lacunes que semblent exiger et la symétrie probable de l'ensemble, et ce qui reste du texte, où il n'y a plus un seul verbe et qui est rebelle à toute construction, si l'on n'y admet pas d'assez grandes solutions de continuité. Cette partie de l'inscription aurait ainsi consisté en cinq stances Çārdulavikrīḍita, suivies d'une stance Indravajra.

TRANSCRIPTION[1].

1re ligne. – – ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – – – ⏑ – – ⏑ –
et 1re stance.

– – – ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – – – ⏑ – – ⏑ –
h.tāsv.v..r.dh. y..u bhukt(a)y(oḥ)[2]

– – – ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – – – ⏑ – – ⏑ –

– – – ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – – – ⏑ – – ⏑ –

2e ligne. – – – ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – – – ⏑ – – ⏑ –
et 2e stance.

– – – ⏑ ha caṅkramāçanagṛihaṃ soposhadhāgārakam

bhaktaṃ sāṅghikapaudgalam pratidinaṃ . . . r. – – ⏑ – – ⏑ –

– – – ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – – – ⏑ – – ⏑ –

1. Les parties qui ont disparu sont figurées par leur quantité. — Quand, dans un groupe encore en partie visible, un ou plusieurs signes, voyelles ou consonnes, ont disparu, ils sont figurés par des points. — Les restitutions sont mises entre parenthèses.

2. Restitutions douteuses.

3ᵉ ligne. – – – ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – – – ⏑ – – ⏑ –
et 3ᵉ stance.

– – (p)āramitārccanaṃ sahamashīpatrārppaṇaṃ lekhanam

ijyāgastimahātmano dvijagaṇasyānnañ c. ⏑ – – ⏑ –

– – – ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – – – ⏑ – – ⏑ –

4ᵉ ligne. – – – ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – – – ⏑ – – ⏑ –
et 4ᵉ stance.

[1]– g(e)nārahitā sadharmmakathanā dhūpapradīpānvitā

mālādāmavitānacāmaravatī cīnadhv(aj.) – – ⏑ –

– – – ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – – – ⏑ – – ⏑ –

5ᵉ ligne. – – – ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – – – ⏑ – – ⏑ –
et 5ᵉ stance.

(p)uṇyañ cānyad api pradishṭam aniçaṃ dharmmaḥ prajāpālanam

ishṭānishṭasamatvam indriyajayaḥ khedas sŭ . r̄i . . r̄i ⏑ –

– – – ⏑ ⏑ – ⏑ – ⏑ ⏑ ⏑ – – – ⏑ – – ⏑ –

6ᵉ ligne. – – ⏑ – – ⏑ ⏑ – ⏑ – –
et 6ᵉ stance.

[2]– ryyāptabhogena y. ⏑ – ⏑ – –

[3]arnnāyanāmā g. ⏑ ⏑ – ⏑ –

– – ⏑ – – ⏑ ⏑ – ⏑ – –

1. La restitution *g(e)* paraît la seule possible, la syllabe devant être longue.

2. On peut supposer *vīryyā* ou *dhairyyā*.

3. *Arnnā*, qui est très net, est une orthographe impossible en sanscrit ; il faudrait *arṇṇā*. Faut-il corriger *arṇṇā* ou *annā*, ou admettre *arnnāya* comme un nom propre indigène ? Le contexte est insuffisant pour en décider.

TRADUCTION.

1 Néant.

2 . . . . le promenoir et le réfectoire, avec la salle pour (la célébration de) l'uposhadha[1], ce qui est requis chaque jour[2], tant pour la communauté que pour chacun de ses membres. . . . .

3 . . . . le culte de la . . Pāramitā[3], (l'exercice de) l'écriture avec la fourniture de l'encre et des feuillets[4], l'offrande, la nourriture pour la communauté des dvijas[5] de l'illustre Agasti. . .

1. *Uposhadha* est en sanscrit bouddhique la reproduction du pāli *uposatha;* la forme sanscrite correcte serait *upavasatha.* Le sens propre est « jeûne ». *Uposhadha* est le nom de la fête hebdomadaire des bouddhistes, où les moines récitent le formulaire de la confession et renouvellent leurs vœux, et où les laïques viennent présenter des offrandes et écouter des sermons.

2. *Bhaktam,* au sens restreint, signifie « la ration journalière de riz cuit » ; mais il peut aussi désigner tout ce qui est nécessaire aux besoins de la communauté.

3. Ou « des Pāramitās ». Les Pāramitās sont les vertus transcendantes d'un Buddha. Au singulier, comme au pluriel, on les trouve parfois personnifiées. Au commencement du pāda, il manque deux syllabes longues : on est tenté de restituer *prajñāpāramitārccanaṃ* « le culte de la Prajñāpāramitā, de la transcendance du savoir », qu'on aurait invoquée au commencement des leçons d'écriture.

4. « feuilles de palmiers, ou feuillets d'écorce ». Dans les inscriptions du Cambodge il y a des provisions semblables pour assurer, dans des couvents brâhmaniques, l'enseignement et la pratique de l'écriture. A ces couvents étaient jointes d'ordinaires des écoles.

5. *dvija* « deux fois né, régénéré », désigne au sens large les trois castes su-

4 . . . . ne manquant pas (d'aumônes)[1], accompagné de discours édifiants[2], fourni d'encens et de lampes, avec des guirlandes, des banderolles, des baldaquins et des chasse-mouches, (orné d')étendards en étoffe de Chine. . . . . .

5 . . . . et aussi d'autres actes méritoires prescrits, (l'observation) ininterrompue de la loi, la protection des sujets[3], l'équanimité dans le bonheur et dans le malheur, la victoire sur les sens, l'abattement[4]. . . . .

6 . . . . par (lui) qui a obtenu la richesse par (son héroïsme)[5] . . . . . . appelé arnnāya . . . .

périeures, mais se dit plus spécialement de celle des brâhmanes. Une communauté bouddhiste, dont les membres se qualifieraient de brâhmanes, n'aurait absolument rien d'étonnant. Dans ce passage, comme en d'autres de cette inscription, l'exacte relation des mots entre eux ne peut plus être déterminée avec certitude ; j'ai pris celle qui me paraît la plus probable. Cet Agasti, qualifié de « grand homme », serait le supérieur du couvent. Un brâhmane du nom d'Agastya (autre forme du même nom) est venu de l'Inde au Cambodge et y a épousé une princesse de sang royal vers la fin du VIII[e] siècle.

1. Je suppose *(tyā)genārahitā*.

2. Ou « de prédications de la loi ». Toute cette ligne ne contient que des adjectifs ou des locutions faisant fonction d'adjectif, au nominatif féminin singulier, et se rapportant à un substantif qui a disparu, mais qui a dû évidemment désigner une cérémonie du culte.

3. Ou « la protection des gens » en général. L'expression ne se rapporte pas nécessairement à un roi.

4. *kheda* « l'abattement » est compté parmi les vices dans la morale hindoue ; il est donc probable que le mot était suivi, dans la lacune, par un terme impliquant une négation, une défense. Mais il peut aussi, à la rigueur, signifier une fatigue, une peine qu'on s'impose pour le bien. Dans ce sens, on pourrait compléter le pāda par *suhṛittṛiptaye* « la peine prise pour satisfaire ses amis ». Mais le plus sûr est de ne pas vouloir trop deviner.

5. La traduction des fragments de cette ligne est toute conjecturale.

Nous quittons Phra: Păthŏm pour pousser une pointe dans la direction N. O. jusqu'à un monticule couronné par les ruines d'un temple bouddhique; là, de nombreuses statues et statuettes, des figures de mortier, quelques abouts de tuiles semblables par leur forme ogivale à celles de Sukhôdaya, dont il sera question plus loin, sont la preuve évidente de l'occupation du lieu par les Thaïs du Nord.

A deux heures de marche dans la même direction, nous trouvons quelques ruines de Phra: Prang, de Bŏt bouddhiques, de buddhapāda ; enfin signalons au N. à Suphan, « Suvarṇṇa Bhūmi », et, après trois jours de route par eau en partant de Năkhon Xàisí, quelques vestiges brâhmaniques et bouddhiques.

En redescendant le canal qui nous avait mené à Phra: Păthŏm, nous trouvons les restes d'un Phra: Chedi élevé sur terre-plein de briques et mortier, puis les ruines d'un Bŏt[1] avec Phra: Sema en grès rouge et gris-verdâtre, et enfin des fragments de statues de Buddha sculptées dans la même pierre. Quittant ce canal, nous descendons le fleuve pendant quelque temps, puis le Khlong Bang jang, creusé en droite ligne de l'E. à l'O. par l'ordre du régent en 1868 et reliant à Bangkok toute la province de l'O. Après un cours de 32 k. il s'embranche sur le *Më-Khlong*[2] près de la mission catholique de Pak Khlong Bang hok Khuëk fondée par Mgr Albran en 1837.

Remontant alors le fleuve, nous parvenons à Râjapurī, qui porte maintenant le nom de *Raxa-buri*, ville moderne que nous dépassons pour atterrir

1. Ce temple, rectangulaire, à l'axe E. O., commun avec celui de Phra: Păthŏm et semble avoir une relation avec lui.

2. Le fleuve Më-Khlong était jadis la grande artère qui reliait la province de Çrī Darmarāja (Ligor) aux villes Brâhmaniques du N. et du N.-E. Les fondateurs de ces villes, probablement venus de l'Inde, ont dû entrer en Indo-Chine par la presqu'île malaise et les créer dans leur marche ascendante en suivant l'ordre suivant: Çrī Dharmarāja, Phejapurī, Râjapurī, Nagara jaya çrī, Kañcanapurī, et enfin Suvarṇṇa Bhûm ; ces villes, jadis indépendantes, furent conquises d'abord par les Cambodgiens, puis par les Thaïs lorsqu'ils étendirent leur domination du N. au S. de la presqu'île indo-chinoise*. Cette voie est aujourd'hui coupée par la *barre* qui obstrue l'embouchure de Më-Khlong ; on y remédie en prenant l'un des nombreux Khlongs qui sillonnent la région comprise entre le fleuve et le Më-Nam. On évite ainsi le trajet par mer, qui double la distance.

* Inscription n° V.

aux intéressantes ruines du *Vât Măhà thàt* (Vât de la grande relique). Le monument primitif se composait d'un pylone central (Phra: Prang) flanqué de deux plus petits, et entouré d'un mur de clôture en limonite dont le chaperon était surmonté d'une crête dentelée de style ogival en grès rouge, présentant une série de figurines, de thèvadas, rappelant la décoration des monuments dits Khmers. Un large fossé rempli d'eau formait l'enceinte extérieure. Cet ensemble rappelle par la forme et la disposition les monuments des Kambujas, ce qui montre bien que leur empire s'est jadis étendu jusque-là. En outre, les



Le Bỗt du Vât Măhà thàt

inscriptions du groupe de Sajjanâlaya et de Sukhôdaya sont venues plus tard corroborer ces indices.

Le culte bouddhique vint plus tard, en le transformant, s'emparer de ce temple : c'est ce que nous constatons par la présence de galeries en forme de

cloître, parallèles au mur d'enceinte et entourant le monument central. Ces galeries sont maintenant peuplées de nombreux débris de statues bouddhiques



Le Phra: Prang du Vàt Māhà thàt

en grès commun rouge, qui disent clairement à quel culte l'édifice a fini par être affecté.

En avant du Phra: Prang s'élevait le Bŏt, maintenant complètement en ruine, mais montrant encore un torse de Buddha, fait de briques et de mortier et conçu dans de grandes proportions. Enfin de nombreuses statues en grès rouge.

Autour de ce bŏt parasite on retrouve sculptés dans la même pierre des restes de Phra: Sema.

Quatre édicules jonchés de débris bouddhiques s'élèvent autour du Phra: Prang central : un escalier dans la hauteur du soubassement de cet édifice et orienté à l'E. donne accès à une chambre obscure où devaient être placés à l'origine les statues civaïtes. La porte est surmontée d'un fronton dont le corps d'un Nâga tricéphale forme le cadre ; il redresse à droite et à gauche sa triple tête, son corps sinueux est surmonté de flammes ornées de thevâdas ; un motif central en bas-relief retrace une scène que la détérioration ne permet pas de reconnaître. Un second et un troisième fronton s'élèvent derrière le premier, formant un ensemble qui rappelle à s'y méprendre ceux que l'on admire dans la province de Siem-réap : la ressemblance même est si frappante que l'on est tenté de voir dans les différents motifs de décoration la main d'un même artiste. Sur le corps du pylone on remarque de nombreuses stèles ornées de figurines de Garudas, de thêvadas, supportées par des corniches superposées ornées de grosses perles, de feuilles de lotus et d'ornements losangiques.

Sur les quatre faces, des plates-bandes présentent cinq fois l'image de Rāhu, dont la gueule est ouverte et dont les mains tiennent de capricieux rinceaux, motif que l'on retrouve aussi dans les édifices Cambodgiens[1].

Quittant les restes du Vât Māhà thàt, nous nous dirigeons au N., vers les ruines du *Vât Pak Khlong lum din,* protégées par d'immenses fossés remplis d'eau que nous traversons en barque.

Nous reconnaissons alors les vestiges d'un ancien Bŏt avec Phra: Sema de grès rouge dont la terminaison supérieure, en forme de bouton, rappelle

1. Ce pylone est construit : pour le soubassement en limonite, pour le corps de l'édifice en briques hourdées en mortier ; le tout est revêtu d'un enduit orné de figures et d'ornements, de nombreuses moulures unies pour le soubassement, la partie supérieure est d'une décoration très chargée.

celles que nous avons vues à Bacong à l'ouest d'Angkor-Vât. De nombreuses statues de Buddha de même pierre jonchent le sol de leurs membres épars ; quelques têtes montrent à leur sommet la flamme bouddhique, d'autres sont coiffés de la tiare royale : un masque de bronze provenant d'une figure de Buddha a été trouvé et rapporté par nous : quant aux restes du Phra: Prang, ils sont dans un tel état de délabrement que nous n'en pouvons tirer aucun enseignement.

Sur la rive gauche et presque en face de ce vât, un monticule porte les restes beaucoup plus complets du *Vât Khôk mo*, où nous voyons tout d'abord des pans de murailles en limonite et briques contre lesquels sont adossées des statues de Buddha : souvent assises, parfois debout, toutes sont mutilées : c'est tout ce qui reste du cloître qui sans doute entourait le monument central : Phra: Chedi ou Phra: Prang, on ne voit plus de ce dernier qu'un fort soubassement de limonite sans autre vestige d'une construction quelconque.

Au-dessus de Raxa-buri, un peu au N. O., nous rencontrons, dans les montagnes calcaires qui fournissent la chaux, de spacieuses grottes où un heureux fouillis de stalactites et de stalagmites produit un grand effet ; ce lieu, du nom de *Bang Kao song roï* est peuplé de statues de Buddha dans diverses attitudes, qui suggèrent au visiteur une réminiscence des temples souterrains de l'Inde.



Masque de bronze trouvé dans le Vât Pak Khlong lum din.

Toute cette région O., encore à peu près inexplorée au point de vue archéologique, mériterait une exploration spéciale : il n'est pas douteux qu'elle recèle de précieux documents qui ne laisseraient pas de répandre la lumière sur l'histoire encore si obscure de ce pays.

Convaincu que dans la partie sud aussi nous trouverions de curieuses inscriptions sanscrites et pâlies, alléché par celles que nous avions copiées dans le Sămŭt et provenant de Çrī Dharmarâja, nous étions presque décidé à parcourir le N. de la presqu'île malaise et à pousser jusqu'à cette ville, mais le temps nous manqua pour accomplir cette longue excursion : c'est un champ d'études encore vierge.

§ II.

PROVINCE DE CHANTABUN.

L'inscription n° II nous a été communiquée par le R. P. Schmitt, qui nous a autorisé à la publier avec la transcription, la traduction et la notice qui l'accompagne.

« *Sabâb* est une montagne haute de 900^{m},00 et située à 9 milles au N. E. de l'embouchure de la rivière de Chantabun. Les eaux abondantes, qui en descendent fertilisent les vastes plantations de poivre qui, partant des hauteurs, s'étendent au loin dans la plaine.

Sur les flancs de cette montagne, où de nombreuses pagodes se sont élevées sur les ruines d'anciens ermitages des ascètes brâhmanes, on rencontre quantité de bris de statues et de fragments de stèles chargés d'inscriptions sanscrites et khmères.

J'en donne ici un échantillon, conservé par les talapoins du *Vât Klang*, pagode située au pied de Sabâb. Ce fragment appartenait à une colonne pentagonale, au dire de ces talapoins : il est déposé dans un *San-chao*, édicule chinois, de la ville de Chantabun. Les recherches que j'ai faites à ce sujet n'ont encore amené aucun résultat.

Cette inscription est en khmère, langue vulgaire ; c'est un édit ou ordonnance du roi : dans les inscriptions du Kambuja-deça, le sanscrit était généralement réservé pour les éloges des fondateurs d'édifices religieux et ceux de leurs divinités ; le khmer, comme dans le cas présent, était employé pour les édits et ordonnances dont le vulgaire devait prendre connaissance.

L'examen des caractères de ce fragment permet de faire remonter au xe siècle de notre ère l'origine de cette inscription indatée ; c'est l'époque la plus florissante du Kambuja-deça.

Çhantabun ou *Candanapura* (le pays du bois de santal), fut conquis suivant une inscription thaïe du groupe de Sajjanâlaya-Sukhôdaya, par le héros Phra: Ruang, dont une inscription de Xieng-Maï nous permet de fixer le règne au commencement du xiiie siècle de notre ère. Les annales des Thaïs, à partir de 1350, année de la fondation d'Ayuthia, donnent l'histoire vraie et complète des moindres faits de guerre et le nom des provinces conquises, elles ne parlent plus de la conquête de Candanapura, qui par conséquent demeura un fait antérieurement accompli. Phra: Ruang, qui le premier attaqua l'empire des brâhmes, est donc à juste titre désigné comme le vainqueur de ceux de Candanapura, et la première moitié du xiiie siècle semble être l'époque probable de cette conquête.

Les brâhmes, chercheurs et marchands d'or intrépides, ont envahi l'Indo-Chine longtemps avant notre ère. Candanapura, riche en gisements et en pierres précieuses, eut pour eux un attrait tout particulier : les *Xongs* et les *Khmers,* alliés paisibles, prêtèrent le secours de leurs bras pour cette âpre curée.

La culture du poivre, qui demeura depuis la principale industrie des Xongs et des Khmers, devenus Siamois de mœurs et de langage, leur fut enseignée par les colons hindous-brâhmes. »

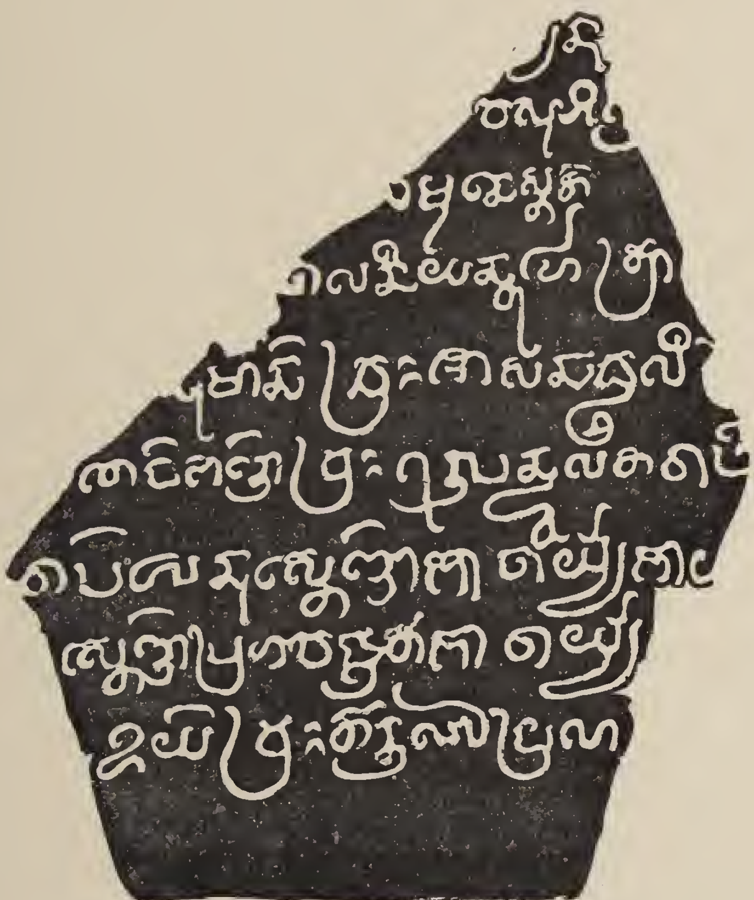
Le R. P. Schmitt a trouvé d'autres fragments portant des inscriptions de même dialecte et d'autres sanscrites, mais la traduction n'en est pas encore terminée.

N° II.

FRAGMENT D'UNE

INSCRIPTION KHMÈRE

DE SABĀB, DANS LE VĀT KLANG A CHANTABUN.



N° II.

FRAGMENT D'UNE

INSCRIPTION KHMÈRE

DE SABĀB, DANS LE VĀT KLANG A CHANTABUN.

TRANSCRIPTION ET TRADUCTION.

1° . . . . vasubhi. . . . .
par les richesses

2° . . . . mune stat. . . . .
anachorètes, le prince

3°. . . . . pālaniyantu hōtrā[1]. . . . .
que les hōtras soient nourris

4° . . . . . . (nu) mān vraḥ çāsana dhūli (vraḥ pād). . . . . .
(et) avoir royal ordre de la poussière (des augustes pieds)

5° . . . (kaṁra) teṅ añ vraḥ guru pandul ta vāp[2]. . . . . . .
notre seigneur, l'auguste guru ordonne au vāp

6° . vāp le nux steṇ[3] ācārya ā(y). . . . .
le vāp au-dessus, et le vénérable ācārya

7° . . steṇ prabhavajña ta ācārya. . . . .
vénéré prabhavajña qui est ācārya

8° . . . oy vraḥ karuṇā praṇa(ya). . . . .
donner son auguste pitié et (affection)

1. Les trois premières lignes paraissent être en sanscrit et devoir se lire : *vasubhir* (suivi d'un groupe de consonnes)..... *munes tat*..... .....*pālanīyan tu hotrā*... A la seconde ligne le virāma de *tat* suivi d'un espace en blanc semble indiquer que cette partie de l'inscription était en vers. Note de M. A. Barth.

2. Vāp, sorte d'intendant laïque, dont la fonction subsiste encore, qui surveille les biens de la pagode et qui coordonne les préparatifs des fêtes.

3. Steṇ est un titre donné aux religieux et répond au *thera* des bouddhistes ; je le traduis par vénéré.

§ III.

XIENG SËN ET LUANG-PHRABANG.

Les deux inscriptions[1] suivantes par nous estampées au musée de Vang nà à Bangkok, où elles sont conservées sous un Sâla, proviennent l'une de Xieng Sën, l'autre de Luang-Phrabang (haut Më-Khong), villes que nous n'avons pas visitées personnellement; aussi ne les avons-nous pas placées dans le cours de notre voyage dans le nord.

N° III.

INSCRIPTION THAÏE

DE XIENG SËN, CONSERVÉE AU MUSÉE DE VANG NÀ A BANGKOK.

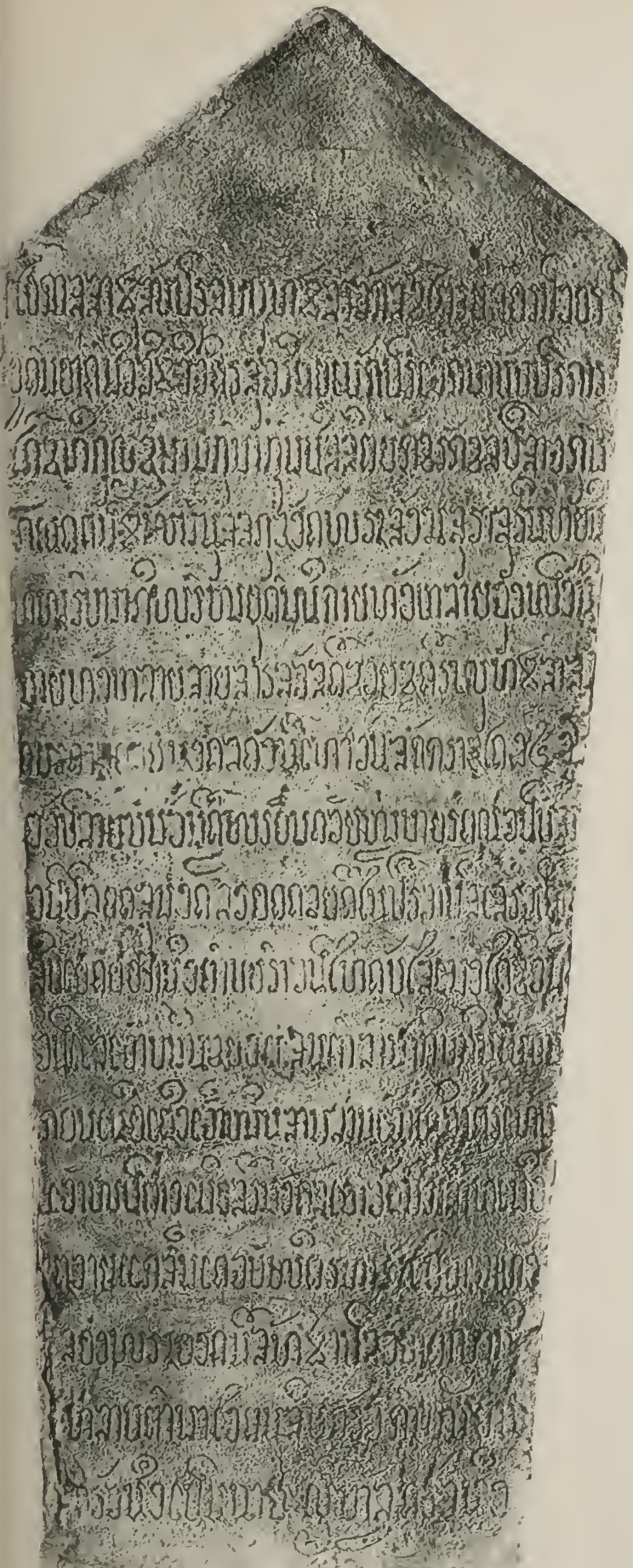
Une stèle de grès, de 0,88 de haut sur 0,34 de large à la partie supérieure, porte sur deux faces l'inscription que nous avons estampée et que nous donnons ici : le recto porte 17 lignes, le verso en porte onze.

Le texte gravé sur la pierre ne nous fournit qu'une date, c'est l'année 858 de la petite ère siamoise = 1496 A. D.

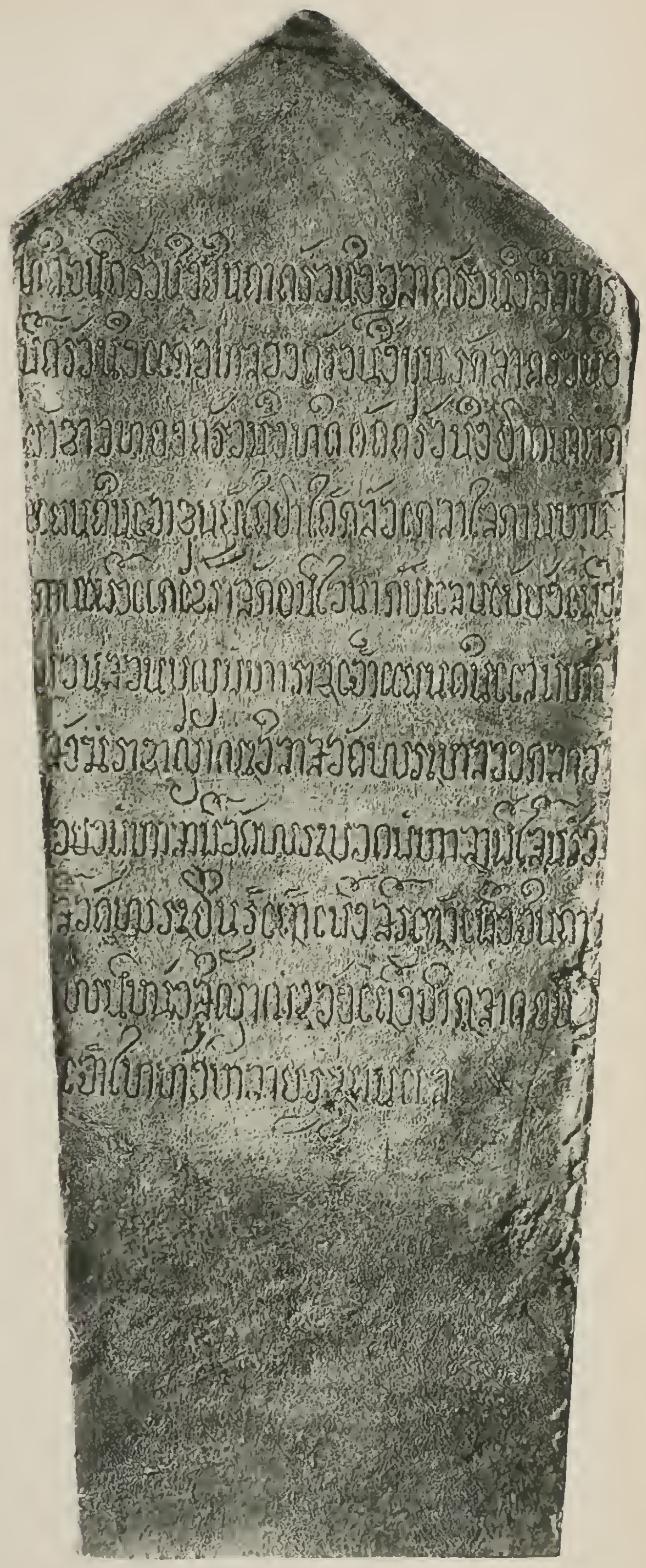
L'inscription appartient au type de celles de Sukhôdaya rédigées en langue thaïe[2].

1. Les moulages de ces deux inscriptions sont conservées au musée Guimet.
2. La transcription, la traduction et la notice qui l'accompagnent ici ont été exécutées par le R. P. Schmitt.

N° III



Premier côté.



Deuxième côté.

INSCRIPTION THAÏE, DE XIENG SÈN.

« C'est un monument commémoratif de la construction d'une pagode, le *Vât prāsād,* érigée par des princes sous le patronage des deux rois de Xieng Sĕn, lieu d'origine. Elle est terminée par l'énumération des esclaves, villages, rizières et jardins offerts pour le service et l'entretien du temple.

Xieng Sĕn, actuellement en ruines, était située au-dessus du 20[me] degré de latitude Nord sur la rive du Haut Më-Khong : Kēci nagara rāja dhāni muang Yavana est son nom historique.

Faut-il en conclure qu'elle a été autrefois la capitale de la contrée des Yavanas? »

TRANSCRIPTION

Premier côté

1[re] ligne. Okās sādhu sapharus phutha: sāvak sukha traiy vora pavora
2[e] — udom ādom vividh vicitr sucarit oneka praceka ham prakār
3[e] — bhojābhikhun xāt bakhumbā bhum nissita yakkh rakkh pisāc kinn
4[e] — bhrand khanthaph manuss bhujangkh phra: sangkh surāsurinthyin
5[e] — tha phrom ābhiphrom udom nikāy thang hlāy chung fang ni
6[e] — yāy thang hlāy sǎo sārsvasdī xvy xū çrī phutha sās
7[e] — na bradās phey mongkhol dang ni theā van sakkrāy dai 858
8[e] — tva plāy bo mva mī dū phrohm dvy hmū horokhun chan bo sūra
9[e] — van plod sumongkhon rod dvy dī nai pī rvāy sī samrech dien
10[e] — sib eod ook nüng khām phorā van thai dab sai pheng dai xü van
11[e] — chan lee cheā hmin xyng seen khām lān hi hmin phem
12[e] — kon nieo thieng cheā hmin sān lān cheā hmin khrū theb
13[e] — cheā phan thāvmieng srī mongkhon eoā vad prāsād mieo
14[e] — thvāy kee somdec bophitr phra: pen cheā thang
15[e] — song phra: ongkh mī satthā plong hadyā hi
16[e] — hlān tām mā vai khon sib khrva kām phyn
17[e] — khrva nüng pen nāy yī hlū khrva nüng

Deuxième côté

1re ligne. Thit chan khrva nüng cindā khrva nüng cūlā khrva nüng sībbār
2e — mī khrva nüng keev hlvng khrva nüng bun raksā khrva nüng
3e — phā khāv thong khrva nüng thit ad khrva nüng yād nām tok
4e — pheen din cheā khun phū dai yā dai klva kleā sai kān bān
5e — kān mīeng kee khreā sakon vai nā kab seen beayang mīeng
6e — mvn svn bun mohā rāja cheā pheen din lee mohā
7e — sangkharāxāñāna: vilās vad phra: klvng klāv
8e — vieng mohā sāmī vad phra: bvd mohā sāmī sōmorang
9e — sī vad phra: yin rū theā mīeng srī theā mīeng cindā
10e — phon hnangsü ñāna: vang thīeng pāk sākhon
11e — cheā hai thang hlāy rū xū khon lee.

TRADUCTION.

Honneur aux pieux auditeurs du Buddha ! C'est l'heure propice pour leur souhaiter en tous les états de leur vie, la perfection, l'abondance, la variété, la pureté dans le bonheur en ses trois degrés. Nous les invitons tous : la noble race des bhojas [1], les hôtes des forêts, yakshas, rakshas, pisācas, les grandes assemblées des kumbhāndas, des gandharvas, des manushas, des bhujangas [2], les associations innombrables des suras, asuras, indyindras, brāhmas, abhibrāhmas. Tous doivent entendre les éloquents récits qui ont illustré et maintenu la religion du Buddha jusqu'au présent jour de la petite ère Çakarāja 858. En ce moment-ci, les jours lunaires sont au complet, la lune est en pleine conjonction avec le soleil dont aucun rayon ne se détache sur sa sphère [3]. Le

1. Les bhojas sont des chevaux fabuleux dont les jātakas du Vât si jum de Sukhôdaya nous donnent un échantillon.

2. Ces dénominations indiquent les démons et génies de la mythologie indienne.

3. Il y avait éclipse de soleil.

mois onzième (octobre, novembre) est révolu, c'est le premier jour de la lune naissante, que les thaïs appellent Dab-sai ou lundi, il est midi. L'année cyclique est celle du grand dragon.

Dès lors, le prince de Xieng sën nommé Khām-lān donna ses ordres au prince Hmin-phem-kon-nüa de se rendre auprès des princes Hmin-sān-lān, Hmin-Khrū-theb, Thao-muang-srī-maṅgala pour leur recommander d'offrir la pagode Vāt prāsād à leurs majestés les deux rois[1]. Leurs majestés de cœur pieux, se firent suivre de leurs enfants qui donnèrent en offrande dix familles d'esclaves : Kham-phien, déclaré chef, fit don d'une famille, Yi-klū, d'une famille, Thit-can, d'une famille, Cintā, d'une famille, Cūlā, d'une famille, Sīl-bārmī, d'une famille, Këo-hluang, d'une famille, Bun-raksā, d'une famille, Phā-khao-thong, d'une famille, Thit-ad, d'une famille.

Que les gouttes de pluie fertilisent la terre ! que les rois confient le gouvernement de leurs royaumes à des hommes vaillants, ils pourront vivre sans crainte !

Les rizières et leurs milliers de titres par le royaume, tous les jardins, biens des pagodes seront administrés par le roi assisté des Mahāsaṅgharāja Ñāṇavilāsa[2] chef de la pagode Vāt Phra: hluang. Mahā-sāmī[3], chef du Vāt Phra: Buet. Mahā-sāmī sōmorangsī, chef du Vāt Phra: Yin, doivent surveiller les gouverneurs des provinces. Le gouverneur Çrī-thao-Cintā est chargé de distribuer les livres religieux jusqu'à Pāk-sākhon-chao[4], et que tout le monde en prenne connaissance.

1. L'usage en Indo-Chine voulait deux rois qui répondaient à l'idée d'un roi régnant et d'un prince héritier de la couronne, dit *Uparāja*.

2. Le grand chef de la congrégation, dont les délices sont la connaissance, le savoir.

3. Sans doute pour Svāmin.

4. Nous croyons que Pāk-sākhon-chao est ici un nom propre de ville. Littéralement, il faudrait traduire jusqu'à la mer, si on ne le prend pas comme nom propre.

N° IV.

INSCRIPTION THAÏE

DE CUDHĀMANAGARĪ OU LUANG-PHRABANG

Conservée au Musée de Vang nà à Bangkok.

Cette inscription est gravée sur les quatre côtés d'une stèle de grès de orme tombale dont la hauteur totale est de 1,05 sur une largeur de 0,35, l'épaisseur de la pierre est de 0,21. Sur le verso manquent plusieurs lignes au commencement.

Elle porte quatre dates :

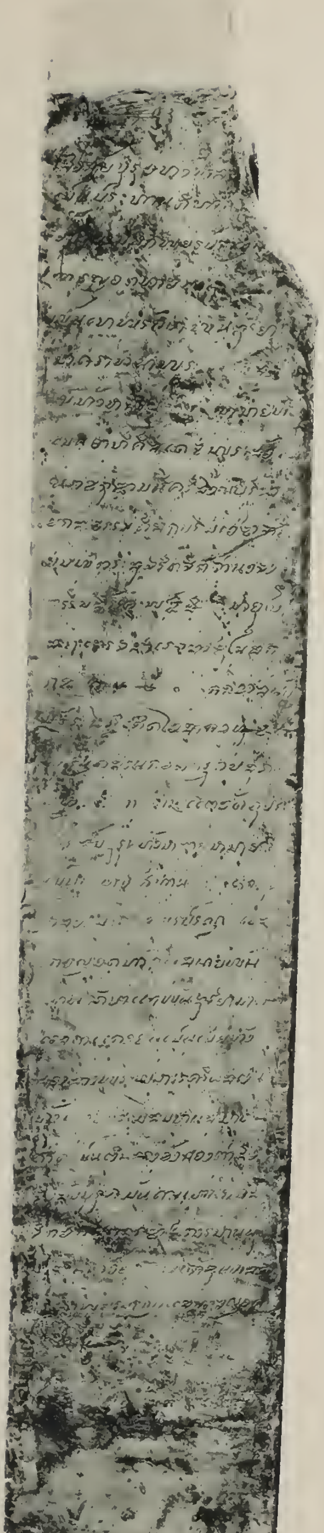
Çaka 1431 = 1509 A. D.
— 1434 = 1512 A. D.
— 1437 = 1515 A. D.
— 1440 = 1508 A. D.

Les caractères de l'inscription, dit le R. P. Schmitt, sont thaïs, et du type de Sukhôdaya. Seul le premier mot, par respect sans doute pour sa haute signification religieuse, est gravé avec les caractères religieux des manuscrits de la langue savante. C'est le « *Subham astu* » qui commence toutes les inscriptions du même genre, et qui répond au « *Salus* » des latins. Les mots sanscrits abondent ; je leur conserve leur orthographe vraie, donnant aux lettres des mots thaïs la valeur qu'elles ont dans cette langue.

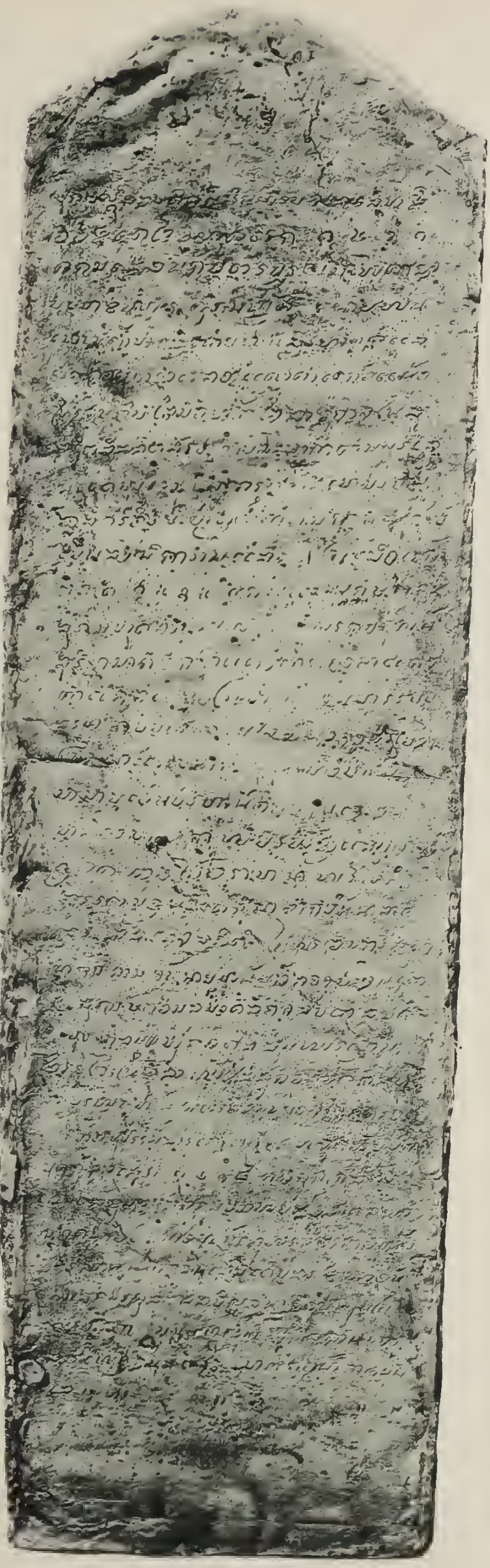
Elle relate l'acquisition d'un ārāma, la construction de vihāras et d'uposathas.

Au moment où cette inscription a été gravée, Luang-Phrabang aurait

Nº IV



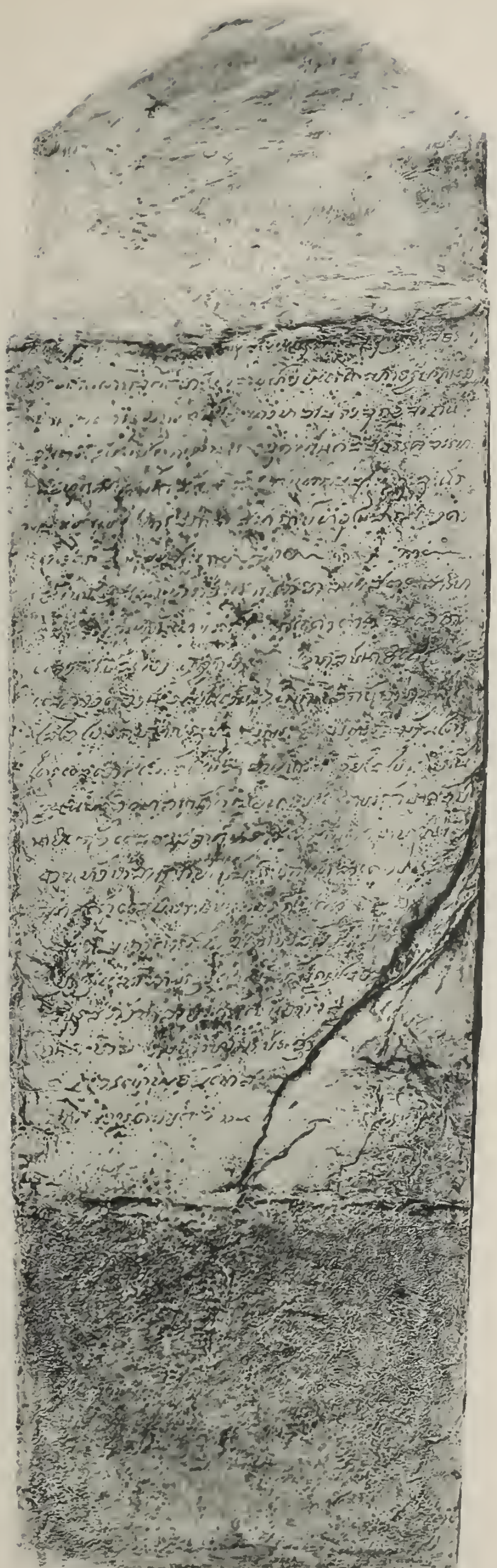
Deuxième côté.



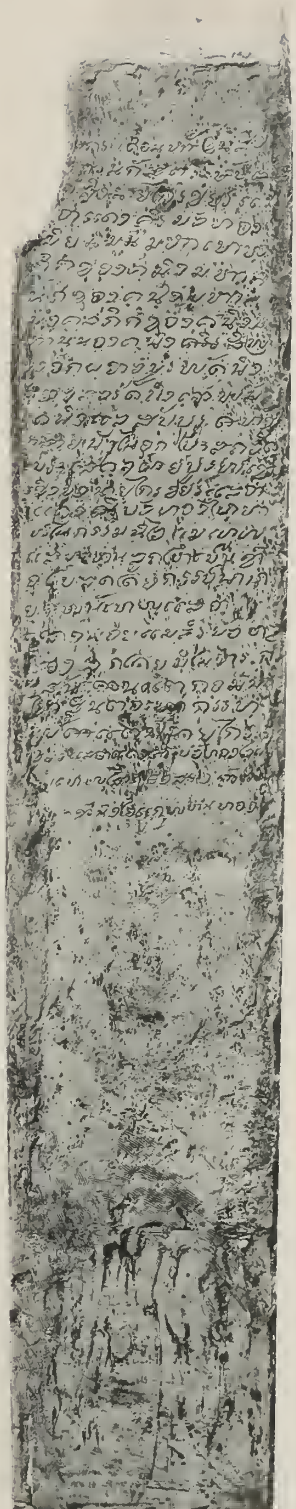
Première face, recto.

INSCRIPTION THAÏE

de Cudhāmanagarī.



Deuxième face, verso.



Premier côté

INSCRIPTION THAÏE

de Cudhāmanagari.

encore porté le nom de Cudhāmanagarī que plus tard elle changea pour celui de Lan-Xàng, puis de Satanāganahuta et finalement de Luang-Phrabang en l'honneur d'une célèbre statue (Phra: Bang) amenée de Ceylan.

Cette inscription présente donc un haut intérêt, puisqu'elle nous livre ce nom de Cudhāmanagarī. Les Jāvas qui occupaient la contrée du haut Më-Khong paraissent avoir été une peuplade fort turbulente et devaient faire de nombreuses incursions dans les pays du Sud. L'inscription khmère N° V du roi Dharmarājadhirāja nous apprend que ce roi de Sukhôdaya envoya une armée pour les châtier. Ce fait eut lieu dans la seconde moitié du XIVe siècle. C'est probablement l'époque de la conquête et de l'établissement des Thaïs sur le Më-Khong. Que sont devenus les Jāvas? Aucun document ne s'est encore trouvé pour le dire.

Si après cela, on s'en rapporte aux annales de Luang-Phrabang traduites par M. Pavie, ces Jāvas auraient été possesseurs du territoire de cette ville et de la contrée du haut Më-Khong.

Ceci est l'opinion du R. P. Schmitt; nous ne nous prononçons pas à cet égard, car l'inscription khmère N° V sur laquelle il appuie son dire place Cudhāmanagarī au S. O. de Sajjanâlaya, tandis que Luang-Phrabang est au N. E.

TRANSCRIPTION[1]

Première face recto.

1re ligne. Subham astu svastigati çrī pramāra pavara sara siddhi
2e — vividha tejo jayātireka. 1431
3e — çaka maseng nakçatra pūrnyami vaiçākhā
4e — buddha vāra ₒ çubhanahūta ₒ nāy phan . . . .
5e — devarakçā. . . . nāy phan sūriyā māça lee

1. Transcription et traduction du R. P. Schmitt.

6e ligne. oāṁdeeng khāṁ thong lee oāṁdeeng khāṁ keev neev
7e — sai pushpa ma: lai mva phva vai lav oāeh nai su
8e — sarita sīlasita sraddhābala: mahā gām. . . le
9e — van tee phra: mahā thera. . . . deva hī mī
10e — kçetra vipula penyeha nai thā mee kām 6250 ha
11e — sta pen saṅghikārāma lee. . . . nai mieo çaka
12e — rāja dai 1434 çaka mamee nakçatra . . . .
13e — subhanahūta sing nāy phan devarakçā phan . . .
14e — sūriyā māça chat oāṁdeeng khām thong oāṁdeeng .
15e — khām keev. . . . . . nai oāmbbara: thrreph[1]
16e — sraddhā. . . . .
17e — . . . . saburuça thang hlāy
18e — hmāy pen prathān . . . .
19e — hlvang phra: mahā phyr pranyā lee thāra . . . .
20e — nyot thāv pai arā: tha: nā phra: . . . .
21e — sarrvejja[2] hai sdee mā chāk vannāvāçī . . . . :
22e — . . . . sathity nai phra: vihāra. . .
23e — . . . . an nāy phan thang song plong hridā
24e — ya subhamaçtu vimala maṅgala . . . .
25e — . . . .
26e — . . . .
27e — . . . .
28e — . . . .
29e — punya kusala sree 1437 çaka kur nakçatra . . . .
30e — van. . . . hlvang mahā phyr pranyā lee thāra
31e — nyot thāv. . . . . nāy phan devarakçā nāy phan
32e — sūriyā māça . . . . sraddhā. . . .
33e — . . . . . . kusala phala . . . .
34e — . . . .
35e — sarrvejja . . . . vannāvāçi nan
36e — lee ‖ ‖ ‖ ‖ ‖

1. Une corruption du sanscrit : ambara dravya.
2. Du sanscrit, sarvajña.

Deuxième face verso.

1re ligne. . . . .
2e — . . . tva thang hlāy . . . .
3e — . . . . thang hlāy chong sukha sāṅvrān . . . .
4e — . . . . . . dukkha sukkha, . . svarrga sarrbba . . .
5e — . . . dukka . . . .
6e — . . . . . . sathān ni simā thāpānā uposatha ni chong khong
7e — || || ||
8e — sin nan nai dieou hok khin hok khāṁ khāl nakçatra . . . .
9e — van candra nāy phan devarakçā oāṁdeeng kham thong lee oāṁ .
10e — deeng khāṁ bva thong mee lūk . . . .
11e — lee dong khong vai pen ngien . . . .
12e — sai vai hai rakçā phra: buddha phra: dharrma phra: saṅgha
13e — khrai lee eoā . . . .
14e — . . . . mieo nāy phan devarakçā klab . . . .
15e — mā i kew lee . . . .
16e — thān thang hlāy. . pen pra: than khi sāṁdec phra:
17e — . . . lee mohā . . . . . . lee . . . .
18e — . . . mohā thera rāhula deva phū. . . . .
19e — pranyā lee mohā pranyā. . kan phū pai ār . . . .
20e — saburuça thang hlāy jay pen oācā . . . .
21e — ann hlvang mohā phyr pranyā . . . .
22e — kob nāradeva an des . . . .
23e — . . . . tong rū dvy lee || ||

Premier côté

1re ligne. sing sabburuça thang hlāy
2e — pen pra: than khi thān
3e — klvang mohā phyr pranyā

4e ligne. thāranyot thāv nāy
5e — phan devarakçā phan sūriyā
6e — māça rāthanā phra: bhiksu saṅ
7e — gha thang hlāy. . . . hmāy hi
8e — pen oādi khi somdec phra: saṅ
9e — gharāja cudhāmanagarī saṅghaparinā
10e — yaka sa: dharrma tilaka parama vedhā sāmī
11e — ca pavitra: sucarita cita chā̂ nong chong
12e — dharrma sarrga: budha sī. . . mā upo
13e — satha: srec sāṁrec sādhu nai saka
14e — rāja 1440 çaka khāl nak
15e — çatra: jhabhi kiet vaisākkha budha
16e — —phāra mrigasira nakkhadtarikça subha
17e — bahūrati || || . tee patenpan
18e — chaiy sabburuça thang hlāy hmāy
19e — pen prathān khi thān somdec khun
20e — hlvang mohā phyr pranyā lee
21e — thāranyot thāv lee nāy phan
22e — devarakça lee phan sūriyā māça
23e — lee oāṁdeeng an pen miey thang
24e — song sāng phra: vihāra çrī phala ngien
25e — thang pvang an mi pai som hon samāhon
26e — kiet pen ngien song xang song tamling
27e — sing sabburuça bandān bān kab mī
28e — cita vikasita sradhā . . . .
29e — . . dv̌y. . . thān cheā̌ khum hlvang
30e — mahā phyr pra: nyā lee thālanyot.

Deuxième côté.

1re ligne. khra: dieon hok khin sib
2e — khāṁ nakçatra çaptaka
3e — sing nāy krai khyr lee

4ᵉ ligne. oāṁdeeng çrī bva thong
5ᵉ — miey nimon mahā deva
6ᵉ — bhikkhu ongkh ning mohā la
7ᵉ — n bhikkhu ongkh ning mohā su
8ᵉ — maṅgala bhikkhu ongkh ning mo
9ᵉ — hā non ongkh ning çrī rasi phra
10ᵉ — ghavat phakhāv pūraphat ning
11ᵉ — pha khāv svarga ning cheā pham
12ᵉ — chit ning lee sabburuça thang
13ᵉ — hlāy nang nai ok uposatha vat
14ᵉ — çrī uposatha lu fai pūrapha: de
15ᵉ — ça ching chang nāy krai khyr lee oāṁ
16ᵉ — deeng çrī bva thong hai thāṁ
17ᵉ — vinai karrma ni vai mee deva
18ᵉ — lee phò hon lūk hai pen khā
19ᵉ — uposatha dai pakarrpa nā nā
20ᵉ — y suphan deva lee oāṁ
21ᵉ — deeng noy mee çrī bva thong
22ᵉ — . . lūk khiey mī nai.
23ᵉ — . . . . . . tee kon ni
24ᵉ — hai khin tva pen karrpanā
25ᵉ — rakçā tee ni nāy krai
26ᵉ — khyr lee oāṁdeeng çrī bva thong vai kee
27ᵉ — mee deva sai mā thang song tva ning
28ᵉ — tva khā ning vai kee phò hon thong

TRADUCTION.

Première face recto.

Salut ! bonheur dans la réexistence ! gloire, abondance, perfection, progrès dans la félicité ! puissance à tous les degrés ! victoire sans bornes ! en

Çaka 1431, année cyclique du petit dragon en la pleine lune de Vaicākha, un mercredi, sous les auspices mille fois favorables : Le chef Phan-Devarakçā de concert avec le chef Phan-Sūriyā-māça et leurs femmes Kham-thong et Kham-Khëo tressèrent des guirlandes de fleurs qu'ils suspendirent dans la grande pagode Susarita-sīlasita-sradhābala. . . . . et ce jour-là le bonze mahā thera Rāhula-deva enregistra cinq immenses terrains sur les bords de la rivière Kām en tout 6250 coudées pour en faire un parc appartenant à la pagode. Et. . . . . en Çaka 1434 année cyclique de la chèvre, sous les auspices mille fois favorables : les chefs Phan-Devarakçā et Phan-Sūriyā-māça donnèrent à leurs femmes Kham-thong et Kham-Këo charge de procurer. . . . . les objets d'ornementation.

Avec foi. . . . . tous les fidèles désignèrent le Luang phra: mahā-Phyr-pranyā et le Thāranyot-thao pour aller à la tête d'une députation inviter le bonze Phra : . . . . . . sarvajña à quitter son ermitage de la forêt. . . . . et venir demeurer dans le Vihāra bâti avec foi par les deux chefs Phan. Bonheur sans taches, glorieux . . . .

. . . .

. . . .

Cet acte de mérite fut accompli en Çaka 1437 année cyclique du porc, jour de. . . . . le Luang-mahā-phyr-pranyā et le Thāranyot-thao . . . . le chef Phan-devarakçā, le chef Phan-sūriyā-māça. . . . . avec foi . . . . mérites . . . .

. . . .

sarvajña . . . . ermite. cela voilà. || ||

Deuxième face verso.

. . . .

. . . . . tous ensemble. . . . . que tous soient heureux et contents . . . . douleur, joie . . . .

le ciel tout. . . . . douleur. . . . . en cet endroit des bornes, sera bâti l'uposatha qui demeurera

‖ ‖ ‖

Après cela, le sixième mois, le sixième jour de la lune croissante, en l'année cyclique du tigre, un Lundi : le chef Phan-devarakçā, les femmes Kham-thong et Kham-bua-thong, mère et fille. . . . . . . réunirent de l'argent. . . . . à fin d'entretenir le buddha, le dharma, la saṅgha. . . . . quiconque prendrait. . . . . au retour du chef Phan-devarakçā, lā fille Këo et. . . . . tous les fidèles. . . . . présidés par le Somdec Phra: . . . le mahā . . . le mahā-thera-rāhula-deva qui. . . . . le. . . . . pranyā et le mahā pranyā . . . . qui se rendirent à. . . . . tous les fidèles désignèrent . . . . le Luang mahā-phyr-pranyā et le nāradeva qui. . . . . . . utile à savoir. ‖ ‖

Premier côté.

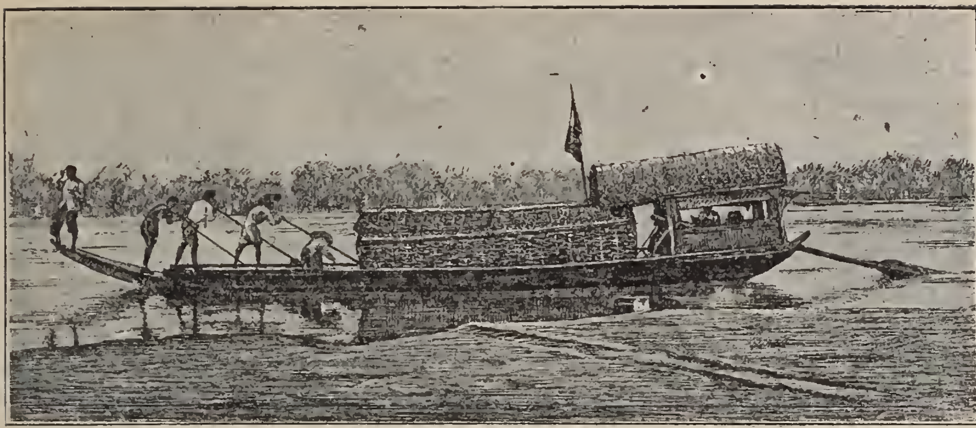
Tous les fidèles, à leur tête les seigneurs Luang-mahā-phyr-pranyā e Thāranyot-thao ; les chefs Phan-devarakçā et Phan-sūriyā-māça invitèrent tous les bonzes, demandant comme président le Somdec chef de la Saṅgha de Cudhāmanagarī (dont les titres furent) Saṅghaparināyaka-sa: dharma-tilaka-parama-vedhāsāmīca-pavitra-sucarita-cita pour l'entendre déclarer, chevé dans de bonnes conditions, l'uposatha Dharma-sarga-budha. . . cela en Çaka 1440 année cyclique du tigre, au lever de Vaiçākha, un mercredi, sous les brillants auspices de Mrigasira. ‖ ‖

Pour le temps présent, les fidèles de concert ont nommé à la présidence : le seigneur Somdec-luang-mahā-phyr-pranyā et le Thāranyot-thao, les chefs Phan-devarakçā et Phan-sūriyā-māça et leurs deux femmes, afin de construire le Phra: Vihāra çrī-phala. Tout l'argent quêté à cet effet s'élève à deux livres et deux tamlings. Les fidèles offrirent des maisons d'un cœur débordant de foi. . . . . . . avec. . . . . les seigneurs princes Luang-mahā-pyyā et hārr-prananyotThat. . . . . .

Deuxième côté.

Le sixième mois, le dixième jour de la lune croissante, au septième nakçatra[1] : le chef Krai-khyr et sa femme Çrī-bua-thong invitèrent les bonzes Mahā-deva, Mahā-lan, Mahā-sumaṅgala, Mahā-non, Çrī-rasi-bhagavat-phakhao-pūravat, les princes Phakhao-svarga et Phamchit, suivis de tous les fidèles, à venir prendre place dans la nef de l'uposatha du Vāt çrī-uposatha situé au nord. Ensuite on engagea le chef Krai-khyr et sa femme Çrī-bua-thong à se conformer à la règle et à offrir leur fille Më-deva et leur fils Pho-hon comme esclaves au service de cet uposatha. Le chef Suphan-deva et sa femme Noy mère de Çri-bua-thong, puis le gendre se trouvant dans . . . . auparavant faisaient eux-mêmes ce service. A présent le chef Krai-khyr et sa femme Çrī-bua-thong réunirent ce service, partie à leur fille Më-deva, partie à leur fils Pho-hon-thong. . . . .

1. J'ignore ce que le lapicide entend par septième nakçatra ; je suppose qu'il veut indiquer la septième année du cycle de dix, ce qui donnerait Çaka 1447, année cyclique du coq.



Notre barque de voyage.

CHAPITRE VI

LES RUINES DE SAJJANÂLAYA ET DE SUKHÔDAYA

Nous venons d'étudier quelques-unes des ruines qui subsistent encore dans les environs de Bangkok, il nous reste maintenant à aborder le principal objet de notre mission, l'étude des anciennes capitales des Thaïs et les inscriptions qui s'y rattachent.

Les Thaïs, envahisseurs venus du Nord, suivirent dans leur marche victorieuse la grande vallée occupée par les cours parallèles du Më-nam et du Më-ping, y fondant des établissements successifs aujourd'hui abandonnés, détruits. Nous pensâmes donc qu'il était bon, dans une entreprise de ce genre, de suivre la même route pour faire notre étude. C'est ce qui nous

décida à nous rendre directement de Bangkok[1] à *Uttaradith*[2] (Uttaratīrtha, lieu de pèlerinage septentrional) en passant par *Kămphĕng-phĕt* (Sajjanâlaya, la demeure des gens de bien), *Sukhôthaï* (Sukhôdaya, l'aurore du bonheur), *Sangkalôk* (Sangkhalôka, la terre du Saṅgha), pour opérer notre descente en nous arrêtant successivement à *Phixaï* (Vijaya, la ville de la victoire), *Phitsanulôk* (Vishṇulôka, la terre de Vishṇu ; le Cannapura de l'inscription n° V), *Phixitr* (Vicitrapura ou Vicitra, la ville brillante), *Pak-nam-phô* (l'embouchure de l'arbre Phô), *Lŏphàburi* (Navapura, la ville neuve), et *Ayuthia* (Ayodhyā, la victorieuse). Telles sont en effet les grandes lignes de l'itinéraire suivi dans notre mission.

Parti de Bangkok en novembre 1891, c'est-à-dire pendant la saison sèche, afin d'éviter les difficultés causées par les inondations, les pluies torrentielles et les fièvres, nous parvenons, après douze jours de barque, à *Pak-nam-Phô*, village assis sur les quatre rives formées par le confluent du Mënam et du Më-ping (ou Më-nam-phô), et qui doit son importance relative au commerce de bimbeloterie qui s'opère sur une assez grande échelle.



Vue générale de Pak-nam-phô.

Ce genre de négoce s'opère presque exclusivement sur l'eau, aussi le confluent est-il encombré de barques de toutes sortes et de toutes provenances ; les marchands chinois, laotiens, birmans, opèrent ainsi leurs transactions avec les indigènes dont les maisons flottantes bordent les rives du Më-ping.

1. Bangkok, par 13° 45' 02" de latitude nord,
100° 29' 36" de longitude.
2. Uttaradith, par 17° 37' 22" de latitude nord,
100° 06' 39" de longitude est.

Remontant le Më-nam, nous arrivons après huit jours de navigation à *Kămphëng-phët*, petit chef-lieu de province situé sur la rive gauche, par 16° 28' 20" de latitude nord et 99° 30' 21" de longitude, à 320 kilomètres au N. N. O. de Bangkok.

Kămphëng-phët allonge sur la rive sa mince rangée de constructions de bois et de bambous noyée dans l'épaisse verdure qui descend jusqu'au fleuve. C'est à peine si l'on distingue la résidence du gouverneur au milieu de ce fouillis.

La population cosmopolite est composée de Siamois, de Chinois, de Kariengs, de Birmans, d'Indiens et d'Annamites, vivant misérablement, le commerce étant presque nul : on y fabrique des torches, du miel et de la cire, on y cultive le tabac et le riz et on exploite les bambous et le bois de teck dont les forêts commencent à apparaître : ce n'est, à vrai dire, qu'un village qui ne rappelle en rien l'ancienne capitale si florissante jadis.

Notre avis, en effet, au sujet de *Sajjanâlaya* est que l'on ne saurait voir les vestiges de cette cité disparue ailleurs que dans les ruines avoisinant Kămphëng-Phët. Recueillant sur cette question des avis souvent contradictoires, nous avons étudié la chose sur les lieux mêmes, afin d'acquérir une opinion personnelle et motivée, sinon une entière certitude.

Le R. P. Schmitt, bien que rangé à notre opinion, nous soumettait dernièrement une hypothèse plaçant cette ville morte au Nord de Sukhôtaï, dans les environs de Sangkalôk, mais malgré des recherches minutieuses nous n'avons pas découvert dans cette direction de restes témoignant de l'existence antérieure d'une ville importante. En outre, si l'on étudie sur la carte les positions topographiques des anciennes capitales des Thaïs, on voit au premier coup d'œil qu'elles s'assoient toutes sur la rive d'un cours d'eau, pourquoi Sajjanâlaya aurait-elle fait exception à la règle ? Les voies artificielles manquant, les fleuves et les rivières formaient une communication toute trouvée pour le transport des matériaux aussi bien que pour le trafic et les déplacements en général : rien, semble-t-il, n'a pu déterminer la fondation d'une capitale importante dans l'intérieur des terres.

Enfin une inscription khmère trouvée à Sukhôdaya relate la fondation d'un canal et d'une route reliant Sajjanâlaya à Sukhôdaya : la trace de ces deux voies, aujourd'hui détruites, se retrouve en partie en allant de Sukhô-

thaï vers Kămphĕng-Phĕt. Un dernier document, le plus probant à notre avis, est celui qui concerne la fameuse statue de Çiva découverte par M. Rastmann.

La même inscription khmère nous apprend en effet que le roi *Çrī sûrya vañça Râma mahâ dharmarâjâdhirâja*, voulant acquérir des mérites, fit élever dans l'enceinte du *Devâlaya mahâ Kçetra* (séjour des Dêvas) deux statues, l'une de Çiva, l'autre de Vishṇu, coulées en bronze; or dans les ruines des environs de Kămphĕng-Phĕt ont été retrouvées deux statues répondant à ce signalement un peu vague, mais parfaitement dignes par leur dimension et leur perfection artistique d'une mention épigraphique; de plus, le nom même de Sajjanâlaya, qui signifie « demeure des gens de bien », ne pourrait-il pas avoir désigné à l'époque de l'inscription l'Ermitage du Devâlaya?

Quelques érudits ont objecté contre cette hypothèse générale la dissemblance complète qui existe entre les deux noms de Kămphĕng-Phĕt et de Sajjanâlaya.



Vue générale de Kămphĕng-Phĕt.

Tout en rappelant que les autres capitales ont conservé, bien que détruites, un nom qui rappelle la désignation primitive, il ne faut pas oublier pourtant que ces noms mêmes s'appliquent aux ruines elles-mêmes et non pas au village qui les avoisine. Sukhôthaï, qui s'appelait en effet jadis Sukhôdaya, n'existe plus aujourd'hui, le village qui s'est élevé à côté porte le nom de *Múang Thăni* (ville capitale); Sangkalôk, ancien Sangkhalôka n'est plus aujourd'hui que *Bang nòng xàng* (le village, marais des éléphants); pareil fait a parfaitement pu se produire pour Sajjanâlaya où le village moderne s'appelle

Kămphĕng-Phĕt « muraille de diamants, » et nous croyons que l'on peut, jusqu'à preuve du contraire, accepter l'hypothèse non pas comme certaine, mais comme seule satisfaisante.

Nous n'entreprenons pas ici l'étude historique de l'époque du groupe de Sajjanâlaya-Sukhôdaya, réservant ce sujet pour le moment où nous aurons pleine connaissance des documents que vont nous fournir les inscriptions au cours de notre excursion dans les anciennes capitales : contentons-nous de dire que Sajjanâlaya était la ville sacrée des Brâhmes du Nord et que les rois de Sukhôdaya, perpétuant une tradition établie, y ont accumulé les reliques bouddhiques tout en continuant à rendre un culte suivi à Çiva et Vishṇu.

De la part d'un monarque aussi fervent bouddhiste que l'était le roi Dharmarâjâdhirâja, le fait est intéressant et digne de remarque.

Les brâhmes, à cette époque reculée, étaient encore nombreux dans ces deux villes sœurs qui formaient sans doute deux capitales que les rois habitaient indifféremment.

Nous savions d'ores et déjà que les *Kambujas* avaient imposé jusqu'au XIIe siècle leur domination sur le territoire méridional de la péninsule indochinoise, mais nous voyons par la seule inscription khmère[1] trouvée dans le groupe que cette suprématie s'étendait fort avant dans le nord du pays. Cette épigraphe fut en effet gravée par ordre du roi Kaṁrateṅ añ çrī sûrya vaṅça Râma mahâ dharmarâjâdhirâja[2], comme l'indique le début du texte khmer : ce nom est bien conforme aux formules de la chancellerie thaïe, mais le dialecte dans lequel ce document est rédigé est khmer.

Cette race usurpatrice a d'ailleurs laissé dans les villes de Sangkalôk et de Lóphăburi des traces indéniables de son passage. L'architecture en fait foi, comme l'épigraphie.

Cette inscription étant seule de son espèce et nous fournissant des documents spéciaux sur les deux statues brâhmaniques que nous avons rapidement signalées tout à l'heure, nous croyons pouvoir la placer ici en nous écartant pour une fois de l'ordre chronologique qui l'englobait dans les incriptions thaïes.

1. Voir l'inscription N° V.

2. « Le seigneur saint de l'illustre race du Soleil, Rāma le grand justicier (ou le grand dévot), roi suprême des rois. »

Elle porte deux dates :

Çaka 1269 = 1347 A. D.
— 1283 = 1361 —

et est gravée sur les quatre faces d'une stèle de grès de forme parallélipipédique surmontée d'un pyramidion. La hauteur totale est de 1,20 sur une largeur de 0,28 : la hauteur de l'inscription est de 0,85 et prend toute la largeur. Deux des côtés de la stèle sont presque entièrement frustes ; l'un deux, le premier, donne pourtant quelques lignes transcriptibles ; les deuxième et quatrième ont pu être estampés, ce sont ceux que nous reproduisons.

Trouvée dans les ruines du *Vât Jaï* (le grand Vât) à Sukhôdaya, cette stèle fut rapportée en 1834 à Bangkok par le roi Somdec phra: chom-klao-paramendra-mahâ-Mongkut, alors prince royal : elle fut placée dans le premier *Sàla* au nord du *Bŏt* de *Vât Phra: Këo*, dans l'enceinte du palais royal.

Cette inscription, dont un moulage par nous rapporté est conservé au musée Guimet, fut étudiée pour la première fois en 1883 par le R. P. Schmitt. L'état fruste de la pierre ne permettant pas de faire une traduction complète, il dut se servir pour l'exécuter d'une ancienne traduction thaïe faite avant la détérioration de la stèle et déposée dans la bibliothèque du palais. Le travail achevé, transcription et traduction furent communiquées à M. Pavie, qui les publia en 1894 dans l'ouvrage où il relate sa mission dans l'Indo-Chine[1].

1. Mission Pavie, — *Exploration de l'Indo-Chine,* premier fascicule. — E. Leroux, éditeur.

N° V

INSCRIPTION KHMÈRE

Groupe de Sajjanâlaya et de Sukhôdaya

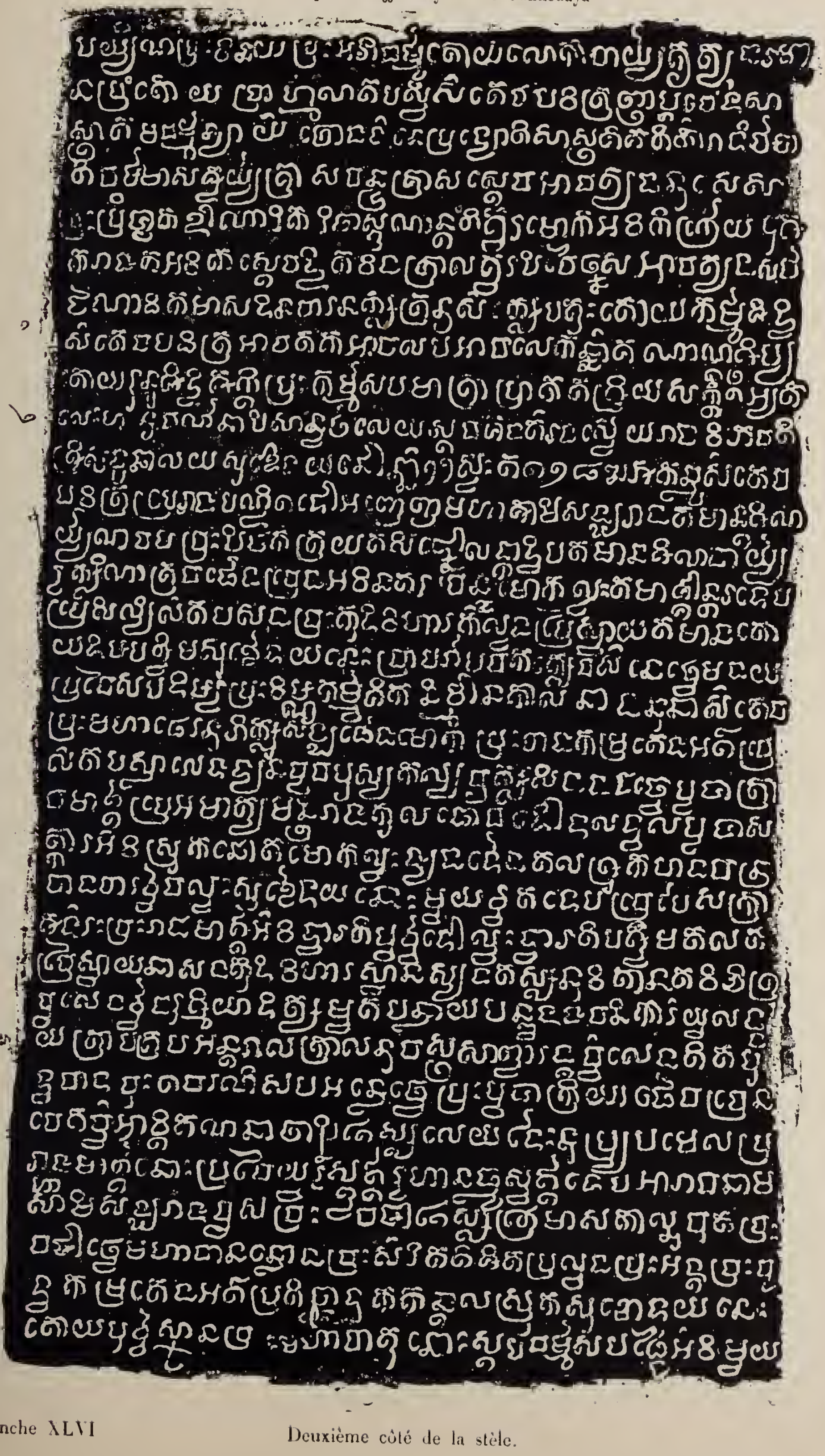
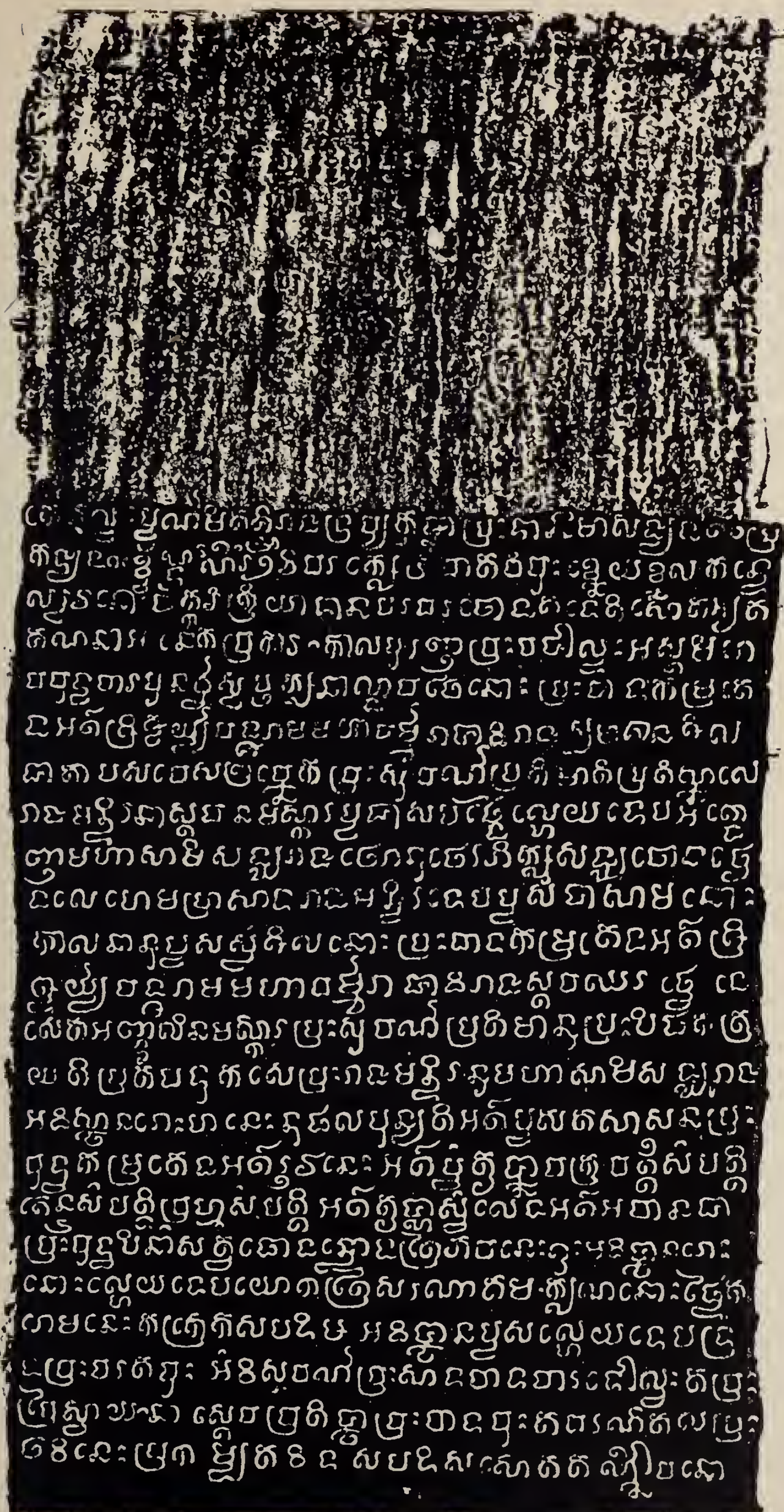
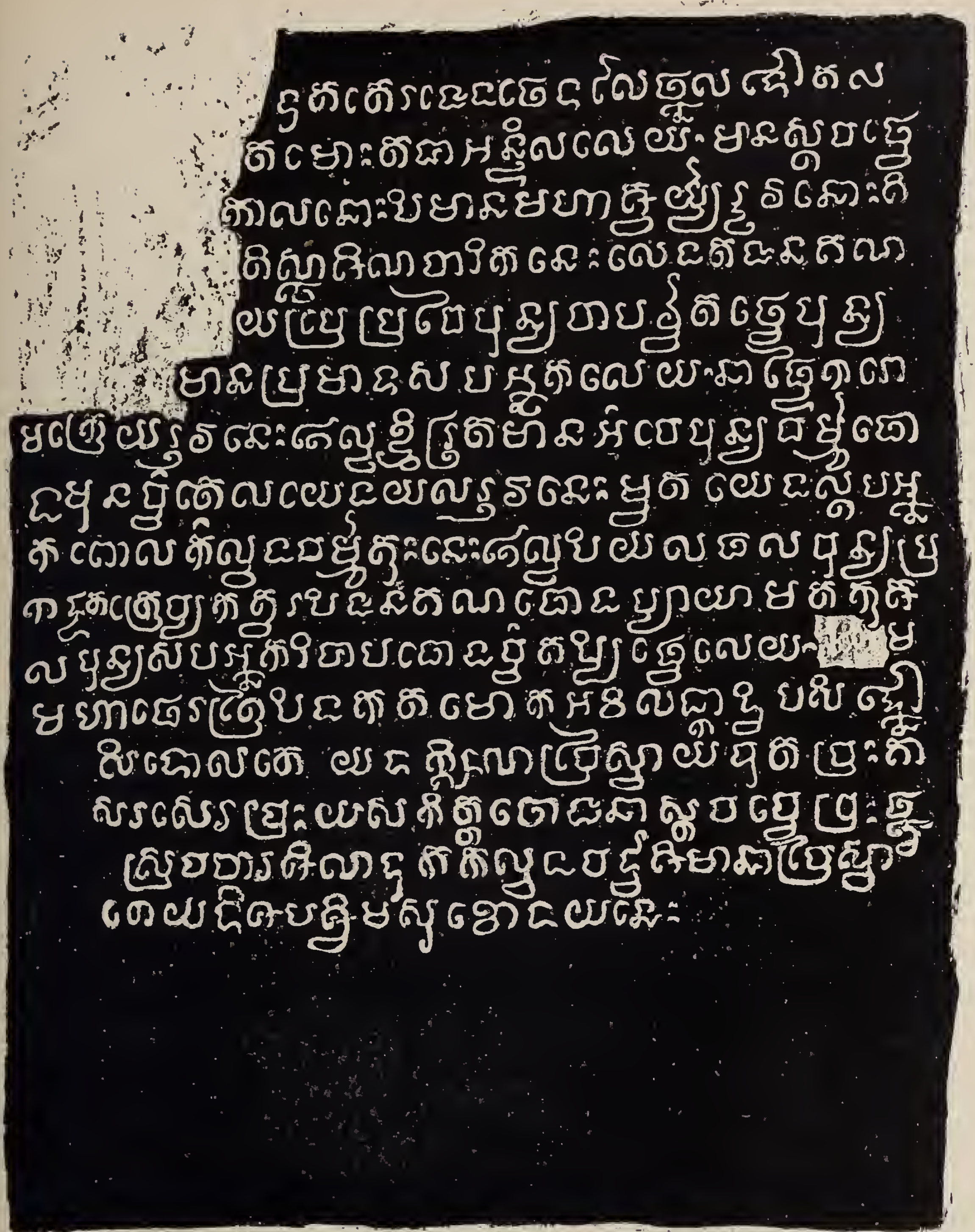


Planche XLVI

Deuxième côté de la stèle.



N° V Suite du deuxième côté de la stèle. Planche XLVII



No V Quatrième côté de la stèle. Planche XLVIII

N° V

INSCRIPTION KHMÈRE DE SUKHÔDAYA

DU ROI KAṀRATEṄ AÑ ÇRĪ SŪRYA VAṄÇA RĀMA MAHĀ DHARMARĀJĀDHIRĀJA

Conservée au Vàt Phra: Këo, Bangkok

TRANSCRIPTION.

Premier côté de la stèle.

1. D 1269 çaka kur bra: pâd kaṁrateṅ añ hṛdaya ja
2. ya jeta jà. . . . . bra: pâd kaṁrateṅ añ çrî dharmmṅa
3. râja nâṁ senâ bala bayuha 'phoṅ avi çrî sajjanâlaya. . .
4. . . . .
5. . . . .
6. . . . .
7. . . . .
8. . . . .
9. . . . .
10. . . . .
11. . . . .
12. abhisek. . bra: nâm bra: pâd kaṁrateṅ añ çrî sûryya
13. vaṅça râma mahâ dharmmṅarâjâdhirâja. . . . .

Deuxième côté de la stèle.

1. pyyaṇ bra: vinaya bra: abhidharmma toy lokâcâryya kṛtya darmâ
2. n. . . . . . brâhmaṇa tapasvi saṁtec pavitra jñâ pat veda sâ
3. strâgama dharmanyâyaṁ phoṅ daṁnc prajyoti sâstra gi kati tâmrâ divâjâ[1]
4. ti varsha mâsa cûryya grâs candra grâs stec âc tyaṅ nu ses
5. bra: pṛjjâ ta ôlârika vipâsguṇânta ti gvar mok avi ti krey nu ça
6. karâja ta adhika stec pdit viṅ trâl gvar pi cai thnas âc tyaṅ sarva
7. jṇâdhika mâsa dinavâra nakçatra nu saṁkçep gu: toy karmmâ çiddhi
8. saṁtec pavitra âc tak âc lap âc lek chnaṁ gaṇâna ta cipya
9. toy ru nu çiddhi çakti bra: karmma sapa mâtrâ prâkat çriya saktiti ayt
10. le: h nu barṇna pi sândart ley stac gaṅ taṁraṅ svey râja cvibhava ti
11. crî sajjanâlaya sukhôdaya no chnâṁ 22 lv: ta 1283 çaka chlù saṁtec
12. pavitra pre râja paṇdita do añjeñ mahâ çami saṅgharâja ta mân çîlâ
13. ryyaṇa cap bra: piṭaka traya ta sdith no laṅká dvipa ta mân cîlâcâryya
14. ru kçinâ grab phoṅ creṅ aṁvi nagara canna mok lv: ta mârggântara depa
15. pre silpi laṁtap saṅ bra: kudi vihâra kaṁlvaṅ brai svây ta man to
16. y diça paçcima sukhôdaya ne: prâb rrâp cak kçec snṃc thve maday
17. prabai sapa diça rû bra: vishṇukarmma gi ta nirmmâna kâla. . . nunâ saṁtec
18. bra: mahâ theranubhikçu saṅgha phoṅ mok bra: pâd kaṁrateṅ añ pre
19. laṁtap slâ lec dyan dhûb puspa kalya vṛkça siṅ doṅ thve pûjâ trâ
20. b mârgga pre amâtya mantri râjakula phoṅ do dal dval pûja sa
21. kkâra aṁvi sruk no ta mok lv: jyaṅ doṅ tal çruk bâṅ candra
22. bâṅ vâr rwac lv: sukhôdaya ne: mvay wat depa pre pos krâ
23. ç jaṁra: bra: râja mârgga aṁvi dvâra ti pûrva do lv: dvâra ti paçcima tal ta
24. brai svây nâ saṅ kudi vihâra sdhân syaṅ tassanu vitâna ta vicitra

1. Lecture incertaine.

25. ccaṁleṅ rvvac raçmiyâditya mval baulây pancangaja vanikâ raṁyval dṅa[1]
26. y trâp grab antrâl krâl nu vastrâ pañcarânga ccaṁleṅ ti ta bu
27. ddha pâd cu: ta dharaṇi sapa aulc thve bûjâ kriyâ phoṅ cren
28. cet bbaṁ âc ti gaṇanâ thâ pi oss ley do: nu pryap mel bra:
29. râja mârgga no: prabai̋ yvar stvargga rûhâna phlû svargga depa ârâdhanâma
30. hâ sâmi saṅgharâja pvas bra: varshâ oss trai mâsa kâl nu chut bra:
31. varshâ thve mahâ dâna chloṅ bra: saṁrithi git pralvaṅ bra: aṅg bra: bu
32. ddha kaṁrateṅ añ pratitthân duk kantâl sruk sukhôdaya ne:
33. toy purwa sthân bra: mahâ dhâtu no: stap dharmma sapa thngai amvi mvay
34. ket lu: pûrṇṇami ta gi râja drabp kṛtsnâ pra: dâna mâs jyaṅ 10 pra
35. k jyaṅ 10 ôdalâra 10 slà 2 civara kçe 4 bât bieu: khney khnal kande
36. l rûc no: jkak ri kriyâ dâna pravar phoṅ ta de ti sot ayt
37. gaṇanâ aneka prakâr‸ [2] kâl puraṇa bra: varshâ lv: astami ro
38. c buddhavâra punarbbasû ṛkça nâ lṅgâc thngai no: bra: pâd kaṁrate
39. ṅ añ çrî çûryya vaṅça râma mahâ dharmmа râjâdhirâja kçamâdâna çila
40. jâ tāpasa ves brabnek bra: suvarna pratimâ ta pratisthân le
41. râja mandira nâ stac namaskâr pûjâ sapa thngai lhey depa añje
42. ñ mahâ sâmi saṅgharâja therânuthera bhikçu saṅgha phoṅ thle
43. ṅ le hema prâsâda râja mandira depa pvas jà sâmano:
44. kâl na nu pvas sûm çila nobra: pàd kaṁrateṅ añ crî
45. çûryya vaṅça râma mahâ dharmma râjâdhirâja stac jhar thve the
46. lek añguli namaskâr bra: suvarṇa pratimâ nu bra: piṭaka tra
47. ya ti pratap duk le bra: râja mandira nu makâ sâmi saṅgharâja
48. adhisthân ro: h ne: nu phala punya ti añ pvas ta sàsana bra:
49. buddha kaṁrateṅ añ ṛrav ne: añ bbaṁ ṛthnâ cakravatti saṁpatti
50. indra saṁpatti brahma saṁpatti añ ṛthnâ svaṁ leṅ añ acân jâ
51. bra: buddha pi nâṁ satva phoṅ chloṅ trai bhavane: gu: adhithân ro:

1. Lecture incertaine ; probablement doit se lire doṅ jay (pavillon).

2. Ce signe, qui se rencontre souvent dans ces inscriptions ici et ailleurs, détermine la fin d'une période ou d'un récit, d'un paragraphe.

52. no: lhey depa yok trai saraṇâgama kçaṇa no phdai ka
53. rom ne: kakrek sapa diça aditthân pvas lhey depa dra
54. ṅ bra: carat cu: aṁvi suvarṇa prâsâda pâda câr do lv: ta bra:
55. brai svây‸ nâ stec pratitthân bra: pâda cu: ta dḥaraṇi tal pra
56. thavi ne: prakampat vid sapa disa sot ta gaṇānâ ca no:

Fin du 2e côté de la stèle.

Quatrième côté de la stèle.

1. . . . . le thnal do tal
2. . . . mo: ta jâ andil ley‸ man stac thve
3. bra: pâramî ta kâl no: pi mân mahâçcaryya rûv no: gi
4. stec pre pratisthân çilacârika ne: leṅ ta jana gaṇa
5. phoṅ gi. . . pre pracai punya pâpa rwat thve punya
6. dharmma. . . mân pramâd sapa nak ley‸ nâ phdai karo
7. m krey ruv ne: olu khmi ṛrv ta mân aṁbe punya dharmma pho
8. ṅ mun bbaṁ tel yeṅ yal ṛrv ne: mvat yeṅ stap na
9. k bol kaṁlvaṅ dharmma gu: ne: olu pi yal phal punya pra
10. kaḷ ta kracyak gvr pi janagaṇa phoṅ pyâyâm ta kuça
11. la punya sapa nak ri pâpa phoṅ bbaṁ tappi thve ley‸. . .
12. mahâ thera trai piṭaka ta mok avi laṅka dvipa sathid no
13. bra: sidol toy dakçiṇa brai svây duk bra: gâ
14. thâ saraser bra: yasa kitta phoṅ nâ stac thve bra: phnva
15. s gi srec câr çilâ duk kaṁl'vaṅ baddhaçimâ nâ brai svây
16. toy diça paçcima sukhôdaya ne:

N° V

INSCRIPTION KHMÈRE

TRADUCTION.

Premier côté de la stèle.

En çaka 1269, année cyclique du porc, le roi Bra: pâd kamraten añ hṛdaya-jaya-jeta tomba malade. (Son fils) Bra : pâd kamraten añ çrî dharmarāja alors à Sajjanâlaya, rassembla une armée et le huitième mois (juin-juillet), le cinquième jour de la lune croissante, il se mit en marche vers Sukhôdaya, où il arriva le jour de la pleine lune. Ayant cerné la ville, il y pénétra par toutes les portes à la fois, culbuta les révoltés et fit mettre à mort tous les principaux chefs. Il monta sur le trône, où il remplaça son père et gouverna le royaume de Sukhôdaya avec sagesse et gloire, suivant ainsi les glorieuses traditions de son illustre famille.

En l'année cyclique du cheval (1276 çaka), eut lieu la cérémonie du sacre ; le roi, entouré de ses vassaux accourus des quatre points de l'horizon, reçut la consécration royale et prit le titre de Bra: pād kamraten añ çrî sûrya vañça Râma mahà dharmarâjâdhirâja.

Le roi, dont le cœur fut aussi vaste que l'Océan, était doué d'une compassion extrême pour les satvas (êtres). Les richesses eurent peu de prise sur son esprit : aussi ne voulut-il recevoir les offrandes et les biens de ses sujets. Il

leur persuada de les employer de préférence à faire des aumônes aux bonzes et aux temples, et par là acquérir des mérites religieux.

Ceux, parmi le peuple, qui avaient le cœur pur et pieux, se réunissaient autour de Sa Majesté, pour entendre sa prédication et se livrer aux exercices de la contemplation ; le roi prêcha la loi à tous sans distinction. Six mois après son couronnement, Sa Majesté fut prise du plus vif désir de faire l'aumône de sa vie pour arriver au svarga[1] ; elle aspirait uniquement à l'état de Buddha. Elle méprisait les biens et les jouissances de ce monde et ne recherchait d'autre plaisir que celui de conduire dans le Nirvâna les êtres qui souffrent et tournent dans le cercle de la transmigration.

Plus d'une fois, Sa Majesté, émue de compassion au souvenir de ses sujets qui, pour un délit quelconque, gémissaient au fond des prisons, puisa de l'argent dans le trésor royal pour acquitter les dettes de ces malheureux prisonniers et leur fit donner la liberté.

Les habitants qui, des quatre points de l'horizon, arrivaient à Sukhôdaya, les uns en char, les autres à cheval, pour leurs affaires de commerce, ne manquaient jamais, après avoir entendu la prédication du roi, de faire l'aumône et d'observer les préceptes, accomplissant ainsi toutes sortes d'actions méritoires. Par tout le royaume, on célébra par la suite les louanges du roi ; le nom de Bra : pâd kaṁrateṅ añ çrî Sûrya vaṅça Râma mahâ dharmarâjâdhirâja fut dans toutes les bouches ; on disait que dans aucune contrée, jamais pareil roi n'avait régné.

Pour illustrer son règne par un chef-d'œuvre, Sa Majesté commanda à ses artistes (çilpi) de lui construire un immense palais (mahima prâsâda) à quatre façades et resplendissant d'ornements multiples, pour qu'elle pût s'y livrer à la science de la méditation.

C'est à cette époque que le roi, mettant à profit sa science en astronomie, corrigea le calendrier et fixa avec certitude le premier et le huitième jour lunaire du mois âshâda (juin-juillet), ainsi que le jour de la pleine lune de ce mois[2].

1. Buddha, dans une de ses existences antérieures, se serait offert en pâture à un tigre ; de là la croyance des bouddhistes qui font donner leur chair à manger aux animaux pour arriver au svarga, ciel d'Indra.

2. Ce calcul fut nécessaire pour préciser le jour où commençait le carême

Aussitôt après, Sa Majesté fit construire des kuti vihâras (temples) avec un immense cetiya (reliquaire) pour y enfermer les reliques. Il fit, en même temps, fondre une statue de Buddha d'un mélange de différents métaux. Mais la piété de Sa Majesté Bra: pâd kamrateṅ añ çrî sûrya vaṅça Râma mahâ dharmarâjâdhirâja, nullement satisfaite de tant d'œuvres glorieuses, fit ordonner à ses cilpis (artisans) de faire couler en bronze une statue de Parameçvara tâpasa çrî ârya (Çiva) et une autre de Vishṇukarma; le treizième jour de la lune claire du mois âshâda, un vendredi, sous les auspices de pûrvâshâda (mansion lunaire), le roi, entouré des bonzes, fit élever avec grande pompe ces statues de Parameçvara et Vishṇukarma dans l'enceinte du devâlaya mahâ kçetra [1], qui se trouve dans l'intérieur du parc des manguiers. Sa Majesté y établit en même temps des brâhmaṇas et des tapasvis, pour y faire des sacrifices suivant le rituel et y entretint un culte perpétuel.

Sa Majesté Bra: pâd kamrateṅ añ çrî sûrya vaṅça Râma mahâ dharma râjadhirâja, ayant étudié

Deuxième côté de la stèle.

patiemment le traya pitaka, le vinaya et l'abhidharma, composés par le kôkâcârya, réunit autour d'elles les yatis, les brâhmaṇas, les tapasvis pour les instruire.

Sa Majesté (somdec pavitra) s'était pénétrée de la science des vêdas, du sâstrâgama et du dharmañâya, elle possédait à fond le prajyotisâstra qui donne les formules pour déterminer le premier jour lunaire du mois qui ouvre le carême, les éclipses du soleil et de la lune.

Elle excellait dans toutes les branches des arts et des sciences, elle savait rectifier et compléter l'année astronomique au cours du çakarâja, introduire les mois et les jours intercalaires et calculer la marche des nakçatras. Sa

bouddhiste, le calendrier contenant des erreurs. Ce carême commence à la pleine lune d'âshâda (en sanscrit *āshāḍha*), pour finir à la pleine lune de kattika (en sanscrit *kārttika*), c'est-à-dire 4 mois. A Siam, ce carême ne change rien aux habitudes journalières des talapoins, sinon qu'ils ne doivent pas découcher pendant ces quatre mois.

1. Nom qu'on donne aux temples brâhmaniques (séjour des dèvas).

Majesté (somdec pavitra), par sa parfaite connaissance en la matière, savait éliminer, conformément aux méthodes scientifiques, les erreurs qui s'étaient glissées dans la chronologie, qu'elle rectifia par ses calculs avec une concision qui dénote en elle un talent sans pareil, au-dessus de tout éloge.

Le prince (stac) régnait à çrî Sajjanâlaya Sukhôdaya depuis 22 ans, quand, en çaka 1283 année cyclique du bœuf, il envoya un râjapaṇḍita (lettré de la cour) pour aller inviter un mahâ sâmi saṅgharâja (chef des bonzes) qui possédait à fond les préceptes du traya piṭaka (le canon bouddhique) et qui demeurait en l'île de Laṅka (Ceylan), où tous les cîlâcaryas (précepteurs religieux) avaient une connaissance complète des kaçinas[1].

Sa Majesté (informée) que le bonze (mahâ sâmi) était arrivé à la ville de nagara Canna[2], (où ayant débarqué) il devait reprendre la route par terre, envoya les çilpis (architectes) construire les kuṭis vihâras dans le parc des manguiers situé à l'occident de Sukhôdaya. Ceux-ci nivelèrent le terrain en y portant du sable, et embellirent tout le parc, au point qu'on aurait pu croire que Vishṇukarma était venu momentanément sur la terre y accomplir ses prodiges.

Le somdec mahâ thera (le grand bonze) suivi de la bhikça saṅgha (la congrégation des bonzes mendiants), allait se mettre en marche (vers Sukhôdaya). Le roi (Kamrateṅ añ) avait préalablement fait expédier de l'arêk, des cierges, des bâtonnets odoriférants, des fleurs, des arbres artificiels, des pavillons, qui, offerts, devaient être dressés tout le long de la route.

Il (le roi) avait, à cet effet, dépêché ses amaccas (ministres) ses mantris (officiers), les râjakulas (princes), présenter des offrandes d'abord à la station (Cannapura) où s'était arrêté (le bonze de Ceylan). Ces offrandes, suivant l'ordre du roi, devaient se renouveler aux différentes haltes, à Xieng-tong, à mu'ang Candra, à mu'ang Bāng et à mu'ang Vâr[3], puis à une dernière halte, à la distance d'une portée de voix de Sukhôdaya.

1. Ces kaçinas, chez les bouddhistes, sont une sorte de contemplation physique qui consiste à concentrer toute son attention en fixant son regard sur des objets physiques au nombre de dix : la terre, l'eau, le feu, etc., jusqu'à produire une hallucination complète.

2. Canna ou Cannapura, aujourd'hui Phitsanulók (Vishṇulôka).

3. Ces différentes localités, situées entre Nagara Canna et Sukhôdaya n'ont pas été identifiées et sont aujourd'hui inconnues.

Le roi avait fait balayer et nettoyer la route royale, depuis la porte orientale jusqu'à la porte occidentale et de là jusqu'au parc des manguiers, où l'on finissait de construire les kuṭis vihâras. habitations splendides, vastes, brillantes, pareilles à l'arc-en-ciel aux cinq couleurs. On y avait entassé des montagnes de fleurs, tout le long de la route : des tapis aux cinq couleurs couvraient le vestige (buddhapāda) du Buddha et le parvis, tout autour.

Tous les objets offerts furent d'une incomparable beauté et ne se laissent pas décrire. La route royale fut si belle qu'on ne peut la comparer qu'au ciel ou à la route conduisant au ciel.

Dès que le mahâ sâmi saṅgharâja fut arrivé, le roi l'invita à ouvrir l'observance du carême qui dura trois mois. En sortant du carême, pour inaugurer la statue en bronze du Buddha de gandeur naturelle que le roi (Kaṁrateṅ añ) fit placer au milieu de la ville de Sukhôdaya, à l'endroit où l'on avait autrefois enterré les reliques[1] et où l'on avait l'habitude d'assister à la lecture du dharma, tous les jours, à partir du premier de la lune jusqu'au jour de la pleine lune, on fit la distribution des aumônes. Le roi distribua en aumône : dix livres en or, dix livres en argent, dix sortes d'objets précieux, des civaras, diverses sortes d'arêk du prix de 4 ticaux, des coussins, des oreillers en coton, des nattes, des mets, des confiseries, puis toute sorte d'ustensiles, impossibles à décrire.

Après le carême, le huit de la lune décroissante sous les auspices du nakçatra Punarbasu, vers le soir de ce même jour le roi Bra: pâd kaṁrateṅ añ çrî sûrya vaṅca Râma mahâ dharmarâjâdhirâja entreprit l'observance des préceptes, en vrai ascète, les yeux tournés vers la statue en or placée dans le palais royal (râjamandira), où tous les jours il fit ses adorations. Sa Majesté invita ensuite le mahâ sâmi saṅghâraja et les bonzes de sa suite à venir au palais royal (hema prasâda râja mandira), où elle reçut les ordres de Sâmaṅera.

En demandant la réception de ces ordres, le roi kaṁrateṅ añ çrî sûrya vaṅça Râma mahâ dharmarâjâdhirâja se tint debout, leva ses mains et adora la statue d'or, le traya piṭaka, qu'on avait placés dans le palais (râja mandira), ainsi que le mâha sâmi saṅgharâja, qui prononça le vœu suivant : « Que ces mérites acquis par Votre Majesté, en devenant religieux, suivant

1. Voir l'inscription thaïe de Râma Khomheng. N° VI.

les préceptes de Buddha, ne vous conduisent ni à la puissance d'un empereur, ni à la gloire d'un Indra ou d'un Brâhma : mais, ce qui est votre désir, qu'ils vous fassent parvenir à l'état de Buddha, pour que vous puissiez conduire tous les êtres (satva) en dehors de ces trois mondes. » Aussitôt après cette prière, le roi récita le saraṇagama (la prière du refuge). A ce moment, la terre trembla dans toutes les directions. Après les prières de l'ordination, le roi, prenant son bâton, descendit du palais d'or (suvarṇa prasâda) et se rendit à pied au parc des manguiers. A peine eut-il touché le sol de son pied que la terre trembla de nouveau dans toutes les directions, outre mesure.

Troisième côté de la stèle.

Depuis le glorieux jour où commençait le carême, chaque fois que le roi sortit prendre son repas, les nuages, contre leur habitude, couvrirent le firmament, voilèrent le soleil, la lune et les étoiles, comme pour affecter un air de tristesse, jusqu'au jour où le roi fut ordonné bhikçu (bonze mendiant) dans une pagode consacrée (baddhasîmâ)[1].

A ce moment-là, du côté nord de Sukhôdaya, le roi des serpents (nâgarâja), élevant sa spatule bien au delà de la hauteur d'un homme, fixa de son regard le parc des manguiers, puis, s'agitant et traversant les airs à une grande élévation, il redescendit tout à coup sur la terre, suivi d'une grande traînée de lumière. Aussitôt on entendit une sonnerie de cloches, suivie d'une musique, symphonie céleste dont les sons paraissaient tellement rapprochés, qu'on put les croire provenir d'instruments placés tout auprès. La foule énorme des spectateurs fut témoin de ces prodiges.

Ces faits miraculeux provenant des mérites du roi furent nombreux ; ils se multiplièrent encore quand Sa Majesté eut entrepris l'observance des huit çîlas[2] et l'exercice des pâramitâs[3]. Ce qui fut surtout remarquable, c'est que

1. Encore aujourd'hui les talapoins ne peuvent être reçus bhikçus que dans un Bŏt cerné de Phra: Sèma (Sîmâs).

2. Ces çîlas ou préceptes sont au nombre de cinq pour les laïcs ; huit ou dix pour les talapoins.

3. Les pâramitâs ou vertus sont au nombre de dix : miséricorde, sagesse, résolution, etc.

pendant la saison d'été, les pluies ayant absolument fait défaut, grâce aux mérites du roi dans l'exercice des pâramitâs, la terre trembla et le ciel laissa tomber des pluies abondantes. Nous notons ce fait, le gravant sur cette pierre.

Tous les mantris, amaccas, paṇḍits, les juges, les astrologues, les riches propriétaires qui, à l'exemple du roi, s'étaient faits bonzes et avaient pratiqué la vie religieuse, se réunirent pour prier Sa Majesté de vouloir bien quitter les ordres. Sa Majesté (somdec pavitra) en référa au grand sâmi saṅgharâja et lui demanda de convoquer en assemblée tous les theras et bhikçus ainsi que les princes du sang dans le santhâgâra sâlâ (hôtel de ville). Là au milieu des theras, pleins de mérites par une rigoureuse observance des préceptes, le roi (sadec), sur la décision des aggasâmis et du saṅgha (assemblée), renonça aux ordres et déposa les habits jaunes (kâshâva vastra) : aussitôt on lui donna le titre de Bra: pâd kaṁrateṅ añ çrî dharmika râjâdhirâja.

Il y eut en ce moment un étrange spectacle : d'un côté les hommes pieux et amis du dharma, désireux de marcher dans les quatre sentiers[1] ; à leur suite tous les bonzes qui, pleins de joie, avaient atteint les huit degrés de perfection et de mérites (ashṭānga-mārgā-phala)[2], demandaient à retenir le roi pour leur servir de précepteur et de guide.

D'un autre côté, les amaccas, les mantris, la senâ (l'armée) et tout le peuple suppliaient le roi de venir sans tarder gouverner son royaume. C'est alors que parut le grand bonze âriya saṅgha sâmi saṅgharâja : il fit voir aux bonzes l'inopportunité de leur demande et l'impossibilité pour le roi de demeurer précepteur de leur communauté, quand le peuple était unanime à vouloir faire retirer Sa Majesté de la vie religieuse. Pour trancher le différend, le mahâ sâmi saṅgharâja, comme s'il sacrait nouvellement Sa Majesté, roi successeur de son père, lui imposa le titre de Bra: pâd kaṁrateṅ añ çrî tri bhava dharaṇi surijati mahâ dharmika râjâdhirâja[3].

Bientôt après Sa Majesté, se ressouvenant de sa chère ville de Sajjanâ-

1. Les quatre degrés de perfection qui conduisent au Nirvāna.

2. Ces mêmes quatre degrés, mais divisés en huit, avec les fruits ou mérites qui en proviennent.

3. Les pieds augustes, notre maître, illustre soleil qui éclaire les trois mondes, ami du dharma, roi souverain.

laya, voulut s'y rendre, en emmenant son armée. A cette nouvelle, les habitants de Sukhôdaya furent consternés. Pour les tranquilliser, Sa Majesté, connaissant d'ailleurs le respect que professait le peuple pour son père Bra: pâd kaṁrateṅ añ hṛdaya, fit venir de la ville de Bâng Candra une statue du Buddha en or massif, qu'elle installa dans la ville et qu'elle fit sacrer roi (abhisek), sous le titre de son père Bra: pâd kaṁrateṅ añ kṛdaya; lui conférant la dignité royale, elle se reposa sur elle du soin de veiller au bonheur et aux biens du peuple de Sukhôdaya.

C'est alors que Sa Majesté alla châtier la ville de Cudhamâna râja mahâ nagara[1], située au sud-ouest de la ville de Çrî Sajjanâlaya.

Le roi, connaissant le mauvais état des routes et la difficulté qui en provenait pour le peuple qui allait et venait pour son commerce, fit creuser un canal muni d'une chaussée servant de route, à partir de la ville de Sukhôdaya jusqu'à Çri Sajjanâlaya et de là à travers Mahâgarala nagara, contournant au loin dans la contrée. Les habitants pouvaient dès lors circuler à leur gré, qui en barque, qui à pied, sans difficulté et sans crainte des voleurs. Cette bonne action, le roi l'accomplit en mémoire de son père et pour lui créer des mérites.

Quatrième côté de la stèle.

Toutes ces actions merveilleuses et méritoires dues à ses vertus, le roi les fait graver sur cette pierre, pour qu'elles servent d'instruction aux générations futures, qu'elles les persuadent à quitter le mal (puṇya pâpa) et à observer le dharma (puṇya dharma); que personne ne se permette de s'en moquer! Ces tremblements de terre auraient-ils cessé pour ne plus reparaître? les bonnes actions des anciens seuls auraient-elles pu produire ces faits miraculeux, que nous n'aurions jamais vus, que nous aurions seulement entendus, parce que quelqu'un nous en aurait fait la lecture dans un passage du dharma? Hé bien! cela doit suffire: dès que nous les avons entendus de nos oreilles, nous devons, tous tant que nous sommes, recourir

1. Voir l'inscription Thaïe n° IV du chapitre 5.

aux bonnes actions (kuçala puṇya) et n'en plus commettre de mauvaises (pâpa).

Le mahâ thera traya piṭaka qui est venu de Laṅka dvīpa (Ceylan) repose auprès d'un Bra: sidol (touffe de bambou) du côté oriental, dans le parc des manguiers.

Cette pierre, où sont gravés les gâthâs célébrant la gloire du roi et toutes ses belles actions pendant sa vie religieuse, se trouve placée ici au milieu des baddhaçilâs (pierres consacrées) dans le parc des manguiers, à l'occident de la ville de Sukhôdaya.

SAJJANÂLAYA

Nous venons de rappeler les quelques vestiges déjà connus et étudiés qui ont été découverts dans le groupe de Sajjanâlaya et de Sukhôdaya. Voyons maintenant les documents que nous avons personnellement recueillis lors de notre dernière mission.

Muni du guide que nous a procuré le gouverneur de Kàmphëng-Phët, nous nous dirigeons vers les ruines de l'ancienne capitale perdues dans la forêt quelque peu au nord du chef-lieu moderne.

Après une demi-heure de route nord-est, nous franchissons par une brèche les remparts de l'ancienne Sajjanâlaya ; les murs, hauts de 4m,50, sont en limonite hourdée en mortier. La face extérieure, précédée d'un fossé courant parallèlement, présente un léger fruit et montre à sa partie supérieure une rangée de créneaux ; des barbacanes servent à l'écoulement de l'eau de pluie. Du côté interne s'accote un remblai qui vient affleurer à la partie inférieure des merlons, et qui porte à son sommet une sorte de chemin de ronde auquel

on accède par de longues rampes à flanc de coteau. Cette muraille formait à la ville une enceinte rectangulaire dont les quatre faces, régulièrement orientées, étaient percées d'une porte chacune ; comme à Angkor-thôm, une cinquième issue réservée aux morts était percée à l'ouest ; quatre bastions circulaires renforçaient les angles.

Longeant quelque temps le rempart de la face Est, nous parvenons à l'ancien jardin royal, dont l'emplacement est encore désigné par la tradition. Peut-être y peut-on voir le jardin des manguiers dont parle l'inscription khmère N° V. La ville détruite est maintenant transformée en un fourré inextricable. la forêt s'en est lentement emparée. En cet endroit pourtant la végétation, rencontrant des éboulis de construction assez considérables, s'est trouvée gênée dans sa marche envahissante : les arbres plus clair-semés permettent d'apercevoir un soubassement montrant encore quelques moulures et qui est sans doute tout ce qui reste du temple construit par l'ordre du roi kaṁrateṅ dont nous parle l'inscription précitée. C'est en ce point même des ruines qu'ont été trouvées les célèbres statues de Çiva et de Vishṇu qui sont aujourd'hui conservées au musée de Vang nà à Bangkok. La statue de Çiva fit grand bruit en 1886 lors de sa découverte par le négociant allemand Rastmann, qui voulut en enrichir le musée de Berlin. Ayant trouvé ce chef-d'œuvre par le plus grand des hasards, M. Rastmann, après avoir détaché la tête et les mains du dieu, se rendit à Bangkok et fit au gouvernement siamois une demande officielle pour l'obtention de la statue. Mal lui en prit : les trois fragments furent confisqués et restitués au tronc qui était resté à Sajjanâlaya. C'est en opérant cette restitution que les Siamois découvrirent l'autre statue non moins belle, celle de Vishṇu : toutes deux furent transportées à Bangkok. Désireux d'effacer par un présent la mauvaise impression qui aurait pu être produite par ce procédé, le roi de Siam offrit au Kronprinz une reproduction en bronze de l'original. Cette œuvre que le prince Dît se chargea d'exécuter occupe aujourd'hui une place d'honneur dans le nouveau musée d'Ethnographie de Berlin.

Le R. P. Schmitt, consulté à ce sujet, nous apprend que ces statues ont toujours été connues des Siamois et, s'il faut en croire la tradition locale, elles n'auraient échappé à la main des vandales qui décapitaient toutes les autres, que grâce à une immersion dans le Më-nam.



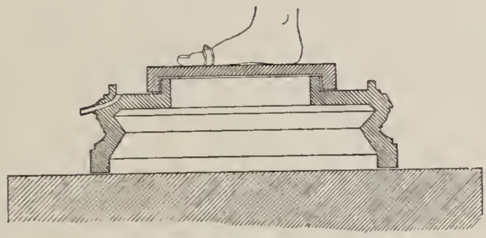
ÇIVA

Bronze.

Musée de Vang nà à Bangkok.

Lors de leur découverte, ces deux superbes pièces gisaient sur le sol. On ne se préoccupa pas de savoir en quel point exact elles se dressaient. Le socle de la statue de Çiva, enfoui sous la brousse, fut remis au jour lors de notre visite à l'ancienne Sajjanâlaya : ce socle, coulé en bronze et de forme quadrangulaire, mesure 0,80 de côté à sa base, 0,71 au sommet et 0,20 de hauteur. La partie supérieure présente un rebord également quadrangulaire qui s'emboîtait dans l'embase de la statue et une rigole de 0,10 de large destinée à recevoir l'eau lustrale dont on baignait l'image du Dieu; sur la face antérieure on voit encore la gargouille par où s'échappait l'eau des libations.

Des moulures très simples, doucine, listeaux et cavet, couraient sur les



Coupe du socle de la statue de Çiva.

quatre faces et reposaient sur une plinthe : les parois du socle ont environ 0,06 d'épaisseur.

Non loin de ce piédestal nous avons retrouvé différents débris de statues de bronze ayant appartenu à des images brâhmaniques ; un tronc veuf de sa tête et séparé des jambes serait tout ce qui resterait de Lakshmī, la femme de Vishṇu ; les autres débris pourraient avoir appartenu à Pārvatī, femme de Çiva ; ces quatre divinités formaient en effet une quadrinité çivaïte qui était encore honorée de nos jours par les habitants du village de Kàmphëng-Phët et des provinces environnantes, qui venaient processionnellement chaque année offrir dans les ruines leurs hommages aux icones brâhmaniques.

Çiva et Vishṇu se dressent maintenant dans l'ancien Bôt désaffecté du palais du second roi, au musée de Vang nâ à Bangkog, de chaque côté de l'autel bouddhique. Tous deux présentent encore des traces de dorure ; le globe des yeux est nacré. Çiva debout, placé à gauche, mesure 2,08 de haut sur 0,60 de large. La tête, assez forte et couverte d'une tiare à diadème, est supportée par une

forte encolure reposant sur un torse nu et robuste d'ascète : les bras sont figés dans le geste de la *mudrā*[1], la saillie des hanches est exagérée par la retombée d'une sorte de langouti qui recouvre le bassin et la partie supérieure des cuisses ; une ceinture aux multiples ornements retient le tissu autour du buste et retombe en flamme sur le bas ventre. Les jambes sont nues et d'une facture plus grossière, les rotules vigoureusement marquées. De nombreux bijoux ornent le corps du Dieu ; les oreilles s'allongent sous le poids de lourdes pendeloques, un riche et large collier s'étale sur la poitrine, le nâga pentacéphale traverse diagonalement le torse, formant le cordon brâhmanique ; sur les bras il s'enroule trois fois, redressant ses multiples têtes à la tombée des épaules ; de nombreuses bagues chargent les doigts des mains et des pieds ; deux bracelets montrant des ornements losangiques ceignent les jambes au-dessus de la cheville.

La figure calme et impassible ne révèle pas de caractères hindous ; le front puissant aux larges méplats montre le troisième œil vertical du dieu ; les deux autres fendus horizontalement sont surmontés de sourcils épais. Le nez est légèrement épaté, les narines sont dilatées, la bouche largement fendue barre la figure de ses lèvres épaisses. Un collier de barbe cannelé verticalement et terminé en pointe encadre les joues et le menton ; une arête médiane la divise en deux parties égales ; une moustache faite de deux fines virgules surmonte la lèvre supérieure.

La coiffure cylindro-conique que porte le Dieu n'est pas celle qu'on lui voit le plus fréquemment, elle remplace l'habituel *jaṭā*, chignon des ascètes, et ne porte pas de croissant lunaire.

Les ornements du diadème, du collier et de la ceinture portent tous les caractères cambodgiens de la grande époque.

Vêtu d'une façon identique, Vishṇu est moins grand, moins vigoureux ; il n'a pas de bagues, pas de cordon brâhmanique. Les quatre bras sont repliés et rejoints deux à deux par un large bracelet qui passe sous l'aisselle ; les deux mains internes font un mudrā, les deux autres élèvent les deux instruments de guerre du Dieu : l'une la conque, l'autre le çakra. La figure imberbe est plus fine que celle de Çiva ; les prunelles sont abaissées comme

1. Gesticulation mystique que l'on fait pendant la prière.



VISHṆU

Bronze.

Musée de Vang nà à Bangkok.



TÊTES DE BUDDHA

Bronze.

Sajjanâlaya, Sukhôdaya.

dans les statues de Buddha : les sourcils finement tracés se rejoignent à la naissance du nez, qui est busqué et légèrement retombant : la bouche est gracieuse et presque souriante. Les jambes sont aussi négligées que dans l'autre statue, les rotules aussi fortement marquées. Les poignets ainsi que les chevilles sont ornés de bracelets. Vishṇu mesure 1,65 de haut sur 0,95 de large, d'un bras à l'autre [1].

Ces deux pièces sont les deux plus anciens monuments de l'art thaï : ils en sont aussi les plus beaux et les plus complets.

Par leur galbe parfait et par l'impeccabilité de leur facture elles témoignent de l'habileté des artistes fondeurs de cette grande période : bien qu'elles ne fussent pas coulées d'une seule pièce, leur exécution exigeait cependant une complète connaissance des procédés de la fonderie.

Il est d'ailleurs fort probable que les belles statues de Buddha, malheureusement mutilées et dont les débris jonchent le sol, ont été créées par les mêmes artistes alors que les deux religions marchaient de pair : c'est du moins ce qui semble résulter de l'étude des types dont nous donnons la reproduction (planche LI).

*
* *

On a vu par l'inscription que nous avons reproduite plus haut que les deux statues de Çiva et Vishṇu, que nous avons identifiées avec celles dont parle le texte khmer, auraient été coulées entre l'an 1354 et l'an 1361 de notre ère. Abandonnées et peut-être même immergées après la ruine de Sajjanâlaya, l'une d'elles, Çiva, fut relevée par les soins d'un roi Çrī Dharmaçokarāja et rétablie sur son piédestal. Cet acte nous a été révélé par l'inscrip-

1. M. Hamy, dans sa « note sur une statue de Çiva », parle d'un Vishṇu à huit bras complètement mutilé dont M. Rastmann aurait vu les restes non loin de l'image de Çiva. Or, malgré nos recherches, nous n'avons découvert aucun vestige de ce genre sur l'emplacement où Çiva a été trouvé et il est évident que la seule statue de Vishṇu qui y ait jamais séjourné est celle que nous venons de décrire. D'après le portrait qu'en fait M. Rastmann, il est évident qu'il ne l'a pas vue, mais simplement supposée par une association d'idées assez naturelles.
Le Vishṇu dont nous donnons ici la description et la reproduction, n'a jamais été mentionné. (Planche L.)

tion datée de 1432 en Çaka (1510 A. D.), un siècle et demi après la fonte ; rédigée en langue thaïe, elle est gravée sur l'embase et encadre les pieds du Dieu.

Cette courte inscription est riche en détails intéressants : elle nous donne un nom de roi et une date de son règne, elle nous apprend que ce monarque songea à faire marcher de pair les deux religions rivales, qu'il fit restaurer plusieurs reliquaires et monastères bouddhiques pour y installer des images brâhmaniques et que, soucieux de la richesse agricole de son royaume, il fit réparer d'anciens aqueducs et irriguer les rizières à peu près abandonnées. Elle nous donne en outre le nom de Phrayâ Ruang [1] comme ayant vécu à une époque déjà éloignée.

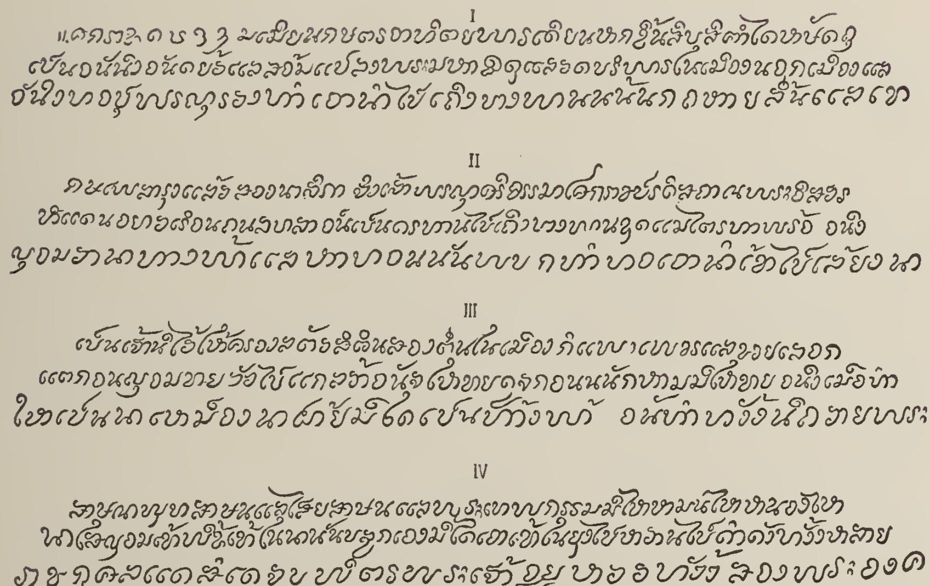
1. On lit dans la « Mission Pavie », au sujet de l'inscription thaïe N° VII du même ouvrage : « Elle nous livre le nom du roi légendaire des Thaïs, Phrayâ Ruang, et nous donne la date Cûla-Çaka, époque de son séjour, sans nous laisser deviner où il régnait. Le fait est très important, car jusqu'ici les annales des Thaïs n'ont pu révéler aucune date sur le règne de ce personnage. La tradition le fait roi de Sukhôdaya ; cette inscription ne le dit pas, mais en le faisant venir à *Xieng-Maï* assister à la fondation de cette pagode (*Vât Xieng-hman*) en compagnie des rois de Xieng-Raï et de Xieng-Maï, il est probable qu'il s'y rendit en qualité de suzerain. La légende lui attribue la fondation de la Cûla-Çaka, ère qui commence en 638 A. D. et dont il aurait été l'auteur. Comme la date de Cûla-Çaka est la plus vieille de toutes celles de cette ère dans ces inscriptions, il est possible que Phrayâ Ruang ait introduit cette ère au Siam, mais il n'a pu guère en être le premier auteur. »

N° VI

INSCRIPTION THAÏE

GRAVÉE SUR L'EMBASE DE LA STATUE DE ÇIVA

Groupe de Sajjanâlaya et de Sukhôdaya



N° VI

INSCRIPTION THAÏE

DU ROI ÇRĪ DHARMAÇOKARĀJA

TRANSCRIPTION.[1]

1. sakarāt[2] 1432, mămia naksatra, âdityavâra, du'en hŏk khù'n sīb sĩ khăm, dắi hasta zò'k, phela rù'ng lẹo sóng nabika ; chũ'ng chắo phrăya Çrī Thammasokarāja (Dharmaçokarāja) praditsathán phra: lçvara pen chăo nì vặi, hắi khrong sătva sĩ tin sóng tin, năi mu'ang Kămphĕng phĕt lĕ xìei lo'k sâsana phutha sâsana lĕ sẵi sâsana lĕ phra: thepa kàm, mi hắi môn hắi mong, hắi pen ăn nũ'ng diàu.

1. Inscription et transcription du R. P. Schmitt (*Excursions et reconnaissances,* Saïgon, 1885), traduction de M. A. Lorgeou.

2. *Sakarāt,* qui représente le sanscrit ou *Çakarāja,* a fini par signifier simplement ère, comme le simple *Çaka.* Ici ce mot signifie (l'ère du) roi des Çakas, c'est-à-dire l'ère hindoue de 78 A. D. La parenthèse de la traduction de M. Lorgeou (« de Salivahana ») est donc justifiée.

Comme il est probable que l'expression n'était plus bien comprise dans son sens étymologique au Siam au XVI[e] siècle, nous traduirons tout simplement par ère Çaka de 78 A. D.

2. lë sòm plëng phra: mahâ dhâtu, lë vât borivan năi mu'ang, nòk mu'ang: lë thí dën jắo ru'en, thanón thàla ăn pën tràphăn pài thú'ng Bang phân, khùt Më trai Bang phrọ.

3. të kon jòm khắi vua pài kë lavạ, ăn chahăi khài ducha: kon năn ko hàm mi hắi khái.

4. ànũ'ng, mù'a thăm na sại, jòm khắo phù't khắo năi na năn plùk ëng, mí dắi ào khắo nài jụng pài văn pài dàm dăng thăng lái.

5. ànũ'ng, thò pũ phrăya Ruang thàm ào nặm pài thú'ng Bang phân: nạn ko thăi sìn. lë hhắo jòm và na thang fạ; lë há thon nặn phob ko thăm thò ào nạm khắo pài lịng na hắi pen na mu'ang na tài mi dắi pen thang fạ.

6. ãn thạm nì thăvái phra: râja kusó'n të sómdet bopitr phra: chắo jũ húa thặng sóng pha: ong.

TRADUCTION.

---

1. L'an 1432 de l'ère (de Salivahana), sous le signe du cheval[1], le jour du soleil[2], 14me jour de la croissance de la sixième lune, dans l'astérisme de la main, à la deuxième heure du point du jour.

Le seigneur Phrayâ Çrì Dharmaçokarâja a érigé[3] solennellement cette statue du dieu phra : Içvara[4], afin qu'il protège les êtres animés à quatre pieds et à deux pieds, dans la province de Kămphëng-Phët, et qu'il contribue à

1. Année du cheval du cycle duodénaire.

2. Dimanche.

3. « *Eriger* ou *dresser* une statue n'implique pas nécessairement qu'on l'ait faite, qu'on l'ait *créée*, et si Dharmaçokarâja a seulement érigé la statue, rien ne prouve qu'il ne l'ait pas trouvée tombée du piédestal où l'aurait autrefois dressée la piété des anciens brâhmanes. Dr E. F. Hamy (note sur une statue ancienne du dieu Çiva, 1888).

4. Çiva.

exalter la religion bouddhique et la religion brâhmanique, de manière que le culte conserve son éclat, et que les deux rites soient une seule et même chose.

2. Il a restauré les Mahâ dhâtu[1] et tous les monastères, tant au dedans qu'au dehors de la ville, et à Jào Rúen sur la frontière, le chemin qui conduit à Bang-Phân. Il a creusé le canal Më-Traï à Bang-Phro.

3. Jusqu'ici, on avait l'usage de vendre des bœufs aux Lavas : on a demandé à en vendre comme par le passé : il a interdit cette vente.

4. Lorsque l'on a des champs bien propres, le riz se ressème de lui-même par les grains qui sont restés dans ces champs, on ne prend pas le riz des greniers pour le semer et le repiquer comme on le fait généralement.

5. L'àqueduc creusé par le vénérable Phrayâ Ruang pour amener l'eau jusqu'à Bang-Phân s'était comblé et avait disparu. On avait laissé les champs se transformer en rizières de terrain sec. Il a cherché cet aqueduc, l'a retrouvé et a fait en sorte que cet aqueduc amène l'eau dans les champs qui sont devenus des rizières de marais et de grande production, et non plus des rizières de terrain sec.

6. Toutes ces œuvres, il les offre à leurs souveraines majestés les deux rois et les consacre à leur honneur.

* * *

La ville de Sajjanâlaya est certainement, parmi les anciennes capitales, celle qui semble avoir eu le plus à souffrir d'un vandalisme calculé. Nulle part, en effet, il ne nous a été donné de voir un tel chaos de débris informes, un tel fouillis de moellons, de limonite, de briques et de fragments de statues ; ce qui reste de cette ville est quelque chose d'informe, le triomphe de la destruction par la main de l'homme. Comment, en effet, supposer que des édifices aussi considérables, aussi solidement établis que les chedi, se soient effondrés sous la seule action des influences naturelles? Destinés par leur masse imposante, par la solidité de leur construction à triompher des siècles, ces colosses ne sont plus aujourd'hui qu'un amas de gravats, quelque chose

1. Reliquaires.

de sans forme et sans nom. Les mains sacrilèges qui bouleversaient les temples, rasaient les palais, ne se contentaient pas de ces sauvages déprédations ; les idoles, jetées à bas de leurs socles, étaient brisées en mille pièces, les fragments jetés n'importe où; celles qui n'ont été que décapitées sont rares.

Sur cette inerte désolation, la nature exubérante de cette contrée est venue jeter son manteau ; elle a planté des arbres au milieu des temples, disjoint les fondations par d'énormes racines, enlacé les colonnes, les pans de murs de lianes de toutes sortes, comme jalouse de cacher aux générations futures la conduite de leurs aînés.

Rien ne fut plus difficile que de rétablir dans un tel désordre la place des monuments, car, outre le degré de dévastation, qui est énorme, l'épaisseur de la végétation est telle que l'on peut passer sans s'en douter à quelques mètres d'un reste de construction même important. C'est d'ailleurs cette seule raison qui nous a empêché de prendre, comme nous l'aurions voulu, de nombreux documents photographiques. Ne pouvant avancer que fort lentement et à grands coups de sabres d'abatis, la visite des ruines fut longue et malheureusement peu fructueuse. Nous avons cité déjà les murs de la ville, et la découverte toute fortuite du socle de la statue de Çiva ; voyons maintenant les quelques vestiges que nous avons rencontrés, avant de passer à l'étude des monuments plus importants dont nous avons reconstitué la place.

Plusieurs Phra: Chedi, renversés et fouillés montrent encore leurs soubassements carrés et retraités, sur lesquels reposait l'embase de la cloche. L'un d'entre eux est orné d'une niche ogivale abritant un Buddha de mortier. A l'entour de ces nombreux chedi s'élèvent à de médiocres hauteurs des pans de murs vacillants, des colonnes brisées, des piliers inclinés : un ancien four à briques laisse voir par la brèche de ses flancs sa voûte lézardée : deux puits, l'un circulaire, l'autre ellipsoïdal, sont entourés d'une margelle qui couronne le revêtement intérieur régulièrement construit en briques jointoyées. Le niveau dans le premier est à une profondeur de cinq mètres ; l'eau, pour avoir traversé les bancs de limonite, est rouge et ferrugineuse.

Quelques monolithes encore debout laissent deviner les portes, les baies dont ils devaient autrefois supporter le linteau : quelques galeries sont encore visibles : contre une muraille à moitié détruite s'adossent les auditeurs de Buddha tous mutilés. Mentionnons enfin les vestiges de trois Vâts, *Sóng-vaï*,

Këo-morakôt et *Phra: klang*, de forme rectangulaire et dont l'autel, situé au couchant, supportait un Buddha en maçonnerie : tous trois étaient entourés d'une sorte d'enceinte fort basse dont les restes sont visibles en de certains endroits.

Ces vestiges, presque tous informes, nous apprennent peu de choses, sinon que là, comme partout ailleurs, les fondations et soubassements étaient de limonite, la construction de briques quelquefois mélangée de pierre : le tout était hourdé et enduit de mortier ; quant à la charpente des combles, rien n'en est resté, soit qu'elle ait été rongée par les termites, soit qu'elle ait été brûlée.

Le plan que nous donnons ici est celui du *Vât Xáng-phuék* (pagode de l'éléphant blanc) planche LII, non pas tel qu'il est aujourd'hui, mais tel qu'il a été : en bien des points, en effet, la végétation a tellement enseveli les ruines éparses qu'il est impossible d'en saisir le plan à première vue ; ce n'est qu'après avoir retrouvé les divisions et les axes principaux que l'on peut parvenir à reconstituer les différentes parties du monument.

Le Vât Xàng-phuék se composait de plusieurs édifices se prolongeant sur un même axe E.-O. et entourés d'un mur d'enceinte rectangulaire percé de quatre portes et fait de dalles de limonite levées et rapprochées.

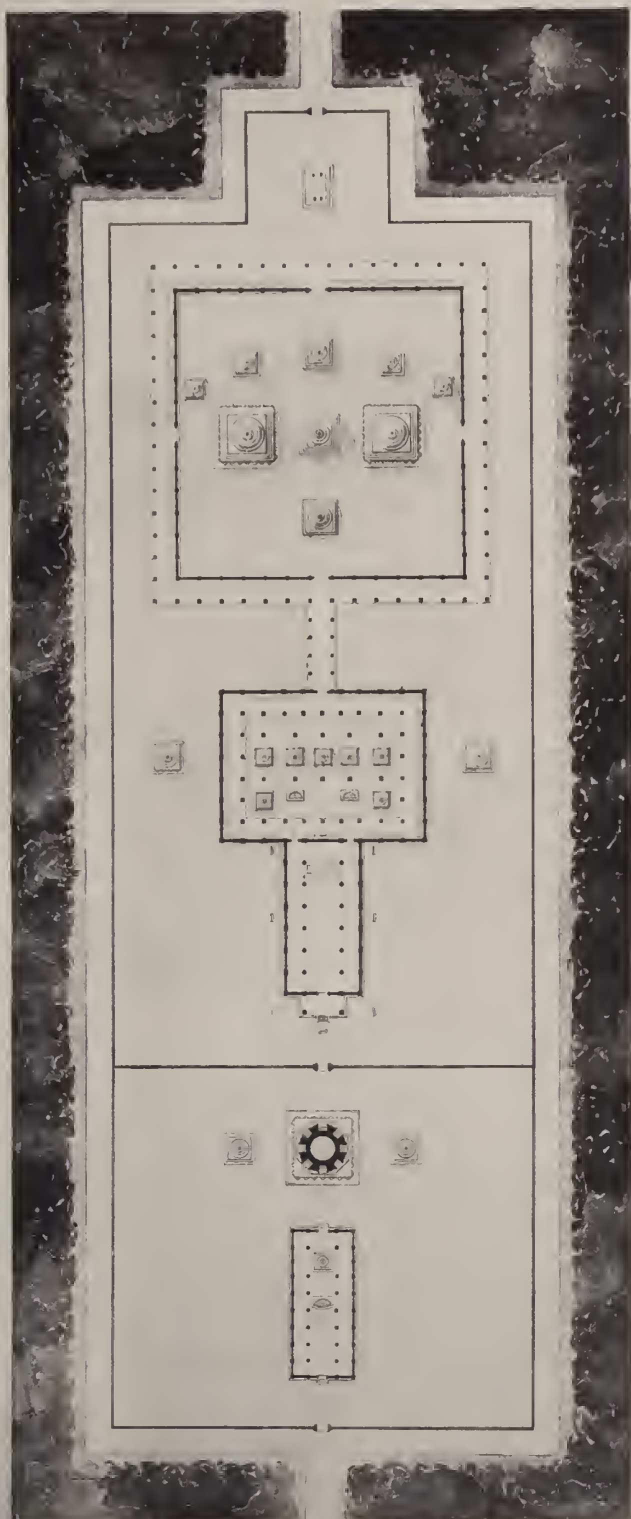
Pénétrant par la porte Est, la porte d'entrée, nous rencontrons :

Le Vihán rectangulaire dont les murs latéraux étaient percés de neuf baies à claustras, séparées par des pilastres ; l'entrée était à l'Est : la sortie à l'Ouest comportait un escalier ; à l'intérieur deux rangées de sept colonnes correspondant aux pilastres des murs longitudinaux supportaient l'entrait des fermes ; entre la quatrième et la cinquième se dresse encore l'autel, orné d'un Buddha assis, en maçonnerie : entre les deux dernières, plus espacées, un éléphant supportait un Phra: Chedi.

En arrière du Vihán s'élevait le *Phra: Chedi ĭng jaï* (le grand Phra: Chedi royal) gardé par vingt-huit lions dressés sur les pattes postérieures et reposant sur un double soubassement orné de moulures.

Ces animaux mesurent 1,80 de hauteur et sortent à moitié de l'édifice, formant sur chaque face sept cariatides soutenant une forte corniche ; les pattes de devant sont écartées comme pour porter plus aisément le fardeau du chedi ; les yeux saillants, les gueules largement ouvertes leur donnent une physiono-

SAJJANÂLAYA



PLAN D'ENSEMBLE DE VAT XÀNG PHUÉK

mie menaçante : un diadème coiffe leur tête, un large collier s'étale autour de leur cou, les pattes sont ornées de bracelets.

Au-dessus de cette corniche, une solide plate-forme supportait la naissance de la partie octogonale du chedi, dont chaque face montrait une niche ogivale abritant un Buddha et reposant sur un socle : plus haut courait une autre corniche ornée de feuilles de lotus et de figurines alternant avec le Rāhu dans la haute doucine : enfin la partie circulaire ou cloche du chedi supportait la haute flèche annelée.

A droite et à gauche, dans l'axe N. S. de ce dernier édifice, s'élevaient deux Phra: Chedi de moindre importance.

Un mur également fait de dalles levées et percé d'une porte en son milieu séparait du Bŏt cette première partie de l'édifice.

Le temple s'allonge dans le même axe que le Vihân, mais dans des proportions plus grandes. Ici la difficulté est plus grande encore pour se reconnaître au milieu des décombres ensevelis sous les feuilles et les ronces.

Le Bŏt était rectangulaire et reposait sur un haut soubassement mouluré : les côtés latéraux, comme ceux du Vihân, étaient composés de sept pilastres séparés par des baies à claustras et soutenant la toiture : l'espace compris entre les baies et le soubassement était rempli par des sujets en demi-bosse entourés d'un cadre mouluré : au N. se voyaient des guerriers à pied, au S. des zébus montés par des combattants : ces scènes retraçaient probablement les campagnes faites par le roi fondateur du Vàt.

L'entrée à l'Est était précédée d'un porche à escalier ; à l'intérieur, même disposition que dans le Vihân, mais les six colonnes sont régulièrement espacées. Le Bŏt abritait jadis un Phra: Nòn ou Buddha couché, placé perpendiculairement à l'axe de l'édifice et occupant la largeur comprise entre deux colonnes. Le mur Ouest, prolongé au N. et au S., s'étendait pour enclore une sorte de cloître dans lequel on pénétrait par deux portes percées à l'extrémité des bas côtés du Bŏt. Au pourtour intérieur courait une galerie couverte dont la toiture reposait sur le faîte du mur d'enceinte et sur une série de piliers carrés et unis avec bases et chapiteaux à lotus. Au pied du mur d'enceinte s'appuyait un socle de 0.80 de hauteur sur lequel étaient accroupis les savôks, la face tournée vers le centre du cloître. Dans la cour deux Buddha assis sur un socle en face des deux portes du Bŏt étaient entourés du *Phra: chedi xàt*

d'un modèle spécial ; sur un haut soubassement reposait la base circulaire ornée de moulures, de lotus et de thévadas assises et en prière ; sur une corniche moulurée reposait la cloche avec son embase supportant une partie carrée ornée de colonnettes qui supportaient une dalle d'où s'élançait la flèche. Dix piliers carrés, dont nous n'avons pu nous expliquer la destination, portaient sans doute soit des statuettes, soit des lampadaires pour les jours de cérémonies. A droite et à gauche, dans l'axe N. S de la cour s'élevaient deux Phra: Chedi.

A l'ouest une chaussée bordée de piliers conduisait à la partie carrée dite *Phra: Prathàn*, formant un autre cloître de dimensions plus vastes et de disposition différente : le mur d'enceinte, après avoir couru autour du Vihán, du Bõt et du premier cloître, enclôt le Phra: Prathán. Le cloître est carré et isolé au milieu de l'espace quadrangulaire formé par le mur d'enceinte : ces murs ont quatre ouvertures orientées et comportent une galerie couverte extérieure, sans doute un chemin de procession dont la toiture reposait sur des piliers également extérieurs : contre le mur, les sâvoks accroupis tournaient le dos au centre du cloître. A l'intérieur, neuf Phra: Chedi s'élevaient à des hauteurs diverses ; celui du milieu, *Phra: Chedi hàjöt*, le plus élevé, était à cinq étages, à droite et à gauche les Phra: Chedi xàng montraient leur cloche supportée par un groupe d'éléphants de grandeur presque naturelle (sept de chaque côté), séparés entre eux par des piliers ornés : les animaux, engagés à mi-corps dans la masse de l'édifice, se piétaient sur les jambes de devant, laissant pendre leur trompe vers le sol.

En avant s'élevait un autre chedi, dont il ne reste que des vestiges informes ne permettent pas de parler plus longuement ; cinq autres placés en arrière et de dimensions moindres étaient rangés en arc de cercle.

Enfin, dans un dernier cul-de-sac, le mur d'enceinte, percé d'une porte à l'O., enfermait le *Vàng phala*, le colossal éléphant auquel le temple doit son nom : fait de limonite revêtue de mortier, il était trois fois plus grand que nature et son ventre, creusé, recevait les offrandes des dévots. Seuls, le train de derrière et les deux jambes de devant subsistent aujourd'hui.

Sans être complètement dans le style pur de la grande période indo-brâhmanique, le monument du Vât Xàngh-puék la rappelle par plus d'un point : toute la partie sculpturale en effet évoque par les sujets traités des beaux

vestiges d'Angkor-thôm : de même que là-bas, on y voit défiler, en bas et haut relief et dans les mêmes attitudes, des cortèges de guerriers, de lions, d'éléphants.

Suivant quelque temps à travers la brousse la direction N. O., nous parvenons à l'emplacement de l'ancien palais royal. Comme on se servait pour l'architecture civile de matériaux moins durables, il ne reste plus de ce monument que quelques soupçons de fondations et un Sa: (bassin), le tout entouré d'un mur quadrangulaire ruiné, jadis ouvert aux quatre points cardinaux.

Plus loin une tête de Rāhu en mortier, que la piété des habitants de Kamphëng-phët a abritée sous un toit de tuiles, s'appuie contre un reste de colonne ; le corps a disparu.

Le *Vât Thĕnkhi kiĕn* ne laisse plus deviner que son mur d'enceinte rectangulaire et le plan très effacé d'un temple aux murs parallèles à ceux de l'enceinte. Sur la face O. un Phra: Chedi élevé sur l'inévitable soubassement de limonite est entouré de quatre plus petits : à l'entour de leurs bases se dressaient des figurines debout, sans doute des Thèvadas, dont les restes ne permettent pas l'identification. Quant aux flèches, il faut, pour les reconstituer, en chercher les débris parmi la multitude de ceux qui jonchent le sol : elles étaient composées d'une série de dalles circulaires dont les diamètres se rétrécissaient graduellement et qui s'emboîtaient les uns dans les autres au moyen de la mortaise et du tenon dont chacune était munie à son centre : chaque dalle formait, une fois posée, un anneau de la flèche. Un cavet reposant sur un talon soutenait cette disposition : le tout reposait sur une corniche faite d'une large plate-bande doublée en dessus et en dessous d'une doucine entre deux listeaux.

Suivant toujours la direction N. O., un sàla aux piliers de pierre s'offre à nos regards ; plus loin deux Phra: Chedi du genre hàjöt (Vât Nàng-phuék) ; puis une citerne de 7^{m},10 de longueur sur 3^{m}.70 de largeur et de 4 m. de profondeur ; un arbre sacré, planté par la main des fidèles, se penche encore aujourd'hui sur l'eau rougeâtre du bassin, couvrant de son ombre les poissons qui s'y ébattent : le pla xòn, le pla mó et le pla dũk sont les trois espèces que nous y avons remarquées ; comment y sont-elles ? Nul ne le sait. La citerne était-elle un vivier, ou quelques habitants des Sa: environnants avaient-ils déserté leur demeure habituelle un jour d'inondation pour faire souche dans cette citerne ? Le cas est assez rare pour être mentionné.

Des bancs de limonite à fleur de sol s'étendent à perte de vue, laissant pousser dans leurs crevasses quelques arbres à l'aspect tourmenté, dont le feuillage est sombre et le bois d'une dureté inattaquable : les indigènes utilisent les rares parties droites de ces troncs convulsionnés pour soutenir la charpente de la toiture de leurs habitations.

Au milieu de cette steppe aride apparaît comme un îlot de verdure le *Vât Kamphëng ngam*.

La reconstitution de ce temple, planche LIII, ne nous a pas demandé moins de temps ni moins de peine que celle du précédent : la dévastation est énorme, pourtant, grâce à une méthode déductive basée sur la similitude de toutes les anciennes constructions, on parvient, connaissant une petite partie d'un monument, à le reconstituer en entier ; ainsi Cuvier, étudiant l'os isolé d'un animal antédiluvien, parvenait à le ressusciter sur son papier.

L'enceinte rectangulaire mesure $130^{m},00$ de long sur $80^{m},00$ de large avec porte au levant et porte au couchant ; elle est faite de dalles jointives de $1^{m},20$ de haut sur $0^{m},55$ ou $0^{m}.60$ de largeur et $0^{m},15$ d'épaisseur : sur le faîte court un chaperon de coupe trapézoïde.

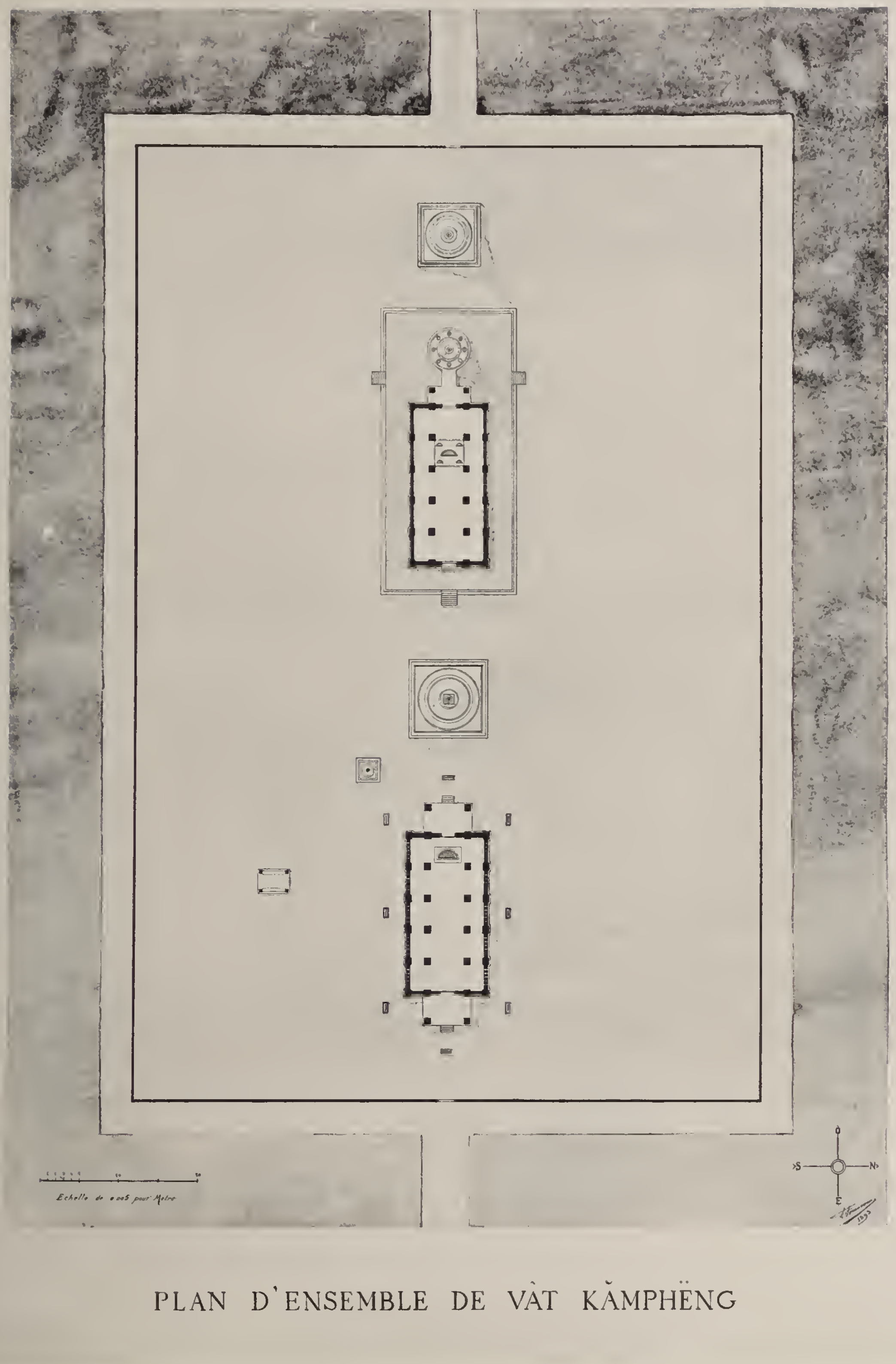
L'entrée est à l'est, selon l'orientation consacrée, et fait face à celle du Bŏt qui, flanqué de Phra: Sèma, mesure 20 m. de long sur 11 m. de large. A chaque extrémité s'ouvre une porte avec porche et escalier: les parois latérales sont formées de piliers reliés par des baies à claustras. A l'intérieur huit piliers monolithes de 6 m. de haut supportaient dans les entailles de leur sommet l'entrait des fermes et séparaient la nef des bas côtés ; au fond, entre la porte et les deux derniers piliers, se dressait la statue de Buddha assis et fait de limonite revêtue de mortier.

Sur le flanc sud du temple s'élevait un sâla supporté par quatre piliers de pierre, et plus loin, quelque peu au S. O. de la porte de sortie, un Phra: Chedi de peu d'importance.

Descendant l'escalier de la porte ouest du Bŏt on se trouvait en face d'un Phra: Chedi élevé sur un soubassement carré de 10 m. de côté et mesurant 8 m. de diamètre à la base ; l'état de dégradation de cet édifice ne permet pas de plus amples détails, mais son élévation devait être assez grande si l'on en juge par les proportions de la base.

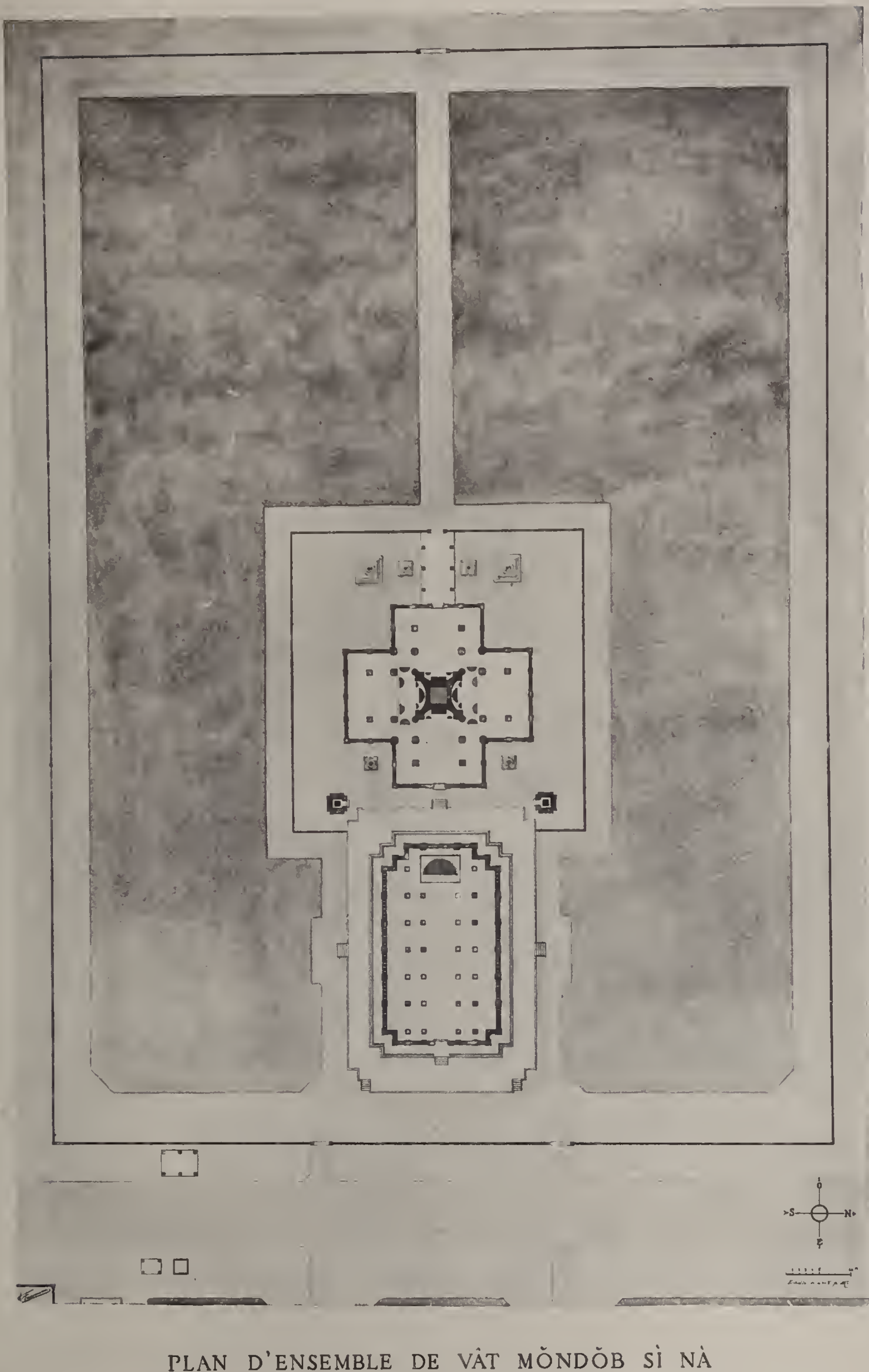
Un soubassement rectangulaire en limonite moulurée, haut de $1^{m},50$, long

SAJJANÂLAYA



PLAN D'ENSEMBLE DE VÀT KĂMPHĔNG

SAJJANÂLAYA



PLAN D'ENSEMBLE DE VÂT MŎNDŎB SÌ NÀ

de 35 m. sur 16 m. de large et placé dans le même axe que le Bôt, supportait le Vihán. Un escalier à l'Est, un au Nord et un au Sud donnaient accès sur ce terrain dallé qui supportait l'édifice, dont le plan est similaire à celui du Bôt, mais dans des proportions moindres.

L'entrée est à l'Est, avec escalier, la sortie à l'Ouest, avec porche. Les murs et les piliers intérieurs du temple sont semblables à ceux du Bôt, seule la statue du dieu présente quelque différence : elle est entourée, sur le même piédestal, de quatre images plus petites.

Une chaussée en remblai, dallée, aux flancs maçonnés de niveau avec le sol du Vihán, reliait ce dernier avec un Phra: Chedi élevé sur la même terrasse. Ce Chedi montrait la disposition assez rare d'un soubassement circulaire ; huit Phra: Chedi de petites dimensions formaient cercle autour du centre occupé par le plus grand.

Enfin à l'Ouest, comme point terminus du Vàt, devant la porte de sortie s'élevait un dernier chedi à base carrée.

Les temples, plus fréquents, continuent à montrer leurs ruines informes ; deux d'entre eux, assez importants, bordent de leurs murs démantelés une ancienne route qui conduisait au sud de la ville : c'est, d'abord, le *Vàt Mŏndŏb sì nà*. (Planche LIV).

L'enceinte de ce temple, comme celle du Vàt Kamphëng ngam, est faite de dalles jointives : elle mesure 168^{m}20 de l'E. à l'O. et 120^{m}80 du N. au S.; à l'est, deux portes servent d'entrée, une autre à l'ouest sert de sortie. Ces trois ouvertures sont ornées chacune de deux piliers carrés de 0^{m}80 de côté, dont la base et le couronnement sont chargés de moulures.

Pénétrons par le côté Est, et nous nous trouvons en face du temple ; il s'élève sur une double terrasse dont la base n'est qu'à huit mètres du mur d'enceinte : la première terrasse (longueur 38^{m}20, largeur 25^{m}50) ou soubassement mesure 1^{m}20 de haut et 3^{m}50 de large : ses parements extérieurs sont ornés de moulures et surmontés d'une série de balustres carrés reliés entre eux par une main courante, sur laquelle se dressent les Phra: Sema à leurs places consacrées.

Les contours de ce soubassement se brisent à droite et à gauche en deux angles rentrants dans le premier desquels est logé un escalier, un autre est placé au milieu de chacune des faces N. et S.: gravissons l'un d'eux, et nous

voici en face de la deuxième terrasse, de 8m70 de haut et 1m90 de large, faite, comme la première, de limonite jadis revêtue de mortier. Le plan de ce second étage n'est pas similaire à celui du premier, car la face Est ne présente à droite et à gauche qu'un angle rentrant, tandis que la face Ouest en comporte deux ; on y accède par un escalier droit placé à l'Est dans l'axe principal. Sur cette terrasse repose le Bŏt, qui en épouse les formes, circonstance assez rare.

La face Est du Bŏt est percée d'une porte d'entrée; les parois latérales sont faites de six pilastres reliés entre eux par un mur percé de baies à claustras : à l'intérieur, et dans chacun des bas côtés, s'élève une double rangée de piliers monolithes dont les plus rapprochés de la nef ont six mètres de haut et les autres cinq : ces piliers de pierre sont élevés sur la même ligne que les pilastres de l'extérieur.

A l'extrémité Ouest, un gigantesque Buddha, fait de limonite, assied sur l'autel son torse, dont la tête a roulé sur le sol.

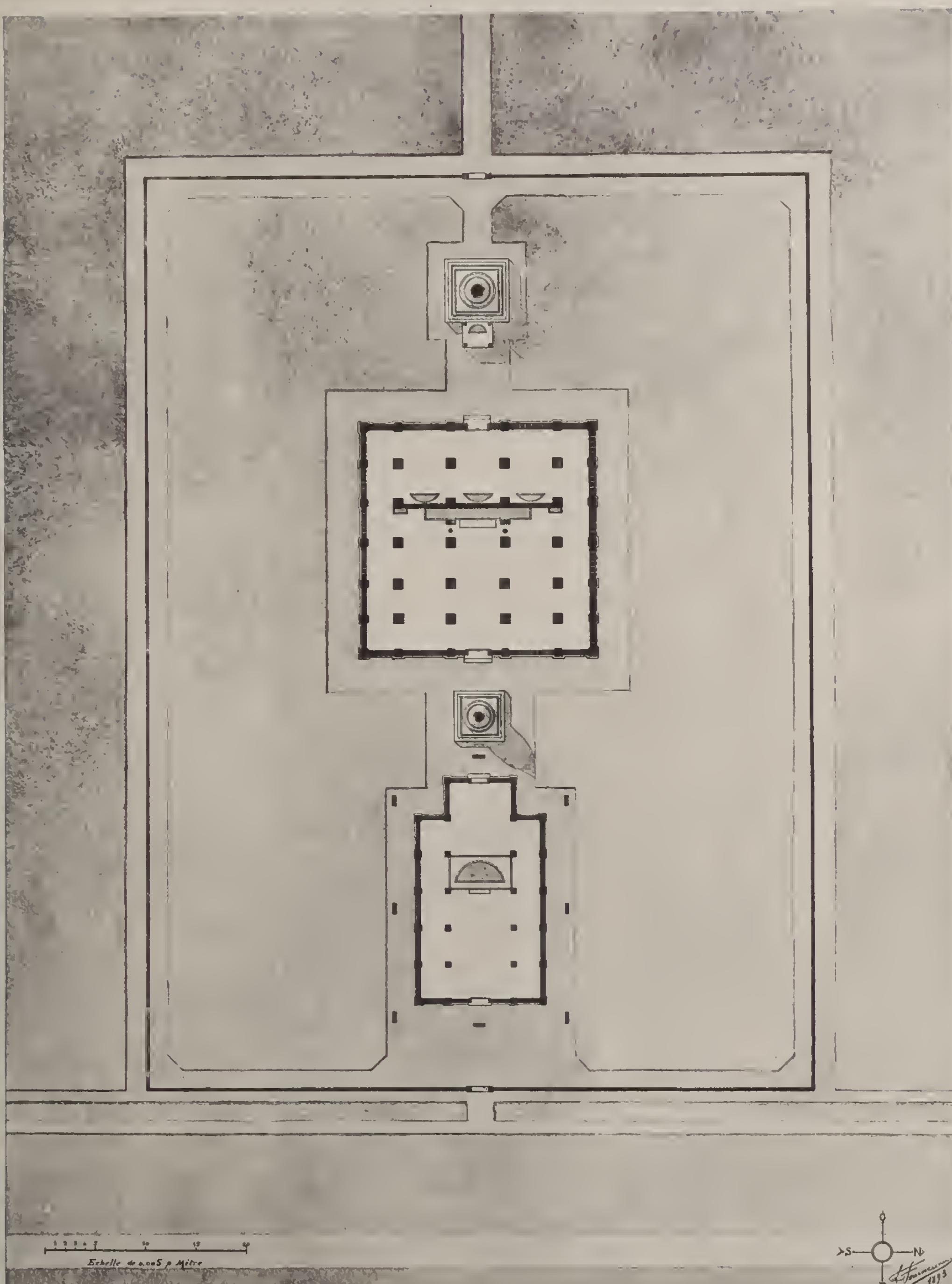
A l'Ouest du Bŏt et sur le même axe se dresse le Mòndŏb sì nà[1], séparé du premier soubassement par une distance de trois mètres vingt : il est entouré par une enceinte légèrement rectangulaire dont la face Ouest est percée d'une porte : dans la face Est vient s'emboîter la partie postérieure de la première terrasse, de laquelle on descend par un escalier placé dans l'axe médian ; cette terrasse est d'ailleurs le seul accès pour pénétrer dans cette seconde enceinte, puisque le Bŏt ne comporte pas de porte de sortie.

A droite et à gauche, en face des angles rentrants de la première terrasse, nous remarquons deux édicules, autrefois couronnés de Phra: Chedi et abritant une statue de Buddha (Phŭtharùb) ; ce ne sont plus aujourd'hui que des vestiges.

Le plan du Mòndŏb présente la forme d'une croix grecque, il est percé d'une porte à l'Est et d'une autre à l'Ouest : dans chacun des angles rentrants de la façade s'élève un Phra: Chedi. Ce plan (la croix grecque) fut à l'origine réservé au culte brâhmanique et a été inspiré par les *Caturmukha* de l'Inde.

1. Le nom de Mŏndŏb sì nà que nous adoptons ici est celui qui est donné au monument par les indigènes; celui de Chătta mŭkk serait plus juste : le plan du Mŏndŏb est le carré, celui du Chătta mŭkk est la croix grecque.

SAJJANÂLAYA



PLAN D'ENSEMBLE DE VÂT PHRA: NỒN

Le Mòndŏb, pris dans son axe E. O., mesure 27 mètres de longueur et dans son axe N. S. 29ᵐ20 ; on voit que les bras de la croix formée par l'intersection de ces deux lignes sont légèrement inégaux ; les quatre faces qu'ils présentent aux points cardinaux ont cependant une étendue égale, 14ᵐ40 : les parois, comme celles du Bŏt, sont faites de murs ornés de pilastres et percés de baies à claustras : le gros œuvre, fait de limonite revêtue de mortier, repose sur un soubassement : quant à la décoration extérieure, elle a presque totalement disparu : seules quelques moulures, quelques feuilles de lotus ont survécu et sont encore visibles.

Nous avons dit plus haut que deux portes seulement perçaient les murs du Mòndŏb. Cette disposition n'a pas dû toujours exister, car, à l'origine, ce monument devait avoir une issue à chacun des points cardinaux que regardaient les quatre visages du Brâhma placé au centre de l'édifice.

Franchissant le seuil de la porte Est, nous nous trouvons au milieu de la brousse ; pourtant il est encore facile de distinguer l'ancien arrangement intérieur : des piliers monolithes soutenaient la toiture : les uns étaient carrés : les autres, plus rapprochés du centre, étaient octogonaux ; chacun des bras de la croix en contenait deux de chaque sorte.

Au centre se dressait Brâhma aux quatre visages, mais dont le bouddhisme n'a laissé subsister aucune trace ; à sa place s'élèvent maintenant les débris d'un autel de forme particulière : sur un soubassement de un mètre dix de hauteur s'élève ou plutôt s'élevait, car tout est ici fort délabré, une construction de briques et limonite présentant quatre faces demi-circulaires avec pieds droits ornés de colonnes d'angles : celles-ci formaient avec les piliers de l'édifice une seconde croix grecque dont les côtés étaient parallèles à ceux de la première. Dans la niche Est se dressait la haute image de Buddha debout (saò sìb hà pì) vêtu du grand manteau sans plis et dont les longs bras pendaient le long du corps : à ses pieds et de chaque côté, deux de ses disciples (Phra: Andàb) étaient assis dans l'attitude de la prière. Dans la niche correspondante, même disposition, mais le dieu affectait une autre attitude, sa jambe droite était légèrement ployée, sa main gauche rassurait : c'était le Phra: Jún.

Dans les deux autres niches (N. et S.), Buddha était assis dans sa posture méditative, il était aussi accompagné de deux auditeurs.

Sur le soubassement même et regardant deux par deux les quatre faces du Mòndŏb, étaient assis huit savoks.

Une galerie couverte de huit mètres de long, dont la toiture était supportée par des piliers de maçonnerie, reliait la porte de sortie du Mòndŏb à celle de l'enceinte, qui renfermait encore, à droite et à gauche, deux Phra: Chedi, un petit et un grand.

D'autres monuments ou édifices devaient encore exister dans l'enceinte; mais, malgré nos efforts, nous n'avons pu réussir à les reconstituer, étant donné le bouleversement de leurs débris informes couverts par la végétation.

Signalons cependant trois vestiges mieux conservés qui, bien que placés au sud-est à l'extérieur du mur d'enceinte, semblent avoir appartenu au Vât: ce sont deux sâlas avec piliers de maçonnerie, dont l'un est pourvu d'une piscine creusée dans la limonite, et un angle du mur qui entourait sans doute le monastère des talapoins: une large route séparait les deux sâlas.

Nous trouvons ensuite le *Vât Phra: nŏn*[1] dont l'enceinte rectangulaire borde de sa face Est la route que nous suivons et dont elle est séparée par un fossé desséché.

Là, comme dans les autres temples, deux portes, l'une à l'Est, l'autre à l'Ouest. Le Bŏt, le Vihán sont construits à l'aide des mêmes matériaux que ceux qui ont été étudiés précédemment et ornés de façon analogue; les plans seuls diffèrent: le Bŏt, rectangulaire, montre à sa partie postérieure une sorte d'abside dont la largeur est égale à celle de la nef: il abritait jadis un autel rectangulaire supportant un Buddha assis. Le Vihán, au contraire, est rigoureusement carré, disposition assez rare: son toit reposait sur une quadruple rangée de cinq piliers carrés. Au pied d'un mur de briques reliant les quatre avant-derniers piliers, reposait un Phra: nŏn (Buddha couché) étendu sur un autel de médiocre hauteur et gardé par deux disciples dressés contre les piliers extérieurs; devant cet autel, une table d'offrandes était placée entre deux pilastres et deux colonnettes; de l'autre côté du mur, trois Buddha assis remplissaient les espaces compris entre les piliers: toutes ces images étaient dorées.

Le Bŏt était entouré de ses Phra: Sema rituellement posées. Citons enfin

1. Planche LV.

deux Phra: Chedi, l'un placé entre les deux monuments: l'autre, derrière le Vihán, se dresse sur un haut soubassement contre lequel s'appuyait un abri pour une statue de Buddha.

Le Bŏt, le Vihán étaient percés de deux portes placées à l'Est et à l'Ouest dans l'axe principal.

Continuant notre route vers le Sud, nous parvenons à un ancien camp retranché, entouré d'un rempart circulaire fait de terre levée et haut de trois mètres: quelque peu à l'Est, un fossé rempli d'eau se prolonge vers le couchant. Franchissons-le, nous nous retrouverons en face des remparts: nous n'avons qu'à les dépasser par la Porte des Morts pour nous trouver en dehors de la ville de Sajjanâlaya.

A quelques minutes au delà, voici les *Vâts Sádèt sàng, Chămpă, Pàdamak*, tous fortement mutilés et cachant sous la verdure leurs murs renversés, leurs Phra: Chedi abattus: un dernier rempart protégeait la ville du côté du fleuve [1].

En résumé, les dix Vâts que nous venons de décrire ou simplement de citer, ne forment certainement qu'une très faible partie de ceux qui ornaient jadis la ville de Sajjanâlaya: tous, sauf le Caturmukha étaient bouddhiques.

Quant à la partie sculpturale elle a souffert plus que tout le reste: toutes les statues, décapitées, jonchent le sol de leurs membres épars, les têtes ont roulé on ne sait où, et il est matériellement impossible de reconstituer intégralement quelqu'une de ces images.

Le bronze dominait, sauf pour les statues gigantesques, toujours faites de maçonnerie; les figurines, dans toutes les attitudes, étaient innombrables.

*
* *

Deux buffles nonchalants, accouplés à un char rudimentaire, vont maintenant nous cahoter sur l'interminable route de Mŭang-Thăni [2], à une allure digne des anciens rois fainéants. Cette pénible étape, coupée de pauses plus pénibles encore sous un soleil de feu, va nous faire traverser, dans des zig-

1. Mentionnons pour mémoire une grande dalle de grès rouge montrant un buddhapāda fort détérioré et reposant dans la pagode moderne Vât Bang.
2. Village moderne élevé à proximité de l'antique Sukhôdaya.

zags invraisemblables, les interminables rizières qui bordent Kämphëng-Phët et qui se pressent sur un sol alluvionnaire.

Les débris, les vestiges des temples et des Chedi continuent à abonder, nous ne nous y arrêtons pas, leur complète dégradation n'en permettant pas même une sèche description ; le *Vät kälö thaï* se serait cependant élevé dans ces parages.

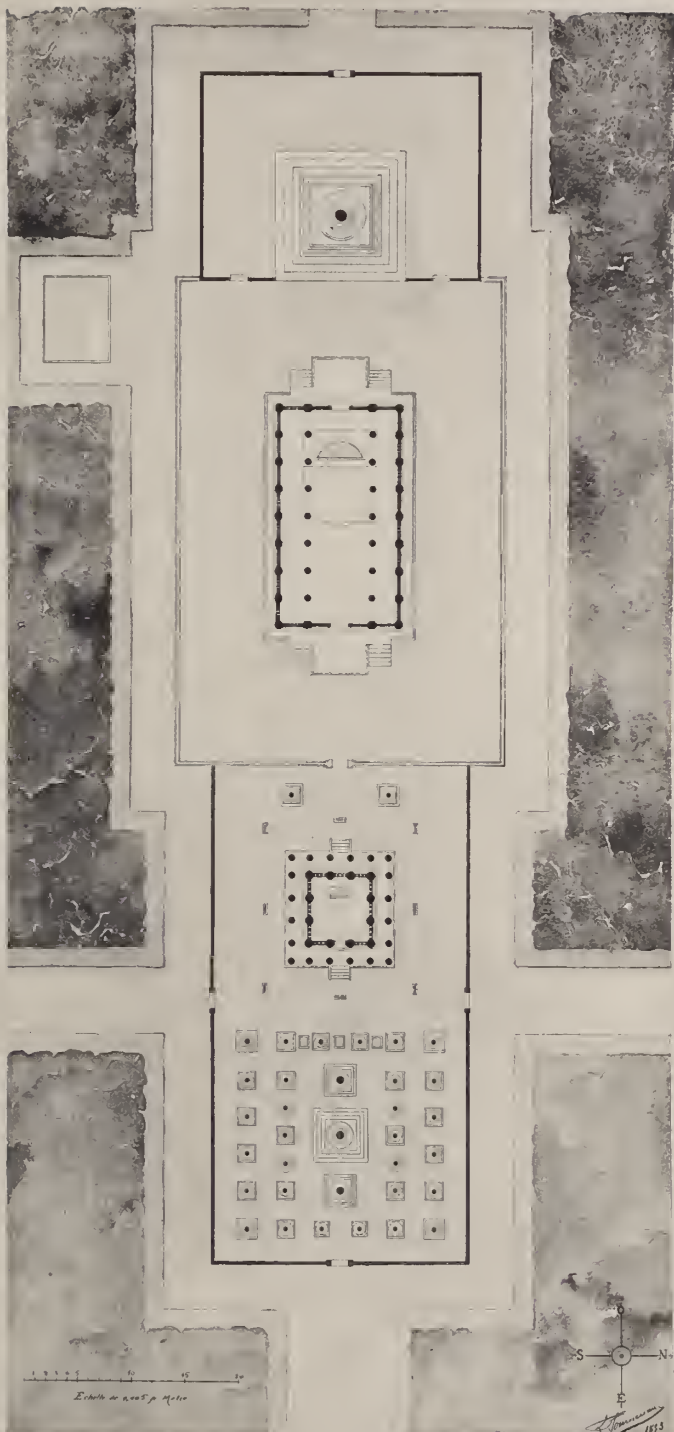
Quittant la rizière, nous pénétrons à nouveau dans la forêt et nous ne tardons pas à nous heurter au mur d'enceinte de l'antique *Vät Khèn si khièn*, qui montre encore des traces intéressantes : quelques hauts piliers monolithes, un autel supportant les restes de deux Buddha assis, le tout pouvant avoir jadis constitué un Bŏt ou un Vihân, enfin un Phra: chedi Hà jòt, élevé sur un soubassement qui en supporte aux quatre angles quatre autres de dimensions moindres ; le chedi central était orné de statuettes en haut relief dans diverses attitudes et faites de mortier.

La forêt fréquemment fait place à d'immenses clairières où, sur un sol de limonite ferrugineuse, poussent péniblement quelques arbustes rabougris hérissant leurs branches tordues de leurs feuilles dures et sombres.

C'est dans ces carrières à fleur de terre qu'étaient pris les matériaux nécessaires à la construction des monuments de Sajjanâlaya. Complètement dégrossies sur place, ces pierres colossales, d'un volume de quatre à cinq mètres cubes, étaient ensuite transportées à grands frais sur l'emplacement de l'édification. De nombreux blocs présentant des traces de travail humain et abandonnés dans les carrières témoignent encore de ce genre de procédé, qui était employé pour les tableaux et linteaux de baies, pour les dalles de clôture, pour les marches d'escalier, pour les colonnes et piliers monolithes. Toutes ces pièces, une fois en place, recevaient un crépi, puis un enduit de mortier cachant les anfractuosités de cette pierre qui a quelque analogie avec notre meulière.

Ce n'est pas sans un vif sentiment de joie que l'on rencontre sur ces routes sauvages et peuplées de souvenirs insoupçonnés, la trace de mains charitables qui, soucieuses du délassement du voyageur, ont préparé à son intention la jarre d'eau limpide pour se désaltérer et le feu donnant des tisons pour faire cuire ses aliments. C'est l'agréable surprise qui nous attendait dans l'hospitalier *Sàlà Tät phŏm :* caché sous l'épaisse frondaison de la forêt

SAJJANÀLAYA



PLAN D'ENSEMBLE DE VÀT AVÀT NÒI

qui a repris ses droits et flanqué du *Sa: Nâm chông* (eau forte) à l'onde mystérieuse et moirée revêtue de feuilles de nymphéa. Non loin de là un puits creusé dans le roc s'enfonçait à 4 mètres de profondeur.

Quittant ce lieu hospitalier pour pousser vers le nord, nous arrivons bientôt au *Vât Avàt nòï*, dont nous donnons en réduction le plan levé sur place. (Planche LVI.)

La porte située à l'Est nous donne accès dans l'intérieur de l'enceinte et, immédiatement, nous nous trouvons en présence d'un imposant assemblage de Phra: Chedi de dimensions variées, mais formant un carré dont chaque côté comporte six de ces édifices. Ces Chedi sont au nombre de trente-trois, quatre sont à base circulaire, les autres à base carrée. Celui qui occupe le centre, surélevé sur trois gradins moulurés, dépasse les autres de sa haute stature : dans la rangée Ouest, trois socles quadrangulaires semblent avoir été placés pour recevoir des statues *Sum Phra:*

Placé entre huit Phra: Sema, circonscrivant l'espace consacré, le Bŏt nous offre la particularité d'un plan presque carré. Une galerie ornée de colonnes forme le pourtour de l'édifice reposant sur un soubassement mouluré. On y accédait par deux escaliers Est et Ouest. Quant au Bŏt lui-même, il est formé, comme d'habitude, de colonnes reliées par un mur percé de baies à claustras, mais ne comportant qu'une porte à l'Est. Dans le fond du sanctuaire, Buddha trônait assis sur un autel.

Citons encore pour mémoire deux Chedi à soubassement carré, à base circulaire, et nous aurons énuméré le contenu de la première enceinte rectangulaire, qui est fermée à l'Ouest par le mur Est de la seconde.

Celle-ci, moins longue, est plus large que la précédente ; elle est formée par une balustrade de limonite hourdée en mortier, présentant une plinthe, une partie médiane ajourée et une main courante moulurée. Elle renferme le Vihán. Une terrasse le supporte ; elle repose elle-même sur un haut soubassement et s'avance à l'Est et à l'Ouest pour former deux terres-pleins flanqués chacun de deux escaliers. Le temple est rectangulaire ; il comporte une nef et des bas côtés. Il est décoré de colonnes, les unes délimitant la nef, les autres engagées dans les parois latérales et formant huit travées qui filtraient la lumière à travers des baies à claustras, lorsque le toit, aujourd'hui disparu, ne laissait pas entrer librement le soleil. La grande statue de Buddha,

Phra: Prathàn, qui était placée dans le fond du Vihán, a été décapitée. Le socle en ayant été fouillé, plus de deux cents statuettes du dieu, faites d'un alliage de cuivre et d'étain, ont été mises à jour : toutes étaient assises et portaient, ou les cheveux frisés, ou la tiare royale.

A l'Ouest enfin, une troisième enceinte quadrangulaire, plus large que longue et percée de deux portes à l'Est et d'une à l'Ouest, enfermait un gigantesque Chedi dont la ruine est complète.

Il ne reste naturellement plus trace de charpente dans tout le Vât Avàt Nòï, mais il nous a été donné de constater que la toiture était faite de tuiles vernissées rectangulaires et munies d'un crochet : elles mesuraient 0 m, 38 de long sur 0 m, 20 de large.

* * *

Poursuivant notre route vers le Nord-Est nous traversons un ancien marécage desséché, et, qui montre son fond de sable ferrugineux. Citons sur notre droite une piscine carrée de deux mètres de côté et de cinq mètres de profondeur et, plus loin, le Sâla des bonzes qui desservaient jadis le *Vàt Avàt jàï*. Celui-ci nous apparaît bientôt, il n'est distant du précédent que d'un quart d'heure de route : un édifice rectangulaire en ruines, élevé sur un soubassement à demi écroulé, quelques piliers tronqués, les débris d'un autel à Buddha, tels sont les restes de ce temple. Vient ensuite, dans le même axe, le *Vàt Dèk liéng guà*, précédé de trois Chedi : il était fait d'une enceinte de dalles jointives enfermant un Bŏt avec Phra: Sema et un Phra: Chedi, le tout d'ailleurs outrageusement mutilé.

La route ensuite redevient difficile : la forêt reprenant ses droits se fait impénétrable partout où elle trouve une fissure pour y planter ses racines. Les gisements de limonite à fleur de terre reparaissent pourtant et nous voyons bientôt sur le bord du chemin le fameux roc *Tăkhè pùm*, le crocodile de pierre vénéré des indigènes. Ce n'est pas autre chose qu'un banc de cette pierre et c'est avec beaucoup de bonne volonté que nous reconnaissons dans ses contours la forme du dangereux amphibie. Quelques carriers ont, semble-t-il, pourtant aidé la nature dans son œuvre imitatrice par certains coups de pic habilement frappés. S'il faut en croire les habitants, le célèbre *Phra: Ruàng*



Phototypie Berthaud

9, rue Cadet, Paris.

HALTE DANS LA CLAIRIÈRE DE THỦNG KRÂT

avait vu la plus chère de ses femmes enlevée à sa tendresse par un monstre affamé, qu'il aurait aussitôt égorgé de son sabre redoutable. Le malfaisant animal convenablement désossé aurait été ensuite pétrifié par la colère divine sur l'emplacement où il gît encore pour longtemps. Telle est la légende du rocher Tăkhè pùm.

Un Vât du même nom s'élevait à côté ; il comprenait une enceinte de dalles jointives (long. 25 mètres, largeur 15 mètres) et un petit temple dont il ne reste que quelques débris de soubassement, deux piliers et un autel supportant le tronc d'un Buddha assis. Quelque peu au Nord et non loin d'une mare *Mông liêng*, un puits est creusé dans la limonite, près du Sâla des anciens bonzes. Ce Vât est le dernier que nous ayons à signaler dans les environs de Sajjanâlaya et, après cette fatiguante étape, nous faisons halte à l'Est du marais *Bôthông* pour passer la nuit dans un Sâla aussi hospitalier qu'exempt de toute espèce de confortable.

* * *

Parti le lendemain au petit jour, nous traversons, sans nous y arrêter plus longuement, le lit d'un canal aujourd'hui complètement à sec, les Sâlas *Khlong Sàla nuàï sàï* et *Mò Khŏlĭk* (marmite cassée), et nous parvenons à la forêt de teck dont les arbres robustes n'ont pas à redouter les attaques des termites. A l'Est de la clairière de *Thŭng Kràt* (la plaine nettoyée), une vaste mare va permettre à nos buffles de prendre un rafraîchissement qu'ils ont lentement gagné, tandis que nous en profitons pour faire notre première halte. (Planche LVII.)

La forêt bientôt change d'aspect : la brousse, les ronces la rendent pénible à traverser ; de hautes herbes aux feuilles ou pointues ou coupantes semblent vous défendre une curiosité quasi sacrilège pour leurs domaines inviolés.

Nous arrivons ensuite auprès d'un *Săn chào*, sorte de pagode en réduction qui abrite une menue statuette de Buddha. L'usage veut que le voyageur qui désire entrer dans les bonnes grâces du génie tutélaire de la forêt, lui offre quelques feuilles dont il se nourrira ; aussi un énorme amas de feuilles sèches encombre-t-il le pied de ce temple en miniature.

Les bancs de limonite ont disparu, un sable blanc et fin les a remplacés ; l'horizon s'est élargi, il nous permet d'apercevoir à l'Ouest le mont *Khǎo-lèk*, au Nord les rizières du hameau de *Bàng-Măï*, et au loin, dans un bleuté vague, la montagne royale *Khǎo-Luàng*.

Bàng Phàng Kătai (le village qui cache les lièvres), pauvre village de quelques familles siamoises et de quelques Chinois, voit notre deuxième halte ; on y fait le commerce de la corderie, des cotonnades pour la confection des langoutis et aussi des torches fabriquées avec la résine extraite de l'arbre *tǒn-jàng* : on recueille ce combustible en pratiquant dans le tronc une large encoche dont la partie inférieure, plane, supporte un récipient destiné à recevoir la sève qui découle du bois mis à nu. L'industrie y est représentée par la construction des charrettes à buffles et à zébus, et des barques faites d'un seul tronc d'arbre ; quant à l'agriculture, elle se borne à la culture du riz souvent entravée par le manque d'eau.

Citons, aux alentours de ce village, assez misérable en somme, les débris d'un ancien Vât, quelques Phra : Sema en grès et sur le sol des débris de statuettes, de tuiles vernissées et de vases de céramique.

Nous arrachant aisément à ce lieu sans intérêt, nous poursuivons notre route à travers les plants de cannes à sucre qui alternent avec les rizières et couvrent le sol fait d'un fin sable blanc : la forêt, peu touffue, fait une fois encore son apparition et montre des arbres rabougris dont les troncs contournés sont couverts d'excroissances bizarres.

Le chemin bientôt devient invisible, il disparaît sous la végétation ; nos buffles impassibles vont de l'avant, renversant ou broyant ce qui leur fait obstacle, et nous avançons péniblement cahotés, sur les racines traînantes et les branches mortes qui s'enchevêtrent sur le sol : nous atteignons *Bàng thŭng nà nòng dĕng*, (le champ du marais rouge), hameau de six habitations entouré d'antiques rizières aujourd'hui abandonnées, mais qui, du temps des Thaïs, étaient soigneusement irriguées : des herbes inutilisables et atteignant parfois deux mètres de haut (*jà-phòng*), couvrent ce sol devenu stérile.

Traversant le lit desséché du *Khlong Bàng jào*, nous entrons sans transition dans un véritable Eden : le sol a changé, le sable est remplacé par un humus épais dont une luxuriante végétation a pris possession : les arbres y sont représentés par les essences les plus diverses ; la gamme des verts s'y



Phototypie Berthaud.

9, rue Cadet, Paris.

LE KLONG SÀM PHÙANG



Phototypie Berthaud, 9, rue Cadet, Paris.

BÀNG THĂNÔT

marie heureusement avec le bleu du ciel sur lequel se découpent les folles arabesques des lianes capricieuses qui enchevêtrent leur réseau compliqué : dans les creux des écorces les orchidées ont pris place et épanouissent dans l'air chaud leurs fleurs fantastiques.

Malheureusement, un besoin prosaïque, la soif, nous empêche de jouir à loisir de ce spectacle grandiose et charmant et, bien à regret, nous le quittons pour nous enfoncer plus avant dans la forêt qui bientôt se change en une immense prairie dont chaque brin d'herbe dépasse notre tête ; les marais apparaissent, rares d'abord, mais bientôt plus fréquents ; ce sont *Thŭng mŏt taï* et *Nòng súa hŏk* (le marais du tigre menaçant), *Thòng hùai ngòn* (le ruisseau de l'or et de l'argent), *Bò-năm-bĭb* (l'étang de l'eau étroite), *Nòng chık chài* (le marais aux piqûres mortelles).

Le hameau de *Bàng sàm phŭang* (le hameau des trois guirlandes), apparaît traversé par la rivière du même nom (planche LVIII), allant de l'Est à l'Ouest : le paysage est redevenu morne, quelques rizières abandonnées, un sol grillé, parsemé d'arbres rabougris. *Bàng Thánŏt* (le village du palmier éventail), modeste village, montre ses réserves à riz ; ce sont de vastes récipients faits de lames de bambous entrelacées et recouvertes d'un enduit d'argile ; ces sortes de cuves, élevées sur pilotis, sont couvertes d'un toit en paillottes (planche LIX). Là croissent aussi quelques arbres fruitiers, manguiers, orangers, citronniers, etc. ; on y pratique la culture de la canne à sucre, des haricots et de la patate, et la fabrication des torches et des langoutis.

Le *Khlong thánŏt*, nommée aussi *Khuài Sài*, se jette dans la rivière de Sukhothaï à Pàk Phra:. Sa direction est N.-E. et N.-S. : il est peu poissonneux. Non loin gisent les débris d'un Vât dont le Bŏt était entouré de Phra: Sema.

Puis, à travers un pays plat dont le sol sablonneux est coupé de Khlong plus ou moins desséchés, citons sans nous y arrêter les villages de *Thŭng lùang* (de la plaine royale), de *Bŭng* et son ancien Vât, de *Pŏrn*, de *Khuèi*, tous assez pauvres et se livrant sans grand succès à la culture du riz. Sur ces mornes rizières, qui datent de l'époque où les villes de Sajjanâlaya et de Sukhôdaya étaient florissantes, des vols de vautours et de corbeaux s'éparpillent dans l'air, piquant leur note lugubre sur la monotonie du site. Secoué, cahoté par un sol rugueux, aveuglé et grillé par un soleil implacable, nous sommes d'ailleurs peu disposé à la bienveillance pour ce qui nous entoure.

Les Khlongs[1] *Huài hëng, Nôi gön, Jàng dîn, Phö, Huài khù* et *Thăni* traversés, nous voici parvenu, après cinq jours de route, à *Mŭang-Thăni*, qui représente le chef-lieu de la province du même nom : c'est la ville moderne qui a succédé à l'antique Sukhôdaya.

Le sous-gouverneur de l'endroit, à qui nous sommes allé rendre visite, nous offre un abri où nous pourrons réparer nos forces et garer nos impedimenta ; c'est, sur la rive gauche, le Sâla du Vàt Raxàthàn (la loi royale). Ce Vât, disons-le en passant, est moderne, il comprend un Bŏt et un Vihân dont les autels sont littéralement couverts de statuettes de Buddha, en bronze, en terre cuite ou en bois et qui proviennent des ruines de Sukhôdaya ; à l'Est de Vihân s'élèvent trois Phra: Chedi, et divers édicules renfermant les cendres des gouverneurs défunts et des membres de leur famille. Signalons à titre de curiosité la singulière décoration du Bŏt, qui consiste en de nombreuses chromolithographies, de provenance allemande, et représentant diverses pièces anatomiques, telles que squelette, écorché, larynx, abdomen, etc. ; ajoutons que les Talapoins qui nous montraient ces splendeurs exotiques en riaient eux-mêmes.

Mŭang-thăni n'a, au point de vue artistique ou architectural, rien de remarquable ; des chemins tortueux et malpropres sillonnant une agglomération de misérables cases, des cabanes sur pilotis et deux rangées de maisons flottantes auxquelles sont amarrées des barques encombrant les rives du fleuve, tel est l'aspect que présentait la ville lorsque nous avons pris la vue que reproduit notre planche LX. Seule la maison du gouverneur fait exception par une apparence de confortable : elle occupe sur la rive gauche le centre de la ville et comprend une série de bâtiments destinés à loger les femmes, les esclaves et le personnel : un peu au Nord est situé le tribunal. Toutes ces constructions sont en bois de teck, bâties sur pilotis et couvertes en tuiles.

1. Tous ces canaux, sauf celui qui porte le nom de Thăni et qui se jette dans la rivière de Sukhôthaï, sont creusés de mains d'homme ; souvent à sec, parfois comblés en partie, ils sont tous dans un complet état d'abandon ; destinés jadis à irriguer et à fertiliser les alentours de la capitale, ils sont encore intéressants à mentionner, car ils montrent le degré de civilisation que les Thaïs avaient atteint à cette époque et l'importance qu'ils attachaient aux travaux agricoles.



Phototypie Berthaud. 9, rue Cadet, Paris.

MƯ̈ANG THĂNI ET LA RIVIÈRE DE SUKHÔTHAÏ



Phototypie Berthaud. 9, rue Cadet, Paris.

LE SOUS-GOUVERNEUR DE MŬANG THÂNI ET SES SUBORDONNÉS

Le commerce et l'industrie sont assez restreints : ils comportent la fabrication des torches, des tuiles et briques, la préparation du tabac et l'extraction du sucre. Les indigènes, ainsi que quelques résidents chinois, cultivent sur les berges de petits jardins dont le sol est engraissé à l'aide du limon laissé par la rivière après la saison des pluies : ils y cultivent avec quelque succès l'échalotte, le chou, la salade, le haricot, la patate et l'igname.



Les ruines de Vât Xàng lòb.

La race indigène est siamoise[1] et d'un type beaucoup plus pur que celle de Bangkok qui est déjà très mâtinée : l'élément chinois y est représenté par quelques commerçants, on y voit aussi, mais à titre passager, des Laotiens et des Birmans.

Sur la rive droite, devant le Vât où nous sommes descendu, s'élèvent

1. Voir planche LXI.

deux autres temples les *Vât khò hât Sávàn* et *Xàxèm phŏng*; ils sont presque isolés, les constructions étant très clairsemées sur cette autre rive.

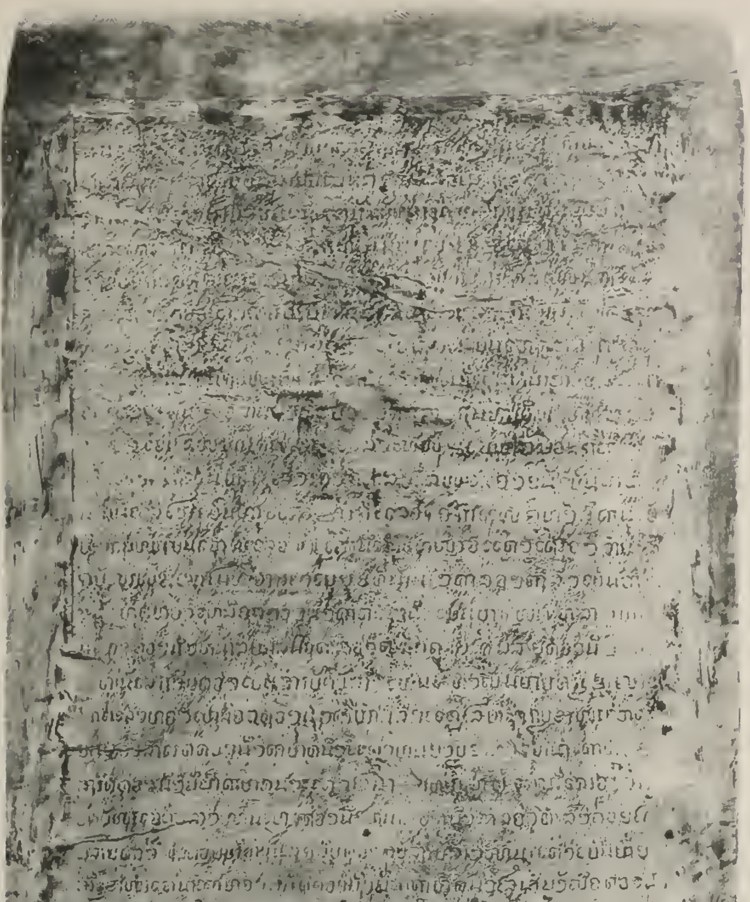
Reprenant le lendemain notre route vers la capitale, nous traversons le village de Bàng Kluèi précédemment signalé. *Bàng Khuàng* modeste hameau entouré de champs de cannes à sucre et possédant un Vât (le Vât Bàng Khuàng) dont un mince cours d'eau baigne les fondations, *Bàng Khàn fái* perdu dans les rizières, et enfin *Baï nà* où nous trouvons les premières ruines avant de franchir l'enceinte de Sukhòdaya.

Ce sont d'abord deux Phra: Chedi de briques et le *Vât Phàï lim* dont il ne reste que quelques traces de soubassements et quelques débris de colonnes; puis deux autres Phra: Chedi également en briques et complètement éventrés; enfin, les restes du *Vât Xàng lòb* (le Vât d'où l'éléphant s'échappe) qui n'a pas moins souffert des intempéries et de la main de l'homme: le temple a disparu: seules du sein d'un océan de hautes herbes émergent une colonne tronquée et la silhouette d'un énorme Chedi Xàng lòb[1], rappelant en tous points celui que nous avons signalé lors de la description du Vât Xàng-phuék. (Voir page 192, les Phra; Chedi Xàng.)

C'est au Sud-Ouest de ces premières ruines, lors de son voyage dans le Nord du Siam, que le R. P. Schmitt découvrit en novembre 1888, à moitié enfouie dans le sable, une stèle de grès, aujourd'hui conservée au Musée de Vang nà à Bangkok et sur laquelle nous avons relevé l'inscription qui suit.

1. Soubassement 18 mètres de côté, hauteur 2 m. 60.

N° VII

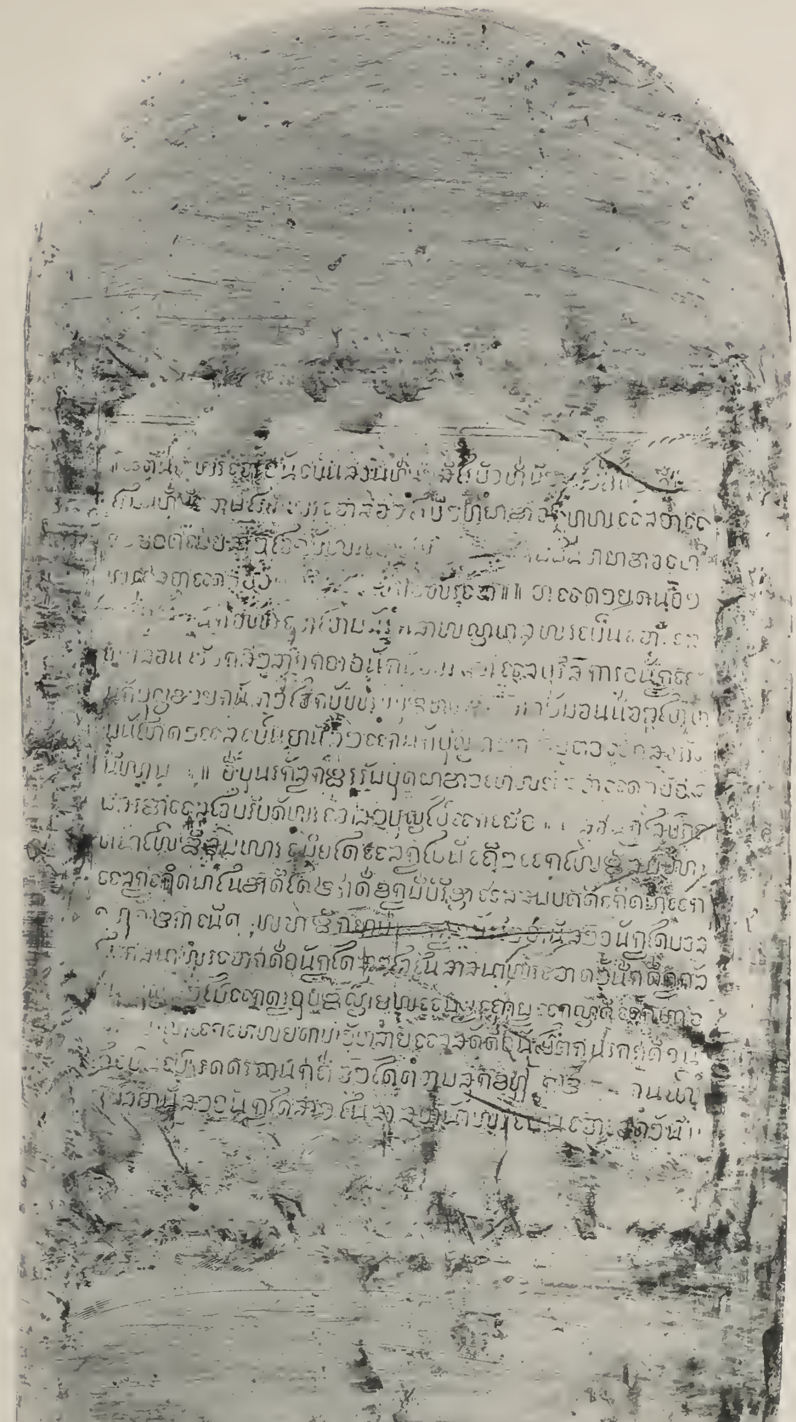


Premier côté de la stèle.

INSCRIPTION THAÏE

Groupe de Sajjanâlaya et de Sukhôdaya.

N° VII



Deuxième côté de la stèle.

INSCRIPTION THAÏE

Groupe de Sajjanâlaya et de Sukhôdaya.

N° VII

INSCRIPTION THAÏE[1]

DU ROI ÇRĪ DHARMĀÇOKARĀJA

Groupe de Sajjanâlaya et de Sukhôdaya

Conservée au Musée de Vang nâ à Bangkok.

Cette inscription est gravée sur les deux côtés d'une stèle dont la partie inférieure est rectangulaire et la partie supérieure arrondie en demi-cercle. La pierre mesure $1^{m},50$ de haut sur $0^{m},50$ de largeur.

Bien qu'aucune date n'y apparaisse, tout porte à croire cependant que ce document remonte au xive siècle de notre ère. Il est rédigé en langue thaïe ; le caractère appartient au type des inscriptions de Sukhôdaya.

Le recto est fruste au commencement de l'inscription : sur les quarante lignes qu'il comportait, quatorze ont complètement disparu. Quant au verso, côté sur lequel était couchée la stèle, il est dans un état parfait de conservation, et porte 18 lignes.[2]

La transcription et la traduction qui l'accompagnent ont été exécutées par le R. P. Schmitt.

1. Les moulages de cette inscription sont conservés au Musée Guimet.
2. Voir planches LXII et LXIII.

Nous trouvons ici le nom du roi Çrī Dharmāçokarāja (nom ou plutôt titre qu'ont porté tous les rois de Sukhôdaya), après son annexion à l'empire d'Ayuthia ; nous y trouvons encore l'énumération des terrains et objets offerts à Buddha et, sans les déplorables lacunes dues à la dégradation de la pierre, nous y trouverions la liste à peu près complète des objets que les dévots avaient coutume d'offrir aux pagodes.

N° VII

TRANSCRIPTION

Premier côté de la stèle

ligne

15e . . . . ning khā song tāṁling pen. . . . .

16e . . . . thong hlieong khrvng ning khā tāṁling ning (pen hok phra) . . . .

17e . . . . sok si niv khā song tāṁling khrvng. . . . . khrvng ning. . . .

18e . . . . . . sib (saling) pen sāṁrab kab (sāng) . . . teeng pen bān çrī pūjā (phra) . . . . .

19e . . . . thong hlieong khrvng ning khā hā saling . . . . sai . . . . pūjā phra ceā . . . . .

20e . . . thong sāṁreit khrvng ning khā bāt ning teeng bān ning pūjā phra ceā . . .

21e sāṁrit khrvng ning mi phā khā bāt ning teeng sai. . . . . tee ni . . . .

22e kab phra cetiya sāng phān thes khrvng ning (hnā sok) ning khā song tāṁling khrvng kho

23e m lāy khrvng ning dvy pariphan lek sib khrvng kab sāṁrab sāng phān teeng pen bāy . . . .

24e çrī pūjā phra: cheā nāṁ teā thong sāṁrit khrvng ning mī fā khā bāt ning sai nāṁ bang bieo [khrvng ni

25e ng khā sāṁ sling sai hmāk lyen thes khrvng ning sai hmāk thrieong sāṁrab teeng bon

1. Les mots entre parenthèses sont douteux.

26° . . . . srī kab phra svey |||| tee ni nakbuny xv̌y sāng vǎi kab phra pen eheā̌ phreeng
27° . . . . ning khā hok bāt oāṁdeeng kon sǐ vǎi rong phra dharrma kāṁphi
28° . . . . ning khā tāṁling ning oāmdeeng thon si vai rong mahā vee . . . .
29° . . . oāmdeeng khon pūjā mahā (vesantara) . . . . ning bāt ning (phidāl) dharr
30° (makhā song) tāṁling . . . . thong hlieong rob || || tee nī oāmdeeng hoṁ
31° (di) sāng vai pūjā phra pen eeā. . . . . khā song tāṁling kl
32° ong sok ning mai sak tāṁling ning kang sdāl lūk ning an nak song jang khā hok sling
33° eeā hmin theph . . . . mī sradhā thāṁ lim phin pheen ning mā tang vai teeng
34° . . . . dharrma kab . . . . thī ning sib pheen || || hin. .
35° . . . . lee nāy sing lūk nāy theph vai kab . . . . .
36° . . . . kū vai hai hman kab sāsanā phra pen eeā || || tee . . . . .
37° . . . . kab phra eeā sām sib rai oyū[1] tavan ook pā nā phahār nā sib . . . .
38° . . . . . soṁdee mahā upāçaka thān eeā phrayā çrī dharmmāsōkarāja phra rā . . .
39° (ja). . . . mī phra rāja sra: dhā hai kee phra eeā hmai nī sai yī sib rai nā phra (e)
40° . . eoā khon nai bān tavan ook lee || || baddho āphoph ||[2]

Deuxième côté de la stèle

1° tee nī thī phra eeā an pen svn thī ning sī rai thī ning song rai bing thī ning
2° rai miṅ thī ning sām rai thī phra eeā song rai bing (thī) phā khāv theph lee āṁ
3° deeng yot miey sāng vai kab phra eeā thī ning song rai sām min (thī) phā khāv the-
4° ph lee oāmdeeng yot miey sāng vai kab phra eeā || || oāmdeeng yot nong
5° kū nī dū vai man kab phra eeā hai man rak sā phayabāl phra pen eeā lee
6° rai nā svn rieok sārākor an kab phra eeā lee puriskār an kū lee
7° nakbuny khoy kan sāng vai kab phra budha phra dharrma thang mvn ni ehong hai (h)
8° hman hai khong lee pen ānisong kee nakbuny thang klāy to theā svarrga
9° nibbān || || || ī bun rak lūk dharrma but phā khāv thep lee oāmdeeng yot
10° mī sradhā lee vai paribat phra eeā song buny pai kee miea || || svn kū sai prāth-
11° thanā bōdhi soṁphār mieo dai lee kū pai mī thieng kee bōdhi soṁphār
12° lee kū kiet mā nai jāti dai dai kodi kho kū mī prijā lee sombatti kiet mā kee

1. Lisez yu (être situé).
2. Ce mot, qui veut être sanscrit, m'est inconnu ; peut-être abhāra.

13° kū thuk thuk kāñmiet vyādi ko yā nī kee kū anning ānisong an kū dai bvs
14° nai sāsanā phra ceā kodi an kū dai sāng vai nai sāsanā phra ceā dang ni ko di kū kal
15° puā buny song pai kee khrū upadhjāya pho mee phū theā phū kee yāti kee thāv
16° kee phrayā kee thepayadā thang hlāy lee satt an pai tok narok ko di an
17° dai pen pret dirajhān ko di cong dai khvām sukkh thuk thuk khon phrō
18° phalānisong an kū dai sāng nai sāsahnā phra pen ceā vai dang nī. ||

N° VII

TRADUCTION

Premier côté de la stèle

ligne
15e . . . . un prix : deux tāmlings[1], être . . . .
16e . . . . un objet en cuivre, prix : un tāmling (ce qui fait six phra) . . . .
17e . . . . d'une coudée quatre pouces prix : deux tāmlings l'objet. . . un objet . .
18e . . . . dix (slings) pour servir à. . . . . on offrit une maison . . . .
19e . . . . en cuivre, un objet, prix : cinq tāmlings. . . . . placer. . . offrir à phra ceā
20e . . . . en bronze, un objet, prix un tical ; avoir construit une maison pour le service de Buddha
21e en bronze, un objet, de l'étoffe pour un tical qu'on plaça. . . . . Ensuite . . . . .
22e avec le cetiya on plaça un bassin étranger[2] large d'une coudée du prix de deux tamlings.
23e une lampe de couleur avec dix petites lampes autour en cercle ; les accessoires d'un bassin [(mobile).

1. Le tamling vaut 4 ticaux ; le tical vaut quatre slings ; le sling équivaut à soixante centimes de notre monnaie. Cette dénomination monétaire avec sa division paraît venir des Khmers.
2. Importé de l'étranger.

24ᵉ à offrir aux bonzes ; un vase, forme gourde, en bronze avec couvercle à mettre l'eau, du [prix d'un tical ; un vase, forme coquille,

25ᵉ à déposer l'arëk en noix, du prix de trois slings, un vase à déposer l'arëk en tranches : ces [objets doivent être

26ᵉ placés sur la maison, pour l'usage des bonzes. — Ensuite de cela les dévots aidèrent les [bonzes à faire les barques

27ᵉ . . . . . . du prix de six ticaux. La femme Khon acheta et offrit une maison pour servir [de bibliothèque

28ᵉ . . . . . . un prix : un tāmling. La femme Thon acheta et offrit un pavillon Mahā-vec . .

29ᵉ . . . . La femme Khon offrit le mahā (vesantara) . . . un tical. Un plafond pour la bibliothèque

30ᵉ (prix : deux) tāmlings. . . . . . en cuivre tout autour. Ensuite la femme Hom

31ᵉ offrit aux bonzes . . . . du prix de deux tāmlings.

32ᵉ un tambour long d'une coudée en bois de tēk, une cymbale pesant deux livres, prix ; six slings.

33ᵉ le prince Hmin dēva . . . . dévot fit faire une sèma qu'il plaça

34ᵉ . . . . le dharma ainsi que. . . . . en un endroit dix sèmas. — les sèmas

35ᵉ . . . . le nāy Sing fils du prince Dêva l'offrit ainsi que . . . . . .

36ᵉ . . . . je l'offre pour la prospérité de la religion de Buddha. — Ensuite

37ᵉ . . . . . . (j'offre) au Buddha dix arpents de terres situés à l'orient dans le terrain dit Pā-nā

38ᵉ phahār, dix (arpents). Le grand laïque Somdec phrayā çri Dharmāçōkarāja, le phra rā-

39ᵉ ja. . . . dans sa dévotion toute royale y ajoute vingt arpents de rizières qu'il

40ᵉ offre au Buddha ainsi que les habitants du village situé à l'Orient. — (jusqu'à la fin du [monde) —

Deuxième côté de la stèle

1ᵉ Ensuite, à compter les jardins offerts au phra chao, il y a quatre arpents, puis deux arpents et

2ᵉ demi, puis un et quart, puis trois arpents, puis deux et demi : le tout offert au Buddha

3ᵉ par Phā-Khao-thep et sa femme Yot. Ailleurs deux arpents trois quarts furent offerts

4ᵉ par ce même phā-Khao-thep et sa femme Yot. — Cette femme Yot ma sœur

5ᵉ je l'ai offerte au Buddha pour qu'elle prenne soin des statues et pour qu'elle recueille

6ᵉ pour l'entretien des statues les revenus des rizières et des jardins ; ensuite tous ces actes du

7ᵉ culte que moi et tous les dévots nous accomplissons en l'honneur du Buddha et du

8ᵉ dharma, puissent-ils demeurer et nous servir de mérite pour atteindre tous ensemble

9° le svarga-nibbān. — Bun rak, fille adoptive de Phā-Khāo-thep et de la femme Yot,
10° transmet à ma femme le mérite de sa dévotion au Buddha. — Pour moi je
11° désire atteindre le bodhisambhāra (science parfaite), ou du moins, si bodhisambhāra
12° m'est refusé, je demande à renaître, dans mes incarnations futures, dans un état de
13° sagesse et de perfection, exempt de maladies. Tous les mérites que j'aurais acquis
14° en prenant les ordres dans la religion du Buddha, ou de toute autre façon, je les cède
15° en partie à mon guru-upajjhāya, à mes frère et mère, à mes aïeux, à mes parents,
16° aux princes, au roi, à tous les anges et êtres tombés dans les enfers, aux vampires,
17° que tous puissent jouir du bonheur en conséquence des fruits méritoires
18° que j'ai ainsi gagnés dans la dévotion du culte du Buddha.

SUKHÔDAYA

Quittant les ruines du Vât Xàng lòb, nous nous dirigeons vers Sukhôdaya.

Après être descendu dans le lit desséché de la rivière de Sukhôthaï qui, paraît-il, baignait jadis les murs de la ville royale et qui maintenant traverse Mŭang Thăni, nous mettons le pied dans l'intérieur de l'enceinte en passant par une brèche de l'ancien rempart Est.

Sukhôthaï est située par 17° . . . . . de latitude Nord et par 99° 49′ 42″ de longitude, au milieu d'un pays plat et désert. L'on a peine aujourd'hui à s'imaginer la vie qui animait ces lieux, il y a quelques siècles, car les misérables villages que l'on y rencontre donneraient difficilement une idée même approchée de ce qu'étaient jadis les deux villes sœurs avant que les guerres ne les eussent anéanties. La population est maintenant presque nulle.

De ce monde enseveli il ne reste plus que des débris grandioses enveloppés d'un mystère que les inscriptions trop souvent frustes ne nous permettent pas toujours d'éclaicir, et parmi ces derniers documents, combien ont été détruits par la main même des contemporains indigènes dont l'intelligence rudimentaire n'en perçoit pas la valeur.

Nous nous sommes efforcé de réunir en ces quelques pages le plus de données possible sur ce passé obscur : nous y avons réuni le fruit de nos études faites sur les lieux, c'est-à-dire les plans levés sur place des Vâts de Sukhôdaya et de nombreuses vues photographiques que nous n'avons presque jamais pu prendre qu'après plusieurs heures de travail. La végétation en effet rend presque impossibles les travaux photographiques, en étendant une épaisse draperie sur les ruines déjà chancelantes.

Cependant, avant d'entreprendre la description des édifices de l'antique cité royale, nous croyons devoir placer ici l'inscription Thaïe n° VIII, la plus ancienne que nous ayons en ce dialecte. Cette pièce intéressante nous fournit en effet des données sur la période florissante de Sukhôdaya et nous révèle la constitution de ce royaume.

N° VIII

INSCRIPTION THAÏE

DU ROI RĀMA KHOMHËNG

Groupe de Sajjanâlaya et de Sukhôdaya

Conservée au Vât Phra: Këo à Bangkok

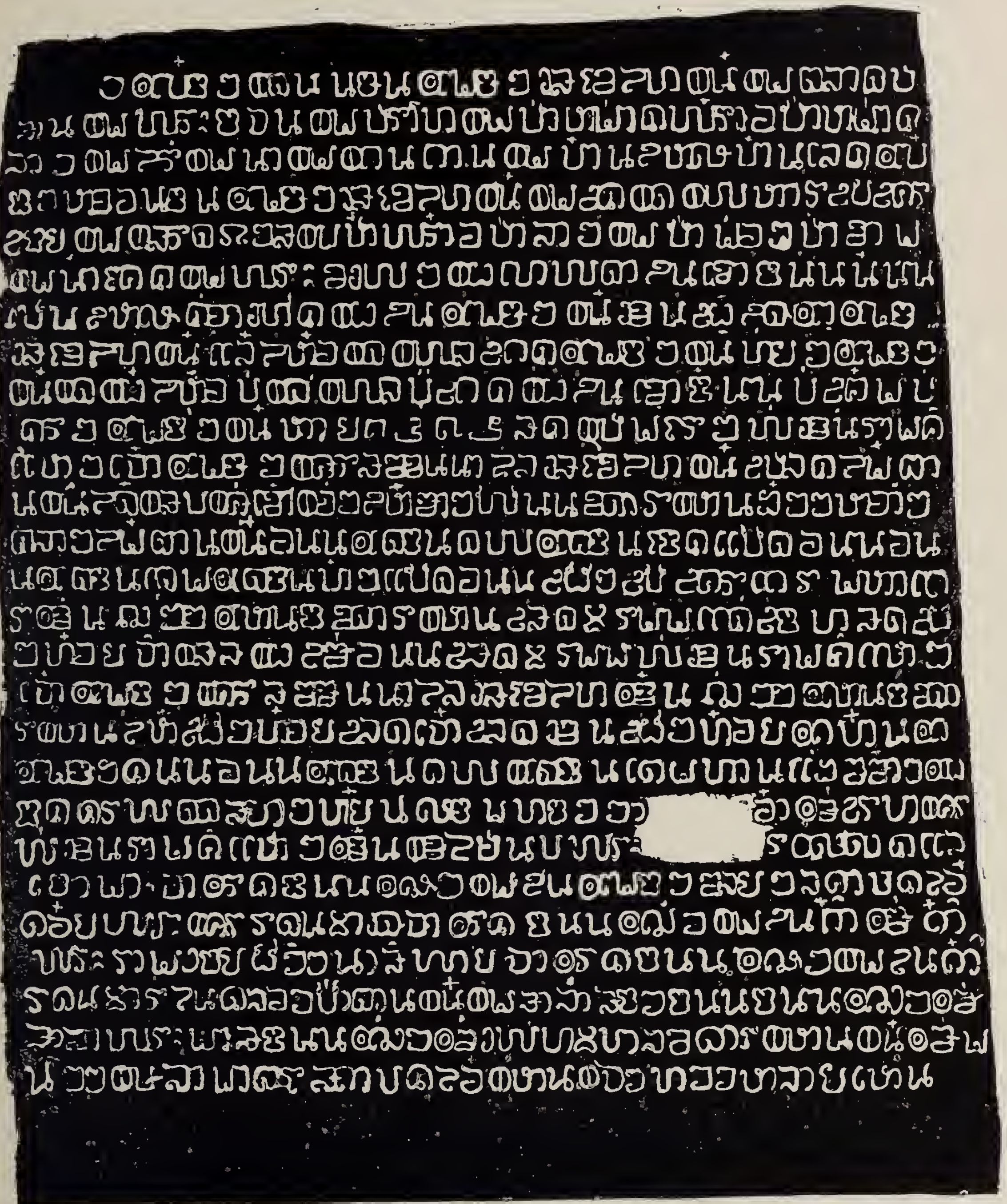
N° VIII



N° VIII Premier côté de la stèle Planche LXIV



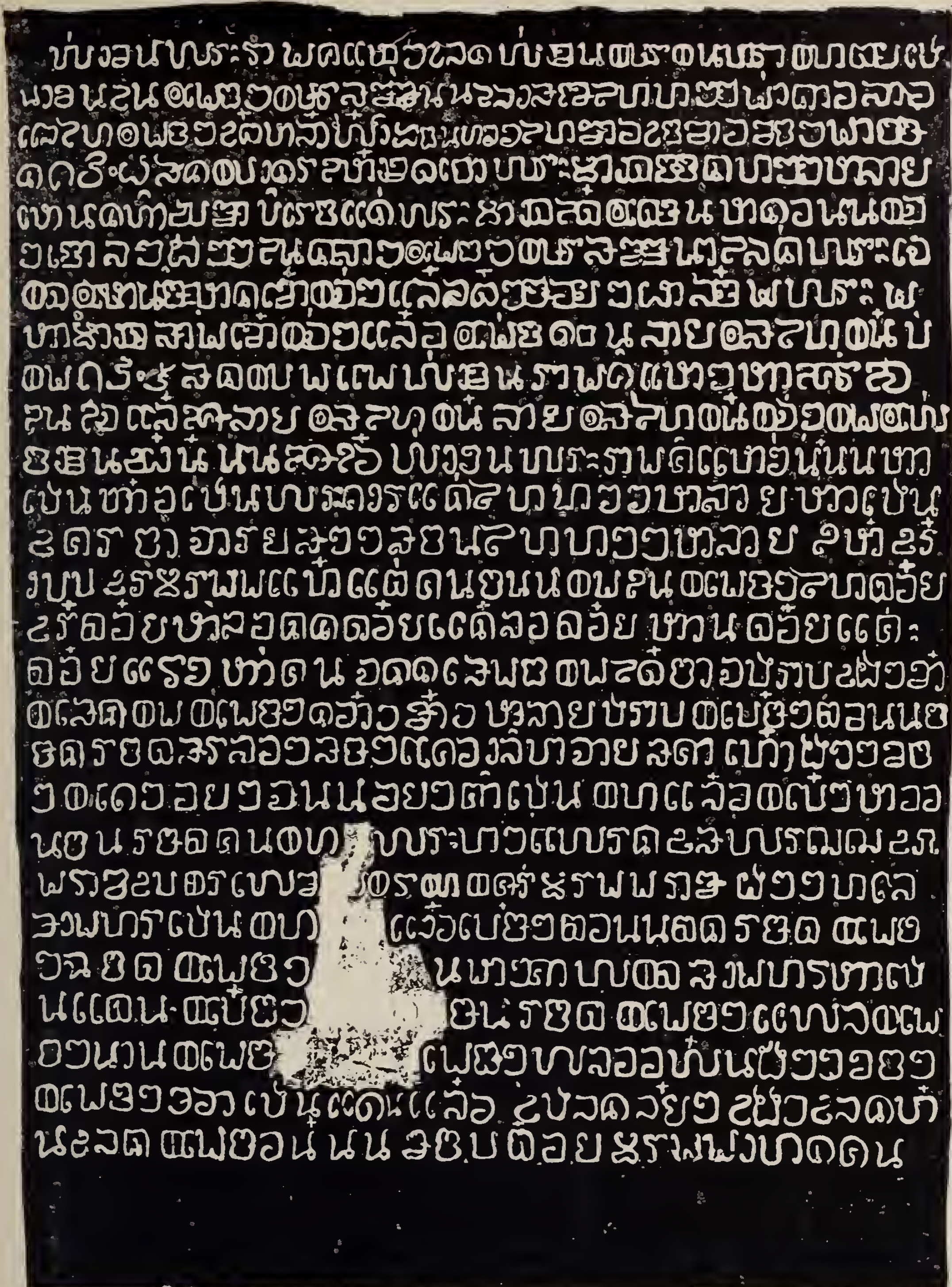
N° VIII Deuxième côté de la stèle Planche LXV



N° VIII

Troisième côté de la stèle

Planche LXVI



N° VIII Quatrième côté de la stèle Planche LXVII

N° VIII

INSCRIPTION THAÏE

DU ROI RĀMA-KHOMHËNG

Groupe de Sajjanâlaya et de Sukhôdaya

Conservée au Vât Phra: Këo à Bangkok

Cette inscription est gravée sur les quatre faces d'une stèle de grès, de mefor parallélipipédique et surmontée d'un pyramidion.

La hauteur totale est de 0m,95 sur une largeur de 0m,335 : la hauteur de l'inscription est de 0m,75 et prend toute la largeur.

Elle porte trois dates :

Çaka 1205 = 1283 A.D.
» 1209 = 1287 »
» 1214 = 1292 »

Quelques éclats dont l'étendue n'entrave pas la traduction.

Trouvée dans les ruines du Vât Jâï à Sukhôdaya, cette stèle fut rapportée en 1834 à Bangkok par le roi Mongkut, en même temps que celle qui porte l'inscription n° V ; elle fut placée dans le même Sâla du Vât Phra: Këo, dans l'enceinte du palais royal.

Cette inscription, dont un moulage par nous rapporté est conservé au musée Guimet, fut étudiée pour la première fois en 1883 par le R. P. Schmitt et publiée dans les « Excursions et Reconnaissances, Saïgon, 1885 ». Revues

et corrigées, transcription et traduction furent communiquées à M. Pavie qui les publia en 1894 dans le 1er fascicule de son « Exploration en Indo-Chine ».

Cette inscription, rédigée en langue thaïe, est le plus ancien document épigraphique du genre : elle est aussi le plus important ; le caractère, de forme carrée, est des plus élégants.

« Une particularité la distingue, dit le R. P. Schmitt : elle fait entrer, contrairement à l'écriture sanscrite dont elle dérive, toutes les voyelles dans le corps du mot. Les *i, u, ü,* qui devraient être marqués au-dessus et au-dessous des mots, entre les lignes, sont placés dans le mot sur la même ligne. Les diphtongues, *ai* et *ō* long, dont la tête sort du mot, s'élevant, l'une vers la gauche, la seconde vers la droite, dans les inscriptions suivantes, ne dépassent point ici la hauteur du mot. Cette méthode fut-elle générale au commencement de l'écriture thaïe dont nous avons ici le premier échantillon, ou bien le lapicide a-t-il fait exception à la règle pour ne pas gêner l incision des accents et rendre ainsi ses caractères plus nets ? On ne peut le savoir. Pourtant, je crois que le graveur a voulu faciliter par là son travail et donner de la netteté à ses caractères.

J'ai accepté une transcription naturelle, sans tenir compte de la prononciation, souvent arbitraire, faisant suivre les lettres, telles qu'elles se présentent dans leur ordre d'écriture thaïe. Dans les mots sanscrits, pour les laisser reconnaître plus facilement, j'ai donné à ces lettres la valeur qu'elles ont dans cette langue ; tandis que pour les mots siamois, j'ai adopté la valeur phonétique qu'elles ont prise en langue thaïe. »

Cette inscription, en dehors de quelques noms de souverains, nous donne plusieurs noms de villes du Yavana Deça, du Sayam Deça et du Ramanya Deça ; elle nous donne, en outre, différents détails sur des cérémonies religieuses qui n'ont pas été sensiblement modifiées depuis cette époque (la fête du thôt kăthĭn) et fixe l'an 1205 de l'ère Çaka (1283 A. D.) comme celle de l'importation de la langue thaïe dans le royaume de Sajjanâlaya-Sukhôdaya.

N° VIII

TRANSCRIPTION.

Premier côté de la stèle

1° Phó kū jű srī indrāditya mée kū jű nāṅ süeoṅ phī kū jű bān müeoṅ
2° kū phī noṅ thoṅ dyov kā khon phū jāy sām phū yīṅ sōṅ phī phüeo
3° o phū oāy tāy cāk phüeoo tyom ṭee yaṅg lek műeoo kō khün hyāi dai
4° sīb keā kheā khun sām jon cea müeoṅ chod mā thó müeoṅ tāk phó kū
pai rob
5° khun sām jon hvov sāy khun sām jon khabb mā hvov khvā khun sām
6° jon klüeon kheā phrái fā hnā lai phó kū hmī yo yấy phấy co cee
7° ṅ kū bo hmī kū khī jāṅ buk bala[1] kṅ khabb kheā kon phó kū kū ṭó
8° jāṅ dvoy khun sām jon ton kū phűṅ jāṅ khun sām jon tvov jű
9° mās müeoṅ phee khun sām jon phấy hmī phó kū cīn khün jű kū
10° jű phra: rāma khoṁheeṅ phüeoo kū phűṅ jāṅ khun sām jon műeo
11° o jvov phó kū kū boṁrœ[2] kée phó kū kū boṁrœ kée mée kū kū dai tvov

1. Bala, mot sanscrit que les Thaïs prononcent phon, armée.
2. Mot khmer.

12° nüeoo tvov plā kū coā [1] mā kée phó kū kū dai hınāk som hınāk hvā

13° n ann dū kin oróy kin dī kū coā mā kée phó kū kū pai tī

14° hnoṅ ṅvaṅg jāṅ dai kū coā [1] mā kée phó kū kū pai thó bāu thó müe

15° oṅ dai jāṅ dai ṅvaṅ dai pvov dai nāṅ dai ṅüeon dai thoṅ dai coā [1]

16° mā ven kée phó kū phó kū tāy yaṅg phī kū phrāṁ bonrœ kée phī

17° kū yaṅg bomrœ kée phó kū phī kū tāy eiṅ dai müeoṅ kée kū thaṅg

18° phonla [2] müeoo jvov phó khun rāma khomheeṅ müeoṅ sukkhōdai nī dī
nai nāṁ

19° mī plā nai nā mī kheā ceā müeoṅ bó coā ekob nai phrái lu thāṅ phüe

20° on cuṅg vvov pai khā khī mā pai khāy khrai eakk khrái khā jāṅ khā
khrai

21° eakk hrái khā mā khā khrai eahk khrái khā ṅüeon khā thoṅ khā phrái
fā hnā khrai

22° lūk ceā lūk khun phū dai lee lom tāy hāy kvā yāov rüen phó jüeoo

23° süeoo khāin mann thaṅg lūk mīyoy yīy [3] khea phrái fā khā thai pā

24° hmāk pā phlū phó jüeoo mann vai kée lūk mann sīn phrái fā

25° lūk ceā lūk khun phī lee phīt pheek lee kvān kann svon dū

26° thee lee eīṅ leeṅ khvam kée khā dvoy jū bó kheā phū lakk makk

27° phū son hen kheā thān bó khrái phīn hen sīn thān [4] bó khrái düeo

28° d khon dai sī khāy mā hā phā müeoṅ mā khū khoy hnüeoo füeo

29° o kū mann bó mī jāṅ bó mī mā bó mī pvov bó mī nāṅ bó mi ṅüeo

30° n bó mī thoṅ hai tée mann khoṅ mann taṅg pen bāu pen müeo

31° ṅ dai khā lüeok khā süeoo hvov phūṅ hvov rob kó di bó khā bó di nai

32° pāk ptū mī kadiṅ ann nüṅ khveen vai hann phrái fā hnā

33° sai klāṅ bān klāṅ mëeoṅ mi thoy mi khvām eeb thoṅ

34° khoṅ cai mann eakk klāo thüeṅ ceā thüeṅ khun bó rū pai sann kad

35° iṅ ann thān khveen vai phó khun rāma khomheeṅ ceā müeoṅ dai

1. Prononcez ao.
2. Corruption du sanscrit phala, fruit.
3. Prononcez mia yia.
4. Du sanscrit çīla dāna.

Deuxième côté de la Stèle

36° yīn ryok müėoo thām svon khām lėe mann dvoy jü phări nai
37° müeoṅ sukkhōdai nī eīṅ join sāṅ pā hmāk pă phlū thvŏv müeo
38° ṅ nī thuk hėeṅ pă phlāv kŏ hlāy nai müeoṅ nī pă lāṅ
39° kŏ hlāy nai müeoṅ nī hmāk mvoṇ kŏ hlāy nai müeoṅ nī
40° hmāk khām kŏ hlāy nai müeoṅ nī khrai sāṅ dai vai kėe mann
41° klāṅ müeoṅ sukkhōdai nī mī nāṁ traphaṅg phōy sī sai kin dī
42° sai taṅg kin nāṁ khōṅ[1] mŭeoo leen rob müeoṅ sukkhōdai nī trī
43° pūra dai sām phann si roy vā khon nai müeoṅ sukkhōdai nī
44° makk thān makk droṅ[2] sīla makk ōoy thān[3] phŏ khun rāma khoṁheeṅ
45° eeā müeoṅ sukkhōdai nī thaṅg jāv meė jāv eeā thvŏy pvov thvŏy nā
46° ṅ lūk eeā lūk khun thaṅg sin thaṅg hlāy thaṅg phū jāy phū yīṅ
47° fūṅ thvŏy mī sradhā nai phra: buddha sāsana droṅ sīla mŭeoo vrana
48° sā[4] thuk khon mŭeoo ōok vranasā krān kathīna düeon nüṅ eī
49° ṅ leev mŭeoo krān kathīna mī phnoṁ[5] biyoy mī phnoṁ hmăk mī
50° phnoṁ dok mai mī hmon naṅg hmon nōn parīvāra kathīna ōo
51° y thān lee pī lee yib lān pai sūd[6] yadd kathīna thüeṅ o
52° rai yik phūn müėoo eakk kheā ma vyoṅ ryoṅ kann lee orai
53° yik phūn theā hvov lān doṁboṅ khoṁ dvoy syoṅ phād syoṅ phī
54° n syoṅ lüeon syoṅ khabb khrai eakk makk hlen hlen khrai ea
55° kk makk hvov hvov khrai eakk makk lüeon lüeon müeoṅ su
56° kkhōdai nī mī sī pāk ptū hluoṅ hyon yom khon syod kann
57° kheā mā dū thān pheā thyon thān hlen fai müeoṅ sukhōdai ni.
58° mī taṅg eakk feek klāṅ müeoṅ sukhōdai ni mi vihāra mī

1. Khōng est une corruption de ganga, fleuve ; de là, Mē-Khōng, le fleuve du Cambodge.

2. Drong, mot khmer ; drong sīla, observer les préceptes, se prononce « song sīla ».

3. Ooy thān, expression khmère : faire l'aumône.

4. Vranasā, du sanscrit varsha, la saison des pluies.

5. Phnom, mot khmer, montagne.

6. Sūd, mot khmer, prier.

59° phra: buddha rūpa thoṅ mī phra: aṭṭhār+ça[1] mī phra: buddha[2] rupa
60° mī phra: buddha rūpa ann hỵai mī phra: buddha rūpa ann
61° rāma mī vihāra ann hỵai mī vihāra ann rāma mī pū
62° khrū[3] mī saṅgharāja mī thera mī mahā thera müeoṅ tvanh tok
63° müeoṅ sukhōdai nī mī aryyi kaphó khun rāma khomheeṅ kathāṁ
64° ōoy thān kée mahā thera saṅgharāja prāññū[4] ryon cob piṭaka trai
65° hvov kok kvā pū khrū nai müeoṅ nī thuk khon luk tée müeoṅ srī dha
66° rmmarāja mā nai klāṅ aryyika mī vihāra ann nüṅ mon
67° hỵai sūṅ ṅām nakk mi phra: aṭṭhār+ça ann nün luk yüon
68° n büeoṅ tvanu ōok müeoṅ sukhōdai nī mī vihāra mī pū khrū
69° mī thale hlvoṅ mī pá hmāk pá phlū mī rái mī nā mī thīn thān
70° mī bān hỵai bān lek mī pá mvoṅ mi pá khām du ṅām taṅg klee

Troisième côté de la stèle

71° ṅ büeoṅ tīn non müeoṅ sukhōdai nī mī talāt pa
72° sān mī phra: con mī prāsāda mī pá hmāk phrāv pá hmāk
73° lāṅ mī rái mī nā mī thin thān mi bān hyái bān lek büe
74° oṅ hvov non müeoṅ sukhōdai nī mī kudī[5] vihāra pū khrū
75° yūo mī srī dabhoṅsa[6] mī pá phrāv pā lāṅ mī pá mvoṅ pā khām
76° mī nām khōk mī phra: khaphuṅ phī devadā nai kheā ann nann
77° pen hyái hvā thuk phī nai müeoṅ nī khun phū dai thü müeoṅ
78° sukhōdai nī lee hvai dī phlī thūk müeoṅ nī thyoṅ müeoṅ
79° nī dī phī hvay bódī phlī bó tkūk phī nai kheā ann bó khum bó
80° kreṅ müeoṅ nī hāy 1214 saka pī marōṅ phó khun rāma khom

1. Athārça est le nom qu'on donne aux petites statuettes du Buddha ; je ne m'explique pas le jihvāmūlīya placé entre les deux lettres de la fin; je ne crois pas qu'il marque ici le ton.
2. Le lapicide a fait ici une erreur.
3. Du sanscrit guru.
4. Corruption de sabbaññū (omniscient).
5. Lire kuti.
6. Du sanscrit tapasya.

81° heeṅ ceā müeoṅ çrī sajjannālai sukhōdai nī plūk mai tā
82° u nī dai sīb sī kheā cīṅ hai jāṅ faun khdār hīn taṅg hvāṅ
83° klāṅ mai tān nī vann düeon dabb düeon ōok peet vann van
84° n düeon tem düeon bān peet vann fūṅ pū khrū thera mahā the
85° ra khūn náṅg hnüeo khdār hīn sūd dharmma kē ūobāsok [1] fū
86° ṅ thvoy cāṅ sīla phū jái vann sūd dharmma phó khun rāma khoṁheeṅ
87° ceā müeoṅ çrī sajjannālai sukhōdai khūn náṅg hnüeo khdā
88° r hīn hai fūṅ thvoy lūk ceā lūk khun fūṅ thvoy thü bān thü
89° müeoṅ kann vann düeon dabb düeon tem thān teeja [2] jāṅ phüe
90° ok kraphadd syāṅ thyou yom thoṅ ṅām taṅg [3] vā jū rūpa çrī
91° phó khun rāma khoṁheeṅ khūn khī pai nob phra: vihāra [4] aryyika lee
92° coā [5] mā [6] cārük ann nūṅ mī nai müeoṅ jalyoṅ sakhābok vai
93° dvoy phra : çrī ratana dhātu cārük ann nūṅ mī nai thāṁ jū thāṁ
94° phra: rāma yūo faṅg nāṁ somphāy cārük ann nūṅ mī nai thāṁ
95° ratana dhār [7] nai klvoṅ pā tān nī mī sālā soṅ ann ann nūṅ jū
96° sālā phra: mās ann nūṅ jū buddha bāla khdār hīn ni jū ma
97° naṅg çilā mātra sthābok [8] vai hīn cīṅ thaṅg hlāy hen

Quatrième côté de la stèle

98° phó khun phra: rāma khoṁheeṅ lūk phó khun çri indrāditya pe
99° n khun nai müeoṅ çri sajjannālai sukhōdai thaṅg mā kāv lāv
100° lee thai müeoṅ tai hlā fā ton thaṅg [9] thai jāv ūo jāv joṅ mā oo

1. Du sanscrit upāsaka.
2. Du sanscrit tèjas.
3. Lecture probable, la pierre est en défaut.
4. Lecture probable, pour la même raison.
5. Prononcer ao.
6. Signe de ponctuation.
7. Du sanscrit dhārā.
8. Sthāpaka.
9. Lecture incertaine, pierre en défaut.

101° k 1209 saka pī kur[1] hai khud coā[2] phra: dhātu ook thaṅg hlāy
102° hen kathāṁ pūjā bomrœ kée phra: dhātu dai düeon hok vaṁ cī
103° ṅ coā[2] loṅ faṅg nai klāṅ müeoṅ çrī sajjanālai kó phra: ce
104° di[3] hmüeo hok kheā cīṅ leev taṅg vyoṅ phā lom phra: ma
105° hā dhātu sām kheā cīṅ leev müeo kon lāy sü thai nī bó
106° mī 1205 saka pī mamee phó khun rāma khoṁheeṅ hā khrai cai
107° nai cai lee çai lāy sü thai nī lāy sü thai ni cīṅ mī phüe
108° o khun phū naṁ çai vai phó khun phra: rāma khoṁheeṅ naṁ hā
109° pen thāv pen phra: khru kée thai thaṅg hlāy hā pen
110° khrū oācārya[4] sang son thai thaṅg hlāy hai rū
111° bun rū dharmma thee tée khon aun mī nai müeoṅ thai dvoy
112° rū dvoy hlvakk dvoy kleev dvoy hān dvoy khee :
113° dvoy reeṅ hā khon cakk samœ[5] mī dai oāc prāb[6] fūṅ khā
114° süek mī müeoṅ kvāṅ jāṅ hlāy prāb büeoṅ tvaṁ o
115° okarod sralvoṅ soṅkheev lumbācāy sakhātheā fāṅg kho
116° ṅ thieṅ vyoṅ caṁ vyoṅ khāṁ pen thī leev bieṅ[7] hvov
117° nonarod khon thī phra: bāṅ phreek sūvarṇṇa bhū
118° n rājabūrī phejabūrī thī çrī Dharmmarāja fāṅg thale[8]
119° samudra pen thī . . . lee büeoṅ tvaṁ tokarod müeo
120° ṅ chod müeoṅ . . . . . . n haṅçāvadi samudra hā pe
121° ṅ deen büeoṅ tīn nonarod müeoṅ phlee müeo
122° oṅ nān müeoṅ . . . . müeoṅ phlvov phon fāṅg khoṅ
123° mieoṅ javā pen deen leev plūk lyoṅ fūṅ lūk bā
124° ṅ lūk mieoṅ naṁ job dvoy dharmma thuk khon.

1. Kur, emprunté au khmer ainsi que toutes les appellations cycliques.
2. Prononcer ao.
3. Cetiya.
4. Lire ācārya.
5. Mot khmer.
6. Expression khmère, lire āc prāb.
7. Erreur du lapicide, büeoṅ.
8. Du khmer toule.

N° VIII

TRADUCTION

Premier côté de la stèle

1° Mon père se nommait Çrī Indrāditya, ma mère Nang Süong, mes frères s'appelaient Bān et Müong.

2° Nous avons été cinq frères et sœurs de mêmes père et mère : trois garçons et deux filles.

3° Le frère cadet m'est resté, l'aîné mourut quand il fut encore tout petit. Quand je fus devenu grand et que j'eus atteint mes dix-neuf

4° ans, le gouverneur de Chod[1], mandarin de troisième rang, vint attaquer la ville de Tâk[2].

5° Mon père, allant combattre ce mandarin de troisième rang, s'avança par la rive gauche : ce mandarin de troisième rang accourut par la rive droite.

6° dispersa les soldats et poursuivit, en s'en moquant, mon père en déroute.

7° Moi, je n'ai pas fui ; monté sur un éléphant, j'ai percé la foule, et commencé l'attaque, même avant mon père.

8° Ayant poussé mon éléphant vers le mandarin de troisième rang, je combattis son éléphant qu'on avait surnommé Mâs de Müong Phë.

9° Le mandarin de troisième rang prit la fuite. Mon père, pour le fait

1. Localité située à l'ouest de Sukhôdaya.
2. Localité appelée Rahëng aujourd'hui.

10° d'avoir combattu l'éléphant du mandarin de troisième rang, me fit surnommer Rāma-Khomhëng.

11° Tant que vécut mon père, je pris soin de lui : je pris également soin de ma mère.

12° Quand je pouvais prendre des chevreuils, des poissons, je les portais à mon père.

13° Quand je trouvais de l'arêk doux ou aigre, bon à manger, j'allais l'offrir à mon père.

14° Quand, battant les marais, je rapportais des trompes d'éléphants, je les présentais à mon père.

15° Faisant la guerre aux villes et aux villages, quand j'enlevais des éléphants, des trompes d'éléphants, des garçons, des filles, de l'or, j'en faisais une part pour mon père.

16° Mon père mort, il me resta mon frère plus âgé. Pleurant mon père, je continuai à mon frère la sollicitude que j'avais témoignée à mon père.

17° A la mort de mon frère, le gouvernement me revint avec ses ressources.

18° Sous le règne de Rāma-Khomhëng, le royaume de Sukhôdaya fut

19° heureux. Le poisson abondait dans l'eau, le riz dans les champs. Le roi ne prélevait pas d'impôt sur le peuple qui faisait le commerce.

20° Les marchands pouvaient s'associer, mener des bœufs[1] et commercer, monter des chevaux et les vendre. Tout le monde pouvait faire le commerce d'éléphants et de chevaux.

21° Tout le monde pouvait vendre de l'argent, de l'or. Si parmi le peuple,

22° les mandarins, les juges, quelqu'un vient à mourir loin de la maison du chef

23° de la famille, ses habits, son or, ses femmes et ses enfants, rentreront dans la catégorie des serfs ;

24° les plantations d'arêkiers et de bétel, seront intégralement conservées pour les enfants.

25° S'il s'élève une altercation, parmi le peuple, les mandarins, les juges,

1. Cet usage de transporter les marchandises à dos de zébus est encore en usage dans la contrée, chez les Laotiens et les Shâns.

26° après enquête, sans recourir aux notables, qu'on me fasse un rapport et
qu'on me donne les noms des individus.
27° Je m'efforcerai de leur insinuer le mérite de l'aumône, pour qu'ils s'y
maintiennent, je leur enseignerai les préceptes de l'aumône pour
qu'ils ne s'irritent plus.
28° Si, sous prétexte de faire le commerce, quelque étranger arrive dans mon
royaume, et que contre mon gré, il devienne mon gendre : s'il n'a ni
29° éléphants, ni chevaux, ni esclaves hommes ou femmes, ni argent ni or
30° à donner, qu'il s'établisse à part et indépendant.
31° Dans les condamnations à mort, qu'on fasse choix des chefs de bande,
qui sont de vrais tigres : ne pas les tuer serait un mal.
32° A l'entrée de la porte (du palais), au milieu de la ville, j'ai fait suspen-
33° dre une clochette à la disposition des phrai-fâs (serfs) : dans le cas où ils
34° auraient quelque procès ou quelque chagrin, au lieu d'aller trouver les
man-
35° darins et les juges, me laissant ainsi dans l'ignorance du fait, qu'ils son-
nent la clochette mise là pour eux ; le roi Râma-Khomhëng sera pré-
venu et,
36° ayant pris leurs noms, informera leur procès.
37° Les phrai-fâs (serfs) du royaume de Sukhôdaya aiment à faire des jardins
d'arêk et de bétel.
38° Partout dans la contrée abondent les plantations de cocotiers, d'arêkiers,
39° de manguiers, de tamariniers. Quiconque défriche un
40° terrain qu'il transforme en jardin, en acquiert la propriété.
41° Au milieu de la ville de Sukhôdaya, il y a une source d'eau claire,
42° limpide, bonne à boire qui découle d'un rocher : en temps de sécheresse
on boit l'eau du fleuve.
43° Le contour de la ville de Sukhôdaya, les trois faubourgs compris, mesure
trois mille quatre cents brasses.
44° Les habitants de la ville de Sukhôdaya sont pieux, ils observent les pré-
ceptes et font l'aumône.
45° Le prince Râma-Khomhëng, roi de Sukhôdaya, les dames
46° du palais, les femmes des officiers, la foule des esclaves hommes et fem-
mes, les mandarins et les juges, tous les habitants, sans distinc-

47° tion de sexe, sont dévots à la religion du Buddha, tous observent les préceptes pendant la saison des pluies [1].

48° La saison des pluies terminée, commencent les fêtes du Kaṭhina [2], qui durent un mois.

49° En processionnant les Kaṭhinas, comme objets d'offrande, on

50° entasse des monceaux de gâteaux, d'arêk, de fleurs, des coussins pour s'asseoir et des coussins pour dormir.

51° Puis au son des flûtes, on prend en main les manuscrits feuilles de palmier pour réciter les versets prescrits au moment de la déposition des Kaṭhinas.

52° Un signal est donné : tout le monde aussitôt pénètre et se place à son rang.

3°5 Un nouveau signal se fait entendre aux deux extrémités de la cour (de la pagode) :

54° c'est le moment solennel, le moment de faire hommage ; les flûtes et

55° les guitares jouent, les rangs alors sont rompus, on pousse en avant : c'est la fin : qui veut jouer, joue ; qui veut causer, cause ; qui veut s'en aller, s'en va.

56° La ville de Sukhôdaya est munie de quatre portes mouvantes et très grandes

57° par lesquelles le peuple se presse pour venir assister à la fête des illuminations et s'amuser (à courir à travers) le feu [3].

58° La ville de Sukhôdaya est immense, c'est à s'y perdre : au milieu de la ville de Sukhôdaya il y a des vihâras ;

59° Il y a des statues du Buddha, des statues en relief [4] ; il y a des statues

1. Cette époque de l'année, généralement appelée carême des bouddhistes, ne donne lieu à aucune prescription particulière, sinon celle qui défend aux bhikçus de voyager. Cette défense veut sauvegarder la vie des insectes que les bhikçus, en se promenant, pourraient écraser.

2. On appelle kaṭhina les habits jaunes qu'on distribue aux bhikçus et qui ont donné le nom à la fête.

3. L'usage de ces processions et jeux publics s'est conservé jusqu'aujourd'hui sans variation sensible.

4. Atthârça ; par là, les Thais désignent les statuettes et bas-reliefs ; manque dans les dictionnaires.

60° du Buddha qui sont grandes et fort belles.

61° Il y a de grands vihâras de toute beauté, où il y a des gurus,

62° des sangharâjas, des theras, des mahâtheras.

63° A l'occident de la ville de Sukhôdaya demeurent les Aryyikas[1]

64° Le roi Rāma-Khomhëng fait l'aumône au vénérable sangharâja

65° qui sait par cœur tout en entier le trai-pitaka[2], surpassant ainsi tous les gurus du royaume.

66° Tous les immigrants venus de la ville de Çrī Dharmarāja[3] vont, sans exception, s'installer dans le quartier des Aryyikas, qui ont là

67° un vihâra à quatre façades, grand, élevé, et fort beau, (orné) de bas-reliefs.

68° Partant de Sukhôdaya et se dirigeant vers l'Orient, on rencontre des vihâras occupés par des gurus.

69° Il y a là un grand lac, des jardins d'arèk et de bétel, des plantations et des rizières : il y a là des tîrthas.

70° Il y a (dans cette contrée) des villes et des villages, des parcs de manguiers et de tamariniers : tout y paraît plein de charme et de prospérité[4].

71° Au sud de la ville de Sukhôdaya il y a un bazar où les maisons sont

72° groupées. Il y a là un palais avec une tour, des jardins de cocotiers et

73° d'arèkiers, des plantations, des rizières, des tîrthas, des villes et des villages.

74° Au nord de la ville de Sukhôdaya il y a des kuṭis[5], des vihâras où

75° demeurent des gurus, des ermites. Il y a là des parcs de cocotiers, d'arêkiers, de manguiers, de tamariniers.

1. Aryyikas, paraît être une corruption du mot āraññikas, pâli, habitants de la forêt.

2. Trai-pitaka (trois corbeilles) ou la somme des ouvrages bouddhiques.

3. Çrī Dharmarāja fut, à l'époque des immigrations brâhmaniques, le port le plus fréquenté de la presqu'île malaise, le point de départ des caravanes pour Sukhôdaya.

4. Serait-il question ici du Cambodge ?

5. Les Thaïs entendent par Kuṭis ou Kaṭis, comme ils disent aujourd'hui, les petites maisonnettes en forme d'ermitage qu'ils érigent de distance en distance dans les parcs de pagode, où logent les talapoins. D'après la règle, chacun doit y avoir son kuṭi séparé.

76° Il y a des citernes, des kiosques. Là, dans ces montagnes (au Nord),
77° les esprits et les dêvas sont supérieurs à tous les autres esprits du royaume.
78° Les rois de Sukhôdaya doivent, pour que leur royaume soit prospère et heureux, honorer ces esprits et leur faire les offrandes convenues.
79° Le roi qui manquerait à ce devoir, les honorant mal ou ne portant pas les offrandes voulues, perdrait le respect et la protection de ces esprits ; son
80° royaume périrait. En çaka 1214 [1], année cyclique du grand dragon [2],
81° le prince Rāma-Khomhĕng roi de Çrī Sajjanâlaya-Sukhôdaya
82° fit placer par son architecte un trône en pierre, à l'ombre d'un
83° groupe de palmiers que Sa Majesté avait elle-même plantés, il y a quatorze ans passés.
84° Le huit de la lune décroissante, le huit de la lune croissante, le jour de la pleine lune, le jour de la nouvelle lune, en foule, les gurus,
85° les theras, les mahâ theras [3], montent s'asseoir sur ce trône de pierre et récitent le dharma aux laïques ; tous observent les préceptes [4].
86° Cette lecture du dharma ne se fait pas le jour où le prince Rāma-
87° Khomhĕng, roi de Çrī Sajjanâlaya-Sukhôdaya, assis sur ce trône de pierre,
88° réunit le peuple, les mandarins et les juges pour leur faire jurer fidélité au gouvernement.
89° Le dernier jour de la lune décroissante, puis le jour de la pleine lune
90° sont des jours de mérites pour l'éléphant blanc appelé Rûpâ Çrī ;
91° On lui met son panier doré richement orné et entouré de rideaux. Le roi

1. 1292 de notre ère.

2. Ce cycle est de douze ans, et veut, sans doute, représenter les douze signes du Zodiaque. Les noms cycliques sont empruntés au khmer, mais le cycle lui-même est d'origine chinoise. L'ère çaka commence avec l'année cyclique Thō : le lièvre ; suivent : le grand dragon, le petit dragon, le cheval, la chèvre, le singe, le coq, le chien, le cochon, le rat, le bœuf, le tigre.

3. Ces différents titres ne répondent pas à des fonctions distinctes, mais sont donnés en considération de l'âge de l'individu ou du temps passé à la pagode.

4. Ces observances et préceptes sont toujours fort vaguement désignés, et je ne crois pas qu'il soit ici question d'autre chose que des cinq principales défenses que donne le bouddhisme, savoir : vol, meurtre, adultère, boisson enivrante, mensonge.

Rāma-Khomhĕng y monte, va faire ses dévotions au vihāra des Aryyikas, puis s'en revient.

92° Il y a une inscription dans la ville de Jalieng-Sagâbok[1] qui indique des reliques précieuses.

93° Une autre inscription se trouve dans la caverne, dite caverne

94° de Phra: Rāma, située sur la rive de la rivière Somphâi.

95° Une autre inscription est conservée dans la caverne dite Ratana-Dhâr.

96° Il y a ici, dans le parc des palmiers, deux sâlâs dont l'un est appelé Phra: Mâsa[2], l'autre Buddha-bâla[3].

97° La pierre qui sert ici de trône est appelé Manaṅga-Çilâ mâtra[4]; on l'a fait en pierre pour être remarqué par tout le monde.

98° Fils du roi Çrī Indrâditya, le prince Rāma-Khomhĕng roi de

99° Çrī Sajjanâlaya-Sukhôdaya, fit réunir tous les sujets de

100° son royaume: les Mâkaos, les Laos, les Thaïs, tant ceux qui habitent les rives des cours d'eau que ceux qui habitent la brousse.

101° En çaka 1209[5], année cyclique du cochon, il fit déterrer toutes les reliques pour les exposer à la vue du public.

102° Après avoir honoré par des offrandes ces phra: dhâtus, l'espace d'un

103° mois et six jours, on les enterra au milieu de la ville de Sajjanâlaya[6].

184° Par-dessus on éleva un cetiya dont la construction dura six ans.

105° Autour de ce cetiya on éleva des colonnes en pierre, travail qui dura trois ans.

106° Autrefois, les Thaïs n'avaient pas d'écriture; c'est en çaka 1205[7], année cyclique de la chèvre, que le roi Rāma-Khomhĕng fit

107° venir un maître qui sut créer l'écriture thaïe; c'est à lui que nous en sommes redevables aujourd'hui.

1. Les localités dont je n'indique pas la position n'existent plus ou ne figurent pas sur les cartes. Il ne m'est pas plus possible de noter le cours des rivières qui ne sont sur aucune carte.

2. Phra: Mâsa, le sâla doré.

3. Buddha-bâla, sâla gardien du Buddha.

4. Manaṅga, expression dont le sens m'échappe.

5. 1287 de notre ère.

6. Sajjanâlaya, on le voit, reçoit les reliques à l'exclusion de Sukhôdaya.

7. 1283 de notre ère.

108° Le roi Rāma-Khomhĕng l'a fait venir comme maître et
109° guru de tous les Thaïs, comme ācārya pour instruire tous les
110° Thaïs et leur enseigner les vrais mérites et le vrai dharma.
111° Les habitants du pays des Thaïs n'ont pas leurs pareils en
112° intelligence, en ruse, en courage, en audace, en énergie, en force :
113° ils ont su vaincre la foule de leurs ennemis.
114° Ils ont un grand royaume et possèdent beaucoup d'éléphants.
115° Ils ont soumis, à l'Orient, les villes de Saraluong, Songgĕo, Lumpâcay, Sagâthao, les rives du fleuve Khong[1].
116° jusqu'à Vieng Chan et Vieng Kham[2] qui font frontière.
117° Dans le sud, ils ont soumis les territoires de Phra: Bâng-Phrĕk[3], Sûvarṇṇa Bhûm[4],
118° Râjapurī[5], Phejapurī[6], Çrī Dharmarâja[7], jusqu'au bord de la mer, qui fait frontière.
119° A l'occident, (ils ont conquis) la ville de Jod, la ville de...
120° La ville de Haugçavadi[8], où la mer fait frontière.
121° Au nord (ils ont soumis) la ville de Phle[9], la ville de
122° Nân[10], la ville de,..., la ville de Phlua[11], puis

1. Le fleuve du Cambodge; Gaṅga fut le nom que lui donnèrent les brâhmes. Les Khmers et les Thaïs en ont fait Khong : gaṅga veut dire simplement un fleuve.

2. Ces deux villes sont en ruines au 18e degré latitude nord, sur les bords du Khong.

3. A l'ouest de Bangkok, au 14° degré sur le fleuve Mĕ-Khlong.

4. Situé à la même hauteur, mais sur le fleuve de Năkhon-xăisi.

5. Râjapurī, à l'ouest de Bangkok sur le fleuve Mĕ-Kklong, entre le 13e et le 14e degré.

6. Phejapurī, à l'ouest de Bangkok, sur la rivière qui porte son nom, au 13° degré de latitude.

7. Çrî Dharmarâja (dit Ligor), situé sur la côte malaise, à 8° 17′ de latitude N., 100° 12′ longitude E.

8. Capitale du Pégu, plusieurs fois conquise par les rois Thaïs, est aujourd'hui en ruine.

9. Aujourd'hui capitale d'une principauté laotienne situé entre les 18e et 19e degrés de latitude.

10. Nân est également capitale d'une petite principauté laotienne au 19e degré de latitude.

11. Cette ville est aujourd'hui inconnue.

123° au delà du fleuve Khong la ville de Javâ[1] qui fait frontière.

124° Après (la conquête) ils se sont livrés à l'agriculture pour nourrir les nombreux habitants des villages et des villes : tout le monde observe le dharma.

1. Cette ville, d'après le R. P. Schmitt, ne serait autre que Cudhāmanagarī[1] (ou mieux peut-être Cūḍāmaṇinagarī) c'est-à-dire Luang-Phrabang[2].

Il existe, paraît-il, dans cette dernière ville une pierre blanche, dont la forme ne nous a pas été définie, mais qui porterait le nom de *Javā* : c'est à cette particularité qu'antérieurement à l'arrivée des Thaïs, les habitants de la contrée devaient le nom de Javā ; de là aussi le nom de Mư̆ang Javā donné à l'une de leurs villes.

Le R. P. Schmitt ajoute : « Les Javās faisaient, je n'en doute pas, partie intégrante de la colonie des Yavanas, dont l'empire devait aussi s'étendre sur le Tongking. Les thaïs du Nord les appelaient *Savās,* les Siamois et les Laotiens ont conservé jusqu'aujourd'hui cette prononciation : le *j* d'ailleurs est prononcé *s* par ces derniers et surtout par les Laotiens. »

D'autre part M. Lefèvre-Pontalis, par une lettre datée de Luang-Phrabang et adressée au R. P. Schmitt, fait savoir qu'il s'est livré à des recherches concernant le Yavana Deça et qu'elles ont abouti à le placer dans la contrée qui comptait pour villes principales Xieng Mãi, Lamphum, Lakhon, Mư̆ang Diay, Mư̆ang Nan, Xieng Raï et Xieng Sën ; elle s'étendait au Nord au delà de Luang-Phrabang ; cette opinion est la nôtre, comme il ressort de notre chapitre II, page 50.

1. V. Ion n° IV, page 146.

2. Luang-Phrabang est situé par 19° 53′ 28″ de latitude Nord et par 102° 10′ 46″ de longitude Est.

N. B. — Le R. P. Schmitt nous demande une rectification au sujet de l'opinion émise par lui page 147; nous nous empressons de lui donner satisfaction.

« Le 3e côté de la stèle portant l'inscription n° V, étant entièrement fruste, je me servis, pour rendre l'inscription qu'il portait, d'une traduction siamoise, faite avant la dégradation de la pierre : ce texte plaçait Cudhāmanagarī au Sud-Ouest de Sajjanâlaya, mais j'ai maintenant acquis la certitude que cette ville devait se trouver au Nord-Est. »

* * *

Après cette inscription si intéressante, nous en placerons une non moins curieuse, mais rédigée en pāli : c'est celle du Buddhapāda (empreinte sacrée des pieds de Buddha) de Sukhôdaya.

C'est en visitant le Vât Vang nà [1], à Bangkok, que nous avons eu la bonne fortune de rencontrer ce précieux document.

Le local où il reposait alors était, à vrai dire, peu en rapport avec le caractère sacro-saint de cette relique, dont notre planche n° LXVIII donne la reproduction : elle était placée au premier étage d'une véritable masure, à moitié effondrée sur un perron de briques et l'on n'en pouvait approcher qu'en affrontant les dangers de l'escalade d'un escalier vermoulu dont plus d'une marche manquait.

Après cette périlleuse ascension, on se trouvait dans une pièce exiguë précédant immédiatement celle où reposait le buddhapāda : c'était merveille de voir ce bloc de grès de 3m60 de long sur 2m 17 de large et 0m20 d'épaisseur, placé sur un plancher aux trois quarts démoli et que chaque pas faisait vaciller !

Cette pièce, unique au point de vue de la conservation et de l'intérêt historique qu'elle présente, provient du Vât Jáï de Sukhôdaya ; elle a été rapportée en 1834 à Bangkok par les soins du roi Mongkut en même temps que les deux stèles que nous avons reproduites sous les nos V et VIII.

L'inscription dont nous allons nous occuper est gravée sur la tranche antérieure de la pierre, nous l'avons pour plus de facilité redressée en projection horizontale sur notre planche n° LXIX.

1. Cette pagode faisait partie du palais du second roi ; depuis la mort de ce dernier, elle a été abandonnée ; il faut se garder de la confondre avec le musée du même nom dont il a été fait mention d'autre part.



BUDDHAPĀDA DE SUKHÔDAYA

Conservé dans un kuṭi du Vât Vang nà, à Bangkok.

L'inscription, nous l'avons dit, est rédigée en pāli ; elle porte la date de 1426 ou 1427 A. D. M. A. Barth, qui a bien voulu en faire pour nous la transcription et la traduction, accompagnées de nombreuses annotations, y voit deux parties distinctes : 1° Une seule et longue phrase en prose fleurie et surchargée d'épithètes, qui remplit les cinq premières lignes et la moitié de la sixième, et relate toute l'histoire du monument : 2° Quatre çlokas anushṭubh (stances de 32 syllabes), qui tiennent la seconde moitié de la sixième ligne et la septième, et qui, après avoir répété, en l'abrégeant, ce qui vient d'être dit en prose, se terminent par des formules de bénédiction pour tous les hommes et pour la religion de Buddha.

Par ses dimensions, le Buddhapāda de Sukhôdaya appartient à la catégorie des Pādas gigantesques[1], particuliers au bouddhisme méridional de l'Inde et de l'Indo-Chine et dont le Çrīpāda du pic d'Adam est le prototype. L'inscription, d'ailleurs, nous dit : « Sur cette grande dalle de pierre amenée à Sukhôdayapura par le Mahāthera Siri Medhaṅkara, celui-ci a fait graver exactement semblables et conformes en mesure au monument du Pied précieux (ratanapādacetiya). manifesté jadis par le suprême seigneur du monde (le Buddha), sur le Samantakūṭa (le pic d'Adam), le meilleur des monts, (qui est comme) la couronne de joyaux de l'île de Lankā (Ceylan), ces deux images des pieds de Sugata. »

Notre image serait donc une copie du « Pied sacré » du Pic d'Adam. Mais le rapprochement. qui est vrai pour la parité des dimensions entre ces deux reliques, ne l'est plus pour le reste. L'empreinte du pic d'Adam, qui ne présente d'ailleurs qu'un seul pied, n'est qu'une cavité informe, creusée dans le roc, sans aucune apparence de sculpture : peut-être même n'est-ce qu'un phénomène de la nature.

1. De nos observations personnelles il résulte que les Pādas semblent avoir été plus en honneur au Siam qu'au Cambodge ; on les y rencontre plus fréquemment, et, notamment sur les montagnes (Phra: bât, Pàk-năm-phô, Vât Khắo lùk xàng, Phitsanulôk, Sangkalôk, Sukhôthaï).

Cependant deux buddhapādas de grande taille sont conservés au deuxième étage de la galerie en croix de la pagode d'Angkor Vât.

Le lecteur peut en outre se reporter à notre planche XXI qui reproduit un des quatre Pādas, placés dans les pagodes de Bangkok.

Ici, au contraire, nous nous trouvons en présence d'une véritable œuvre d'art quant à la composition et au fini de l'exécution : malheureusement, ce grès schisteux et friable a beaucoup souffert des intempéries et la dalle est fruste en bien des points.

Encadrés par un double filet rectangulaire profondément gravé, les deux pieds juxtaposés sont représentés en creux comme s'ils s'étaient réellement imprimés dans une substance molle. L'empreinte des doigts est représentée de la même façon, c'est-à-dire qu'elle a été creusée après coup, ce qui lui donne une profondeur supérieure à celle des deux pieds. Ceux-ci montrent en relief le signe sacré du *cakra*, de la roue, dans lequel sont distribués par rayonnements symétriques les 108 autres signes[1] souverainement propices inscrits dans des cercles concentriques : « C'est, dit M. A. Barth, une sorte de résumé symbolique de l'univers passé, présent et futur, figuré ainsi aux pieds du Buddha, comme pour marquer sa souveraine et universelle royauté[2] ».

Pour l'étude du détail de ces deux cakra, nous renverrons le lecteur à notre planche et au moulage fait sur notre estampage et conservé au musée Guimet. La vue de ce document remplacera avantageusement une description forcément incomplète.

La partie de la plante des pieds qui n'est pas couverte par le cakra est jonchée d'un semis de fleurs qui semblent se rapprocher de celles de l'iris ; les doigts, tous de mêmes dimensions, sont ornés du même emblème, leur extrémité est couverte par la spirale sans fin.

Les deux pieds, nous l'avons dit, sont encadrés d'un double filet rectangulaire affleurant à l'extrémité des doigts, aux talons et au contour latéral extérieur. Ce filet est lui-même inscrit dans une large bande ornée d'une

1.

1er	cercle,	32	signes
2e	—	24	—
3e	—	16	—
4e	—	16	—
5e	—	12	—
6e	—	8	—
	Total	108	signes

2. Voir, à ce sujet, l'« Essai sur la légende de Buddha, par E. Sénart.

procession de *theras* (disciples et adorateurs de Buddha). Ces personnages, debout, sont vêtus d'un long manteau : leurs mains sont jointes et à hauteur de poitrine : leur tête inclinée vers l'épaule droite est cernée du nimbe. A chaque angle, une figure dans la même posture et placée entre deux autres de taille moindre semble représenter Buddha entre deux Bodhisattvas.

Trois lignes de gravure entourent le tout : entre les deux premières sont tracés des fleurons, entre la deuxième et la troisième sont inscrits en caractères pālis les noms des disciples. L'état de détérioration de la pierre ne nous permettant pas de les relever tous, nous avons été fort heureux d'en retrouver la transcription thaïe au Vât Suthât, gravée sur une plaquette de marbre, comme nous l'avons déjà signalé d'autre part [1].

Ces noms, copiés avec le plus grand soin, ont été soumis au R. P. Schmitt, qui nous en a donné la transcription suivante, que nous reproduisons sans y changer une lettre, de peur de prendre pour une incorrection ce qui ne serait qu'une corruption siamoise du mot original.

N° 1. Phra: Labbha thera.
2. Phra: Labuṇhābhabammahinda thera.
3. Phra: Ehi vāri paraveka thera.
4. Phra: Vajjita thera.
5. Phra: Hemmaka thera.
6. Phra: Athabbanaveda thera.
7. Phra: Puṇṇaka thera.
8. Phra: Vanthitta phra: thera.
9. Phra: Mahā nāma thera.
10. Phra: Raseka thera.
11. Phra: Eyā dassa thera.
12. Phra: Bhava bhiya thera.
13. Phra: Ananda kasyapa thera.
14. Phra: Yaso phra: thera.

1. Cf. chapitre II, page 62, 63, pl. XVII. Sur cette planche les disciples sont rangés autour du *Phraḥ trilokathera* « le saint thera des trois mondes », c'est-à-dire le Buddha.

15. Phra: Vatthuka thera.
16. Phra: Posavaka thera.
17. Phra: Tissa metraya thera.
18. Phra: Mahā cuṇṇa thera.
19. Phra: Dhota phra: thera.
20. Phra: Uruvela kasyapa thera.
21. Phra: Puppha vara thera.
22. Phra: Saṅghāreva phra: thera.
23. Phra: Hema phra: thera.
24. Phra: Bahima thera.
25. Phra: Khuramba thera.
26. Phra: Soṇṇa buddha bhadva thera.
27. Phra: Vimala thera.
28. Phra: Buddhāṇa thera.
29. Phra: Vasali thera.
30. Phra: Uṭṭhaya thera.
31. Phra: Sajjita thera.
32. Phra: Paṇkhya thera.
33. Phra: Vallabha thera.
34. Phra: Dasa magga puta thera.
35. Phra: Vaḍḍhi phra: thera.
36. Phra: Soṇṇa buddhiya thera.
37. Phra: Therātthasaka thera.
38. Phra: Upbhaṇa thera.
39. Phra: Mahājita thera.
40. Phra: Masa thera.
41. Phra: Datthiya thera.
42. Phra: Bāhiya thāru chiraya thera.
43. Phra: Jotsavala thera.
44. Phra: Soṇṇa buddhi ḍattha thera.
45. Phra: Soṇṇa bodhi visa thera.
46. Phra: Sabbhaya thera.
47. Phra: Upathera thera.
48. Phra: Bhasa jita thera.

49. Phra: Bhabba thera.
50. Phra: Jakaruṇṇa thera.
51. Phra: Narada lavabhama thera.
52. Phra: Mantranya theraka thera.
53. Phra: Mahā bhattha para thera.
54. Phra: Nanda thera.
55. Phra: Pamsu phra: thera.
56. Phra: Dodaya thera.
57. Phra: Jarubhaṇṇa thera.
58. Phra: Khuddasira thera.
59. Phra: Kumāra kasyappa thera.
60. Phra: Bhaddam bhāva gotama puta thera.
61. Phra: Uruvela vassā thera.
62. Phra: Bhāsaka thera.
63. Phra: Mahā kasyapa thera,
64. Phra: Vara Buddha thera.
65. Phra: Upāsi thera.
66. Phra: Paṇdoravaka devaya thera.
67. (Manque.)
68. Phra: Mettagū....
69. Phra: Thūpa soṇa andhaka pura thera.
70. Phra: Vammala thera.
71. Phra: Soṇa bho vassa thera.
72. Phra: Subāhu thera.
73. Phra: Puṇṇa labbha thera.
74. Phra: Gambhira thera.
75. Phra: Vaṇṇa koṇdañña thera.
76. Phra: Nanda savaka thera.
77. Phra: Sāriputta thera.
78. Phra: Puṇṇalabbhana puta thera.
79. Phra: Anurādhā thera.
80. Phra: Mahā moggalāna thera.

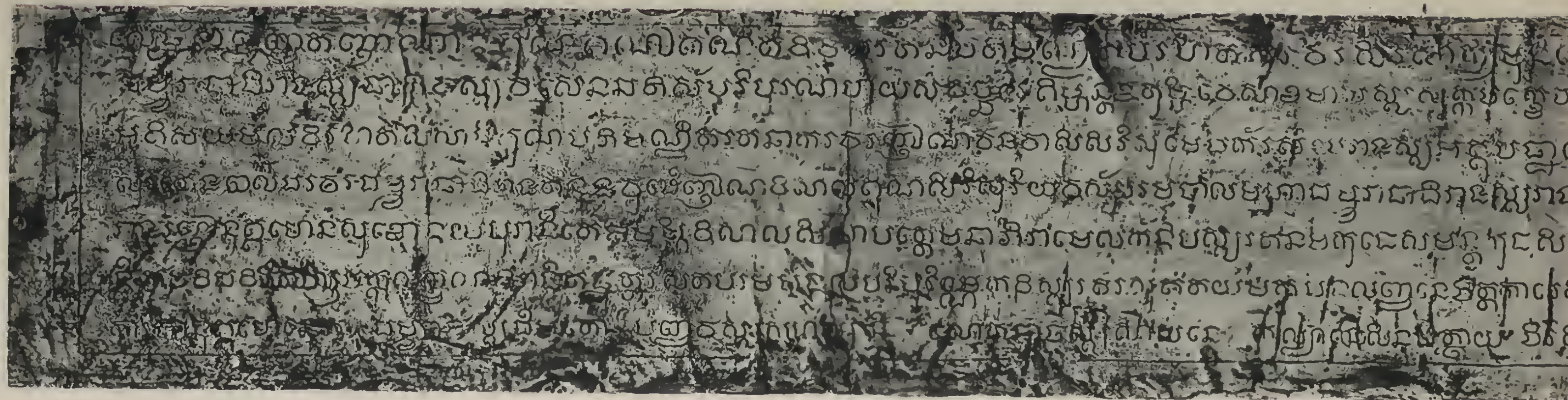
Cette liste, dit M. A. Barth, est en effet, selon toutes probabilités, celle

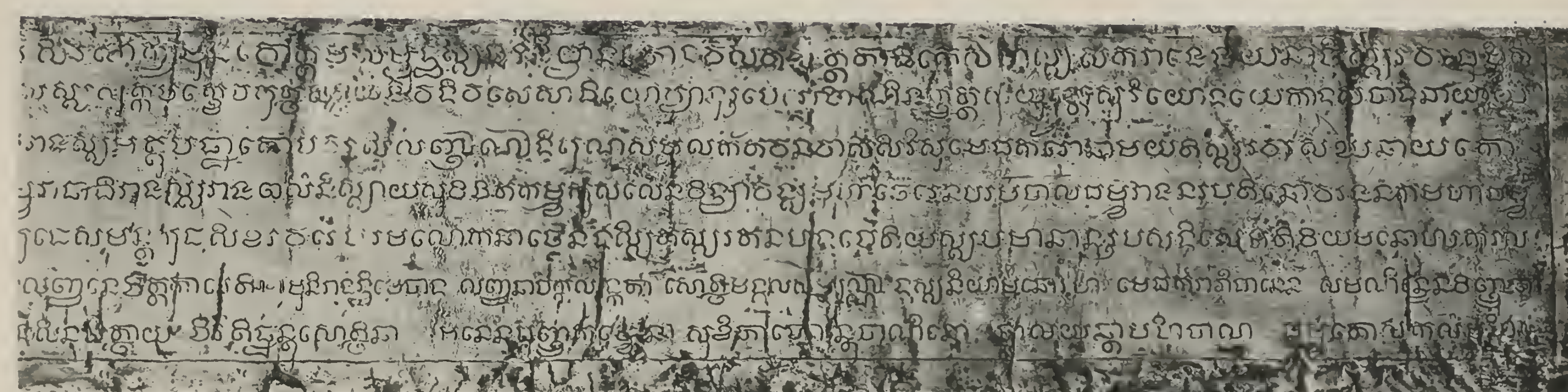
des 80 disciples (contemporains principaux) du Buddha, dont il est souvent fait mention (*asīti sāvakā*[1], *asīti sāvakānam*), mais dont M. A. Barth ne se souvient pas d'avoir rencontré une énumération complète. Beaucoup d'entre ces noms se rencontrent dans les écrits canoniques : d'autres sont étranges, par exemple *Phraḥ Attrabbanaveda thera*[2] (sanscrit : *Çrī Ātharvaṇavedasthavira*) : il y a aussi des omissions qui étonnent. Les noms sont en pāli incorrect, mélangé d'orthographe sanscrite : plusieurs sont impossibles et entièrement corrompus.

1. Sāvaka (sanscrit *çrāvaka*) signifie étymologiquement « auditeur », mais désigne ici « un disciple parfait, un *arhant*, un saint accompli ».

2. Phraḥ — Orthographe pālie.
Phra: — Orthographe siamoise.

Nous avons adopté cette dernière comme étant la plus répandue ; les deux mots Phra: et Çrī sont synonymes, ils correspondent à notre qualificatif *Saint*.





INSCRIPTION PÂLIE

du Buddhapāda de Sukhôdaya.

N° IX

INSCRIPTION PĀLIE

DU BUDDHAPĀDA DE SUKHÔDAYA

Conservée au Vât Vang nâ à Bangkok

TRANSCRIPTION.

Seṭṭhasabbaññutañāṇādiguṇagaṇāgaṇitavividharatanapatimaṇḍitaparahitakaravarasir(i)[1]sākyamun(i)gott[2]amasambuddhassa parinibbānato navasatasattatā[3]dhike sahassasakarāje jayanāthissaravaradhu[4]mmika|[5]dhammarājādhirājassa jātivassavasena cha[6]tim̐saparipuraṇahayasaṃvacchare gimhan-

1) Les parenthèses indiquent les signes oubliés ou effacés dans l'original. La forme correcte serait *sirī ;* mais l'inscription ne distingue pas l'*i* de l'*ī ;* elle a bien deux formes pour cette voyelle, mais elle les emploie indifféremment. *Sākya°* est une orthographe sanscritisée ; les formes pâlies sont *sākiya, sakya* ou *sakka.* — 2) Correctement, *gotama.* — 3) *sattatādhike* est une crase de *sattati* + *adhika.* — 4) Fautif, pour *dhammika.* — 5) Ce trait figure la fin des lignes de l'original. — 6) Lire *chattim̐saparipūraṇa.* L'inscription ne distingue pas l'*u* de l'*ū.* Le signe que je rends par *m̐* et qui semble à première vue une simple variété de l'anusvāra, *ṃ,* s'en distingue non seulement par la forme, mais aussi par la place qu'il occupe : il est marqué non au-dessus de la syllabe nasalisée, mais au-dessus de celle qui suit. Je crois que c'est une abréviation de la gutturale nasale *ṅ,* qui, dans beaucoup de textes épigraphiques, s'emploie non seulement devant les gutturales, mais aussi devant les sifflantes et devant *h,* et qui, alors, se combine naturellement avec la consonne suivante. Cette notation est presque de règle dans les inscriptions du Cambodge, et elle y est marquée aussi parfois, comme ici, au-dessus de la ligne. Les autres exemples de ce signe dans cette inscription sont : *medham̐kara,* ligne 3 (deux fois) et ligne 6 ; *alam̐kata,* ligne 3, mais *alaṅkata,* ligne 6 ; *sam̐ghanāyako,* ligne 3, mais *saṃgharājassa,* même ligne ; *suriyavam̐-*

tautumhi vesākhamāsassa sukkapakkhe catutthatitth[7]iya ji[8]vadivase sādhiyogyānuru[9]pe rohiṇi[10]nakkhattasa(ṃ)yutte suriyodayekādasapādachāyāyaṃ | atisayamalavirahitasi[11]lādiguṇapatimaṇḍitaratanākaravarañāṇavanavāsisiri[1]sumedhaṃkarasaṃgharājassa aggupaṭṭhāko pavarasi[12]lañāṇādiguṇasamalaṃkatavanavāsisiri[1]sumedhaṃkaro nāma yatissaravarasaṃghanāyako | suratejabaladharavaradhammarājādhirājatanujavuḍhi[13]ñāṇavisālaguṇasiri[1]suriyavaṃsaparamapālamahādhammarājādhirājassa rājabalaṃ nissāya suvicitakammakusalena vidy[14]āvaṅsamahātherena paramapāladhammarājanarapatino varajana[15]tamahādhamma- | rājaraññā[16]nuggahena sukhodayapurāni[17]te imamhi visālasilāpatte[18] manābhirāme laṃkadi[19]passa ratanamakuṭe samantaku[20]ṭasikharavare paramalokanāthena dassitassa ratanapadacetiyassa pamāṇānuru[21]pasadise ativiyamanoharakara[22]la- | ddhivavividhavi.i.ññ.cakkalakkhaṇavirājitaṭṭhuttarasataparamamaṅgalaparipuṇṇe[23] kavissaravarasugatayamakapadalañcane[24] cittakāreti ||—||

munirāja dvime[25] pāda- [24]lañcanā cakkalaṅkatā
sotthimaṅgalasampuṇṇā dassani[26]yā manoramā (||)
medhaṃkarābhidhānena samaṇindena viññunā |

sa; ligne 4, mais *vidyāvaṅsa*, même ligne ; *laṃka*, ligne 5. — 7) Lire °*tithiyaṃ*, et voir la note de la traduction. — 8) Lire *jīva*°. — 9) Lire °*nurūpe*. — 10) Lire *rohiṇī*°. — 11) Lire *sīlā*°. — 12) Lire *sīla*°. — 13) Lire *vuddhi*°; l'orthographe usuelle est *vuddhi* ou *vaḍḍhi*. — 14) *vidyā* est une forme sanscrite ; le pāli est *vijjā*. — 15) °*janata*°, très net sur l'estampage, ne se construit pas bien ; je suppose °*janita*°. — 16) Je vois là une crase pour °*rañño* + *anu*°. — 17) Lire °*purānīte*. — 18) Lire °*paṭṭe*. — 19) Lire *laṃkādīpasa*. — 20) Lire °*kūṭa*°. — 21) Lire *pamāṇānurūpa*°. — 22) La fin de ligne 5 est très nette et sûre ; mais le commencement de ligne 6 est très douteux : -*ṭṭhika*° est à la rigueur possible, mais non -*ṭṭhikā*, pour lequel la place manque. *Vividhavi*, qui vient ensuite, est net ; mais les trois groupes suivants sont indéchiffrables. — 23) La lecture apparente est °*purṇṇe* ou *puriṇṇa;* le premier n'est pas une orthographe pālie, et le deuxième n'est rien. Plus loin, nous avons la forme correcte *puṇṇā* très nette. Il est donc probable que l'appendix qui surmonte le signe de l'*e* est un lapsus du lapicide ou un fleuron parasite. — 24) Ici et plus loin, même ligne, lire °*lañchane*, °*lañchanā*. — 25) Crase pour *dve* + *ime;* il faut supposer l'*ī* long, *dvīme*. Remarquer le masculin *ime* se rapportant au neutre *lañchanā*. Cette fin de l'inscription est en vers, et consiste en quatre çlokas anushṭubh. Les pādas sont séparés par des intervalles ; mais il n'y a pas de signe particulier pour marquer la fin des stances. Je l'ajoute entre parenthèses (||). — 26) Lire *das-*

kāritānuggaheneva
pañcavassasahassāni
kalyāṇesinam atthāya
anena puññakammenā[28]
pālayantā[29] mahi[30]pālā

dhammarājassa dhī[27]mato (||)
lokanāthassa sāsane
ciraṃ tiṭṭhantu sotthinā (||)
sukhitā hontu pāṇino
dhammato sakalaṃ mahim (||)

TRADUCTION[1].

En l'an mil augmenté de neuf cent septante à partir du Parinibbana[2] du (maître) paré (comme d'autant) de joyaux variés et innombrables, des amas des plus excellentes qualités, (à savoir :) la science de l'omniscience et les autres, — du meilleur des bienfaiteurs d'autrui, sirī-Sākyamuni Gotama[3], le parfait Buddha, — (et) selon l'année de naissance du Seigneur maître de la victoire, le meilleur des fidèles, le Roi suprême des rois de la Loi[4], en l'an trente-six (qui est celui) du cheval, — en la saison chaude, en la quinzaine claire du mois de Vesākha[5], le quatrième jour lunaire[6] (et) le jour solaire de

sanīyā. — 27) Lire *dhīmato*. — 28). Lire °*kammena* ; l'*ā* est un lapsus du lapicide. — 29) On attendait *pālayantu*. A la rigueur *pālayantā* pourrait être le nominatif pluriel du participe, empruntant la force d'un impératif du *hontu* qui précède. Une autre explication, que nous aurions une variété orthographique de *pālayantaṃ*, impératif moyen, est moins probable, les verbes de cette classe prenant rarement la conjugaison moyenne. — 30) Lire *mahīpālā*.

1. Toute la partie en prose ne forme qu'une seule phrase, dont j'ai séparé les membres principaux par des traits. Autant que possible, j'ai retenu l'ordre des mots et la structure des phrases de l'original. — 2) La mort; en sanscrit *parinirvāṇa*. — 3) « Le saint solitaire (de la race) des Çākyas, Gautama ». En sanscrit *çrīçākyamunigautama*. *Sirī* = sanscrit *çrī*, se place devant les noms propres et répond, selon les cas, à « saint, révérend, illustre, sa Majesté, etc. » — 4) Autant de titres, plutôt que des noms propres. Le fils qui est appelé *mahādhammādhirājarāja*, quand on veut le distinguer de son père, qui est *dhammarājādhirāja*, reçoit, dans le reste de l'inscription, ce dernier titre et aussi le titre encore plus simple de *dhammarāja*. En sanscrit, ce serait : *jayanātheçvaravaradharmikadharmarājādhirāja*. — 5) En sanscrit *vaiçākha*. — 6) La traduction suppose la correction °*tithiyaṃ*, qui est une forme féminime, tandis que *tithi*, masculin et féminin en sanscrit, est d'ordinaire masculin seulement en pāli. En conservant °*titthiya*°, le mot formerait composé avec le suivant, et le sens serait « le quatrième (jour) qui, chez les hérétiques, est le jour de Jīva »,

Jīva[7], (jour) propre à. . .[8] (et) uni au nakkhatta[9] Rohiṇī, l'ombre (du gnomon), au lever du soleil, étant de onze pādas[10]. — (lui)[11], le premier acolyte

ce qui est bien invraisemblable. — 7) Le jeudi; *Jīva* est un des noms de la planète Jupiter. Cette date: le jeudi, 4[me] jour lunaire de la quinzaine claire de Vaiçākha, de l'an 1970 du nirvāṇa, est vérifiable par le calcul, puisqu'elle contient une donnée commune au calendrier hindou et au nôtre. Elle l'est à une condition toutefois; il faut connaître l'année qui, dans notre chronologie, répond à l'année spécifiée. Or, il est plus que probable que, par l'ère du nirvāṇa, il faut entendre, dans cette inscription pālie, l'ère singhalaise, qui place cet événement au jour de la pleine lune du mois de vaiçākha de l'an 543 av. J. C. L'année 1970 correspondrait ainsi, selon que le chiffre se rapporte à l'année courante ou à l'année révolue, à 1426 ou 1427 A. D. Et la date se vérifie en effet, pour l'année 1426, au jeudi 11 avril (vieux style, nouveau style 20 avril), jour où le 4[e] tithi de la quinzaine claire de Vaiçākha a commencé, à la longitude et à la latitude de Sukhôdaya, 1 heure 43 minutes après le lever du soleil, pour finir le lendemain, vendredi, 15 minutes après le lever. Au lever du jeudi la lune se trouvait dans le nakshatra Rohiṇī, et elle y est restée encore 6 heures environ. Tout va donc bien jusqu'ici. Mais nous verrons tout à l'heure que la consécration ou l'érection de la dalle a eu lieu 30 minutes environ après le lever du soleil. Or, à ce moment, d'après mon calcul, le 4[e] jour lunaire n'avait pas encore commencé: la différence est d'environ 5 quarts d'heure. Heureusement la difficulté est plus apparente que réelle. Mon calcul a été fait d'après les éléments du Sūryasiddhānta. Or, à côté de ce siddhānta, il y en a eu d'autres en usage, dont les données fondamentales sont sensiblement différentes, assez différentes pour aboutir à une différence de 5 quarts d'heure pour le commencement d'un tithi. A priori même, il est à supposer que les auteurs de la date se sont servis de données moins archaïques que celles du Sūryasiddhānta; car les traités hindous ne sont exacts qu'approximativement, et ils le deviennent d'autant moins qu'on s'en sert pour des époques plus éloignées de celle de leur rédaction. Il est donc très probable que la date est réellement le jeudi 11 (20) avril 1426 après J.-C. Les caractères de l'inscription sont singulièrement archaïques pour une époque aussi rapprochée de nous, et, à s'en rapporter simplement à cette apparence, on ferait certainement remonter l'inscription à un, ou plutôt à deux siècles plus haut que cette date. — 8) Je renonce à traduire *sādhiyogya,* une expression technique, avec les simples ressources de l'étymologie, qui ne fournissent rien de précis. — 9) En sanscrit, *nakshatra,* nom des constellations de l'orbite lunaire; *Rohiṇī,* l'une de ces constellations, est une partie du Taureau. — 10) Le gnomon normal étant haut d'un pāda, c'est-à-dire d'un pied, cette longueur de l'ombre suppose le soleil élevé d'environ 5° au-dessus de l'horizon, position qui correspond à 30 minutes environ après le lever. — 11) C'est ici le sujet du verbe *cittakāreti* « a fait graver », qui est le dernier mot de la partie en prose.

de (celui qui), orné des qualités absolument pures de souillure telles que le sīla[12] et autres, est une mine de joyaux, l'anachorète[13] sirī-Sumedhaṃkara, roi du sangha[14], — (lui), qui est paré des plus excellentes qualités, le sīla, la science et les autres, l'anachorète appelé (comme son maître) du nom de sirī-Sumedhaṃkara[15], le meilleur des chefs des religieux et le guide du sangha, — en vertu de l'autorité royale du meilleur des dépositaires de la puissance et de la majesté des Suras[16], le fils du roi suprême des rois de la Loi, qui par sa prospérité, sa science, ses hautes qualités, est le suprême protecteur du sirī-Suriyavaṃsa[17], le Grand roi suprême des rois de la Loi, — le mahāthera[18] (chef) de la tradition de la science[19], habile à exécuter ce qu'il a bien médité, ayant, grâce à la faveur du fils excellent[20] du Suprême protecteur, Roi suprême des rois de la Loi et maître des hommes, le Grand roi suprême des rois de la Loi, amené en la ville de Sukhôdaya[21] cette grande dalle de pierre, — y a fait graver charmantes, semblables et conformes en mesure[22] au monu-

Le verbe est au présent dans le texte. — 12) « La bonne conduite, la moralité ». — 13) Anachorète, *vanavāsin*, proprement « qui habite la forêt », est simplement synonyme de « religieux, moine ». — 14) La communauté des moines bouddhistes. — 15) Appelé du même nom, ou plutôt surnom en religion, que son maître. C'est lui qui a fait graver l'image. — 16) les dieux. — 17) « l'illustre race solaire »; en sanscrit *çrī-sūryavaṃça*, l'une des deux races fabuleuses de l'ancienne épopée, à laquelle prétendaient aussi se rattacher les rois de l'empire khmer. La légende fait descendre le Buddha d'une branche de cette race. — 18) En sanscrit *mahāsthavira* « le grand prêtre (au sens étymologique du mot), le grand ancien », le chef de l'église ou d'une communauté de l'église; probablement sirī-Sumedhaṃkara I[er] du nom, car s'il s'agissait de celui qui parle, de sirī-Sumedhaṃkara II, on attendrait plutôt le pronom réfléchi. — 19) Littéralement « de la famille de la science », la tradition du savoir théologique. Un autre sens possible serait « (distingué) par la science et par la naissance ». — 20) La traduction suppose la correction *janita*. Le génitif précédent, dépendant ainsi uniquement du premier terme d'un composé, n'est pas d'une bonne construction. Mais le pāli n'y regarde pas toujours de si près, et c'est encore là la solution la plus probable que je trouve pour ce passage embarrassé et embarrassant. — 21) *Sukhôdaya* signifie « le lever (du soleil) de la prospérité ». — 22) Conformes en mesure, oui : car le « Pied précieux » du pic d'Adam mesure environ 5 1/2 pieds de long. Semblables, non : car l'original singhalais est une cavité naturelle, presque informe, qui ne reproduit qu'un seul pied, et ne porte pas trace de sculpture. Cela n'empêche que les images qu'on en vend aux pèlerins, sur le chemin du Pic, ne soient couvertes d'une profusion de signes et

ment sacré du Pied précieux[23] manifesté par le Suprême seigneur du monde[24] sur le Samantakūṭa[25], le meilleur des monts et la couronne de joyaux de l'île de Laṃkā[26], ces images des deux pieds de Sugata[26], le Très sage seigneur, ravissantes au suprême degré, resplendissantes, comme par l'addition de rayons, de divers. . . . . (et) du signe de la roue, et toutes remplies des cent huit marques souverainement propices.

Ces deux images des pieds du prince des munis[28], ornées de la roue, toutes pleines des marques bénies et propices, (images) admirables, ravissantes,

qu'a fait faire celui qui a nom Medhaṃkara[29], le sage chef des samaṇas[30], grâce à la faveur expresse du sage Roi de la Loi, pendant cinq mille ans, pour le bonheur de ceux qui désirent la prospérité de la Loi du Buddha, puissent-elles rester debout longtemps !

Grâce à cette œuvre pie, puissent (tous) les êtres se sentir heureux, (et) les protecteurs de la terre protéger la terre entière conformément à la Loi !

de symboles, comme les pieds de Sukhôdaya. Ceux-ci ressemblent absolument au Pied sacré gravé dans l'ouvrage d'Alabaster « The Wheel of the Law ». Cette image est la copie d'une copie conservée à Bangkok d'une autre empreinte naturelle d'un des pieds du Buddha, le pied droit, empreinte laissée sur le roc, près de la ville de Lŏphăburi, à l'orient du moyen Më-nam. Cette cavité, découverte, dit-on, par un chasseur, vers 1630 ap. J.-C., est comme celle du Pic d'Adam, une cavité informe, sans sculpture ni décoration d'aucune sorte. La copie conservée à Bangkok, et une autre copie sur plaques d'or exposée en face même de l'original, sont couvertes des mêmes symboles que les pieds de Sukhôdaya. Cette empreinte est le centre d'un pèlerinage fameux, et a donné son nom *Phraḥ Bát*, le pied sacré, à un sanctuaire érigé au pied du roc. — 23) Littéralement « le pied de joyaux ». L'empreinte du Pic d'Adam est entourée d'un rebord en cuivre orné de pierreries grossières. — 24) le Buddha. — 25) Le Pic d'Adam. — 26) Ceylan. — 27) « le Bienvenu », le Buddha. — 28) Grammaticalement *munirāja* est un vocatif ; mais je crois devoir le prendre comme l'équivalent du génitif *munirājassa*. Le pāli, surtout dans les compositions peu soignées, s'est en effet arrogé la liberté de remplacer un cas fléchi par le simple thème, quand le sens n'en souffre pas. Muni = « religieux ». — 29) Forme réduite de Sumedhaṃkara. — 30) En sanscrit, *çramaṇa* « moine bouddhiste ».

∴



Vât Jái
Les ruines d'un Phra: Prang.

Après avoir cheminé quelque temps dans l'ancienne capitale, nous rencontrons sur notre passage les misérables cases chancelantes et malpropres qui abritent les rares habitants de l'endroit : presque sauvages, à peine vêtus de mauvais haillons, hommes, femmes et enfants, courant à toutes jambes, s'enfuient à notre approche ; eussions-nous quelque désir de les voir de plus près, leur saleté repoussante suffisait à nous y faire renoncer.

Nous arrivons alors à un Sâla où le guide que nous a fourni le Gouverneur de Mûang Thâni nous installe après avoir fait dételer les zébus, les buffles et fait décharger les charrettes. C'est notre première halte et nous en profitons pour jeter un coup d'œil sur ce qui nous entoure :

A l'Ouest, l'ancien étang de la pagode royale baigne de ses eaux immobiles le pied des bambousières grêles, au feuillage d'un vert tendre, et des palmiers dont les feuilles semblent des mains grandes ouvertes. Non loin se dressent les cabanes élevées sur pilotis où les talapoins résidents ou passagers prennent leur repos et font leurs ablutions.

Au Sud, nous voyons les kuṭis d'un pauvre monastère presque enfoui sous les hautes herbes. C'est là que les bonzes de l'endroit sont censés faire l'éducation de la jeunesse locale : celle-ci, à vrai dire, consacre la plupart de ses journées à d'interminables parties de balle, jeu des plus appréciés. L'ignorance des maîtres d'ailleurs dépasse, si c'est possible, celle des élèves : aucun d'eux n'est capable de servir même de guide à travers les ruines et encore moins de fournir quelques renseignements sur elles.

Au Nord une dizaine de huttes misérables s'adossent à des arbres séculaires.

Quant aux temples, le premier d'entre eux qui s'offre à nos regards est le *Vât Phăng thông* élevé sur un tertre de médiocre hauteur, quelque peu au Sud du grand étang. La ruine en est complète : quelques piliers brisés marquent seul l'emplacement du Bŏt. Sur un autel à Buddha adossé au mur Est gisent d'innombrables fragments de statues et de statuettes en grès, en bronze, en mortier ou en terre cuite. Ce Bŏt mesurait 14 m, 00 de long sur 6 m, 60 de large ; il était entouré de ses Phra: Sema, rigoureusement plantés. Signalons pour ce temple une particularité assez rare : l'entrée était à l'Ouest, orientation que nous n'avons rencontrée que dans quelques monuments du Cambodge Siamois de la province de Siem-réap, à Athvéa et à Angkor-Vât.

Un Phra: Chedi s'élève à quelques mètres en arrière : son embase, circulaire, repose sur un double soubassement carré dont la partie inférieure mesure 15 m, 00 de côté sur 2 m, 10 de hauteur. Au Sud du Bŏt est creusé un puits circulaire à paroi de briques et un peu au Nord, sur un même axe Est-Ouest, on distingue les restes de huit Phra: Chedi complètement ruinés.



Phototypie Berthaud. 9, rue Cadet, Paris.

L'ÉTANG SACRÉ DE SUKHÔDAYA

LE VÂT JÁÏ

Partant de notre sâla et longeant la rive Nord de l'étang sacré (planche LXX), en appuyant quelque peu vers le Sud, nous arrivons au fossé Est du *Vât Jáï*, la grande pagode royale qui n'est pas distante de plus de six cents mètres de l'abri où nous venons de passer la nuit.

Si le Vât Jáï est le temple le plus important et le plus riche en détails intéressants que nous ayons rencontré dans toute notre exploration de l'ancien territoire des Thaïs, c'est aussi celui qui nous aura donné le plus de peine à étudier et à relever : en raison de ses dimensions mêmes et du développement inouï que la végétation a pris sur l'emplacement qu'il occupait, en raison aussi du degré de dévastation des vestiges qu'il présente encore, notre tâche a été des plus pénibles.

Bien souvent, sous le tas de décombres informes que l'on avait dégagé à grand'peine du linceul de feuillages qui l'enveloppait, l'œil était impuissant à reconstituer l'édification primitive : il fallait alors lever une à une les pierres qui jonchaient le sol pour arriver à la construction subjacente qui révélait le monument détruit.

Si la tâche était ardue et souvent rebutante, les résultats obtenus ont toujours largement récompensé nos efforts et fait oublier les fatigues : nous les avons rappelées ici, pour que le lecteur qui verra notre plan d'ensemble du Vât Jáï sache bien que, s'il était là-bas, il ne se trouverait pas en présence d'une édification régulière, mais bien d'un véritable chaos végétal, tel qu'en peut produire dans ce pays une végétation luxuriante et folle, livrée à elle-même.

Quelques planches en phototypie accompagnent ici notre plan : nous n'avons pu obtenir les clichés qu'en faisant dans la forêt un abatis complet des arbres qui dérobaient à la vue les parties intéressantes des monuments encore

debout ; malheureusement, nous avons dû renoncer à une plus ample moisson de documents, la grosseur des arbres à raser défiant quelquefois les sabres de nos hommes.

Nous avons dit que le Vât Jáï était le monument le plus important que nous ayons rencontré : en effet, nous comptons dans son enceinte :

1° Un Phra: Chedi central et ses annexes.

2° Deux Bŏt.

3° Six Vihán.

4° Un Mòndŏb.

5° Trois Kămbŭrien.

6° Dix Edicules.

7° Cinq Phra: Prang.

8° Cent soixante et un Phra: Chedi.

Soit en tout cent quatre-vingt-neuf constructions diverses.

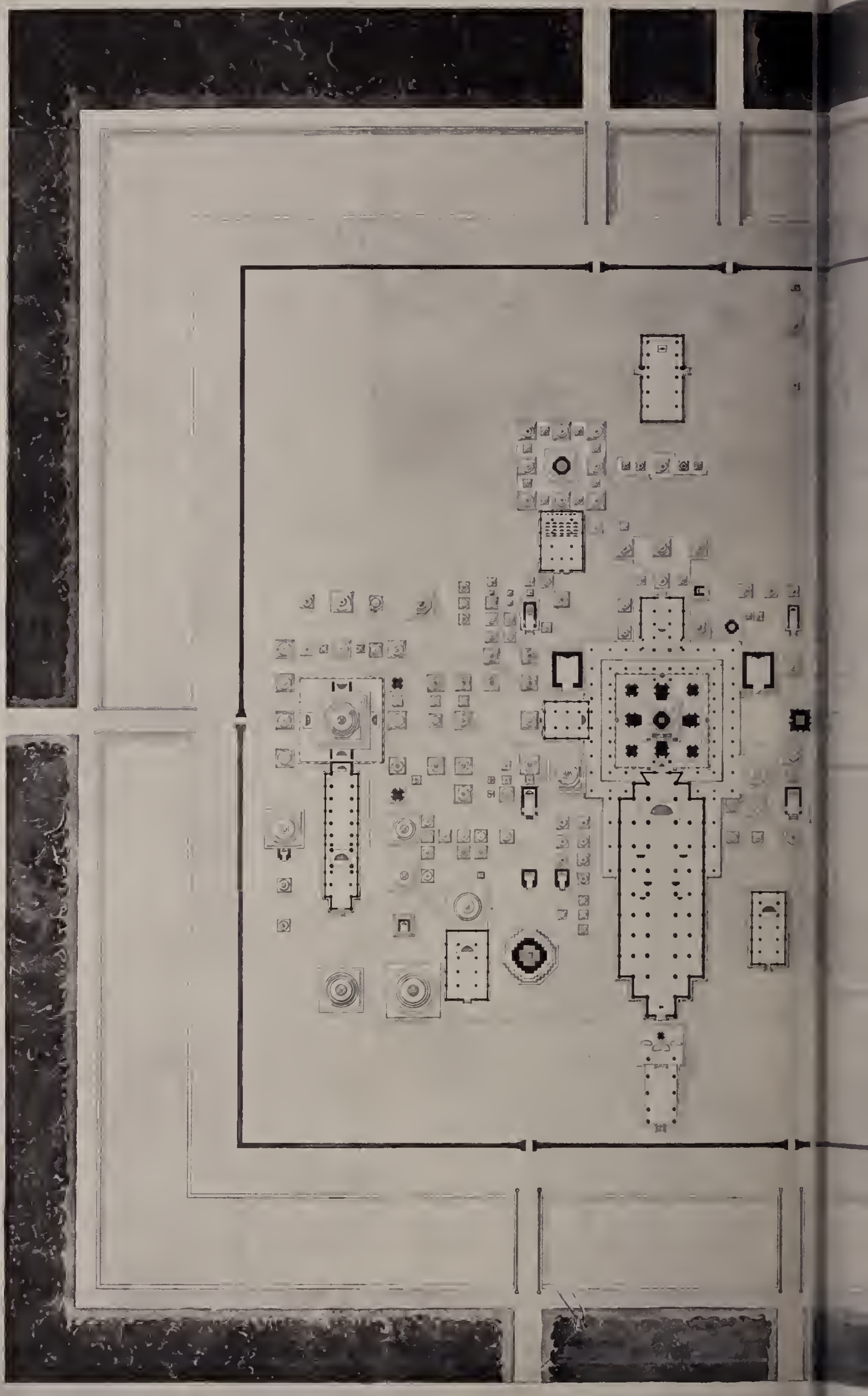
Nous allons nous efforcer, sans nous perdre dans les détails, de donner une idée générale de ce temple qui fut à lui seul presque une ville entière, et nous conseillons au lecteur de suivre sur le plan cette description forcément obscure et un peu diffuse.

Le Vât Jáï est presque carré, un large fossé l'entoure de tous côtés : aujourd'hui complètement à sec, ce fossé porte le nom de *Kă phăng ngòn* (planche LXXI-LXXII). Vient ensuite le mur d'enceinte[1] (*Khămpheng Vât*), qui, d'une épaisseur variant entre quatre-vingt-six centimètres et un mètre, est fait de briques revêtues d'une couche de mortier et surmonté d'un lourd chaperon mouluré également en mortier ; deux portes à l'Est et à l'Ouest, une porte au Nord et au Sud percent ce mur ; devant chacune d'elles une chaussée enjambe le fossé ; chacune de ces portes mesure 1m, 60 d'ouverture et 1m, 80 de tableau. Cette dernière dimension dépassant de beaucoup l'épaisseur du mur, des retraits successifs remplissent les angles rentrants : à 2m, 50 de hauteur, le linteau, fait de forts madriers, supporte un couronnement dont la dégradation est aujourd'hui complète.

A l'intérieur de l'enceinte le monument le plus rapproché du côté Est est

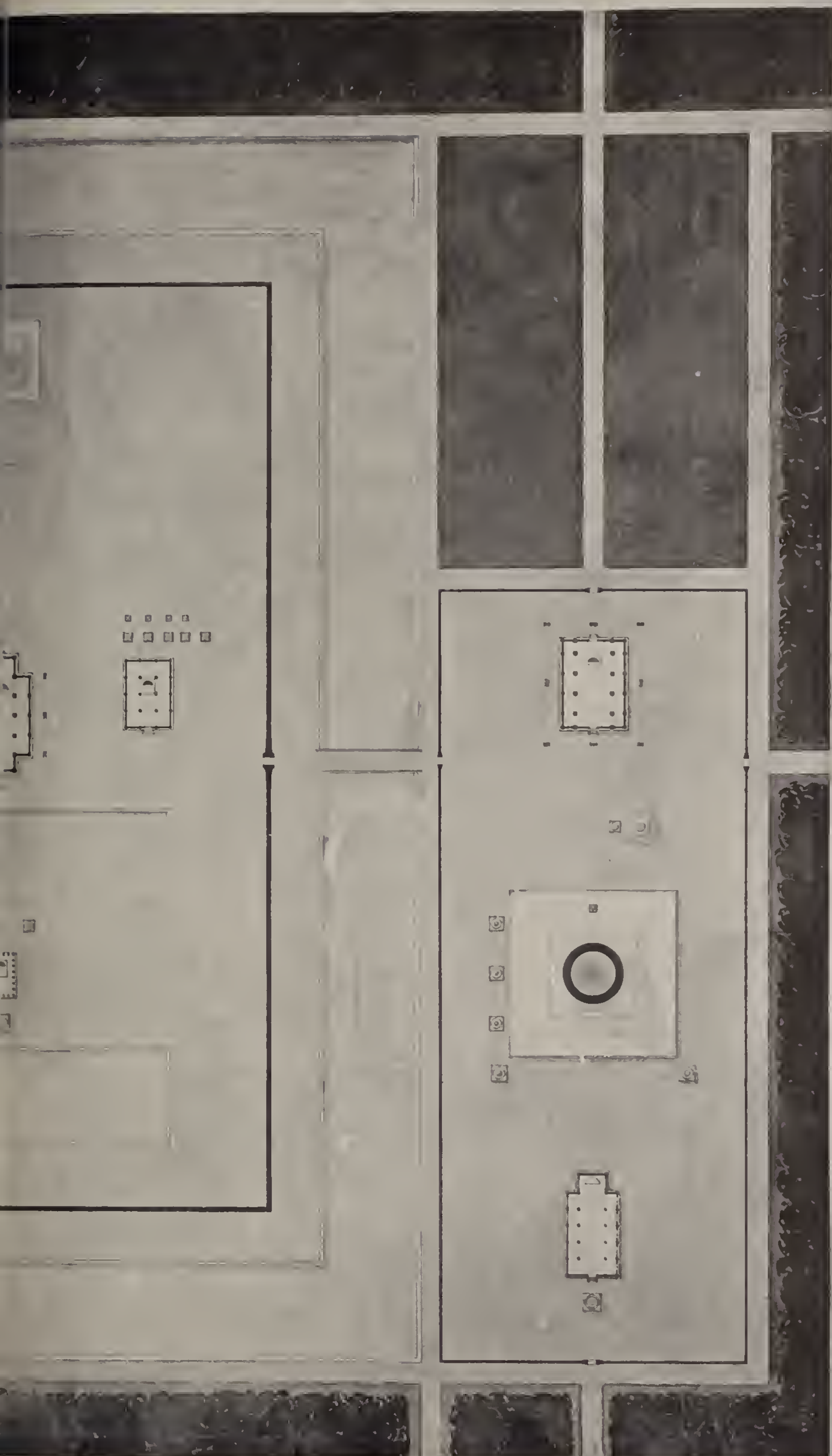
1. Mesurant : 206m, 00 du Nord au Sud.
200m, 00 de l'Est à l'Ouest.

SUK



L. Fournereau del.

PLAN D'ENSE

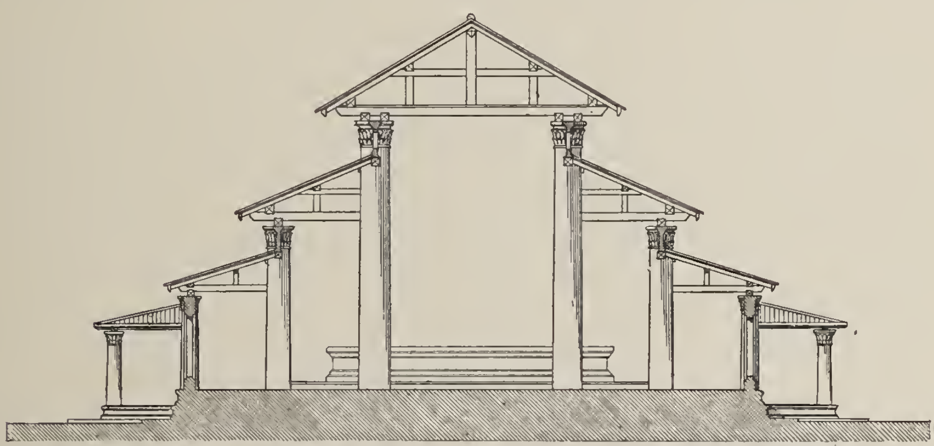


VÀT TAKÙANG

E VÂT JÁÏ

un Vihân ou Kàmbürien[1], élevé sur un soubassement de 1^{m}, 60 de haut, orné de moulures à la base et à la plate-bande ; il offre une particularité qui nous était encore inconnue : sa partie postérieure, plus élevée de 0^{m}, 80 que le reste du temple, forme terrasse et tient lieu d'autel. On accède dans le Vihân par un escalier situé à l'Est ; quatre colonnes de chaque côté de la nef et deux plus courtes sur la terrasse, soutiennent le toit : elles ne sont pas, comme nous l'avons vu jusqu'ici, réunies par un mur, mais complètement dégagées de façon à laisser circuler librement l'air et la lumière. La terrasse, sur laquelle on accède de la nef par un escalier de quelques marches, est ornée de trois Buddha assis : l'un, en avant, mesure quatre mètres à la base, tous trois sont faits de briques et mortier : un Phra: Chedi élevé dans l'axe Est-Ouest les domine et complète l'ornementation.

Touchant presque à cette terrasse, vient ensuite le Bôt qui mesure 52^{m}. 80 de l'Est à l'Ouest et 15^{m}, 40 du Nord au Sud ; il est élevé sur un soubasse-



Coupe transversale du Bot.

ment mouluré de 0^{m}. 90 et comporte une nef et deux bas-côtés ; les parois longitudinales sont formées de colonnes reliées entre elles par un mur percé de baies à claustras ; à l'Est. un porche[2] profond de 7^{m}, 80, dont les murs se

1. Mesurant 4^{m}, 65 de largeur sur 13^{m}, 50 de longueur.

2. Dans l'avancée du porche se dressait une stèle portant inscription ; elle a été brisée lorsqu'on a voulu la transporter à Bangkok (voir à la fin du Vât Takùàng, inscription n° XIII).

brisent à droite et à gauche en deux angles rentrants, donne accès dans la nef : celle-ci est inscrite entre deux rangées de colonnes hautes de 9^m, 90 et de 1^m, 00 de diamètre à la base, faites de tambours de limonite superposés et s'amincissant de la base au sommet pour leur donner du fruit (planche LXXIII) : à droite et à gauche s'étendent les bas côtés qui sont divisés dans le sens de la longueur par une autre rangée de colonnes hautes de 5^m, 60 et de 0^m, 80 de diamètre à la base ; enfin celles qui sont enclavées dans le mur de l'édifice ne mesurent que 3^m, 50 de haut et 0^m, 60 de diamètre. Chacune de ces rangées de colonnes supporte une partie de la toiture et leur différence de hauteur est reproduite dans les différents ressauts que comporte le toit : l'effet obtenu ainsi allège l'aspect général du monument et donne plus d'élégance à la masse de la construction.

L'abside, comme le porche, est brisée dans ses contours, mais les parois de la dernière travée, fuyant à droite et à gauche, facilitent l'écoulement de la foule des fidèles.

Entre la deuxième et la troisième rangée de colonnes, une marche, haute de trente centimètres, élève le sol de la nef, et délimite l'espace occupé par les statues consacrées : c'est d'abord, en avant du quatrième rang de colonnes, deux Phra: Jún en bronze, puis, devant le rang suivant, deux Phra: Sào sib hà pi de dimensions plus grandes, et, plus loin, dans les bas côtés, deux autres Phra: Jún de bronze, plus hauts encore. Enfin, en avant de la septième rangée, une seconde marche, haute de quarante centimètres, supporte un gigantesque autel de 7^m, 30 de large sur 4^m, 50 de profondeur ; sur ce socle énorme, un Buddha assis plaqué de feuilles d'or montre son trone monumental : autour de lui se presse une foule de statuettes et d'icones le reproduisant dans des attitudes diverses.

Dans ce Bŏt, des inscriptions ont été découvertes et transportées à Bangkok, malheureusement, on n'a pu nous les désigner parmi celles qui s'y trouvent réunies.

Nous arrivons ensuite à l'édifice central (planche LXXIV), qui fut sans doute le point initial de l'ensemble du Vât Jäï et qui en est aussi le point culminant ; il est quadrangulaire et entouré de deux galeries : la première, élevée à 0^m, 60 du sol, se prolonge, à l'Est, sur les flancs du Vihán jusqu'à la hauteur de la cinquième travée de cet édifice, elle a pour largeur la profondeur



SUKHÔDAYA — VÂT JÁÏ

Le Bốt.



Phototypie Berthaud, 9, Rue Cadet, Paris.

SUKHÔDAYA — VÂT JÂÏ

Le Phra: Chedi central (face sud).



Phototypie Berthaud. 9, Rue Cadet, Paris.

SUKHÔDAYA — VÂT JAÏ

Le Phra: Chedi central et l'édicule nord.

de la première partie de l'abside : la partie évasée de cette dernière est enclavée dans la deuxième galerie qui est elle-même plus haute de 0^{m}, 60 que la première. Ces galeries sont couvertes chacune d'un toit incliné, supporté par des colonnes plus larges à la base qu'au sommet et se correspondant transversalement entre elles ; ces colonnes sont ornées d'un chapiteau de feuilles de lotus formant corbeille : vient ensuite une plate-forme élevée de 1^{m}, 00, dont les parois sont ornées des statues en haut relief assises des disciples de Buddha que, jadis, saluaient dévotement les longues théories de bonzes, circulant dans les galeries. Sur cette plate-forme, à laquelle on accède par un escalier situé en face de la porte de sortie du Bŏt, sont dressées, aux quatre points cardinaux, quatre statues de Somana-Khôdom, la face tournée en dehors, et semblant présider l'assemblée des disciples. Enfin, une deuxième terrasse, haute de 1^{m}, 05, affectant la forme d'une croix grecque, supporte la plus importante partie de l'édifice, c'est-à-dire les quatre édicules et le Phra: Chedi central ; le contour de cette terrasse épouse, dans ses grandes lignes, celui des édifices qui se dressent à sa surface.

Le Phra: Chedi central s'élève sur deux soubassements rectangulaires, moulurés à la base et au couronnement et retraités l'un sur l'autre : contre le premier, haut de 2^{m}, 90, s'adossent les édicules qui sont aussi entés sur le second jusqu'à la moitié de sa hauteur (3^{m}, 00). A l'Est, des escaliers doubles donnent accès aux retraites successives ; le premier compte huit marches hautes et étroites (0^{m}, 18 de giron sur 0^{m}, 35 de haut et 0^{m}, 66 de largeur), le second en compte dix plus étroites encore (0^{m}, 12 de giron sur 0^{m}, 30 de haut et 0^{m}, 80 de largeur).

Le deuxième soubassement est carré, il mesure 6^{m}, 12 de côté en couronnement, la saillie de sa corniche est de 0^{m}, 585.

A partir de ce point, le monument cesse d'être quadrangulaire : deux nouveaux soubassements, à cinq angles saillants reliant les quatre faces, s'élèvent en retrait l'un sur l'autre, et supportent le corps du Chedi, dont la hauteur totale, y compris les deux derniers soubassements, est de 11^{m}, 00 environ : le contour de cette dernière partie du monument épouse fidèlement celui de la partie qui le supporte, mais les redans s'y sont transformés en pilastres : enfin vient la cloche qui présente ici une forme particulière rappelant celle des dômes de mosquées : elle est en outre ornée, aux quatre points cardinaux, de

niches ogivales entourées du nâga et renfermant un Buddha assis ; entre les niches, trois stèles angulaires surmontent et terminent les pilastres de la partie inférieure ; des Garuḍas et des thevâdas y sont représentés : la flèche annelée surmonte le toit et domine l'ensemble du Vât Jâï.

La base principale du Chedi, nous l'avons dit, est flanquée, sur chacune de ses quatre faces, d'un édicule qui fait corps avec elle et dont nous donnons la reproduction (planche LXXV). Un premier soubassement orné de moulures supporte l'édifice et comporte trois faces rectilignes séparées par deux angles rentrants et un angle saillant : l'édifice présente, lui aussi, trois faces : chacune d'elles est ornée d'une niche placée entre deux pilastres flanqués de contre-pilastres portant base et chapiteau et soutenant une plate-bande qui reçoit un fronton.

La décoration est faite d'appliques de mortier, elle est riche et flamboyante : les chapiteaux, les bases sont couvertes de feuillages et de perles ; la plate-bande est ornée de losanges, de rosaces et d'un motif voluté à sa partie médiane (planche LXXVI).

Deux chimères, de droite et de gauche, appuient une patte sur le bord des chapiteaux ; leur corps se redresse en de vigoureuses nervures à l'arabesque déchiquetée ; la gueule est béante, armée de crocs acérés.

Le contour interne du fronton est une ligne harmonieusement ployée et surbaissée au-dessus du tympan ; le contour extérieur est courbe, lui aussi ; il sort, tout empenné de flammes, de la gueule d'un Rāhu ouverte en un large rictus. Au centre, une rosace s'étale séparant les rinceaux légers et fleuris qui se perdent entre les mâchoires des chimères.

Dans le tympan, une scène d'adoration du Buddha, figurée en haut relief, est dominée par Phra: Non, la tête appuyée sur la main.

Dans la niche se dresse Phra: Jún.

A l'angle de la première corniche passant derrière la tête du Rāhu, un nâga tricéphale se redresse, formant antéfixe et marquant le retrait du deuxième étage. Celui-ci, absolument dégagé du Chedi central, comporte quatre faces : il est surmonté d'un deuxième et troisième étages, tous présentant, dans des proportions graduellement moindres, la même décoration, à cette différence près que, dans les deux derniers, Buddha assis a remplacé la scène qui ornait le tympan de l'étage inférieur.



Phototypie Berthaud, 9, Rue Cadet, Paris.

SUKHÔDAYA — VÂT JÀÏ

Edicule est, face sud.



Phototypie Berthaud,

9. Rue Cadet. Paris

SUKHÔDAYA — VÂT JÂÏ

Le Vihân ouest et le Phra: Chedi central.

En haut du troisième étage, s'épanouit une triple couronne de feuilles de lotus, sorte de corbeille d'où émerge le bouton terminus.

Plan, aspect général et décoration, tout, dans ces édicules, rappelle les monuments que l'on rencontre à l'Est d'Angkor-Vât, bien que, pour ceux-ci, les scènes bouddhiques soient remplacées par des scènes brâhmaniques.

Les quatre tours d'angles, moins élevées, reposent sur un soubassement mouluré de 0^{m}, 50 de hauteur : l'ordonnancement, la décoration de leurs étages rappellent par bien des points les édicules que nous venons d'étudier : mêmes niches ornées des mêmes statues, mêmes frontons plus sobrement ornés.

Entre les frontons s'élève la base du Chedi, chargée de moulures et revêtue de feuilles de lotus. La cloche porte la même ornementation. La flèche, annelée, surgit du milieu d'une gigantesque fleur de nymphea à triple rangée de pétales ; une fine aiguille la termine.

Autour, meublant le retrait des angles, s'élèvent quatre Phra: Chedi en réduction, ayant base carrée et embasé circulaire.

Au Sud, dans l'axe Nord-Sud, empiétant sur le soubassement de la première galerie de l'édifice central, est élevé un Vihán mesurant 9^{m}, 90 de longueur sur 8^{m}, 85 de largeur.

Les murs reposent sur un soubassement peu élevé : ils sont de briques, ornés de pilastres et percés de baies à claustras.

On accède dans le temple par deux portes Sud : il est divisé en nef et bas côtés par deux rangées de colonnes octogonales en limonite qui supportent la toiture. Un vaste autel occupe toute la surface de la nef comprise entre les deux dernières travées Nord. Buddha, assis, fait de grès fin, est entouré d'une multitude de statuettes de grès aussi ou de calcaire schisteux.

A 0^{m}, 85 du mur Sud de ce Vihán est érigé un Phra: Chedi dont l'embase circulaire est posée sur une base carrée de 5^{m}, 25 de côté : dans l'intervalle qui sépare les deux édifices et dans l'axe Nord-Sud, une stèle portant inscription se dressait : elle a été transportée à Bangkok.

Du côté Nord, ce Vihán n'a pas son pendant : mais dans l'axe Nord-Sud, à 10^{m}, 70 de la première galerie, se dresse un Phra: Chedi élevé sur base carrée de 7^{m}, 00 de côté : la construction, faite de briques et limonite, revêtue de mortier, rappelle dans son ensemble celle des tours d'angle de l'édifice central.

A l'Ouest, dans l'axe Est-Ouest, un Mòndõb, séparé seulement de 0^{m}, 60 du soubassement de la première galerie, mesure 10^{m}, 00 de largeur sur 9^{m}, 40 de longueur (planche LXXVII). Des colonnes de limonite et de briques, mesurant 0^{m}, 55 de diamètre, supportent la charpente du toit : elles sont dépourvues de base, mais portent un chapiteau décoré de lotus. Au-dessous de l'astragale s'étalent des feuilles pendantes. Au centre, quatre de ces colonnes forment une nef centrale enveloppée de bas-côtés de moindre hauteur : un toit en forme de pyramide repose ses angles sur elles et domine celui qui recouvre les bas-côtés.

Les parois sont aussi formées de colonnes reliées par de légers murs en briques munis de baies à claustras à cinq vides ; une entrée, précédée d'un escalier, est percée au milieu du mur Ouest.

Du côté Est, pas de mur : deux colonnes supplémentaires correspondant à celles de la première galerie et géminées avec elles par une légère cloison en briques, indiquent pour ainsi dire le chemin, facilitant la communication entre le Mòndõb et la galerie. Cet édifice, son nom porte à le croire, devait jadis abriter un Buddhapāda, peut-être même celui que nous avons reproduit dans notre planche LXVIII et décrit page 242.

Autour du Mòndõb signalons neuf Phra: Chedi ainsi répartis : deux au Sud, un au Nord, six à l'Ouest, dont deux sont élevés dans l'axe Est-Ouest.

Avant d'entreprendre la description des autres monuments importants du Vât Jáï, nous allons indiquer ici les nombreux édicules qui entourent le massif central,

A chacun des angles Nord-Ouest et Sud-Ouest, sur un haut soubassement empiétant légèrement sur la première galerie, est élevée une haute chambre obscure abritant une statue de Sào sib hà pi.

Le soubassement en est double et largement mouluré : une corniche court en haut des murs dépourvus d'ornements. L'édifice lui-même mesure à l'extérieur 8^{m}, 50 de large sur 9^{m}, 55 de longueur et 8^{m}, 00 de hauteur : sa face Est comporte une ouverture béante de 2^{m}, 60 de largeur, coupant à angle droit la base et la corniche. Quelques marches sont encastrées entre les tableaux de cette baie qui, seule, éclaire l'intérieur de cette gigantesque



Phototypie Berthaud. 9, Rue Cadet, Paris.

SUKHÔDAYA — VÂT JÂÏ

Le grand Phra: Chedi nord-est.

niche. Au fond, la statue du dieu, haute de 6^{m}, 00, debout sur un socle à moulures, semble le gardien pétrifié de ces splendeurs déchues.

Quelque peu à l'Ouest de ces deux édifices, nous en trouvons deux autres de dimensions moindres, mais presque semblables aux premiers : ils mesurent 4^{m},00 de large sur 6^{m},70 de long et 4^{m},00 de hauteur : ils sont élevés sur un soubassement haut de 1^{m},50, sur lequel on accède par un escalier Est.



Edicule Nord-Ouest et statue de Sào sib hà pi.

Les murs, moulurés à la base et au couronnement, mesurent 0^{m},35 d'épaisseur : ils se terminent à l'Est par des piliers portant base et chapiteau et encadrant une haute ouverture percée à angles vifs comme dans les édicules précédents.

Deux baies, à droite et à gauche, voisines des piliers, contribuent à l'éclairage intérieur.

De ces deux édifices, l'un, le plus au Sud, abrite un Buddhapâda en grès

schisteux de 1^{m},00 de large sur 1^{m},90 de long, posé sur six supports carrés de 0^{m},60 de haut, et deux statues de disciples posées dans les angles du fond, les mains jointes dans l'attitude de la prière : l'édicule Nord montre l'image de Phra: Prathàn dressée sur un autel de petites dimensions.

Suivant vers l'Est l'axe Ouest-Est de ces deux édifices, nous en rencontrons deux autres symétriques et ne différant pas sensiblement de ceux que nous venons de décrire : chacun d'eux abrite un Buddha assis.

Plus à l'Est (côté sud) et toujours dans le même axe, un troisième édicule s'élève sur un soubassement avec escalier à l'Est ; l'ouverture est légèrement rétrécie par suite d'un angle rentrant, formant de chaque côté un pilastre saillant : les tableaux de la baie mesurent 1^{m},50. Dans le fond, sur un autel, est placée la statue de Phra: Nẳng. A cinq mètres au Nord et dans l'axe Nord-Sud, un autre édifice se dresse identique comme dimensions et comme disposition.

Signalons enfin deux autres édicules indépendants, l'un placé à l'angle Nord-Ouest du Mòndŏb avec ouverture au Nord, l'autre englobé dans le groupement Sud dont le lecteur trouvera la description plus loin : ces deux dernières constructions sont édifiées sur trois petits soubassements retraités dépourvus d'escalier ; l'entrée laisse apercevoir l'image de Buddha assis sur le nâga qui roulé cinq fois sur lui-même redresse en éventail ses cinq têtes derrière celle du Dieu.

Nous allons maintenant étudier les monuments plus importants disséminés autour du groupe central.

C'est d'abord, au Sud-Ouest du Mòndŏb, un Kămbùrien mesurant 14^{m},00 de long sur 9^{m},75 de large, dont les murs, peu élevés (2^{m},70), sont faits de briques et percés de baies à claustras. Sur le sol court la moulure d'un soubassement très restreint ; une corniche orne le haut des parois extérieures.

La face Est est trouée de deux portes séparées par un large meneau : des pilastres les encadrent qui correspondent aux colonnes de la nef ; celles-ci sont cylindriques, en limonite, et ornées d'un chapiteau mouluré où ne se remarque pas la feuille de lotus : ces colonnes mesurent 0^{m}, 50 de diamètre ; elles sont, de chaque côté du temple, au nombre de quatre et forment, deux à deux, cinq travées.

Un autel large de 7^{m},80 et profond de 4^{m},00 occupe l'avant-dernière travée et une partie de la troisième; il supporte, rangés sur trois lignes, quinze disciples de Buddha, accroupis dans l'attitude méditative; ils mesurent 1^{m},40 de haut; deux autres statues semblables sont placées entre les colonnes et précédées par une autre rangée de cinq plus petites dans la même posture; les yeux de cette assemblée de pierre semblent fixés sur l'entrée du temple.

Au fond, sept stèles ogivales se dressent à 0^{m},30 du mur Ouest; leur hauteur est de 1^{m},70, leur largeur de 0^{m},70 seulement: elles sont espacées de 0^{m},25 et reposent sur un petit socle formant plinthe; sur chacune d'elles est figuré un savok moulé en haut relief, dans l'attitude de Phra: Jún. Nombre de statuettes volantes couvrent aussi l'autel, elles sont de grès schisteux, de calcaire ou de bronze.

Touchant au mur Ouest de ce temple, une vaste terrasse carrée de 20^{m},00 de côté supporte dix-sept Phra: Chedi, dont huit semblables, mesurant 4^{m},00 à la base, ornent les angles et le milieu des côtés, et dont huit, de dimensions moindres, sont intermédiaires. Au milieu d'eux, un autre s'élève, de dimensions plus considérables, bâti sur un soubassement carré de 7^{m},50 de côté à la base et dont les angles forment cinq redans.

Au Nord de ce groupe et dans son axe Sud-Nord, nous rencontrons cinq Phra: Chedi en ligne; celui du centre est placé dans l'axe principal du Vât Jáï; cet axe, prolongé, nous amène devant le dernier monument Ouest, un Kàmbùrien, dont le mur extrême n'est qu'à 14^{m},50 du mur d'enceinte; ce temple mesure 20^{m},00 sur 9^{m},55; il montre une nef dont la largeur (7^{m},45) est peu en rapport avec celle des bas côtés qui ne mesurent qu'un mètre; il ne comporte pas d'entrée à l'Est; on y accède par deux portes Sud et Nord, correspondant à la quatrième travée du pilier de briques soutenant la toiture.

Les portes présentent une conformation particulière: elles sont précédées extérieurement d'un escalier muni de limons, dont l'un fait un coude pour venir s'encastrer dans un pilier Est et dont l'autre aboutit directement à un large tableau Ouest; contre ce tableau est accotée une stèle mesurant 1^{m},85 sur 1^{m},03 et portant en haut-relief l'image de Phra: Jún; cette stèle faite de briques revêtues de mortier, est circulaire à sa partie supérieure.

Sur les faces Nord et Sud seulement, les parois sont faites de piliers reliés entre eux par des murs en briques ajourés de claustras en terre cuite; un autel

occupe l'extrémité Ouest du monument et mesure 7m,20 sur 6m,40 ; il supporte une statue de Phra: Jún, debout sur un large socle et entouré d'une multitude de figurines représentant toutes Buddha assis ; la statue, haute de 2m,85, est faite de grès sculpté; les statuettes qui l'environnent sont, ou de grès, ou de calcaire schisteux [1].

Au Nord de ce Kămbìrien, un immense Phra: Chedi (planche LXXVIII) s'effile sur le ciel, largement assis sur une base de 12m,00 de côté ; cette base carrée est faite de briques et chargée de nombreuses et fortes moulures en mortier : elle en supporte une seconde octogonale, qui reçoit la première moulure circulaire de l'embase de la cloche décorée de feuilles de lotus ; le sommet de celle-ci porte une partie carrée richement ornée, surmontée d'un cylindre mouluré, donnant lui-même naissance aux innombrables anneaux de la flèche [2].

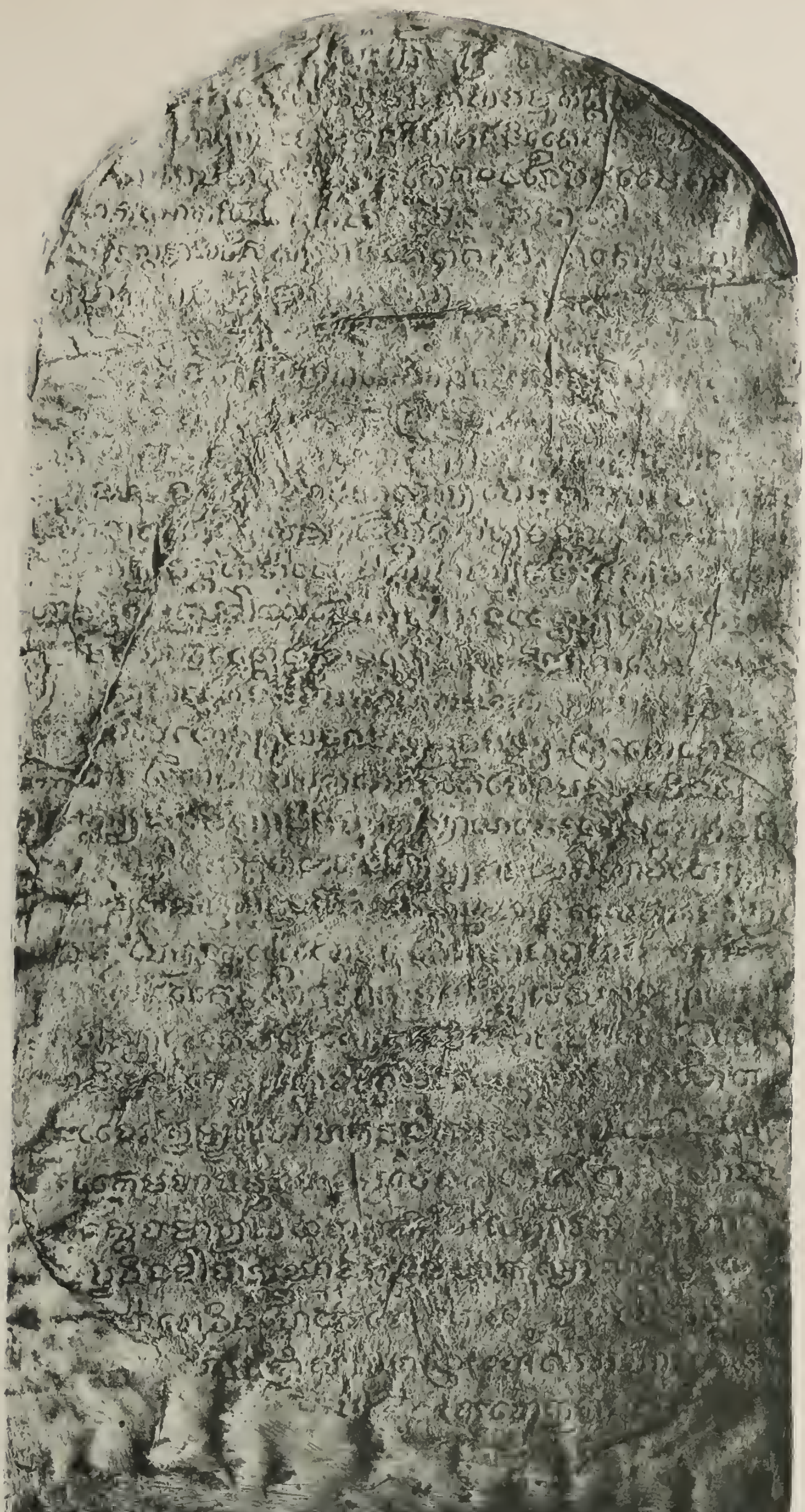
Dans l'axe Est-Ouest du Phra: Chedi et à 15m,00 à l'Est, un Sa: précède un Bŏt de forme régulière ayant porche (6m,80 de largeur sur 4m,20) et entrée à l'Est et à l'Ouest ; la nef, de même longueur que les porches (14m,00 de long) est séparée des bas côtés par deux rangées de piliers carrés supportant la toiture ; les murs sont, comme d'habitude, renforcés de pilastres et percés de baies à claustras. A l'extrémité Ouest de la nef s'élève l'autel de Buddha, Phra: Nàng ; des Phra: Sema délimitent l'emplacement consacré. Parallèlement à la paroi Sud, cinq Phra: Chedi se dressent : au Nord, un Vihán rectangulaire repose sur un soubassement peu élevé (9m,00 de large, 13m,50 de long). Sa nef est presque aussi large que les bas côtés. L'entrée est à l'Est, précédée de quelques marches ; l'autel de Buddha occupe la troisième travée. A l'Ouest de ce dernier monument s'élèvent deux rangées de Phra: Chedi, l'une de cinq, l'autre de quatre.

A l'Est du Bŏt et du Vihán que nous venons de décrire, s'étend, du Nord

1. En prolongeant *extra muros* l'axe Sud-Ouest, on aperçoit une montagne de peu d'altitude, sur laquelle s'élevait jadis un Mŏndŏb abritant un Buddhapāda, d'où son nom de Khǎo Phra: bàt ; des vestiges sans forme jonchent aujourd'hui l'emplacement de ce temple.

2. Ce monument, bien que hérissé d'arbres parasites, est aujourd'hui encore dans un état relativement remarquable de conservation, comme le lecteur peut s'en rendre compte d'après notre planche.

N° X



INSCRIPTION THAÏE

Groupe de Sajjanâlaya et de Sukhôdaya.

au Sud, un nouveau Sa: rectangulaire, séparé d'un troisième, de même importance, par un Kàmbìrien de petites dimensions. De nombreuses colonnes, indépendantes les unes des autres, et très rapprochées, forment la clôture de ce temple dans lequel l'air et la lumière circulent librement.

Un autel à Buddha occupe la partie Ouest.

Des Phra: Chedi de moyenne élévation sont érigés à l'Est et à l'Ouest.

Quelque peu au Sud nous trouvons quatre autres Chedi, un grand et trois plus petits, puis un Vihân rectangulaire ($9^{m},00$ de large sur $17^{m},00$ de long) aux nef et bas côtés séparés par des colonnes : son entrée, à l'Est, est précédée de quelques marches : l'autel est placé dans la cinquième travée.

Dans la partie Sud qui s'étend entre l'axe principal Est-Ouest et le mur d'enceinte Sud du Vât Jâï, nous rencontrons un long Vihân rectangulaire avec porche et entrée à l'Est et abside à l'Ouest de même dimension : ce monument ne semble pas avoir été à l'origine ce qu'il est aujourd'hui : il paraît avoir subi l'addition d'une annexe qui en exagère la longueur : il comporte une nef dont la largeur est la même que celle de l'abside et du porche : l'entrée par laquelle on y accède à l'Est est précédée d'un escalier de cinq marches. Dans la troisième travée, plus longue que les autres, s'étale un vaste autel avec colonnes aux angles : un autre est placé dans le fond de l'abside, tous deux portant la statue du Phra: Nang. Les colonnes sont cylindriques et faites de tambours en limonite superposés : les murs n'échappent pas à la loi générale, ils sont ornés de pilastres et de claustras.

La paroi Ouest de ce temple touche la base carrée d'un énorme Phra: Chedi ($18^{m},00$ de côté) : cette base est richement décorée sur chacune de ses faces, par une série de Jak chevauchant sur des lions et alternant avec des éléphants de moyennes dimensions : ces animaux, moulés en haut relief, forment cariatides et supportent une lourde corniche formant plate-forme de $2^{m},65$ autour de l'embase carrée du Chedi ($12^{m},50$ de côté) ; sur cette plate-forme s'assoient quatre statues du Phra: Prathân orientées et regardant aux quatre points cardinaux : celles de l'Est et de l'Ouest sont abritées par une sorte de niche adossée à l'embase. Après quatre retraits successifs, s'étale la masse inférieure, octogonale, du Chedi proprement dit, et plus haut encore est posée la cloche surmontée de sa flèche.

Symétriquement disposés autour de ce monument, s'élèvent huit autres

Chedi de dimensions moindres, mais égaux entre eux comme hauteur : ils mesurent tous 4m,00 de côté à la base. Signalons toutefois celui qui s'élève à l'angle Nord-Ouest et qui affecte la forme d'un Phra: Prang, et contentons-nous, pour ne pas lasser le lecteur, de noter pour mémoire les innombrables monuments semblables qui hérissent toute cette partie Sud-Est du Vât Jâï : ils doivent sans doute leur origine à la piété des princes ou des hauts dignitaires, soucieux d'acquérir des mérites et de se faciliter l'entrée du nirvâna.



Deux Phra: Prang seulement se dressent dans cette partie du temple : nous avons reproduit l'un d'eux (page 255) ; il comporte six étages retraités les uns sur les autres, ornés chacun de trois niches où s'abritent des statues.

La figure que nous plaçons ici est la reproduction d'un édifice particulier qui mérite une mention spéciale : il se compose d'une chambre carrée éclairée seulement par une porte Est, et élevée sur un soubassement mouluré. Un escalier précède la porte, encastré dans le soubassement et les fortes mou-

lures qui courent à la partie basse des murs ; aux angles, des pilastres supportent une corniche qui fait le tour de cette première partie de l'édifice : de chaque côté de la porte sont appliqués d'autres pilastres, et des contre-pilastres portant base et chapiteau : au-dessus s'étale un double fronton où le corps tortueux du nâga contourne la porte dont la partie ogivale tient lieu de tympan. A l'intérieur, un autel est consacré à Buddha. Au-dessus de la corniche, cinq retraits successifs donnent naissance à une sorte de pylone à trois étages successivement retraités, présentant chacun quatre faces séparées par trois angles saillants plaqués de stèles : le dernier étage donne naissance à une moulure circulaire d'où sort, largement épanouie, une grande fleur de lotus portant au centre un bouton terminus.

A quelque distance Nord-Est de la porte d'entrée du long Vihân Sud, nous trouvons un autre Vihân rectangulaire, mesurant 15^{m},50 de largeur sur 10^{m},00 de longueur ; il est éclairé par les claustras encastrées dans les murs latéraux, et comporte une entrée à l'Est et un autel à Phra: Nâng élevé dans la quatrième travée de la nef.

Au Nord se dresse un Phra: Chedi de forme particulière et de grandes dimensions : sur une plate-forme octogonale s'étagent trois soubassements retraités, ornés de cinq angles rentrants correspondant à chaque côté de l'octogone ; après un fort retrait vient la cloche dont le contour épouse celui du soubassement, et dont chaque nervure se redresse en palmette à sa partie extrême : enfin vient la flèche dont l'embase est à redans et repose sur une fine corniche, dont la partie supérieure est circulaire et annelée.

Tous les temples contenus dans le Vât Jái recevaient une charpente couverte de tuiles imbriquées ; ces tuiles, vernissées de nuances claires, tantôt jaunes, tantôt vertes, quelquefois blanches, contribuaient pour beaucoup à la splendeur de l'effet ; elles jonchent aujourd'hui le sol, car la partie charpente des édifices a totalement disparu.

Tel est dans ses grandes lignes ce prodigieux Vât Jáï, ou, plutôt, tel était-il, car, comme nous l'avons dit en l'abordant, sa ruine, sinon consommée, est des plus avancées.

Des générations successives de fidèles y ont élevé des édifices divers dans

lesquels étaient enfermés des reliques, des trésors faits pour exciter la cupidité de leurs descendants : aussi tous les monuments votifs sont-ils pour la plupart mutilés, éventrés de main d'homme : l'édifice central, pour ne citer que celui-là, a été fouillé de fond en comble.

Ici encore la main des hommes a dépassé les forces irraisonnées de la nature dans l'œuvre de destruction.

∴

Le Vàt Takùàng (planche 71-72) est situé au Nord du Vàt Jáï : son mur d'enceinte, rectangulaire, percé de quatre portes, a son côté Sud parallèle au côté Nord de celui de ce dernier temple : tous deux communiquent par la chaussée qui enjambe le fossé et aboutit à la porte Nord du Vàt Jáï.

Le Vàt Takùàng comprend tout d'abord, à l'Est, un Vihán rectangulaire, mesurant 22^{m},35 de longueur sur 6^{m},90 de largeur, dont l'entrée, placée à l'Est, est précédée d'un Phra: Chedi : cet édifice comporte une abside de la largeur de la nef et renferme un autel à Buddha.

En arrière du Vihán, une immense plate-forme carrée mesurant 34^{m},90 de côté soutient un haut Phra: Chedi à soubassement carré (18^{m},20 de côté), à embase circulaire, et un autre de dimensions beaucoup moindres (1^{m},50 de côté), à l'Ouest : cinq autres Phra: Chedi s'élèvent à deux mètres du flanc de la plate-forme, quatre au Sud, un seul à l'angle Nord-Est.

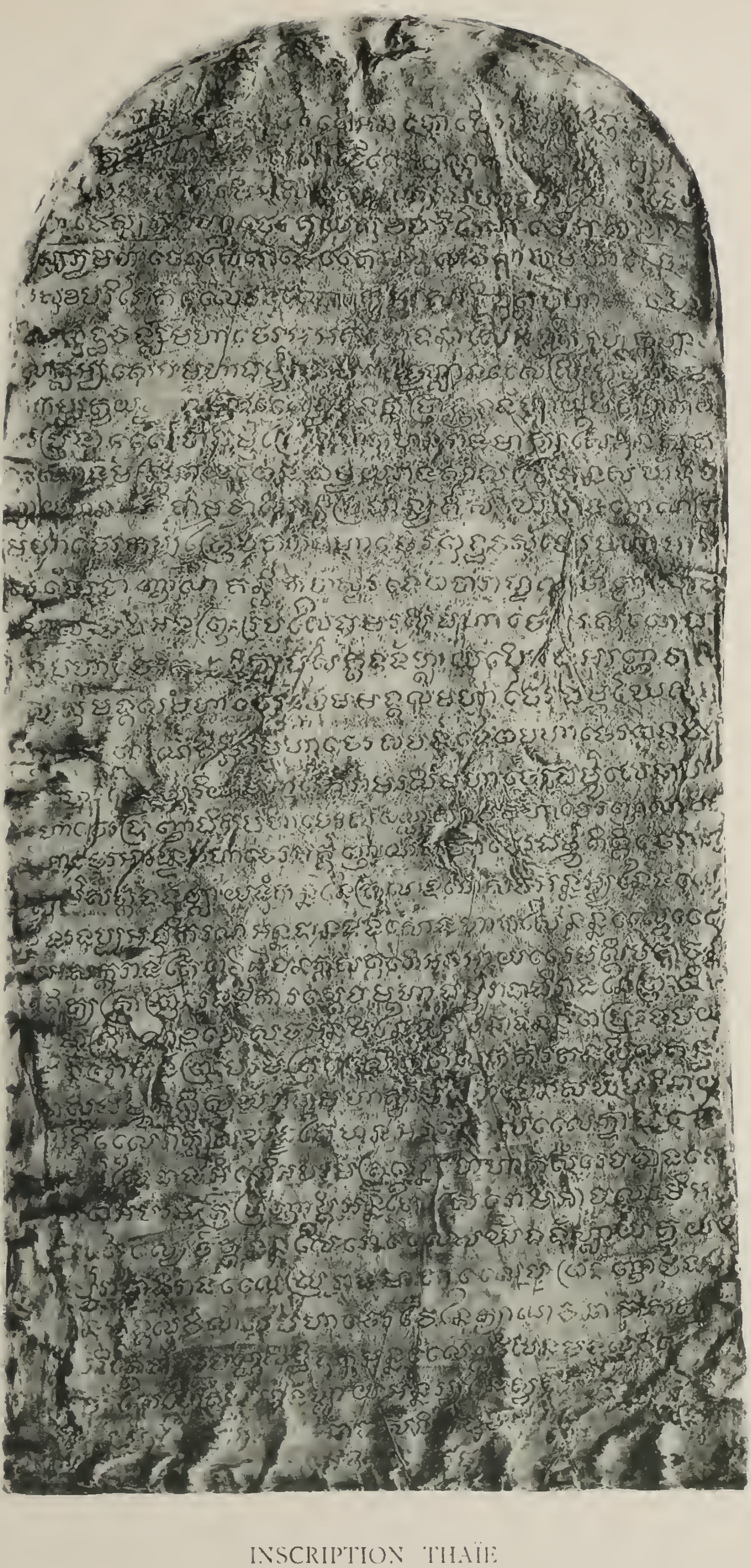
Quelque peu au Nord-Ouest, deux autres se dressent qui précèdent le Bŏt, dernier monument à l'Ouest, entouré de Phra: Sema, délimitant le terrain consacré : ce Bŏt mesure 16^{m},50 de longueur sur 12^{m},00 de largeur : la nef très large contient un autel à Buddha ; deux portes s'ouvrent, l'une à l'Est, l'autre à l'Ouest, précédées d'un escalier.

∴

Les inscriptions X, XI, XII, XIII, XIV, que nous plaçons ici, proviennent de Sukhôdaya : nous les avons d'ailleurs fait précéder d'une notice indiquant leur origine. La transcription et la traduction sont dues au R. P. Schmitt.

Elles ont été estampées par nous, les moulages en sont conservés au Musée Guimet.

N° XI



INSCRIPTION THAÏE

Groupe de Sajjanâlaya et de Sukhôdaya.

Nos X et XI

INSCRIPTIONS THAÏES

DU ROI DHARMARĀJADHIRĀJA

Groupe de Sajjanâlaya et de Sukhôdaya

Conservées au Vât Bovoranivet à Bangkok.

Ces inscriptions sont gravées sur deux stèles en grès de même forme qui se trouvent actuellement scellées à droite et à gauche de la porte d'entrée du mur de face formant le porche du Kuti de feu le prince Talapoin, au Vât Bovoranivet à Bangkok dont nous avons déjà parlé au chapitre III.

Elles proviennent toutes deux de Sukhôdaya. Les caractères des deux inscriptions, dit le R. P. Schmitt, sont les mêmes que ceux des manuscrits sanscrits et pâlis conservés dans les pagodes de Siam et du Cambodge et recopiés continuellement sans aucune modification. Ces caractères servirent de modèles pour les écritures thaïes anciennes et modernes ainsi que pour l'écriture moderne des Khmers.

Le lapicide, en se servant des caractères des livres bouddhiques qui, tout en rendant imparfaitement la langue thaïe, en font la lecture pénible et ingrate, a dû se laisser guider par un sentiment religieux qui lui a fait écarter l'écriture thaïe comme profane : on ne s'explique pas autrement l'emploi de ces caractères disparates.

Le roi Dharmarājadhirāja qu'on y rencontre n'est autre que celui dont parle l'inscription khmère n° V et qui, en Çaka 1283, fit venir de Laṅka (Ceylan) les textes des livres bouddhiques.

Le Dharmarājadhirāja qui figure avec la reine mère en 768 pourrait être

un de ses successeurs. L'annexion de la province de Sukhôdaya à l'empire naissant d'Ayuthia, fait qui devait être à cette date, chose accomplie, conserva à ces roitelets le titre de Dharmarājadhirāja et, à l'heure actuelle, le gouverneur de la province de Sukhôthaï s'honore encore de celui de Phaya Dharmarājadhirāja.

N° X

INSCRIPTION THAÏE

Cette inscription est gravée sur une stèle dont la partie supérieure est circulaire et la partie inférieure rectangulaire ; elle mesure 0 m,87 de haut sur 0 m,44 de largeur.

On y remarque trois date de la petite ère Cūla Çaka :

705	année cyclique de la chèvre	= 1343	A. D.
719	— du coq	= 1357	—
721	— du porc	= 1359	—

Sur les 40 lignes que comporte cette inscription, une seule est complète, car le milieu de la pierre est pour ainsi dire fruste. Quelques lignes au commencement et à la fin permettent de lire un certain nombre de mots.

Elle paraît remémorer les fêtes religieuses où paraissait le roi Dharmarājadhirāja, et nous donne les noms des bonzes qui présidaient ces cérémonies. Elle semble même mentionner l'entrée de ce roi dans la bonzerie, fait déjà noté par l'inscription khmère n° V de Sukhôdaya.

TRANSCRIPTION ET TRADUCTION.

1re ligne. . . . . . rāja bra: parama khrū tiloka ti . . . .

. . . . . royal, le suprême guru ornement des trois mondes . . . . . .

2e — . . . . . laka rāja silagandha vanavāsī dkarmmakitti saṅgha . . . .

. . . . royal parfum de piété, ermite, gloire de la dharma, bonze (noms propres)

3ᵉ — . . . . mi buddha . . . . . dang ni lee dān dang hlāy . . . .
. . . . . . avoir Buddha . . . . . ainsi et tous ces seigneurs . . . .

4ᵉ — . . . . . nai gāmavāsī sakkarāja dai 705 nai pi mamee dicon . . . . .
. . pendant la cérémonie au village en Çaka râja 705, l'année de la chèvre, le mois

5ᵉ — hok aak sib . . . .
sixième de la lune claire le (dix) . . . .

6ᵉ — miea vanavāsī sai sakkarāja dai 719 pi rakā dicon chet . . . .
quand on fit la cérémonie à la forêt, en Çaka rāja 719, l'année du coq le septième mois,

7ᵉ — aak sib si khām van angār . . . .
le quatorze de la lune claire, un mardi. . . . .

8ᵉ — . . . . . sakkarāja dai 721 nai pi kur dicon. . . . .
. . . . . en Çaka rāja 721 année du porc, mois. . . . .

9ᵉ — . . . .

10ᵉ — . . . .

11ᵉ — . . . .

12ᵉ — . . . . miea dān . . . .
. . . . quand les seigneurs . . . .

13ᵉ — . . . . mangala (nom propre) . . . .

14ᵉ — . . . .

15ᵉ — . . . , ...

16ᵉ — . . . .

17ᵉ — . . . .

18ᵉ — . . . . bra: cheā reā . . . . . .
. . . . notre illustre chef . . . . . .

19ᵉ — . . . . reā ching dai pai. . . . . mieong sukhodaiy . . . .
. . . . . . nous enfin être allés . . . . ville de Sukhôday . . . .

20ᵉ — . . . kçāy . . . . . mī mahā kalyāṇa thera lee reā ching dī . . . .
. . retraite . . . . avoir le mahā Kalyāṇa thera et nous enfin contents . .

21ᵉ — . . . .

22ᵉ — . . . . lee . . . .

23ᵉ — . . . .

24ᵉ — . . . . dharma . . . .

25ᵉ — . . . .

26ᵉ — . . . .

27ᵉ — . . . . hai . . . .

28ᵉ — . . dee ni. . . yū mahā . . . .

. . vrai ceci . . être le grand . . . .

29ᵉ — kee mahā dharmarāja . . . . dmahā harmma

au grand roi Dharmarāja . . . . le grand roi Dharma

30ᵉ — rāja sdec mā bvs buddha. . . . .

rāja est venu se faire bonze du Buddha . . . .

31ᵉ — . . . . mū ching ao pā saṅgha . . . . kalyāṇa thera

. . foule alors prendre le lettré saṅgha . . . . le kalyāṇa thera

32ᵉ — reā ching hai. . . . .

nous alors donner . . . .

33ᵉ — . . . . bra: ceā pai. . . . .

. . . . le prince aller . . . .

34ᵉ — nuea dang hlāy vai kee cheā . . . .

alors tous suivre le prince . . . .

N° XI

INSCRIPTION THAÏE

Cette inscription, gravée sur une pierre dont la forme est la même que celle de la précédente, mesure 0 m.95 de haut sur 0 m,46 de large.

Deux dates y sont mentionnées :

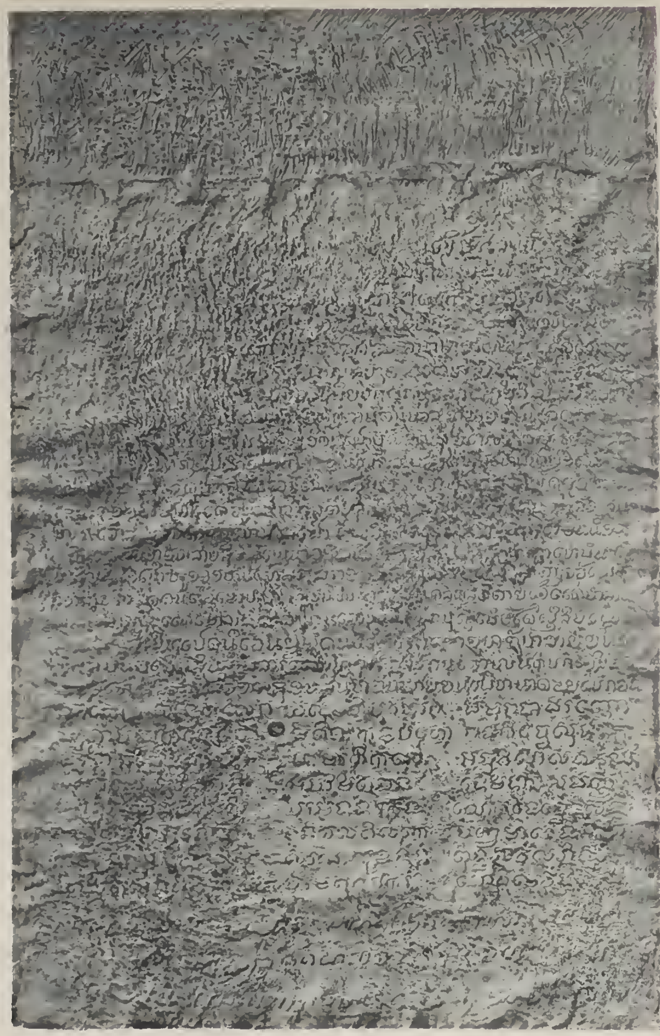
750 petite ère = 1388 A. D.
768 — = 1406 —

Elle nous donne les noms des bonzes qui présidèrent les assemblées de talapoins et de fidèles qui eurent lieu dans les pagodes *Sāmāvāri* et dans les ermitages *Vanāvāsī*.

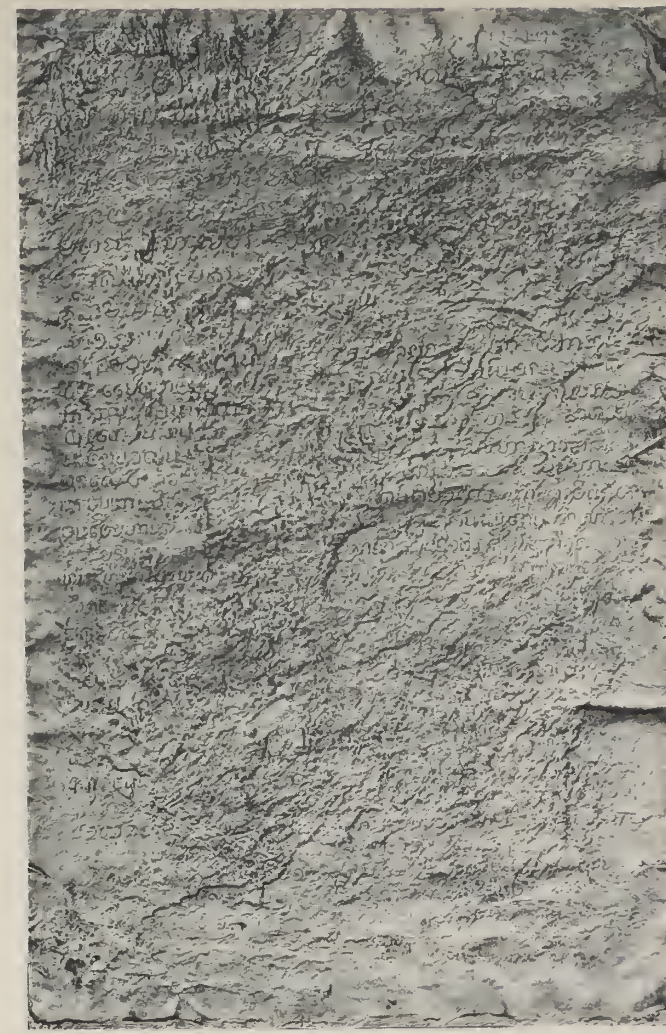
Le R. P. Schmitt publia une première fois cette inscription dans les *Excursions et reconnaissances, Saigon, 1886*. Il s'était alors servi d'un frottis insuffisant, qui ne lui permit pas de lire un certain nombre de mots, non plus que la date de la 1re ligne. L'estampage que nous lui avons fourni lui indiqua les rectifications à faire, ainsi que la nature et la position exactes des accents.

TRANSCRIPTION

1° Sakkarājja tai 750 diean do miéa sin padumu
2° ttara mahā thera sai ro vai kée taṇhaṅkara mahā thera tvy
3° sukhaparibhoga miéa sin taṇhaṅkara mahā thera sai ro vai
4° kée vessabhū mahā thera tvy sukhaparibhoga miéa sin thera ve
5° ssambhū mahā thera sai ro vai kée mantri saviññāṇaka mahā thera tv
6° y sukhaparibhoga lee ni lee | ₒ | kçaya sariputta mahā āriya thera
7° lee buddha vaṅça mahā thera aak codanā sai ro vai kee brahma kassapa
8° thera kçaya sdec mahā dharmmarājādhirāja phū klān lee srī dharmarājamā



Recto



Verso

INSCRIPTION PÂLIE ET THAÏE

Groupe de Sajjanâlaya et de Sukhôdaya.

9° tā kapp tvy mū bra: ñā lee fung nakkprājj daṅg hlāy mī taṇ vā nāy
10° svar prajjā lee pādharmma trai lok pān rāja mātya sai khum suga
11° ndharasa rāja mantri nāy beni bimūy rāja sās miean saṅgh daṅg
12° hlāy han gāmavāsī ann mi prapānyapti saṅgharāja ñāṇa ruei
13° mahā thera kapp trai piṭaka mahā thera buddhavaṅça thera mahā āriya
14° srī thera pā ñāṇa gandhita pā svar deba pā rāhū me pā ñāṇa vi
15° lāsa miéa jum bra: rüp sai dhamarasi mahā thera subodha
16° nanda mahā thera bra: bhikçu parsatt[1] daṅg hlāy miéa jum araññavasī
17° sai sumaṅgala mahā thera khema maṅgala mahā thera dharmmaghosama
18° hā thera ñāṇa gambhira mahā thera samana deba mahā thera buddha vaṅ
19° ça mahā thera suriyā mahā thera rāmarasī mahā thera dharmmasenāpati
20° mahā thera pra: ñādhika maha thera subaṇṇa syāma mahā thera ñāṇa vid
21° mahā thera ānanda mahā thera arggañāṇa mahā thera dharmmakitti thera karmma
22° bhikçu prsatt daṅg hlāy jum kann nai kralā ubosathann yū nai jale
23° jhāng ching rangappadhikaraṇa ann dān daṅg song hāk sai nann lvee lee
24° miéa sakkarāja tai 768 eu nakasatt diean āy reem sip khām vann
25° aditya krā bra: rangrdakār[2] sdee mahā dharmmarājādhirāja nai bra: bihā
26° r simā kra: lā uposath ann mī nai jale jhāng nann ba pra: thama yā
27° m tang ni ro taṅg bra: parama khrū tiloka tilaka tiratana sīla gandha va
28° nāvāsī dharmmakitti saṅgkarāja mahā svāmi cho pen saṅgha parināyaka
29° pra: siddhi lee bhikçu saṅgh phū dai han arañavāsī lee kthām puñado
30° sa padharmma sai pāng ambiea parama khrū pen cho hāk samree jhong dosa
31° ambiea parama khrū pra: ñāpti ann tai sai ro mi āc la miéa si
32° n bo dai ley ₒ thatt nann sai ro lee saṅgh daṅg hlāy tvy bra:
33° dharmmarājādhirājā lee srī rāja mātā lee mū bra: ñā thi jum bra:
34° ratana maṅga lavilāsa mahā thera vai nai kyāṇa vanāvāsī tvy
35° sukhaparibhoga paripuṇṇa siddhi dukk ann lée ₒ Thi sin maṅgala vilāsa ma
36° hā thera sai hai saṅgh daṅg hlāy ann yū nai svarggā rāma pabbata lee
37° saṅgh ann yū nai kalyāṇa vanāvāsani samupattā tvy dharmmarāja cho lee
38° srī dharmmarāja mātā le taṅg bhikçu phū dai phū ning kodī

1. *Parsatt,* ainsi que le siamois *borisatt* représente le sanscrit *parishad* (pâli, *parisā*), assemblée, congrégation, ou plutôt la forme abrégée *parshad,* qui est très ancienne.
2. Orthographe fantaisiste pour « rong dikār », offrir des pétitions.

TRADUCTION

En 750, deuxième mois de la petite ère siamoise (1388 A. D.) A la mort du bonze Padumuttara mahā thera, nous avons suivi avec bonheur le bonze Taṇhaṅkara mahā thera. A la mort du bonze Taṇhaṅkara mahā thera, nous avons suivi avec bonheur le bonze Vessabhū mahā thera. A la mort du bonze Vessabhū mahā thera, nous avons suivi avec bonheur le bonze Mantri-saviññaṅaka mahā thera, et ainsi de suite.

Au départ de Sariputta mahā āriya thera, conformément aux conseils de Buddhavaṅça mahā thera nous avons suivi Brâhma-kassapa mahā thera.

A la retraite du roi mahā Dharmarājādhirāja, ses neveux, ainsi que la reine mère Çrī Dharmarājamātā, escortés d'une foule de Phayās et de lettrés, dont les principaux furent Nāy-svar-prajjā, Pādharma-trai-lōkapāl-rājama-tya-sai, Khun-sugandharasa-rāja mantri, Nāy-beni-bimūy-rāja-sās, vinrent, à l'exemple des talapoins, séjourner à la pagode du village, sous la direction de Saṅgharāja-ñāṇa-ruci mahā thera, de Trai-pitaka mahā thera, de Buddha-vaṅça thera, de Mahā-āriya-çrī thera, de Pāñāṇa-gandhita, de Pā-svar-deba, de Pā-rāhū et de Pā-ñāna-vilāsa.

A la réunion pour la consultation des augures, étaient présents : les bonzes Dharmarasi mahā thera, Subodhananda mahā thera, entourés de tous les talapoins.

A la cérémonie de retraite à la forêt, étaient présents : les bonzes, Sumaṅgala mahā thera, Khema-maṅgala mahā thera, Dharmaghosa mahā thera, Ñāṇa-gambhira mahā thera, Samana-deba mahā thera, Buddha-vaṅça mahā thera, Suriyā mahā thera, Rāmarasī mahā thera, Dharmasenāpati mahā thera, Phra: ñādhika mahā thera, Subaṇṇa-syāma mahā thera, Ñāṇa-vid mahā thera, Ānanda mahā thera, Arggañāṇa mahā thera, Dharmakitti thera, entourés de tout le cortège des talapoins en fonction.

Pendant la réunion pour la fête uposath, tenue dans l'endroit dit jale jhāng, on proposa les points de controverse qui furent tranchés par leurs majestés (le roi et la reine mère).

En l'an Çaka rāja 768, sous la constellation du chien, le premier mois,

un dimanche dixième jour de la lune décroissante, après la cérémonie des pétitions offertes au roi māha Dharmārājadhirāja dans le Vihār-simā, au moment de la fête uposath tenue à jale jhāng, à la première veille, nous avons établi chef suprême du saṅgha le Phra: parama guru Tiloka-tilaka-siratana-sīla-gandha-vanāvāsī-dharmakitti-saṅgkarāja-mahāsvāmi-chao ; puis sont venus les talapoins habitant la forêt, là tout en acquérant des mérites, nous avons commis des manquements à la règle, fautes dont le parama guru chao, de son autorité, nous releva par dispense.

A la mort de ce chef parama guru Phra: ñāpti nous n'avons pas osé nous retirer ; mais de concert avec tous les bonzes, avec l'avis du roi Dharmarājā-dhirāja, de la reine mère et des phrayās nous nous sommes réunis autour du bonze Phra: ratana-maṅgala-vilāsa mahā thera et nous avons vécu près de lui à l'ermitage, pleinement et parfaitement heureux.

A la mort du bonze Maṅgala-vilāsa mahā thera, nous avons réuni tous les talapoins habitants des montagnes Svarggarāma et ceux des paisibles ermitages, puis de concert avec le roi Dharmarāja et la reine mère, nous avons établi chef un des bonzes, et tout alla bien.

N° XII

INSCRIPTION PÂLIE ET THAÏE

Groupe de Sajjanâlaya et de Sukhôdaya

Conservé au Vât Bovoranivet à Bangkok.

Cette inscription est gravée sur une stèle en grès qui se trouve actuellement à Bangkok, dans le jardin du Vât Bovoravinet, à gauche du Bŏt.

Elle mesure 0m.72 de haut sur 0m,46 de largeur et provient de Sukhôdaya.

Les caractères sont gravés sur les deux faces ; le verso est complètement fruste par suite de la nature schisteuse de la pierre ; le recto laisse lire quelques lignes que le R. P. Schmitt a pu transcrire et traduire pour nous.

Elle est bilingue : pâlie et thaïe. Il y a trace de quarante à cinquante lignes. La plus grande partie en thaïe avec caractères du type de ceux de Sukhôdaya, mais on trouve cependant, vers la fin, huit lignes de pâli. Les deux dernières sont également en thaïes.

TRANSCRIPTION ET TRADUCTION

RECTO

. . . . hmien . . . .

. . . . semblable. . . . .

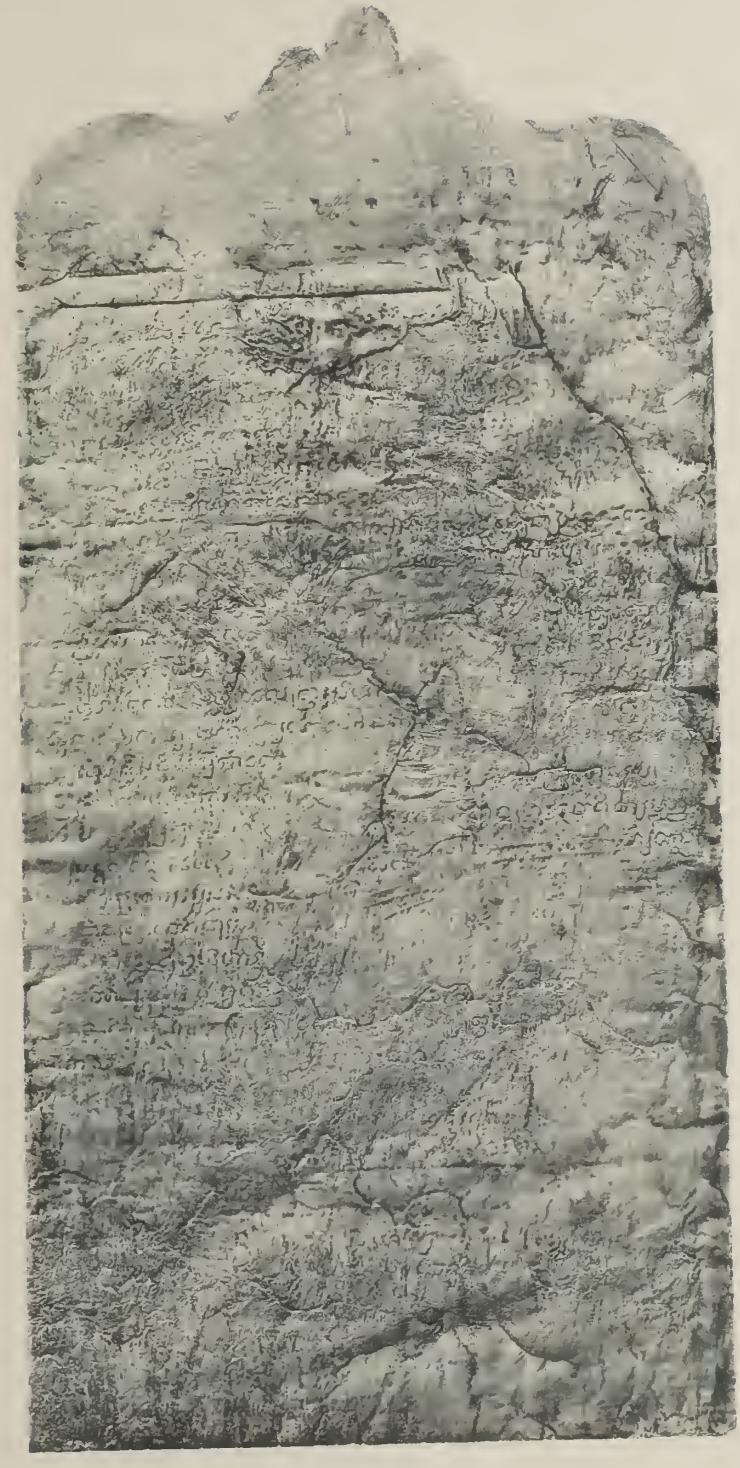
. . . . dharmarāja. . . . .

. . . . Dharmarāja. . . . .

. . . . . khon chai khav. . . . kee lūk lūk tai chai kee hlān. . . . .

. . . . . gens aimer eux . . . les enfants, enfants morts aimer les petits enfants.

Nº XIV



INSCRIPTION THAÏE

Groupe de Sajjanâlaya et de Sukhôdaya.

. . . . miea dai yī sib peet. . . . .
. . . . quand avoir vingt huit. . . . .
. . . peet ni ven fung khon. . . . . thang hlāy au. . . . .
. . ces huit, excepté le nombre d'hommes. . . tous ceux-là. . . . .
. . . . sib sām. . . . . . . cheā phan kathām. . . . .
. . . . treize. . . . . le prince phan fit. . . . .
. . . sai chung. . . . . . . thang hlāy aun mi. . . . .
. . . mettre jusqu'à. . . . . tous ceux qui ont. . . . .

(Ici l'inscription devient pâlie.)

. . . . dharmarājadhirañño. . . . .
. . . . du Dharmarājadhirāja. . . . .
. . . . rājakiccesu. . . . .
. . . . parmi les devoirs du roi. . . . .

N° XIII.

INSCRIPTION THAÏE

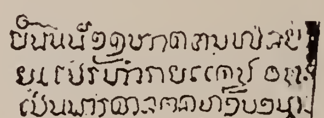
Gravée sur un fragment d'une stèle brisée du Vât Jăï de Sukhôdaya.

Cette inscription mesure 0m,06 de haut sur 0m,16 de largeur. Ce sont trois lignes basses d'une grande stèle en grès très fin, brisée par la maladresse d'un gouverneur de Mŭang Thăni, qui avait reçu du roi Mongkut l'ordre de l'envoyer à Bangkok. Ce fonctionnaire ignorant, au lieu de déchausser la stèle, y attacha une corde qu'il fit tirer par un éléphant. La stèle se brisa laissant dans le sol un tronçon sur l'épaisseur duquel sont tracées ces trois lignes : quant à l'autre partie, on ignore ce qu'elle a pu devenir.

La fin des trois lignes manque aussi, elle se trouvait sans doute sur l'épaisseur correspondante.

Les caractères sont thaïs du type de Sukhôdaya, ils semblent dater du XIVe siècle de notre ère, car les accents sont les mêmes que dans les inscriptions de cette époque.

INSCRIPTION



TRANSCRIPTION

1re ligne. yin nnüng kū hāk khob phól yvu. . . . . . .
2e — y pree thām rāy kee pū ann ni. . . . .
3e — pen mār dāb tok bāng bong nā pū. . . . , . .

TRADUCTION

1re ligne. Savoir que si je rencontre les hommes. . . . .
2e — être devenu hostiles à mon aïeul ce que. . . .
3e — être un génie qu'on voit s'enfoncer dans le marais
près la rizière de mon aïeul . . . .

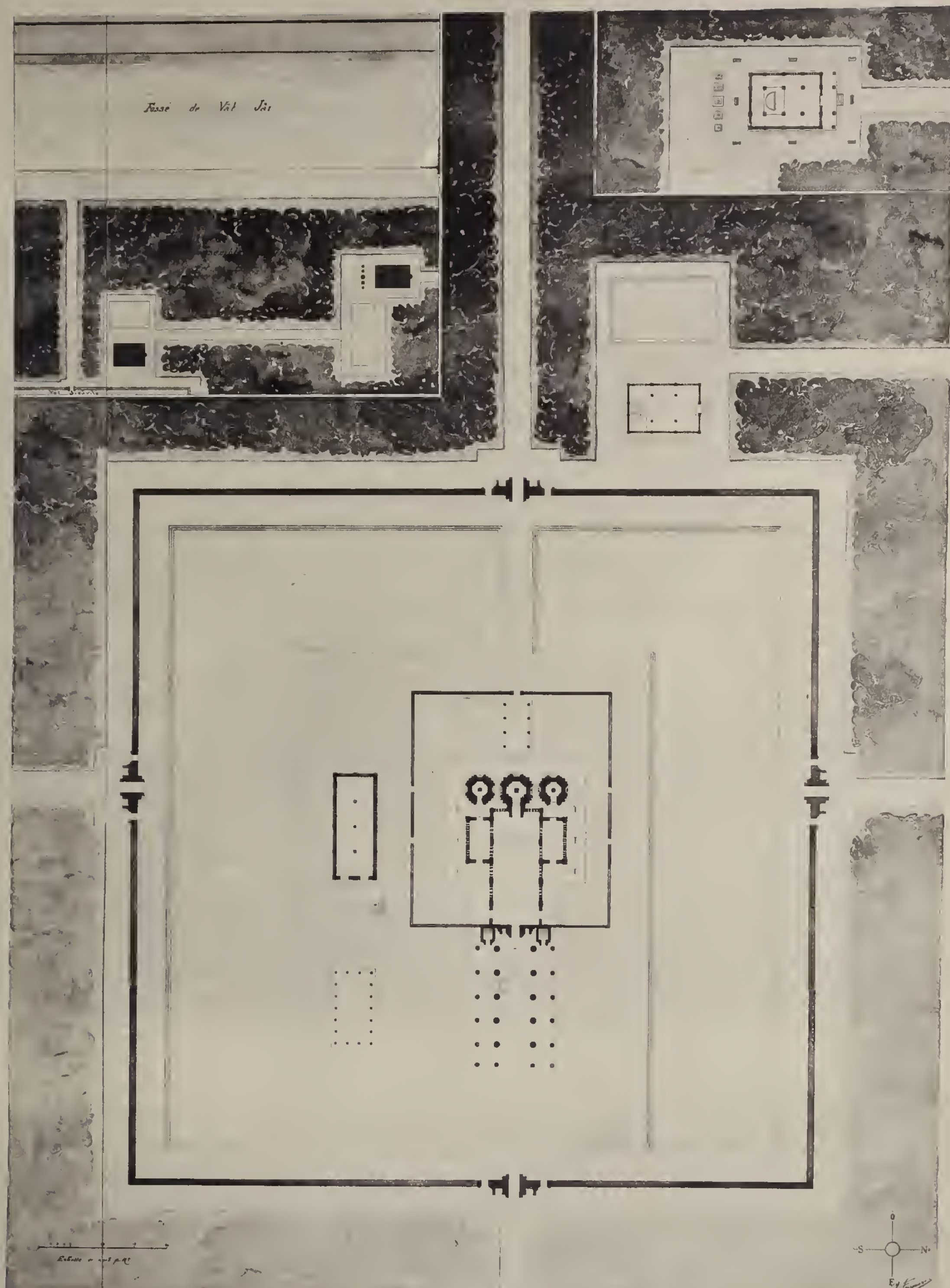
N° XIV.

INSCRIPTION THAÏE

Groupe de Sajjanâlaya et de Sukhôdaya conservé au Musée de Vang nâ à Bangkok.

Cette inscription est gravée sur une stèle dont la partie inférieure est rectangulaire et la partie supérieure est découpée gracieusement en deux courbes symétriques surmontées d'un demi-cercle.

Elle mesure 0m,96 de haut sur 0m,47 de largeur. L'état fruste de la pierre s'est refusé à toute traduction ou même transcription des caractères qu'elle porte. Cependant le R. P. Schmitt a pu établir que l'inscription est en dialecte thaï et du XIVe siècle.



PLAN D'ENSEMBLE DE VÀT SISĂVÀI

LE BUDDHAPĀDA OU ÇRĪ-PĀDA (PHRA: BÂT)[1]

Empreinte du pied de Buddha.

I.

Les diverses empreintes.

Les Singhalais, les Birmans, les Siamois se vantent, les uns et les autres, de posséder une ou plusieurs empreintes du pied du Buddha. Les premiers ont la leur au centre de leur île, au sommet du pic d'Adam: l'empreinte birmane se trouve à deux journées de marche à l'Ouest de Membou, mais est reproduite sur des tables de pierre conservées à Mea-day et à Pouo-daug. Les Siamois ont la principale des leurs au lieu appelé Phra: bât situé au Sud-Est de Lòphàburi, et qui attire de nombreux pèlerins; mais il existe une empreinte différente trouvée à Sukhôdaya.

L'empreinte du Pic d'Adam n'a été, que je sache, l'objet d'aucune étude. L'empreinte birmane de Mea-day a été dessinée par le peintre qui accompagnait l'ambassade du major Symes et reproduite dans l'Atlas de la relation de cette ambassade où elle forme la planche VI; mais Symes n'en donne pas la description ou l'explication. C'est surtout l'empreinte siamoise qui a été examinée et étudiée avec soin: 1° en 1654 par des voyageurs hollandais dont les

1. M. L. Feer, à qui nous avons communiqué nos documents sur les Buddhapāda de Vang nà à Bangkok et du Vât Jáï à Sukhôdaya, a bien voulu nous faire part des intéressantes remarques qu'il a faites à leur endroit; nous plaçons donc ici son travail général sur les diverses empreintes sacrées communes à l'Inde et à l'Indo-Chine, et l'étude plus particulière qui a pour objet la classification des 108 signes sacrés.

observations et les renseignements ont été recueillis et publiés par Baldæus, 2° par le colonel Low qui, dans le tome III des *Transactions of the Royal Asiatic Society*, a donné une liste des figures du pied du Buddha avec une planche; 3° par Alabaster, interprète du Consulat de S. M. Britannique à Bangkok qui, en 1871, a publié sous le titre *The wheel of the Law*, un volume renfermant trois ouvrages distincts: 1° *The modern Buddhist*, réimpression d'un opuscule publié un an ou deux auparavant; 2° *A life of Buddha*, traduction largement annotée d'un ouvrage siamois intitulé *Pathomma sompho-thiyan*; 3° *The Phrabat or siamese foot print of Buddha*, accompagné d'une planche et divisé en trois chapitres, savoir: I. Aperçu général de la superstition. — II. Voyage de Bangkok à Phra: bât. — III. Description de la Planche: ce dernier chapitre nous occupera d'une manière spéciale. Mais il faut dire d'abord quelques mots des précédents.

II.

Le Phra: Bât de Siam.

Alabaster a vu la fameuse empreinte de Phra: bât, et voici ce qu'il en dit: « Le Phra: bat est au centre du monastère: c'est un trou dans le rocher d'environ cinq pieds de long sur deux de large... Le grillage qui le recouvre habituellement est enlevé pour nous permettre d'en voir le fond: mais le temple est si obscur que nous ne distinguons pas grand'chose. Nous écartons quelques-unes des offrandes qu'on y a déposées; mais nous ne voyons rien du dessin, à l'exception des cinq marques des orteils, cinq entailles dans le roc faites au ciseau, au dire de quelques-uns. En réponse à nos questions, on dit que les autres marques ont été détruites accidentellement par le feu, il y a longtemps. Nulle ressemblance avec un pied. »

Avant de faire cet examen négatif, le voyageur avait pu contempler « deux grandes plaques en or fixées aux parois du temple, dont l'une était ornée de joyaux, et qui sont des représentations en grandeur exacte du dessin qu'on suppose avoir existé sur le Phra: bât lui-même, collection de figures dont la

description fait l'objet du chapitre III. Les figures sont plus curieuses que belles, excepté le disque central qui est véritablement très élégant. »

Ainsi le voyage au Phra: bât n'a été à Alabaster d'aucune utilité pour la description du Pied du Buddha. Il n'a rapporté de ce voyage aucun document : la reproduction qui orne son volume et qui sert de base à sa description provient non « d'une copie qui aurait été faite des plaques dorées du Phra: bât », mais d'une copie qu'il a réussi à se faire donner à son retour dans la capitale siamoise, « copie du fac-similé placé dans le grand temple Vât phò à Bangkok et dont la planche du volume reproduit une photographie ». Cette reproduction ressemble à celle que M. Fournereau nous donne du Buddhapāda conservé dans le Môndŏb du Vât Vang nà à Bangkok (planche XXI), mais ne lui est pas identique ; elle en diffère même notablement. Laquelle des deux reproduit la plaque d'or du Phra: bât? Quant au Buddhapāda de Sukhôdaya (planche LXVIII), il s'éloigne considérablement de l'une et de l'autre, comme on le verra tout à l'heure.

III.

Dessins et Listes des Signes du Çrī-pāda.

Nous avons, en somme, cinq dessins du Pied du Buddha : un birman, celui de Symes, les autres siamois, dont un ancien, celui de Low, un récent, celui d'Alabaster, deux nouveaux, ceux de M. Fournereau. Nous avons aussi des listes des figures qui ornent le Pied du Buddha, celles de Baldaeus et de Low d'origine siamoise, auxquelles il faut en ajouter une troisième plus récemment connue qui se trouve au chapitre IV du *Pathomma Somphothiyan*, traduite par Alabaster et insérée, comme il a été dit ci-dessus, dans son volume *The wheel of the Law* (p. 111-2). Voilà donc trois listes siamoises. Eug. Burnouf, dans un des appendices au *Lotus de la Bonne Loi*, en donne une quatrième d'origine singhalaise, empruntée à l'ouvrage intitulé *Dharmapradìpikà*, écrit en singhalais, mais composé d'extraits des livres pâlis, de sorte que sa liste peut être considérée comme venant du canon bouddhique lui-même.

Nous ne manquons donc pas de secours pour bien connaître dans tous ses détails l'empreinte du fameux pied. Malheureusement, il est impossible de faire concorder les dessins entre eux, les listes entre elles et les dessins

avec les listes. Eug. Burnouf, qui a comparé soigneusement sa liste avec celles de Baldæus et de Low, avait déjà constaté le désaccord : les nouveaux documents recueillis par Alabaster ont amené cet écrivain au même résultat. « La planche que nous publions, dit-il, la liste de Burnouf, celle du colonel Low, celle du chap. IV de la Vie du Buddha, en un mot toutes les listes que je connais diffèrent par plusieurs détails, bien qu'elles soient d'accord pour l'essentiel. » Je crois même que le désaccord augmente à mesure qu'on connaît plus de listes et plus de dessins. Que serait-ce si nous avions la reproduction des Pieds du Buddha qui se trouvent sur les montagnes avoisinant les anciennes capitales des Thaïs et dans les Vât royaux de ces époques reculées? Heureusement, ou malheureusement, ils sont si dégradés qu'on ne peut songer à les étudier.

IV.

Accord général des Listes et des Dessins.

Toutes les listes et tous les dessins ont, néanmoins, des traits communs. Le premier de tous c'est le Cakra « la belle roue aux mille rais, blanche, lumineuse, brillante » qui se voit sur la plante des deux pieds du Buddha et qui est l'avant-dernier des « trente-deux signes du Grand homme ». Ce signe est essentiel, mais suffisant. On ne s'en est pourtant pas contenté : on en a ajouté d'autres pour faire du pied du Buddha une sorte de représentation du monde et de certaines idées auxquelles les Indiens attachent de l'importance. Je dis les Indiens et non les Bouddhistes : car, en général, le Bouddhisme est assez faiblement représenté dans les figures du pied du Buddha. Mais il n'y a pas eu d'entente pour la formation de la liste des signes qui devaient entrer dans l'ensemble du dessin. Chacun a suivi sa fantaisie, non pour le tout, mais pour certains détails : de là vient cette diversité qui, en dépit d'un accord général manifeste, ne permet pas de retrouver dans une empreinte donnée tout ce qui se trouve dans les autres.

On en est venu à fixer à 108 le nombre des signes. Ceci est dit positivement dans la « Vie du Buddha » traduite par Alabaster. Selon cet auteur, ce nombre aurait été adopté parce qu'il est le produit de la première puissance de 1, de la deuxième puissance de 2, et de la troisième puissance de 3 (car,

$108 = 1^1 \times 2^2 \times 3^3$) et il en conclut que les premiers Bouddhistes étaient des mathématiciens. Sans discuter cette explication, je remarque que le nombre 108 est un nombre aimé des Bouddhistes ; car nous n'avons pas seulement les « 108 portes de la loi » citées par Alabaster : plusieurs textes du Kandjour nous donnent les 108 noms de Maitreya, d'Avalokiteçvara et d'autres personnages analogues. On trouve aussi dans le Mahâbhârata les 108 noms du soleil, de Vichnu[1]. Il est certain que le nombre 108 est cher aux Hindous, et il est tout naturel que ce soit celui des signes du pied sacré du Buddha.

Cependant la liste du Pathomma Somphothiyan ne donne pas précisément les 108 signes qu'elle annonce : son énumération se réduit à 70 ou 71 termes selon que l'on compte pour 1 ou pour 2 les étendards Chai et Patat : mais le dernier signe comprend les 16 ciels de Brahmas, l'avant-dernier les 6 ciels des dieux : il y a encore d'autres signes collectifs : les 7 fleuves, les 7 lacs, les 7 montagnes. Si l'on compte pour autant d'unités les signes ainsi réunis, on obtient le chiffre de 108, à la condition toutefois de compter pour un seul signe, d'une part, les étendards précités, et d'autre part les 4 grands continents : autrement on arrive au chiffre de 112.

Les autres divergences s'expliquent de la même manière. La liste de Baldæus ne dépasse pas 68 signes, celle de Low va jusqu'à 96. La liste de Burnouf (celle du Dharmapradipikâ) est la plus courte : elle n'en a que 65 : mais elle finit comme la liste du Pathomma Somphothiyan par les « 6 espèces de mondes divins » et « les 16 espèces de mondes de Brahma » : elle a les 7 fleuves, les 7 lacs, les 7 montagnes. En divisant ces signes collectifs, en comptant pour 4 les quatre continents et pour 2 les deux étendards qui sont nettement séparés, je n'arrive qu'au nombre de 106 : il manquerait donc deux signes. Mais si l'on décomposait de la même manière les signes multiples ou collectifs de la liste de Low, on trouverait un chiffre bien supérieur à 108 ; on arriverait à 123 et même à 132.

Burnouf avait noté l'accord à peu près constant de sa liste avec celle de Baldæus : il semble qu'on puisse en dire autant de la liste du Pathomma Somphothiyan. Malgré cet accord, il est impossible de faire coïncider exac-

1. Un des prédicateurs du moderne Brahmasomaj Keshub Chander-Sen a donné la liste des 108 noms de Dieu.

tement ces trois listes. Si maintenant nous comparons entre eux les deux documents nouveaux fournis par Alabaster, la liste qui est dans le chapitre IV du Pathomma Somphothiyan et la planche dont il donne la description signe par signe, nous ne pouvons réussir à les ajuster l'une à l'autre. L'ordre même des figures diffère : à supposer qu'elles fussent toutes identiques (ce qui n'est pas) on ne pourrait leur donner les mêmes numéros. Il faut bien cependant essayer de donner, à l'aide tant des dessins que des listes, une description complète du pied du Buddha, non en vue d'arriver à une coïncidence reconnue impossible, mais pour faciliter l'intelligence des divers dessins qui existent. Car c'est toujours à l'interprétation des dessins qu'il faut arriver.

V.

Disposition générale des Dessins du Çrī-pāda.

Tout dessin du Çrī-pāda se compose de deux parties : l'une supérieure, divisée en 5 compartiments correspondant aux 5 orteils, chacun desquels se subdivise en trois carrés (pour figurer les trois phalanges ?) occupés par une spirale ou ligne ondulatoire — que remplacent, dans le dessin birman, cinq coquillages. Cette spirale, selon Alabaster, représente le « réseau » (*Jâla* « network »), système de lignes qui orne les doigts des mains et des pieds du Buddha et constitue le 30ᵉ des « signes du Grand homme »[1], de sorte que le Phra: bât réunit deux de ces signes (30 et 31) : — la seconde partie, inférieure, représentant la plante du pied, est une longue bande arrondie à l'extrémité pour figurer le talon, et au milieu de laquelle se voit un disque, simple ou orné, et, dans ce dernier cas, entouré de lames ; c'est la roue, le signe essentiel et fondamental non compris dans les 108 signes (parmi lesquels, du reste, il se retrouve quelquefois). Ce disque ne remplit pas tout l'espace compris entre les deux bords de la bande, il n'est pas tangent à la ligne qui la limite.

1. D'après Ed. Foucaux, le *jâla* serait une membrane réunissant les doigts les uns aux autres. Cette interprétation a été critiquée ; si l'explication d'Alabaster est juste, elle justifierait les critiques ou, pour parler plus exactement, le dessin du Phra: bât semble être en leur faveur. Mais nous ne pouvons discuter ici cette question.

Les signes sont rangés dans des compartiments en lignes horizontales au-dessus, au-dessous et à côté du disque. Dans la planche d'Alabaster que je prends comme type et qui compte exactement 108 signes, il y a 6 de ces lignes, de 8 signes chacune, au-dessus du disque (soit 48 signes) et 3 au-dessous (ce qui fait 24 signes, soit en tout 72); dans la partie occupée par le disque, il y a quatre lignes n'ayant que 4 signes, savoir : deux de part et d'autre du disque, soit 16 qui, ajoutés aux 72 précédents, font 88 : au-dessous, les signes ne sont plus rangés horizontalement, parce qu'ils se trouvent dans le talon, ils forment des lignes courbes parallèles et concentriques de 2, 4, 6, 8 signes, en tout 20 dans cette partie, et 108 si on les ajoute aux 88 des lignes horizontales.

La phototypie du Mòndŏb du Vât vang nà de Bangkok prise par M. Fournereau présente la même disposition que la planche d'Alabaster : mais le talon étant formé par une courbe moins prononcée, toutes les lignes sont horizontales : seulement les lignes inférieures sont plus courtes. Il n'y a que 4 lignes au-dessus du disque et 3 au-dessous qui aient 8 signes, ce qui fait 56 : les deux lignes immédiatement au-dessus n'ont que 6 signes, parce qu'un signe central occupe deux lignes et repose sur le bord supérieur du disque : ce qui fait 68 ou 69 signes. Les deux lignes inférieures n'ont que 4 et 6 signes auxquels il faut ajouter un signe compliqué, semblable à celui qui vient d'être décrit et occupant, comme lui, une place double : ce qui fait 11, soit 79 ou 80 signes. On aperçoit, à l'extrémité du talon, trois ou quatre compartiments indécis : mais quelque complaisance que l'on mette à compter plusieurs signes douteux ou plus ou moins mutilés, soit par le disque qui les couvre, soit par le contour du pied, on ne peut arriver au chiffre de 108[1].

L'empreinte birmane se compose de 12 lignes de 8 signes, sauf une seule qui n'en a que 6, à cause du disque qui, étant très petit, ne masque complètement que deux figures d'une ligne et laisse paraître en partie celles de la ligne supérieure et inférieure, soit donc en tout 94 lignes. Quoique le talon

1. J'en trouve 107 en comptant tous les compartiments dont il reste une portion, quoiqu'on n'y distingue rien ou presque rien ; et encore faut-il compter pour 4 les deux grands signes qui s'étendent sur deux lignes, bien que formant un seul et même compartiment.

soit plus large que celui de la planche d'Alabaster, les lignes qui le remplissent sont courbes : il y en a quatre renfermant 2 + 5 + 8 + 8, soit 23 signes, ce qui fait en tout 117 signes. Trois compartiments sont vides ; ce qui semble devoir porter le total à 120. Beaucoup de ces signes sont répétés un grand nombre de fois. Le talon dans ce dessin est entouré de deux serpents affrontés et se croisant par la queue.

J'ai considéré les signes selon l'ordre des lignes horizontales : mais on peut et quelquefois même on doit les considérer selon l'ordre vertical. Ainsi, dans le dessin birman, les deux lignes verticales du milieu sont formées par 20 signes, dont 4 sont à demi-cachés par le disque, tous identiques et représentant un édicule. Dans la planche d'Alabaster, les 7 lacs, les 7 montagnes, les 5 (et non 7) rivières se suivent dans l'ordre vertical. Il en résulte que, en suivant l'ordre horizontal (et commençant par le premier signe à gauche), il a séparé les uns des autres des signes qu'il y aurait intérêt à mettre ensemble. Il le reconnaît : mais, dit-il « cela était inévitable. » Cela n'en est pas moins fâcheux et incommode.

Le Çrī-pāda de Sukhòdaya diffère en plusieurs manières de tous les précédents. D'abord il est double : il y a les deux pieds : puis les orteils n'ont qu'une spirale : enfin le disque, la roue a une importance exceptionnelle. Il occupe toute la largeur du pied et est intérieurement tangent à ses deux côtés. De plus, tous les signes, au nombre de 108, sont renfermés dans le disque formé de sept cercles concentriques et divisé en 8 secteurs, d'où résultent 108 compartiments où sont logés les signes. L'ensemble est entouré par des personnages (au nombre de 80) se tenant debout, les mains jointes, comme des cariatides qui soutiendraient l'image[1].

VI.

Liste générale des Signes.

De tout ce qui précède, il résulte qu'on ne peut songer à comparer minu-

1. Voir planche LXVIII, page 242.

tieusement les dessins et les listes en prenant soit l'un, soit l'autre, pour guide. Aussi je crois pouvoir me dispenser de reproduire les différentes listes connues : ce serait allonger cet exposé sans profit réel. Je préfère (et il faudrait toujours en venir là) donner une liste générale des signes de toutes les listes, en ajoutant à chacun d'eux le numéro qu'il a dans chacune de celles où il se trouve : car il s'en faut que chaque signe se trouve dans chacune des listes particulières. Pour former cette grande liste générale, je classe les signes d'une façon aussi méthodique que possible, mettant d'abord les signes *collectifs :* — puis les *objets naturels :* — les *animaux :* — les *édifices :* — les *meubles :* — les *objets de toilette :* — les *insignes :* — les *signes particuliers.* Je donne ces différents intitulés aux groupes qui résultent de ce classement, afin de faciliter les recherches, et je mets devant chaque signe un numéro d'ordre en chiffres romains : les chiffres arabes mis à la suite indiquent sa place dans l'une quelconque des cinq listes suivantes : 1° Liste du Dharmapradîpikâ donnée par Burnouf (*Burn.*) ; 2° Liste de Baldœus (*Bald.*) ; 3° Liste de Low (*Low*) ; 4° Liste du Pathomma-Samphothiyan (*Vie du B.*)[1] ; 5° Liste d'Alabaster pour l'explication de sa planche (*Pl. Al.*). Le signe = entre deux numéros indique l'identité du nom des signes qui portent ces numéros et par conséquent, une véritable répétition dans la liste où ils se trouvent.

Je donne les noms des signes en français ; mais, dans des notes forcément très nombreuses, je reproduis tous les 65 noms de signes fournis par le Dharmapradîpikâ sous la forme même que Eug. Burnouf leur a donnée. Je reproduis aussi quelquefois certains noms des listes siamoises, et j'ajoute, quand cela me paraît nécessaire, quelques explications. Chacune de ces notes ne porte d'autre numéro que le numéro en chiffres romains qui précède le signe particulier auquel elle se réfère. Je n'ajoute aucune indication aux dénominations singhalaises fournies par Burnouf. Les notes empruntées à d'autres auteurs sont accompagnées de leur nom entre parenthèse (Low) (Bald.).

Du travail que je viens d'esquisser résultent la liste générale et le tableau comparatif suivant :

1. Alabaster a, dans sa traduction, reproduit l'énumération siamoise, sans numéroter les signes. J'ai pris sur moi d'en dresser la liste en donnant à chacun d'eux un numéro.

TABLEAU GÉNÉRAL DES SIGNES

NUMÉROS	NOMS DES SIGNES	Burn.	Bald.	Vie du B.	Low.	Planche Al.
	Signes collectifs					
I	4 grands continents. . . .	30	33	32	19	41; 48; 53; 57
II	2000 petits continents. . .		34	33	21	
III	7 grands fleuves.	35	37	36	17=32	
IV	5 grandes rivières				31	72; 80; 88; 107; 108
V	7 grands lacs.	36	39	38	30	23; 31; 39; 47; 51; 55; 59
VI	7 grandes montagnes.. . .	37	38	37	74	63; 71; 79; 87; 99; 100; 106
VII	7 belts du Mont Meru. . .					9-15
VIII	6 mondes divins.	64	67	69	18	84; 85; 89; 90-92
IX	16 mondes de Brahma. . .	65	68	70		27-29; 35-37; 43-45; 67-69; 73-77; 83
	Parties du monde					
X	Le monde.		26		1	
XI	Soleil.	28	29	30	25	61 tout réuni
XII	Lune.	29	30	29	26	
XIII	Étoiles			31	27	

I. *Saparivârasataramahâ dvipaya,* titre qui paraît comprendre II. — II. *Thawauri-Sahatsaparivârâ* (Low).— III. *Saptamahâgaggaya.*— *Satta mahâ khangkha,* deux fois (Low).— IV. *Pantchamahânadi* (Low).— V. *Saptamahâhradaya.* — VI. *Saptamahâçailya.* — VIII. *Chatvidhadivyalokaya.* — IX. *Sodasavidhabrahmalokaya.* — X. *Tchakkrâne* (Low). — XI. *Sûryamandalaya.* — XII. *Tchandramandalaya.* — XIII. *Nakhata rûk* (Low).

NUMÉROS	NOMS DES SIGNES	Buro.	Bald.	Vie du B.	Low.	Planche Al.
XIV	Rohinì.				89	
XV	Étoile du matin.				80	
XVI	Étoile du soir.		31			
XVII	Montagnes entourant la terre	25	27	26	24	66 (?)
XVIII	Himàlaya.	26		27	29	101 (?)
XIX	Meru.	27		28	27	66 (?)
XX	Kailàça.	44	46 (?)	43	79	102 (?)
XXI	Océan.	24	25	25	20	17
	Dieux; génies; êtres vivants					
XXII	Brahma à quatre faces. . .	54	32	68	53	
XXIII	Kimpuruṣa.	57	60	61	59	30
XXIV	Kinnara.	58	61	62		38
XXV	Divinité des nuages. . . .		58(?)		86	
XXVI	Roi Cakravartin.	31		34		33
XXVII	Siva.				65	
XXVIII	Femme dans ses atours. . .		2	2		
XXIX	Râma à la hache.				75	
XXX	Grand richi..				76	
	Animaux quadrupèdes					
XXXI	Éléphant Uposatha. . . .	48		48	39	42
XXXII	— Airâvana. . . .	52	55	54	42	19
XXXIII	— Chaddanta. . . .		51	39	40	50

XIV. *Dau Rohini* (Low). — XV. *Utsathi; dao Karaphruk* (Low). — XVII. *Tchakravâlaparvataya.* — XVIII. *Himâlaparvataya.* — XIX. *Meruparvataya.* XX. *Kailâsaparvataya.* — XXI. *Samudraya.* — *Mahâsamutho* (Low). — XXII. *Tchaturmukhaya.* — XXIII. *Kimpuruchaya* Kînaro (Low qui réunit XXIII et XXIV). — XXIV. *Kinnaraya*, Kinnarî, femelle du Kînnara d'après Baldæus, Vie de Buddha et Alabaster. — XXV. *Theva Thittamani* (Low). — XXVI. *Saparisatsaptaratna tchakravartya.* — XXVII. *Nera... Siva* (Low). — XXVIII. Reine avec un anneau au doigt (Bald.). — XXIX. *Ramasura* (Low). — XXX. *Utdha tapasa* (Low). — XXXI. *Uposatha-hastirâdjaya.* — XXXII. *Airâvana-hastirâdjaya.* — XXXIII. *Chatthan* (Vie du B.-Alabaster).

NUMÉROS	NOMS DES SIGNES	Burn.	Bald.	Vie du B.	Low.	Planche Al.
XXXIV	Éléphant Sakhinakha . . .		50		41	
XXXV	Lion (roi).	45	40	44	37	62
XXXVI	Tigre royal (roi).	46	48	45	38	58
XXXVII	— jaune (roi).			46		
XXXVIII	Cheval (roi).	47	49	47	34	54
XXXIX	— de Siddhârtha. . .				35	
XL	Taureau (roi).	51	54(?)	53	43	
XLI	Buffle.				73	
XLII	Vache et Veau.	56	59	60	44, 45 (séparés)	22
XLIII	Lapin (ou Lièvre).					65
XLIV	Daims.				87 gazelle d'or	98
	Volatiles					
XLV	Garuda (roi).	38		49	64	97
XLVI	Cygne (roi).	50		51	56	26
XLVII	Coucou indien.	59	62	63	58	86
XLVIII	Paon (roi).	60	63	64	60	70; 73; 93-94
XLIX	Héron (roi).	61	64(?)	66(?)	61	78
L	Oie rougeâtre.	62	65	67	62	
LI	Faisan (roi).	63	66	68	63	
LII	Aigle (roi).				63(?)	46
LIII	Coq siamois.				88	
	Reptiles ; animaux aquatiques					
LIV	Nâga (roi).	49	53	50	23	34

XXXIV. *Sakingnakha* (Low) éléphant rouge (Bald. Low). — XXXV. *Simharâjaya.* — XXXVI. *Vyaghrarâdjaya.* — XXXVIII. *Valâhaka-açvarâdjaya.* — XXXIX. *Kanthat assavarat* (Low). — XL. *Vrĭchabharâdjaya.* — XLI. *Mahengsa, mahaselo* (Low). — XLII. *Savatsakadhenuvaya.* — XLIV. *Suvanna-Mikhi* (Low). — XLV. *Suparnarâdjaya.* — XLVI. *Hancharâdjaya.* — *Hangsatcha* (Low). — XLVII. *Kuravîkaya.* — XLVIII. *Mayurarâdja.* — XLIX. *Krauntcharâdjaya.* — L. *Tchakravâkarâdjaya.* — LI. *Djîvandjîvakarâjaya.* — LII. *Insi* (Alabaster). *Tchîvakuntchika* (Low), aigle ou faucon, paraît correspondre au précédent. — LIII. *Kukkutavannang* (Low). — LIV. *Vâsukinâgarâdja.*

NUMÉROS	NOMS DES SIGNES	Barn.	Bald.	Vie du B.	Low.	Planche Al.
LV	Serpents		52, 56			
LVI	Makara d'or.	53	53	55	57	20
LVII	Crocodile.	39	41	40	66	96
LVIII	Baleine.		35(?)		33	
LIX	2 Poissons d'or.	33	36	7	22	103
LX	Tortue d'or..			59	55	
	Insectes					
LXI	Scarabée d'or.			56	54	
	Fleurs et plantes					
LXII	Réunion de tiges creuses. .	12				
LXIII	Guirlande de fleurs. . . .	17	3	17 (mali)		
LXIV	Lotus bleu.	18		18	48	
LXV	— rouge.	19	18	22(?)	49	
LXVI	— rouge double. . . .		20			
LXVII	— rose.	20				
LXVIII	— blanc..	21	19	19	50	
LXIX	— blanc double. . . .		22			
LXX	— blanc à cœur noir. .		21			
LXXI	Fleur buntharekang. . . .				69	
LXXII	— Makulla.				70	
LXXIII	— Montha.					5
LXXIV	— Phutson.			3		
LXXV	— céleste.				71	
	Joyaux					
LXXVI	Joyau	16	17(?)		68	

LV. Serpent 56, serpent d'eau 52. — LVI. *Svarnamakaraya.* — LVII. *Simsumâraya.* — LVIII. *Mahamatchawanlamukha-samut* (Siam-*pla-van*, Low). L'effroi de la mer (Bald). — LIX. *Suvarna matsyayugalaya.* — LX. *Suvarnakatchhapa* (Low). — LXI. *Phummarotcha* (Low). — LXII. *Nálavrĭntaya.* — LXIII. *Sumanadâmaya.* — LXIV. *Nilotpalaya.* — LXV. *Raktotpalaya.* — LXVII. *Raktapatmaya.* — LXVIII. *Svetapatmaya.*— LXXI. *Buntharekang tatha* (Low). — LXXV. *Paretchatta* (Low).— LXXVI. *Maniya.—Manethamany* (Low).

NUMÉROS	NOMS DES SIGNES	Burn.	Bald.	Vie du B.	Low.	Planche Al.
LXXVII	9 pierres précieuses. . . .				72	
LXXVIII	Joyau inestimable.. . . .				96	
LXXIX	Jardin de diamants. . . .				82; 93	
	Constructions					
LXXX	Palais.	8	9	8	6	2
LXXXI	Arcade.	9			67	
LXXXII	Palais céleste.					16 ; 81
	Meubles					
LXXXIII	Siège de pierre du Buddha..				10	
LXXXIV	— fortuné.	7	7 (or)	57 (trône cristal)		
LXXXV	— d'osier.			6		
LXXXVI	Lit d'or.		6		9	
LXXXVII	Litière d'or..	42	44		13	
LXXXVIII	Jonque d'or	55	57	59	46	21
	Armes					
LXXXIX	Épée..	11	12	11		40
XC	Lance.		1	1	91	1
XCI	Cakra.	34		20		
XCII	Trident (de Çiva).					3
XCIII	Arc de Rama.				77	
	Habillement ; ornements ; insignes					
XCIV	Garde-robe du prince (partie).				94	

LXXVII. *Baraphet* (Low). — LXXVIII. *Tra dhama nantcha* (Low). — LXXIX. *Sa lawanang* (82), *Nakhîyatcha* (93), (Low). — LXXX. *Prâsâdaya*. — LXXXI. *Toranaya*. — LXXXIII. *Then ban lang* (Low). — LXXXIV. *Bhadrapîthakaya*, peut-être identique à LXXXIII. — LXXXVI *Pi-tho kang*, Siam. *Thuin tang* (Low) paraît identique à LXXXIV. — LXXXVII. *Swarṇasivikaya*. — LXXXVIII. *Swarnanâvakaya*. — LXXXIX. *Khadgaya*. — XC. *Satitcha* (Low). — XCI. *Tchakrâyudha*. — XCIII. *Dha tchang* (Low). — XCIV. *Savatthiko* (Low).

NUMÉROS	NOMS DES SIGNES	Burn.	Bald.	Vie du B.	Low.	Planche Al.
XCV	Turban ou Couronne . . .	15	15	15	2	56
XCVI	Portion de la coiffure. . .				95	
XCVII	Pantoufles.				85	
XCVIII	Pendants d'oreille.. . . .	5			83	
XCIX	Parasol blanc.	10	11	14	28	32
C	Éventail.	43	13	12	15	48
CI	Plumes de paon.	13	14	13	51	52
CII	Chasse-mouches.	14	45	21	47	74
CIII	Baudrier doré.		10			
CIV	Étendard.	40	42	41 (chai)	7, 11	95
CV	Bannière..	41	43	41² (patat)	12=78	
CVI	Flambeau.			10		6
CVII	Aiguillon de l'éléphant du roi		8	9		
CVIII	Cravache de Siddhārtha . .				36	
	Ustensiles divers					
CIX	Pot à eau.	22		23	4	
CX	Vase plein.	23	23	24	3	105
CXI	— d'or.			4	83	
CXII	— et chaîne de diamants.					64
CXIII	Chaîne.		4			
CXIV	Soucoupe.				14	
CXV	Bai-si			5		24
CXVI	Conque tournée à droite. .	32		35	52	25
CXVII	— trompette, instruments de musique. . .				8, 81	

XCV. *Uchnisaya.* — XCVI. *Vatalo.* — XCVII. *Paduka.* — XCVIII. *Avatanchakaya.* — XCIX. *Svetatchhatraya.* — C. *Svarnapralavyañjana.* — CI. *Mayūrahastaya.* — CII. *Tchâmaraya.* — CIV. *Dhvadjaya.* — CV. *Patâkaya.* — *Pato,* Siam. *Thong thadat* (12), *Pato* (78) (Low). — CVIII. *Se* (Low). — CIX. *Pūrnakalasaya.* — *Bunnang,* Siam *Khon-tho* (Low). — CX. *Pūrnapatraya.* — *Bunnang* (Siam, *Khon-tho*). — CXIV. *Tchat thong* (Low). — CXV. Sorte d'offrande. — CXVI. *Dakchinavrĭttasvetasamkhaya.* — CXVII. *Tre sang,* trompette (8) (Low). *Kangsatala* (81) (Low).

NUMÉROS	NOMS DES SIGNES	Burn.	Bald.	Vic de B.	Low.	Planche AI.
	Ustensiles de moine					
CXVIII	3 robes.					104
CXIX	Éventail.			42	5	
CXX	Vase à aumônes.	23*	16	16	23	60
CXXI	Livre sur un vase.. . . .					7
CXXII	Chaire de prédicateur. . .					82
	Signes mystiques					
CXXIII	Svastika..	1				
CXXIV	Çrîvastaya.	2			90=92	
CXXV	Enroulement fortuné.. . .	3				
CXXVI	Sòvastikaya..	4				
CXXVII	Le prospère.	6				
	Douteux					
CXXVIII	Bras (?).		5			
CXXIX	?.				84	
CXXX	? manquant..		24			

CXIX. *Talapat nang* (*tarapat bai tan* (Low). — CXX paraît être le même que CX. — CXXV. *Nandyávarta* ou *Nandávartaya*. — CXXVI paraît faire double emploi avec CXXIII.— CXXVII. *Varddhamánakaya*.— CXXVIII « Ein Arm » (Bald.). — CXXIX. *Pakhanang;* Siam. *thoei thang* (Low).

Cette liste comparative pourrait donner lieu à bien des remarques sur les signes qui se trouvent dans toutes les listes, sur ceux qui ne se trouvent que dans une ou deux. sur les signes doubles ou divisés, sur les identifications certaines ou douteuses que l'on est obligé de faire. Ce serait un long et minutieux travail dont je crois pouvoir me dispenser, d'autant plus que j'aurai l'occasion de faire quelques-unes de ces remarques dans ce qui me reste à dire des empreintes qui ne sont pas comprises dans le tableau ci-dessus.

VII.

Çrī-pāda birman de Mea-day.

Le dessin reproduit dans l'Atlas du major Symes, dessin que n'accompagne aucune description, n'est pas assez fidèle et est trop peu clair, malgré sa netteté, pour que j'entreprenne une explication détaillée des 117 signes qu'il renferme, et dont on pourrait réduire notablement le nombre en comptant pour un seul les signes identiques qu'on y remarque. Je me borne à signaler ce qu'il y a de plus saillant et de plus reconnaissable.

Je remarque d'abord trois signes que je prends pour le soleil (XI), la lune (XII), et les constellations (XIII). Puis vient un personnage à forme humaine qui pourrait être Brahmâ (XXII), ou le roi Cakravartin (XXVI). Au centre de la figure, 24 édifices groupés ensemble me paraissent représenter les 16 demeures de Brahmas (IX) et les 6 mondes divins (VIII), quoique le nombre ne corresponde pas très exactement ; deux autres demeures séparées des autres pourraient correspondre à LXXXII. Je note ensuite 9 quadrupèdes parmi lesquels je distingue 3 éléphants dont deux placés l'un près de l'autre (XXXI-XXXIII), le troisième, plus éloigné, est tricéphale (XXXII) : il y a ensuite le taureau (XL), la vache et le veau (XLII) ; je ne puis déterminer les autres. Je remarque ensuite le roi des Nâgas (LIV), et celui des Garuḍas (XLV) près l'un de l'autre. Les volatiles sont au nombre de 9, mis à la file et différant à peine les uns des autres : il est d'autant plus difficile de les identifier que la tâche est déjà embarrassante pour ceux des autres listes ou dessins dont on nous donne les noms ou dont la forme varie ; il est à remarquer que les trois cases vides signalées dans la description générale se trouvent entre le 9ᵉ de ces oiseaux et les 8 premiers. Les fleurs sont largement représentées : il y en a 10 qui se suivent à l'extrémité de la figure le long du talon : mais il y en a d'autres disséminées. Enfin je note le glaive (LXXXIX), l'étendard (CIV ou CV), les 2 vases exactement pareils (CX, CXI), la conque (CXVI). Je laisse de côté nombre de signes dont je ne puis rendre

compte, entre autres 8 petits carrés rangés parallèlement aux 10 fleurs, et je passe au moulage rapporté par M. Fournereau (phototypie, planche XXI).

VIII.

Dessin du Çrī-pāda du Vàt Vang nà de Bangkok.

Les deux signes déjà notés comme occupant une plus large place que tous les autres et se distinguant par leur complexité, l'un situé au-dessus du disque central sur le bord supérieur duquel il repose, l'autre bien au-dessous, non loin de l'extrémité de la figure, c'est-à-dire du talon, méritent d'attirer tout d'abord l'attention par leur caractère exceptionnel. Ils se composent l'un et l'autre de trois personnages, un central, plus élevé, deux latéraux. Ceux du signe supérieur ont tous les trois la même attitude : ils sont assis les jambes croisées sur des coussins, mais le personnage central est logé dans une niche ou chapelle assez magnifique. Le signe inférieur est beaucoup plus simple : point de niche ni de tapis, les personnages latéraux agenouillés sont tournés vers le personnage central dans l'attitude de la prière ou du respect. Ces deux signes semblables, mais non identiques, ont entre eux une corrélation manifeste : l'une doit représenter le roi Cakravartin (XXVI) mentionné dans la liste de Burnouf et dans celle du Pathomma-Somphothiyan, et figuré dans la planche d'Alabaster, qui a eu quelque peine à le reconnaître : il y est représenté par un personnage unique et, à la vérité, assez mal caractérisé[1]. L'autre signe doit être le Buddha (flanqué de deux disciples, Bodhisattras ou Buddhas). Ceci semble être une exception remarquable. Aucune liste ne nous donne le Buddha en personne : cependant, comme l'empreinte du disque sur la plante du pied est un des 32 signes du « grand homme », que ce « grand homme » doit être ou un Buddha ou un roi Cakravartin, il semble assez juste, si l'on y fait une place au second, d'en accorder aussi une au premier.

1. « C'est, dit Alabaster, un Deva des cieux inférieurs. Mais, ces devas étant représentés autre part, on peut le prendre pour l'Empereur universel.»

Je crois donc voir dans notre figure ces deux éminents personnages. Le signe supérieur, le plus magnifique, représenterait le Buddha : le signe inférieur, le plus simple, serait le roi Cakravartin.

Je passe maintenant à l'explication des autres signes.

Les 16 personnages qui occupent les deux premières lignes horizontales me paraissent représenter les « 16 sections du monde Brahma » (IX), rejetées à la fin des listes de Burnouf, de Baldæus et du Pathomma-Somphothiyan, mais qui, ici, viennent en tête, avec juste raison, ce me semble. Les 6 personnages placés à droite et à gauche de la ligne troisième doivent représenter les « 6 mondes divins » (VIII), qui, venant les avant-derniers dans les listes précitées, se trouvent naturellement ici au second rang : les édicules placés au milieu d'eux seraient les « palais célestes » d'Alabaster (LXXXII).

La quatrième ligne commence clairement par « l'étendard » (CIV), suivi du « parasol » (XCIX), puis de « l'arme cakra » (XCI), figurée avec des lames comme le signe central de la planche d'Alabaster. Je ne puis me prononcer sur les quatre signes qui suivent ; le dernier, qui m'avait paru être la couronne (XCV), doit plutôt être la fleur montha (? LXXIII).

La cinquième ligne commence non moins clairement par les deux vases (CX, CXI), suivis d'un éléphant qui me semble être, mais je n'oserais l'affirmer, le tricéphale Airâvana (XXXII), les trois signes à droite du Buddha paraissent être des fleurs ; cependant celui du milieu ressemble fort au signe de la planche d'Alabaster dénommé la « couronne » (XCV). Les deux lignes suivantes, en partie masquées par le disque central, sont occupées presque entièrement par des fleurs que je ne me charge pas d'identifier ; cependant le signe de la ligne 6 qui touche le disque à droite est un fort oiseau aux ailes éployées que je considère comme l'aigle (LII) ; le signe de la ligne 7 placé à droite contre le disque doit être « l'éventail » (C ou CXX). Les trois réseaux qui commencent les lignes 8, 9, 10 et sont placés l'un au-dessous de l'autre, à gauche du disque central, représenteraient-ils respectivement les 7 fleuves (III), les 7 lacs (V), les 7 belts du mont Meru (VII) ? Le signe placé à droite du troisième de ces « réseaux » est un volatile renfermé dans un disque ; je ne sais à quoi le rapporter. Je ne puis non plus rien dire des signes placés sur ces lignes à droite du disque central, et je passe aux lignes situées au-dessous du disque, et dont la première est la 11ᵉ.

J'y vois d'abord une bannière (CV), puis un quadrupède féroce, tigre ou lion (? XXXV, XXXVI), le cheval (XXXVIII), le serpent (LIV ou LV), un signe que je ne puis identifier, un antilope (? XLIV), un lièvre (XLIII) qui, étant renfermé dans un disque, pourrait fort bien représenter la lune (XII), dans laquelle les Indiens croient voir la figure de cet animal. Le dernier signe de cette ligne et ceux des lignes suivantes diminuées par la courbe de la ligne qui limite le dessin sont trop confus pour que j'essaye d'en rendre compte, et je passe à la ligne suivante, qui est la 12ᵉ.

J'y vois d'abord un drapeau associé à je ne sais quel signe ou symbole. C'est le troisième objet de ce genre. Or, il y en a deux dans les listes de Burnouf, de Baldæus et de la Vie du Buddha ; mais il y en a trois dans la liste de Low, et le troisième est en double. Notre dessin pourrait donc être considéré comme concordant sur ce point avec Low. Vient ensuite un deuxième éléphant, sans doute Uposatha (XXXI). Nous n'avons que ces deux-là comme dans la liste de Burnouf ; mais Baldæus, la Vie de Buddha en ont un troisième et Low en a un quatrième. Notre éléphant est suivi des deux poissons (LIX), puis vient ce que je crois être un serpent (LIV ou LV) : ce serait le deuxième, mais Baldæus en compte trois. Il est suivi de trois volatiles que je ne puis identifier sûrement avec quelqu'un des nombreux oiseaux de nos listes, sauf le dernier dans lequel je vois, sans craindre de me tromper, le paon faisant la roue (XLVIII).

Le premier signe de la ligne suivante (13ᵉ) est indistinct, le second semble être un oiseau énigmatique, dans le troisième je vois le taureau (XL ou XLI)[1] suivi de la vache et du veau (XLII), présents partout et toujours réunis, excepté chez Low qui les sépare ; mais ce signe paraît double, car au-dessus de la vache et du veau se trouve, dans un petit compartiment, un objet double ou même triple que je ne puis définir. Le signe suivant me paraît être encore un oiseau : ce serait le septième pour le moins ; mais la comparaison des listes m'a obligé à en compter jusqu'à 9, dont l'identification est malaisée et dont il n'est même pas facile de donner le nombre exact, car Ala-

1. C'est plutôt XL ; car je crois apercevoir la bosse distinctive du zebu, plus nette dans la vache du signe suivant.

baster, qui en a 9, lui aussi, se plaint d'avoir des lacunes dans sa planche, et voit, dans plusieurs de ses volatiles, le même oiseau, le paon ; et cependant il a vécu au Siam, et les moyens d'informations ne lui manquaient pas. Les deux signes qui suivent ce « septième oiseau » (?) sont assez confus, j'y reconnais cependant des êtres à forme humaine, dans lesquels je verrais volontiers le Kinnara et la Kinnarî ou le Kimpurusa (XXIII-XXIV), si je ne pensais retrouver le Kinnara dans le signe qui commence la ligne suivante (14ᵉ). On pourrait voir dans les deux premiers le Kinnara et la Kinnarî, si le second de ces signes est une femme, ce que je ne puis affirmer, et dans le troisième le Kimpurusa. Il est vrai que Kinnara et Kimpurusa sont synonymes ; mais nous avons vu bien d'autres dédoublements que celui-là.

Le second signe de la ligne 14 se subdivise comme celui de la vache et du veau. Dans le compartiment supérieur est une espèce de plante ; au-dessous, trois poissons que j'identifierais avec LIX, si les poissons de ce signe n'étaient toujours désignés comme formant « la paire », et si nous n'avions déjà cette « paire » dans notre dessin. Cependant il m'est difficile de voir ici autre chose que la répétition modifiée et agrandie de ce signe LIX, à moins de la considérer comme représentant l'Océan (XXI), signe qui, se trouvant dans toutes les listes, ne semble pas pouvoir être omis. Les deux signes qui se voient sur cette même ligne, à droite du roi Cakravartin, sont également subdivisés : la partie inférieure de chacun d'eux semble représenter une plante, je ne puis distinguer ce que représente la partie supérieure.

La ligne quinzième contient six signes, dont quatre, deux à chaque extrémité, sont des figures d'hommes. Je propose de voir en eux la représentation des 4 continents (I). Des deux signes placés entre eux, l'un est visiblement la « jonque d'or » (LXXXVIII), je ne distingue pas ce que peut être l'autre.

Au-dessous de cette 15ᵉ ligne se trouvent quatre compartiments très étriqués, renfermant peut-être des signes : mais ils sont tellement confus que je n'en ose rien dire.

On voit que ce dessin renferme un certain nombre de signes connus, dont l'identification ne saurait être douteuse. Il en est quelques-uns dont elle est indécise, mais possible, notamment celle des fleurs et des volatiles : de plus habiles seront peut-être en état de la faire. Plusieurs resteront sans doute incertaines ou même impossibles, soit à cause de la nature douteuse de l'objet

représenté, soit à cause des dégradations du monument. Mais ce qu'il présente de plus remarquable, ce sont ces deux signes extraordinaires par leur complication, et dans lesquels je crois reconnaître le Buddha et le roi Cakravartin. Quelque explication qu'on en donne, ils marquent cette empreinte du Çrīpāda d'un caractère spécial et exceptionnel.

IX.

Buddhapāda de Sukhôdaya.

Après avoir examiné avec attention les cakras de la double empreinte de Sukhôdaya[1], je me déclare hors d'état d'identifier un à un les signes de petite dimension et presque effacés logés dans leurs 108 compartiments. Je me bornerai à les indiquer en gros tant bien que mal, en m'attachant au disque de gauche qui est le moins indistinct.

Il se divise en 6 bandes circulaires concentriques qui renferment respectivement, en allant de la circonférence au centre, la 1re, 32 ; la 3e, 24 : la 3e et la 4e, 16 : la 5e, 12 : la 6e, 8 signes. Les 12 signes du cercle 5 sont visiblement des personnages correspondant à ceux des 2 premières lignes de l'empreinte du Mòndŏb du Vât Vang nâ, c'est-à-dire des « Dieux Brahmas » qui viennent à la fin de la liste de Burnouf. Je crois en voir de semblables dans le 6e cercle intérieur qui compte 8 signes ; cela ferait donc en tout 20 : Burnouf et Alabaster n'en comptent que 16. Les quatre excédant appartiendraient à une autre classe de divinités ou représenteraient les 4 continents (?1). — Allant du centre à la circonférence, je vois dans le cercle suivant, le 4e, qui a 16 signes, plusieurs volatiles : dans le cercle suivant, le 3e, qui a également 16 signes, je distingue des quadrupèdes, mais je ne puis les définir, mêlés à d'autres signes. Dans le cercle suivant, le 2e, parmi les 24 signes qui le composent, je voix des lignes brisées ondulées qui doivent figurer de l'eau, par

1. Voir planche LXVIII, page 242, et l'inscription n° 9, planche LXIX, page 249.

conséquent les lacs et les fleuves, et des signes en forme de cône ou de pain de sucre, qui doivent être des montagnes. Il y a aussi deux signes voisins l'un de l'autre, qui représenteraient des poissons. Dans le cercle extérieur, le 1er, de 32 signes, dont l'un est formé de ces lignes ondulées, déjà notées, je crois voir des arcades figurant des palais et des plantes. Mais beaucoup de signes sont douteux ou effacés, et je ne puis préciser davantage.

L'autre disque, celui de droite, est-il l'exacte reproduction de celui de gauche : cela est vraisemblable, et l'inspection du monument semble confirmer cette supposition très naturelle : cependant l'état dans lequel il se trouve ne permet pas de l'affirmer, et il se peut qu'il y ait quelques variantes entre les deux disques. Mais il me paraît difficile de rien décider.

Je me borne à ces quelques remarques. Le lecteur que ce monument intéresse parviendra peut-être, en s'aidant de la liste générale des signes, à voir plus clair dans les deux disques du Buddhapāda de Sukhôdaya. Nous l'engagerions à se rendre au Musée Guimet pour examiner le moulage qui y est conservé.

NOTE ADDITIONNELLE SUR L'INSCRIPTION No IX.

En revoyant cette inscription du Buddhapāda, je me décide à retirer la conjecture *janita*, que j'ai risquée page 250, note 15, du texte. J'y avais été conduit par le *tanuja* de la ligne 4 et, aussi, par le désir de rendre compte des deux génitifs consécutifs *parama.....narapatino* et *varajanata.....rājarañño*, dont le rédacteur, si prodigue de longs composés, n'aurait fait, ce semble, qu'une seule expression, s'il avait entendu ne désigner qu'un seul et même personnage. Mais *janita* dans le sens de « fils », avec un régime au génitif, surtout quand il est lui-même, comme ici, le premier terme d'un composé, est décidément trop improbable pour être maintenu. J'écarte de même deux autres solutions : l'une, qui ferait de l'abstrait collectif *varajanata*, mis ici au masculin, une expression répondant à peu près à « sa Seigneurie », parce qu'elle reviendrait à admettre un terme de protocole dont il n'y a pas d'autre exemple : l'autre, qui consisterait à corriger *varajanatā*, « le roi... du meilleur

des peuples ». La correction même ne serait pas absolument nécessaire (cf. des termes comme *suñatavāda*), mais l'expression n'en serait pas moins peu idiomatique. Ces éliminations faites, et acceptant les deux génitifs consécutifs comme construits en apposition et qualifiant le même personnage, le second des deux rois mentionnés à la ligne 4, je ne vois plus que deux explications également possibles et entre lesquelles je ne puis que laisser le choix : *varajanata* est fautif pour *varajana[na]ta*, ou il est pour *avarajanata*, avec élision régulière de l'*a* initial après *o* final. La première explication a contre elle d'être une correction ; la seconde ne change rien au texte, mais elle ne s'accorde pas avec l'orthographe habituelle de l'inscription, qui, dans les cas semblables, au lieu de faire cette élision, la remplace par une crase ou laisse subsister l'hiatus. Si l'on se décide pour la dernière solution, la traduction donnée page 253 devient : « grâce à la faveur du suprême protecteur, du roi de la Loi et maître des hommes, *devant qui se prosternent ses cadets* (et qui est) le grand roi des rois de la Loi ». Avec la première explication, les mots mis en italiques seraient à remplacer par « devant qui se prosternent les meilleurs des hommes (ou les nobles) ». La note 20 de la traduction est naturellement à supprimer.

A. Barth.

LE VÂT SISĂVÀÏ

Revenons au point où nous en sommes restés, c'est-à-dire au Vât Jăï : il va nous servir de point d'orientation pour continuer notre exploration de Sukhôdaya.

Quittant le mur d'enceinte sud du Vât Jăï par la porte percée en sa partie médiane, nous nous enfonçons pendant quelques centaines de mètres, à travers l'épaisse forêt, guidés par les traces d'une antique chaussée : les vestiges d'un temple peu important, et dont nous n'avons pu savoir le nom, se montrent à notre gauche : un Bŏt rectangulaire[1], avec entrée à l'Est précédée d'un porche à escalier, s'élève entouré de Phra: Sema ; ses murs en limonite et à claustras enferment une double rangée de trois colonnes qui le divisent en quatre travées : les deux dernières colonnes de chaque côté sont réunies par l'autel sur lequel trône la statue assise de Phra: Prathàn : derrière le Bŏt s'élèvent cinq Phra: Chedi rangés en ligne. Au Sud-Ouest, un Sa: rectangulaire précède une longue et étroite chaussée qui nous conduit au Vihàn rectangulaire[2] : cet édifice ne comporte que trois travées, il renferme lui aussi un autel avec statue de Phra: Prathàn ; un autre Sa: est creusé sur son flanc nord.

*
* *

Reprenons la chaussée et, dans la même direction Nord-Sud, nous arrivons bientôt à l'enceinte du Vât Sisàvàï, le « Temple illustre et élevé ». Cette enceinte, presque carrée, mesure 106m,50 de l'Est à l'Ouest sur 108m,50 du Nord au Sud : elle se compose d'un mur en limonite de 1m,90 de hauteur et de 1m,15 d'épaisseur, orné de moulures à la base et au chaperon.

Quatre portes sont ouvertes aux quatre points cardinaux, une à chaque

1. Mesurant 9m,00 de largeur sur 14m,00 de longueur. Dans le coin gauche de notre planche LXXXIII se trouve le plan d'ensemble de ce temple et, dans le coin droit, le plan du Bôt.

2. Mesurant 8m,65 de largeur sur 12m,25 de longueur.

extrémité des axes N.-S. et E.-O., mais notons, en passant, que l'axe longitudinal, placé dans le prolongement de l'axe transversal Nord-Sud du Vât Jâï, est déplacé de 12 mètres à l'Est.

Les quatre portes sont semblables, elles se composent d'une ouverture principale avec avant-corps formant niches à l'extérieur, et de deux autres ouvertures plus petites, percées de droite et de gauche; des statues de Phra: Jun ornent les niches. Ces triples portes sont surmontées d'un fronton unique reposant sur un linteau de grès mouluré.

Jetons les yeux sur le temple tel que le présente notre planche LXXXIII: nous voyons tout d'abord que, se dérobant à la loi générale, il est orienté du Sud au Nord au lieu de l'être de l'Est à l'Ouest: cette particularité mérite d'être notée, nous ne la rencontrerons nulle part ailleurs.

Un Vihân[1] se présente au Sud, sans parois latérales: la toiture en est soutenue par des colonnes de limonite à chapiteaux simplement moulurés: entre la cinquième et la sixième colonne à gauche, un siège en maçonnerie est édifié, sorte de chaire destinée au chef de la bonzerie.

Derrière le Vihân, un second mur d'enceinte rectangulaire[2] enferme le Bôt: ce mur fait de briques mesure $1^m,50$ de hauteur sur $0^m,50$ d'épaisseur, il est percé de six portes, une au Sud et au Nord, deux à l'Est et à l'Ouest.

La porte Sud offre le même aspect que celles du premier mur, elle est flanquée de niches à droite et à gauche et surmontée, elle aussi, d'un fronton reposant sur un linteau mouluré: de chaque côté, un édicule, ayant entrée au Sud et abritant une statue de Phra: Nang, est accoté au mur.

A l'intérieur de cette seconde enceinte une plate-forme supporte le Bôt entouré de Phra: Sema: elle en épouse les contours extérieurs.

Le Bôt est rectangulaire et mesure $18^m,50$ sur $8^m,80$: sa paroi sud n'est autre que la deuxième enceinte elle-même, dont la porte lui sert d'entrée principale: ses murs latéraux sont en briques et reposent sur un soubassement de limonite, ils sont percés de deux portes, à droite et à gauche de l'entrée, ornés de pilastres et percés de baies à claustras. Une corniche reçoit la toiture, qui n'est pas ici soutenue par des colonnes: sur un autel occupant

1. Mesurant $19^m,20$ de longueur sur $12^m,50$ de largeur.
2. — $37^m,00$ — $31^m,50$ —



Phototypie Berthaud, 9, Rue Cadet, Paris.

SUKHÔDAYA — VÂT SISAVAÏ

Les tours, face nord.

la partie quasi médiane de l'édifice est placée une haute statue de Buddha assise en avant de deux plus petites : une table d'offrande les précède.

Le Bôt est flanqué de deux annexes, ayant portes au Nord et au Sud, recouvertes d'une toiture en appentis ; les faces Nord et Sud de ces sortes de sacristies forment pignon et sont ornées d'un demi-fronton encadré par le corps d'un nâga, dont les trois têtes se redressent aux angles, formant antéfixe.

Derrière ce triple édifice se dressent trois tours brâhmaniques qui semblent de beaucoup antérieures au reste du temple : seules à l'origine, elles ont été sans doute augmentées de dépendances bouddhiques à l'époque où les deux religions marchaient de pair. Ces tours, bien que plus lourdes dans tout leur ensemble, rappellent par plus d'un point les Preasat que nous avons admirés au Cambodge dans la province de Siem-réap.

Chacune d'elles est élevée sur une sorte de crypte ou mieux, de chambre souterraine à laquelle on accède par un escalier Sud de quelques marches, aboutissant à une porte basse : quatre faces reliées par des angles saillants forment les parois de cette chambre obscure : quatre piliers de bois, chancelants aujourd'hui, supportent un plafond ou plancher décoré de rosaces, destiné à masquer l'encorbellement de la voûte de briques.

Un second et double escalier, prenant naissance de chaque côté de celui qui mène à l'étage souterrain, nous conduit à la chambre haute ; le contour de celle-ci épouse fidèlement celui de la chambre subjacente : elle est ornée au centre d'une sorte de piédestal qui, selon toutes probabilités, supportait, à l'origine, une divinité brâhmanique, ou peut-être aussi le linga.

Examinons maintenant la figure extérieure de ces intéressants pylones, pour l'étude desquels nous conseillons au lecteur de se reporter à notre planche LXXXIV, qui les reproduit sur leur face nord.

Élevés sur de massives assises de limonite, ils sont au-dessus du sol, construits en briques enduites de mortier et comportent sept étages retraités.

A fleur du sol, sur trois faces, des fausses portes accusent l'existence de la crypte dont l'entrée est au Sud : ces fausses portes sont placées entre deux pilastres qui soutiennent un vaste quadrilatère dépourvu de toute décoration et correspondant, comme hauteur, à la chambre voûtée du premier étage. Trois angles saillants, rompus dans leur milieu par une large doucine placée entre deux listeaux, séparent les quatre angles de chaque tour : au-dessus,

une plate-bande, suivant les ressauts du contour général, reçoit la décoration du premier étage : celle-ci consiste, sur chaque face, en une sorte de fronton trilobé formé par le corps ondulé d'un nâga flamboyant dont les trois têtes se redressent à droite et à gauche : le tympan aujourd'hui rempli par un motif en bas-relief représentant Buddha assis, les mains jointes sur l'abdomen, devait autrefois renfermer une image brâhmanique.

Les trois angles saillants qui séparent entre eux ces frontons sont décorés de stèles angulaires avec des figures de Kruts, de Thevâdas et de Garuḍas.

La décoration des autres étages, successivement décroissants en dimensions, est cependant identique ; ils sont dominés par une moulure circulaire soutenant une corbeille de fleurs de lotus d'où s'échappe un bouton terminus.

Ces trois tours sont d'un grand effet et dans un remarquable état de conservation par rapport aux autres édifices : celle du milieu, qui mesure 15^{m}, 00 de haut, prolonge jusqu'à l'intérieur du Bŏt l'avant-corps de sa porte Sud, qui est munie d'une double porte ; une légère toiture en dos d'âne recouvre cet avant-corps, qui forme aussi une courte galerie couverte ; dans le même prolongement, mais sur la face Nord de la tour, une autre galerie venait sans aucun doute s'appliquer sur le large panneau dominant la fausse baie ; c'est du moins la déduction qui s'impose, lorsqu'on voit les traces qui sont restées imprimées à la surface du quadrilatère et semblent accuser la forme plein-ceintre d'une toiture disparue.

Cette galerie, dont nous supposons l'existence antérieure, n'aurait d'ailleurs été que la continuation de celle qui subsiste dans le même axe et qui aboutit à la porte Nord du second mur d'enceinte.

Signalons enfin à l'Ouest de ce mur une sorte de Sâla rectangulaire, un Phra: Chedi, et, plus au Nord, un Kuṭi ou logis des Bonzes, élevé d'un étage sur une rangée de piliers intérieurs et recouvert d'un toit de tuiles.

Un vaste Sa:. avec gradins en limonite, entoure sur trois côtés, Ouest, Nord et Est, le massif des constructions : une chaussée de faible hauteur le coupe en deux parties inégales et fait communiquer les portes Nord des deux enceintes.

Un temple nous reste encore à étudier pour terminer notre visite à Sukhôdaya, c'est le Vât Si jum.

Le lecteur en trouvera la description dans notre deuxième partie.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA PREMIÈRE PARTIE

TABLE

DES INSCRIPTIONS ET DES ILLUSTRATIONS DANS LE TEXTE

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

TABLE DES PLANCHES

CHAPITRE Ier

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND.